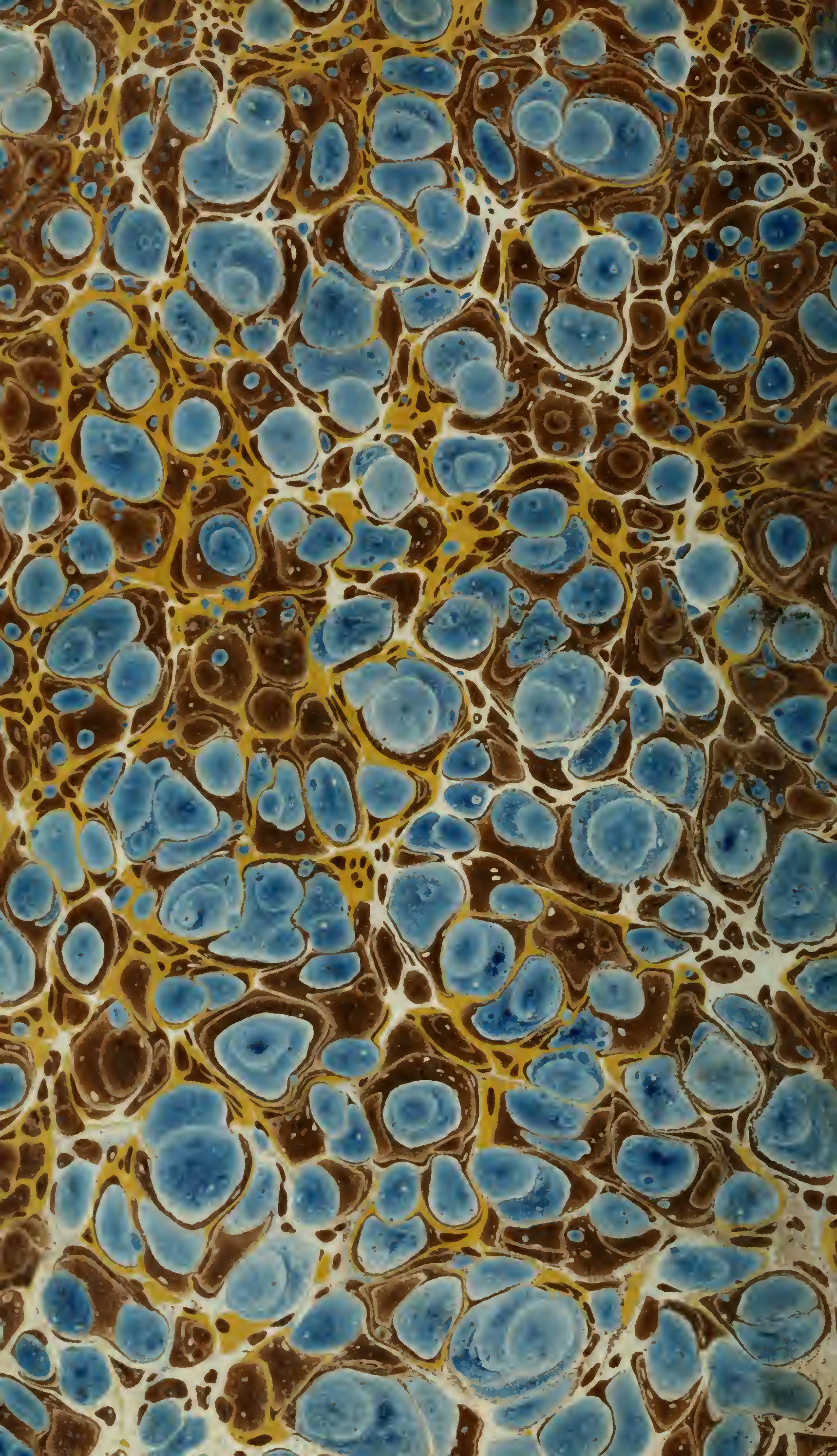
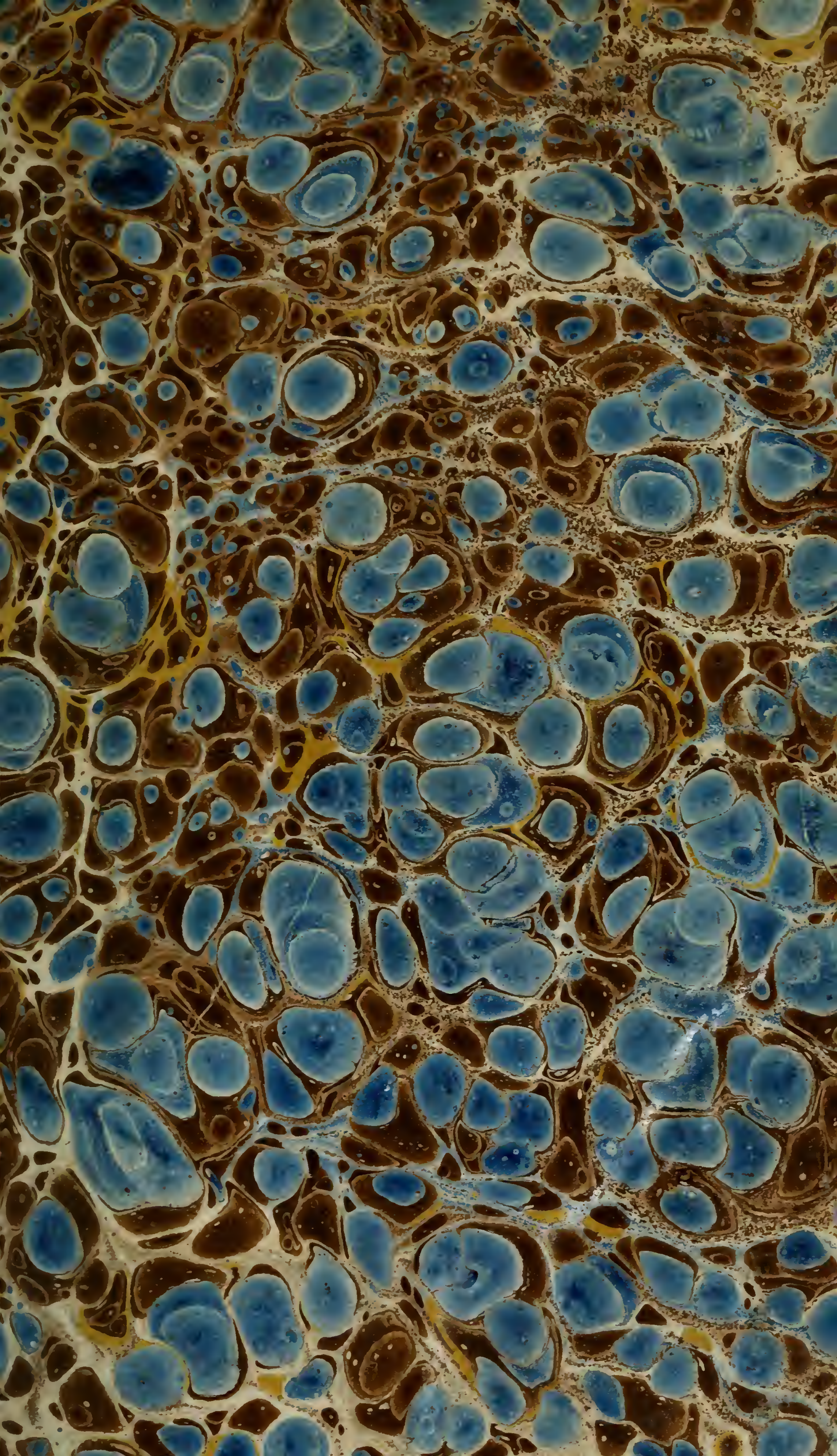






REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

Tome Vingt-Septième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1829.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

Philosophie.

CARACTÈRE DE NOTRE ÉPOQUE (1).

Si nous voulions caractériser notre âge par une seule épithète, nous ne le nommerions pas un âge héroïque, religieux, philosophique ou moral; mais un âge mécanique, car c'est là ce qui le distingue entre tous les autres. C'est l'âge des machines, dans les acceptions diverses de ce mot; l'âge qui, avec toutes ses forces concentrées, enseigne et pratique le grand art d'adapter les moyens au but. Rien ne se fait plus directement et à la main, mais par des lois et des combinaisons savantes. On a, pour les plus simples opérations, quelque méthode abrégée, quelques instrumens expéditifs. Les procédés anciens sont tombés en désuétude. On poursuit l'artisan dans tous les ateliers, et on le remplace par des ouvriers inanimés, plus expéditifs et plus robustes. La navette,

(1) Note du Tr. On attribue ce bel article au révérend Smith, collaborateur ordinaire de la *Revue d'Édinbourg*, et l'un des écrivains les plus éloquens de l'époque actuelle.

échappée des mains du tisserand, est saisie par des doigts de fer qui lui donnent une impulsion plus vive. Le marin plie ses voiles et dépose sa rame, et il ordonne à un matelot, dont la force est inépuisable, de le porter à travers les mers, sur ses ailes de vapeur. La pompe à feu de Birmingham a visité les contrées fantastiques de l'Orient (1), où elle n'a rien trouvé qui égalât ses merveilles; et le cap des Tempêtes a frémi sous des foudres nouveaux plus étranges que ceux de Gama. Il n'y a rien à quoi les machines ne s'appliquent : le cheval lui-même est dépouillé de ses harnais; et Gurney attelle à sa place un cheval de feu (2). Bientôt la pondeuse sera bannie de nos basses-cours, car déjà nous faisons éclore nos poulets par la vapeur. Nous triomphons de tous les obstacles; nous aplanissons les mers; nous déplaçons les montagnes; et par la force irrésistible de nos instrumens, nous sortons vainqueurs de toutes nos luttes avec la nature.

La puissance de la race humaine a reçu sans doute, de cette manière, de prodigieux accroissemens; et il est satisfaisant de penser qu'avec une quantité donnée de travail nous sommes aujourd'hui mieux logés, mieux vêtus, mieux nourris. Mais quels changemens cette force nouvelle doit-elle apporter dans le système social? que doit-il résulter en définitive de cette action continue qui, en accroissant la masse des richesses, tend à les accumuler de plus en plus dans les mêmes mains, et à augmenter la distance qui sépare le riche du pauvre? Ce sont là des questions dont nous laissons l'examen aux économistes; elles sont plus importantes et plus com-

(1) Voyez, dans le 16e numéro, le récit de la première traversée d'un bâtiment à vapeur de Londres à Calcutta.

(2) Voyez le 50e numéro.

plexes que toutes celles qu'ils ont débattues jusqu'à ce jour. Nous nous contenterons d'observer aujourd'hui que le génie de la mécanique a fait sentir son influence jusque dans les choses qui paraissaient lui être le plus étrangères. Ce ne sont pas seulement les choses extérieures et matérielles qu'il a soumises à son action, mais les choses intérieures et intellectuelles. Dans le monde moral, comme dans l'autre, on a abandonné toutes les méthodes anciennes, et rien ne suit sa marche naturelle et spontanée. Tout s'exécute par des appareils compliqués et préétablis. C'est ainsi que nous avons des machines pour l'éducation : des machines lancastriennes, hamiltoniennes, des moniteurs, des cartes, des emblêmes. L'enseignement, cette communication mystérieuse entre le savoir et l'ignorance, n'est plus une étude assidue des aptitudes spéciales, une modification continuelle des procédés et des méthodes, pour arriver au même but; mais une étude banale, uniforme, infaillible, applicable à toutes les intelligences, qui s'exécute à la grosse, par un mécanisme qui lui est approprié. Nous avons des machines religieuses de toutes les sortes. Nos sociétés bibliques, malgré la hauteur et la sainteté de leur but, se gouvernent et prospèrent par des voies mondaines, en quêtant de l'argent, en fomentant des vanités, en chicanant, en se prônant, en intriguant. Il en est de même ailleurs. Si un homme ou une réunion d'hommes a quelque acte spirituel à faire, quelque vérité à proclamer, il ne peut pas procéder simplement et tout d'un coup, avec l'aide de ses seuls organes; mais il faut qu'il convoque une réunion, qu'il institue des comités, qu'il publie des prospectus, qu'il mange un dîner public, en un mot qu'il emprunte ou qu'il construise un mécanisme pour parler ou pour agir. Sans mécanisme, sa situation ne serait pas moins désespérée que

celle d'une colonie de tisserands hindous jetés au cœur du Lancastre. Mais chaque machine doit avoir sa force motrice placée dans un des grands courans de la société : les plus petites sectes parmi nous, les utilitaires, les unitaires, les phrénologistes, ont tous leurs écrits périodiques, leurs magasins hebdomadaires, mensuels, trimestriels, qui, comme un moulin à vent dans la *popularis aura*, broient le pain de l'association.

Il en résulte que la force individuelle sert de peu. Pour réussir, il faut se lier aux corporations existantes, et c'est avec leurs bœufs qu'on doit labourer son champ. Aujourd'hui plus que jamais, vivre est s'unir à un parti ou en constituer un. Les beaux-arts, la littérature elle-même empruntent le secours des machines. Si le génie des grands peintres est rare de nos jours, en revanche ils ont pour les seconder des géomètres qui tracent les plans de leurs tableaux, et quand on reproduit leurs compositions sur l'acier, les graveurs ont en magasin une provision de ciels tout faits, où ils n'ont que l'embarras du choix, soit qu'il leur faille un ciel serein ou un ciel orageux. Nos musiciens, à défaut de talent, ont un vaste approvisionnement de combinaisons harmoniques, des machines en cuivre de toutes les formes et de toutes les dimensions pour exprimer les passions véhémentes, et des instrumens de bois pour les sentimens doux ou affectueux. La littérature a ses dîners commerciaux, ses conclaves d'éditeurs, ses prôneurs patens et cachés, si bien qu'à beaucoup d'égards les livres sont non-seulement imprimés, mais écrits et vendus par des machines. C'est aussi par des machines que les lumières se répandent aujourd'hui dans les masses. La reine Christine n'aurait plus besoin de faire venir Descartes de bien loin, ni Frédéric de retenir à grand'peine Voltaire à sa cour, par des pensions

et des flatteries ; mais tout souverain, homme de goût, qui veut éclairer son peuple, n'a qu'à imposer une nouvelle taxe, et avec son produit créer des institutions philosophiques. De même, lorsque nous supposons que la religion perd de son influence, nous votons aussitôt quelques centaines de mille liv. sterl. pour acheter du mortier et des briques, et construire de nouvelles églises. En Irlande on a encore été beaucoup plus loin ; on a fondé des *Sociétés du Purgatoire* à un sou par semaine (1)! Il serait, comme on le voit, difficile de sortir à moins de frais de ce lieu d'épreuve, et on ne peut qu'admirer la savante économie de cette association. Ainsi donc le génie de la mécanique se tient près de nous, dans nos difficultés de tout genre, et se charge de porter tous nos fardeaux sur ses épaules de fer.

Ces choses, que nous touchons légèrement, sont cependant d'une très-haute importance, et annoncent qu'il s'est opéré de grands changemens dans les sociétés modernes ; car notre manière de sentir et de penser est réglée comme notre manière d'agir. Ce n'est pas seulement notre main qui est devenue mécanique, mais notre cœur et notre tête. Nous pouvons distinctement observer cette tendance dans toutes les grandes manifestations de notre époque : dans son caractère intellectuel, dans les études qu'elle encourage, et dans la manière dont elle les dirige ; dans sa politique, ses arts, sa religion, sa morale, de même que dans son caractère pratique et positif ; dans toutes les sources aussi bien qu'à travers tous les courans de son activité spirituelle et matérielle.

Voyons, par exemple, quel est maintenant en Europe l'état de la science. On reconnaît généralement que la

(1) *Penny-a-week Purgatory Society.*

métaphysique et les sciences morales sont toutes en décadence, tandis que les sciences physiques sont cultivées avec une ardeur et un succès qui croissent sans cesse. Cette haute science de l'entendement humain est abandonnée presque partout. Les Français sont les premiers qui aient déserté le champ de la métaphysique; dernièrement, il est vrai, ils ont fait quelques efforts pour la ranimer, mais elle n'a repris qu'une existence languissante. Le pays des Malebranche, des Pascal, des Descartes, des Fénélon, ne peut se glorifier aujourd'hui que du seul Cousin, tandis que les diverses branches des sciences naturelles absorbent l'attention d'un grand nombre d'esprits pleins d'originalité et de sève. Parmi nous la métaphysique, après une enfance débile qui n'a jamais pu s'élever jusqu'à la virilité de l'âge mûr, s'est arrêtée tout-à-coup, et a péri avec le dernier qui l'ait cultivée, l'aimable professeur Stewart. Il n'y a guère que l'Allemagne qui ait cultivé, si ce n'est avec un succès bien décisif, au moins avec ardeur, l'étude de la psychologie. C'est de physique, de chimie, de physiologie dont s'occupe notre âge, en un mot de la mécanique sous toutes ses formes. Les mathématiques elles-mêmes ont pris un caractère beaucoup plus mécanique que jadis. Comme on les cultive aujourd'hui, l'excellence, dans ses plus hautes branches, dépend moins du génie départi par la nature, que de l'habileté à se servir des mécanismes que l'on a inventés. Nous ne voulons pas déprécier les merveilleux résultats que les Laplace, les Lagrange ont obtenus par le calcul différentiel et intégral; mais ce procédé n'est au fond qu'une espèce de moulin arithmétique, dont nous n'avons plus qu'à tourner l'anse, quand une fois nous y avons déposé les facteurs. Nous avons sans doute plus de mathématiques que jamais, mais moins de ma-

thésis. Archimède et Platon ne pourraient pas lire la mécanique céleste ; mais l'Institut de France ne verrait, dans ce mot, « Dieu géométrise, » qu'une rodomontade sentimentale.

Depuis Locke, la métaphysique anglaise a été purement matérielle. La haute estime que l'on a eue si longtems pour son Essai paraîtra un jour une indication curieuse de l'esprit de notre nation. Toute sa doctrine est mécanique, dans son but et son origine, comme dans sa méthode et ses résultats. Ce n'est qu'une longue discussion sur l'origine de nos idées ; mais il ne parle pas plus du grand mystère de la nécessité et du libre arbitre, de nos rapports avec le tems, l'espace, Dieu, l'univers, que si ces matières étaient entièrement étrangères aux recherches dont il s'occupait.

La seconde classe des métaphysiciens écossais avait entrevu obscurément que cette voie n'était pas bonne, mais ils ne surent pas en trouver une autre. L'école de Reid avait aussi, dès le principe, pris une direction mécanique. Elle réclamait vivement contre les conclusions que Hume tirait de ses prémisses, mais c'était en vain qu'elle secouait la chaîne logique par laquelle il l'avait attachée dans l'abîme sans fond du fatalisme et de l'athéisme. Les vibrations d'Hartley avaient déjà, sans contredit, une direction assez matérialiste ; mais nos voisins du continent ont encore été bien plus loin. Un de leurs philosophes, Cabanis, a découvert que « le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile ; » et, dans ses *Rapports du physique et du moral de l'homme*, il a minutieusement développé cette doctrine. On ne pourra pas assurément accuser cet écrivain d'avoir poursuivi des ombres et des substances imaginaires. Avec ses sondes de métal et son scalpel à la main, il développe toute notre

structure morale, et il explore tous les recoins de l'entendement humain, au moyen des microscopes de Leuwenhœck et d'insufflations anatomiques. Si, selon lui, c'est le cerveau qui sécrète la pensée, c'est dans les intestins grêles que se trouve le siége de la religion et de la poésie. C'est merveille de voir avec quel stoïcisme savant et de quel air impassible il s'avance dans ces régions inconnues; on dirait un sage sans illusions, au sein de quelque brillant vauxhall, et qui, dans les décors, les cascades, les feux d'artifice, les symphonies, dont le vulgaire se laisse séduire, ne verrait que du salpêtre, du plâtre, du carton. Son livre peut être considéré comme l'ultimatum de la métaphysique mécanique de notre tems; une réalisation remarquable de ce qui n'était encore qu'une conjecture de Martinus Scriblerius, lorsqu'il disait que, comme le tournebroche avait une faculté propre à faire rôtir la viande, le corps humain avait une faculté pensante; et qu'en conséquence les sculpteurs de Nuremberg pourraient un jour construire un homme de bois et de plumes qui raisonnerait comme le grand commun de l'espèce humaine. Vaucanson avait construit un canard qui paraissait manger et digérer, et des automates qui jouaient aux échecs; mais au milieu de l'enthousiasme de son art, il était loin de prévoir les hautes destinées réservées à ses modestes émules de Nuremberg.

Cette situation des deux grandes divisions de la science humaine, celle qui se rapporte aux objets matériels exclusivement cultivée d'après des principes mécaniques, et l'autre entièrement abandonnée parce qu'on a vu qu'en la soumettant à ces mêmes principes elle ne donnait aucun résultat, constate suffisamment la direction de notre époque et ses penchans exclusifs. C'est une idée aujourd'hui dominante, qu'il n'y a de véritable

science que celle qui s'occupe des objets accessibles à nos sens, ou du moins qu'on ne peut arriver à la connaissance du monde immatériel, s'il existe, que par le monde extérieur; en un mot que tout ce qui ne peut pas être exploré mécaniquement ne peut pas l'être du tout. Nous insistons sur ces dispositions, sur ces penchans de notre époque, parce que c'est d'eux qu'elle reçoit son caractère. Dans tous les tems, l'opinion a des rapports intimes avec l'action, comme cause et comme effet; et c'est toujours dans la tendance spéculative de chaque siècle, que nous trouverons l'indication la plus certaine de sa tendance pratique.

Mais nulle part cette confiance profonde, exclusive, que nous avons dans les combinaisons mécaniques, n'est plus manifeste que dans la politique de notre tems. Le gouvernement civil, par sa nature, renferme beaucoup de choses qui sont mécaniques et qui doivent être traitées en conséquence. C'est pour cela que dans le langage ordinaire nous l'appelons la machine de la société, et que nous le considérons comme le grand rouage auquel tous les autres doivent subordonner leurs mouvemens. Cette désignation, considérée comme une métaphore, n'est pas mal; mais dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, « l'écume se durcit et se convertit en écaille. » Il s'en faut bien que tous les intérêts auxquels le gouvernement doit veiller soient matériels; mais c'est une vérité de plus en plus méconnue dans les spéculations philosophiques de nos jours.

Voulez-vous connaître le véritable esprit de notre âge? écoutez ces cris qui se font entendre dans l'Europe entière; ces cris impérieux auxquels il faudra céder tôt ou tard : « Réformez le gouvernement; reconstruisez le système de notre législation sur un plan plus rationnel et

plus uniforme ; opposez des barrières efficaces aux empiétemens du pouvoir exécutif ; assurez l'indépendance du pouvoir judiciaire ! voilà tout ce qu'il faut pour notre bonheur. » Les sages de notre époque ne sont pas des Socrate, des Fénélon, des Taylor, qui mettent la beauté morale bien au-dessus de tous les avantages matériels et positifs, et qui nous disent de chercher notre bonheur en nous-mêmes et non dans les choses extérieures ; mais des Smith, des Mill, des Bentham, qui professent des doctrines toutes différentes, et qui soutiennent que c'est de ces circonstances que dépend notre félicité, et même que la vigueur et la dignité de notre ame en sont le produit et l'effet. Que nos lois, que le gouvernement soient bons, et alors, selon eux, nous n'avons que faire de nous inquiéter du reste. Les adversaires de cette manière de voir, cachés ou patens, sont bien rares aujourd'hui ; ce principe est presque universellement admis : ce n'est que lorsqu'il est question de l'appliquer que les débats s'engagent et que les querelles commencent.

Pour atteindre un but aussi matériel, on emploie naturellement des procédés qui ne le sont pas moins. Ce n'est plus la condition morale, religieuse, spirituelle, de la société que l'on veut régir, mais sa condition pratique et économique. Toute l'attention est absorbée par le corps politique ; quant à l'ame politique, qui devrait le vivifier, personne n'y pense. L'amour de la patrie, ce mot sacré chez les anciens, a perdu sa haute et généreuse acception ; ce n'est plus maintenant qu'une habitude, une simple convenance. On pose en principe que les hommes ne doivent être guidés que par leurs intérêts personnels ; tout ce qu'on leur demande, c'est d'avoir le discernement nécessaire pour les bien connaître. Un bon gouvernement n'est qu'un habile compromis entre ces inté-

rêts divers; une balance exacte de pertes et de profits. Aux yeux de ses adversaires comme à ceux de ses partisans, ce n'est qu'une machine; pour les premiers, une machine à taxes; pour les seconds, une machine établie pour la protection de la propriété. Ses devoirs comme ses fautes ne sont plus ceux d'un père, mais l'office subalterne d'un agent comptable.

Ainsi, c'est par la manière dont la machine sera conditionnée; c'est en la préservant de tout contact funeste quand elle est bonne, en la reconstruisant quand elle est mauvaise, que l'on pense assurer la félicité de l'homme, considéré comme être social. Édifiez convenablement, nous dit-on, la fabrique de vos lois; sans que vous ayez besoin de faire de nouveaux efforts, cette liberté que tous les cœurs vénèrent et réclament s'y placera d'elle-même, et, sous la protection de ses ailes, toutes les influences salutaires viendront se substituer aux autres. Cette persuasion est si générale aujourd'hui qu'elle a fait naître une nouvelle branche d'industrie, la *codification*, ou l'art de faire abstractivement des codes, au moyen duquel chaque peuple peut recevoir un code *garanti*, à peu près comme l'on reçoit une redingote ou un pantalon garanti, et même avec plus de sécurité, car il n'est pas nécessaire de lui prendre mesure pour faire un code à sa taille. Ces doctrines nous paraissent toutes naturelles; nous vivons, en quelque sorte, au milieu de leur atmosphère, et cependant une philosophie moins superficielle et plus haute apercevrait sans peine qu'on ne peut régir mécaniquement qu'une portion des intérêts de l'humanité, et que cette portion n'est pas la plus considérable.

Il existe, à l'égard de l'homme, une science de la dynamique aussi bien qu'une science de la mécanique, qu'on nous permette cette phraséologie un peu pédante.

Il y a une science qui traite de ces forces primitives et abstraites, de ces ressorts mystérieux de l'amour, de la crainte, de l'enthousiasme, de la religion, qui ont un caractère vital et infini; aussi bien qu'une science qui traite d'une manière pratique des développemens finis de ces facultés, quand ils prennent la forme de motifs immédiats, tels que le désir des récompenses ou la crainte des châtimens.

Jadis les sages, les philanthropes, ordinairement revêtus du sacerdoce ou du caractère de poète, qui était aussi un caractère sacré, sans négliger la mécanique, s'occupaient principalement de dynamique; ils s'appliquaient à régler, à accroître, à purifier les facultés natives et intérieures de l'homme, convaincus que c'était le moyen le plus sûr de le servir, et que là gisait la difficulté. Maintenant ce n'est que par la force de l'institution qu'on veut l'encourager ou le contenir. Et cependant, quand on considère tous les élémens de nos jouissances actuelles, tous ces biens dont nous sommes en possession et qui ont tant amélioré notre sort, il est facile de voir combien peu nous devons aux institutions. Dira-t-on, par exemple, que la science et les arts doivent beaucoup aux écoles et aux universités? Mais il nous semble que, depuis les premiers âges jusqu'à nos jours, c'est dans les retraites obscures des Roger Bacon et des Kepler, dans les ateliers des Faust et des Watt (1), que la science a fait les plus grands progrès; sans distinction de tems et de lieu, partout où la nature a jeté quelque génie privilégié. Le génie d'Homère, du Dante et de Shakspeare a-t-il dû quelque chose à l'influence des académies? Sont-ce les écoles et les con-

(1) Voyez une notice sur ce grand mécanicien et ses travaux, dans le 4e numéro.

servatoires qui ont fait les grands peintres et les grands musiciens? Non; à toutes les époques les sciences et les beaux-arts ont été une émanation céleste; c'est un don qui n'est ni sollicité ni attendu. Ils n'ont besoin pour croître et pour éclore que d'une terre libre et de la douce chaleur de la nature. Ce ne sont pas les institutions qui en ont déposé le germe; elles n'ont pas même contribué à les améliorer beaucoup ou à les répandre. Elles ne leur ont guère rendu que des services partiels, et souvent elles leur ont fait plus de mal que de bien. Admirable nature! c'est à toi que nous les devons; car c'est toi qui nous les as donnés en ouvrant ta main puissante et en les laissant tomber sur notre globe.

Prenons un exemple dans un ordre bien plus élevé encore, celui du christianisme, qui, soit qu'on en reconnaisse les dogmes, soit qu'on n'en admette que la morale, n'en doit pas moins être considéré comme le régénérateur, la vie et la gloire des sociétés modernes. Est-ce par des illusions, des systèmes bien combinés qu'il s'est établi? tout au contraire : c'est dans la profondeur des ames qu'il a pris naissance; ce fut un petit nombre de disciples pauvres et isolés qui le prêchèrent, jusqu'à ce que cette sainte flamme, volant de cœur en cœur, illumina le monde entier de sa vive et pure lumière. C'est de la même manière que se sont opérés tous les grands mouvemens qui ont eu lieu dans le monde. Lisez l'histoire! lisez-la comme elle doit être lue! et vous verrez que ce ne sont jamais des objets visibles et bornés, des considérations mesquines de pertes et de profits, qui ont déterminé les grands événemens, mais quelque but invisible, immense, infini. C'est le sentiment religieux qui provoqua les croisades; les considérations commerciales n'y furent presque pour rien. C'est l'immensité du monde invisible qui

échauffa des imaginations simples et rudes; et devant la magnificence de ce spectacle, le monde visible disparut et se roula comme un parchemin. Aucun de nos artifices modernes, de nos procédés mécaniques n'y a eu part; il n'y eut pas de dîners publics à la taverne des francs-maçons, point de rapprochement entre des intérêts opposés et ennemis. Il suffit des accens passionnés d'un seul homme; cette vieille Europe frémit en l'écoutant sous le fer qui la couvrait, et le suivit comme un drapeau vers le lieu qu'il indiquait de sa main. Plus tard, tout se passa encore de la même manière. Ce fut un but mystique que poursuivait la réformation : ses résultats prirent sans doute une forme matérielle et tangible; mais son objet primitif était immatériel, invisible, infini. La révolution d'Angleterre eut sa source dans un principe religieux. Ce fut pour la conscience et non pour de simples intérêts mondains qu'on prit d'abord les armes. Il en a été de même de nos jours. Ce n'est pas seulement pour avoir du pain à bon marché ou pour conquérir un acte d'*habeas-corpus* que la France s'est soulevée, et qu'elle a pu à la fois lutter contre son gouvernement et contre les appuis qu'il trouvait au dehors, mais parce qu'elle était soutenue par la sainte et pure image de la liberté, et qu'elle sentait qu'en marchant à la conquête de ses droits elle ne faisait qu'obéir à ses devoirs.

C'est ainsi que dans tous les âges, l'homme, avec ou sans dessein, justifie de sa céleste origine; et que la nature, poursuivant son cours majestueux, renverse comme des bancs de sables les institutions qui la gênent dans sa marche. Quand nous attirerons les mers dans l'intérieur de nos continens ou que nous enfermerons la force de gravité dans nos jarres à gaz, nous pourrons alors songer à appliquer des formules algébriques aux variétés infinies

de l'ame humaine, et régler ses mouvemens comme ceux d'une machine de Watt, par des digues, des soupapes et des balances.

En ce qui concerne le gouvernement, est-il donc nécessaire de dire que la liberté dépend d'influences beaucoup plus compliquées qu'on ne le suppose communément, et qu'il ne suffit pas d'étendre ou de restreindre l'action démocratique pour la fonder ou la perdre. Ce n'est point en raisonnant *a priori*, qu'on parviendra à démêler cette variété infinie d'influences subtiles, inextricables. Au fond c'est bien plus le peuple qui ennoblit son gouvernement, que le gouvernement qui ennoblit le peuple. Les institutions font sans doute quelque chose, mais elles ne font pas tout. Les esprits les plus hauts et les plus fermes ont subi souvent les influences qui semblaient devoir leur être le plus funestes. Saint Paul était un esclave politique; Epictète un esclave civil. Rousseau, cet ami si ardent de la liberté, avait commencé par être valet. Voyez quels pays ont donné le jour à Colomb et à Las-Cases; et si vous descendez des hauteurs de leur pure vertu ou de leur héroïsme, à la simple énergie de l'ame, où sont nés le duc d'Albe, Ximénes, Cortez, Pizarre, Almagro? Les Espagnols étaient, sans contredit, dans le seizième siècle, le peuple le plus noble de l'Europe; et cependant ils avaient l'inquisition et Philippe II. Aujourd'hui ils ont encore les mêmes institutions, mais adoucies et moins malfaisantes, et ils sont au dernier rang de l'échelle des nations. La Hollande a conservé ses institutions libres; mais où sont ses Guillaume-le-Taciturne, ses de Witt, ses d'Egmont. L'Angleterre a aussi subi de grands changemens, mais ses changemens ont, à plusieurs égards, agi en sens inverse

de ce qu'on pouvait attendre : il y a deux siècles l'orateur de la Chambre des Communes ne parlait qu'à genoux à la reine Élisabeth, heureux que cette femme impérieuse et violente ne le foulât pas à ses pieds, et cependant la nation n'était pas alors gouvernée par des Castlereagh, mais par des Bacon et des Cecils. Veut-on mieux voir encore comment l'homme prend le dessus sur les institutions qui le régissent, quand elles ne sont pas suffisamment en harmonie avec les conditions particulières dans lesquelles il se trouve? Qu'on regarde ce qui se passe dans les états nouvellement constitués de l'Amérique du Sud! Qu'y trouve-t-on? chez les uns tous les désordres de l'anarchie, et chez les autres un repos qui n'est garanti que par des tyrans; et cependant tous ces états ont reçu des constitutions philosophiques où tous les droits de l'homme, tous ceux du citoyen, sont soigneusement enregistrés. Ces constitutions l'emportent même, à plusieurs égards, sur celle des États-Unis; mais quelle différence dans la population respective des deux grandes divisions du Nouveau-Monde. C'est cette différence qui explique pourquoi des institutions analogues y produisent des résultats si divers. Voyez aussi quelle est la situation de Saint-Domingue. Cette belle colonie est cultivée maintenant par des mains libres, au lieu de l'être par des mains serviles; et il semblerait que l'intérêt bien entendu des cultivateurs, qui ne travaillent plus que pour eux, aurait dû en doubler toutes les richesses : mais non; sa prospérité décroît rapidement d'année en année, par l'incurie des esclaves émancipés, et si quelque homme puissant, suscité par la Providence au milieu d'eux, n'arrête le cours de cette funeste progression, cette île superbe redeviendra peut-être plus sauvage qu'elle ne

l'était lorsque Colomb y aborda pour la première fois (1). Quand Rousseau fut consulté par des magnats polonais, sur l'émancipation de leurs serfs : « Avant d'affranchir les corps, affranchissez les ames, » répondit-il ; mais c'est tout au plus si aujourd'hui on comprendrait le sens de ces belles paroles.

Ces vérités sont incontestables quoiqu'elles soient méconnues. Dans toutes les spéculations philosophiques, politiques, économiques, on ne tient plus compte que d'une seule des natures de l'homme. Ce siècle n'est pas un siècle religieux. Nous ne voyons que ce qui a une importance immédiate et pratique ; c'est à peine si, au milieu de la turbulente activité de notre vie, nous pensons quelquefois à un avenir éternel, inévitable, dont la mort est le commencement. La vertu n'est plus un amour désintéressé du bon et du beau, mais un simple calcul de profits. Les machines nous ont soumis le monde extérieur, et nous croyons qu'elles peuvent tout nous soumettre. Grâces à ces puissans instrumens, à voir la force physique dont nous disposons, on nous prendrait moins pour de simples mortels que pour une race de géans ; et dans notre orgueil nous songeons presque, comme de nouveaux Titans, à conquérir le ciel lui-même.

Cette disposition générale des esprits se fait apercevoir jusque dans notre langage. L'*euphuisme* (2) de notre tems diffère beaucoup de celui qui l'a précédé. On n'entend plus parler que de causes et d'effets, de circonstances impérieuses qui déterminent tout ce qui arrive.

(1) Voyez, sur la situation de Saint-Domingue, l'article inséré dans les Nouvelles des Sciences du numéro 51.

(2) Note du Tr. Jargon prétentieux et ridicule de mode à la cour de la reine Élisabeth. Walter Scott en a fait des caricatures plaisantes dans quelques-uns de ses romans.

L'admiration est un sentiment devenu rare aujourd'hui ; on taxe d'esprits bornés et sans culture tous ceux qui l'éprouvent. Parlez aux hommes les plus vulgaires d'une réforme imposante ; parlez-leur d'un caractère puissant qui l'a accomplie ; et ils vous répliqueront sur-le-champ que ce sont les circonstances de l'époque qui l'ont fait naître et surgir, attendu apparemment qu'il était là tout près pour remplir son mandat ; que ce sont ces circonstances qui l'ont dirigé vers le but, et qu'il n'a eu qu'à se laisser aller et qu'à suivre le courant ; que ce que Luther a fait, les discoureurs qui vous parlent l'eussent fait également ou tout autre à leur place, car ce sont les circonstances qui font tout et la force individuelle de l'homme n'est plus comptée pour rien. Cette erreur résulte de notre philosophie matérialiste. Nous imaginons que les esprits sont entre eux dans les mêmes rapports que les corps ; et nous croyons, d'après cela, que dix esprits médiocres sont plus forts qu'un esprit supérieur ; tandis qu'au contraire tout homme que la nature a doué d'une plus haute intelligence, et qui est dépositaire de quelque vérité inconnue, est plus puissant que dix hommes, que dix mille, en un mot que tous ceux qui ignorent cette vérité. Il vit au milieu du monde comme une substance divine, éthérée ; le fer dont il est armé semble dérobé à l'arsenal du ciel, et tous les glaives de ses adversaires s'émoussent sur le bouclier qui le couvre.

En thèse générale, c'est toujours d'un point isolé que partent les lumières intellectuelles, de même que la lumière du jour. Elles descendent des individus aux masses, et non pas des masses aux individus. Combien de fois n'a-t-il pas suffi d'un seul homme jeté au milieu d'un peuple pour en changer toute la destinée ! Mahomet

appelle sur la scène de l'histoire une nation antique et ignorée ; et bientôt cette nation, débordant de toutes parts, couvre la moitié du globe. Pierre réveille dans les forêts du nord tout un peuple qui y était engourdi, et il le lance violemment vers le sud, dans des directions qu'il suit encore. La Prusse, après des fortunes diverses, se maintient au rang où Frédéric II l'a fait monter ; et de nos jours le génie de Mohammed-Ali et de Radama, allumé au contact des Européens, a fait luire quelques-uns des rayons de notre civilisation dans l'épaisseur des ténèbres africaines (1).

Mais ces considérations-là ne nous touchent guère : comme Sir Hudibras, nous voulons avoir des explications à tous nos pourquoi. Hume a écrit l'histoire naturelle de la religion. Que cette religion soit vraie ou fausse, elle a sans doute une série de faits positifs, dont on peut écrire l'histoire : mais il a tout compris sous ce titre ; et là où les esprits religieux voient leur salut, il n'aperçoit qu'une maladie ou une infirmité de l'ame.

Ce même esprit se retrouve chez les personnes qui ne font point profession d'incrédulité et jusque dans la chaire. La religion n'est plus une élévation du cœur de l'homme vers son Créateur, la source de tout bien et de toute justice ; mais une affaire de convenance et d'utilité, par laquelle, au moyen d'un petit sacrifice de jouissances mondaines, on se ménage un *quantum* plus considérable de jouissances célestes. Encore même cette manière de voir ne se trouve-t-elle que chez les personnes les plus religieuses ; chez les autres la religion n'est qu'une simple bienséance sociale, une institution que l'on res-

(1) Voyez, sur le gouvernement de Mohammed-Ali, l'article inséré dans notre 5e numéro ; et, sur Radama, roi des Madécasses, un article du 42e numéro.

pecte, parce qu'elle est ancienne et convenue, et qu'en l'attaquant on aurait pour ennemis tous ceux qui en vivent; et aussi parce que c'est un frein pour le peuple, et que ceux de nos valets qui vont au prêche sont moins disposés à nous voler. Mais, dira-t-on, jamais les dîmes n'ont été payées avec plus de facilité; jamais le service divin ne s'est fait avec plus d'exactitude et de pompe; et nous avons vu le Parlement consentir, dans un tems de détresse, à ce qu'on imposât la nation, pour construire à grands frais de nouvelles églises. Oui, sans doute, la charpente est toujours debout, il n'y manque rien au dehors; mais l'ame qui devrait la vivifier en a entièrement disparu.

Au fond, si le sacerdoce a conservé son revenu, il a perdu presque toute son influence. La presse périodique s'est emparée de sa plus haute et de sa plus belle attribution. Que sont ses prédications recueillies par un petit nombre de fidèles, à côté des prédications quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles, des éditeurs de journaux, dans lesquelles ils conseillent la guerre ou la paix, donnent des éloges, infligent des censures, abattent ou soutiennent, consolent, encouragent avec une autorité et un empire dont on ne trouverait l'équivalent que chez les papes du moyen-âge, ou chez les premiers réformateurs.

La littérature a subi la même influence. Jadis on considérait la poésie comme une émanation du ciel; il semble aujourd'hui qu'elle soit une émanation de l'enfer. On dirait qu'une frénésie diabolique s'est emparée de nos poètes. Au lieu d'élever ou de charmer notre imagination par des images gracieuses ou sublimes, ils la révoltent sans cesse en évoquant des spectres hideux, ou en lui présentant le tableau exagéré de toutes les misères de notre nature. C'est, comme dans notre musique mo-

derne, un retentissement continuel de cymbales, un bruit épouvantable comme si on voulait étouffer les cris des enfans dévoués à un nouveau Moloch. La beauté n'est plus l'objet de notre culte; c'est la force qui reçoit nos hommages, la force brutale et souillée de crimes. Pour se convaincre de ce que nous avançons, il suffit de lire les poèmes que l'on publie ou les journaux qui en rendent compte. Nous ne louons plus un ouvrage de ce qu'il est vrai, mais de ce qu'il est fort. Le plus grand éloge que nous en fassions, c'est qu'il nous a violemment émus. Chose étrange, il faut des liqueurs fortes à nos sens flétris, comme aux grossiers organes des sauvages.

Malgré ces signes caractéristiques de notre époque, on vante beaucoup notre moralité. Nos mœurs, dit-on, sont devenues plus douces, les actes violens moins communs; oui sans doute, par ce que l'administration de la police s'est perfectionnée, en même tems que depuis l'extrême diffusion des journaux, nous sommes soumis à une surveillance bien plus active encore que celle de la police, la surveillance de l'opinion publique. Elle nous épie de ses yeux d'argus; mais l'œil intérieur, la conscience semble appesantie par le sommeil. Cette sublime abnégation de soi-même, cette source de toute vertu, du moins dans la véritable acception de ce mot, est devenue si rare que la plupart des moralistes dans leurs spéculations abstraites ne la considèrent plus que comme une chimère. Suivant eux la vertu ne doit être, comme tout le reste, qu'un calcul; c'est une chose terrestre et non pas divine; et les hommes vertueux ne sont que des égoïstes habiles et éclairés. Personne n'aime plus la vérité pour elle-même et d'un amour désintéressé. C'est la force, c'est la puissance, sous ses différentes formes, que nous

recherchons. Il y a toujours quelque intérêt caché dans nos sacrifices apparens. Quand nous paraissons nous dévouer, c'est que nous sommes soutenus par les acclamations de la multitude, et nous nous arrêtons tout court dès que ces acclamations cessent de résonner à notre oreille. Le genre de moralité que nous possédons trouve sa récompense dans ce que nous appelons l'honneur; et, après l'argent, ce que nous prisons le plus c'est la popularité. Cela paraîtrait l'acte d'un fou de mourir pour sa conscience; mais on doit mourir pour sa réputation en se battant en duel, ou, dans un cas désespéré, en terminant sa vie par un suicide. En parlant sans cesse de la force des circonstances, nous énervons à plaisir notre force individuelle. Pour satisfaire à la toute-puissance de l'opinion, il faut que nous marchions dans les voies qu'elle nous indique; que nous remplissions les offices qu'elle nous impose; que nous réalisions la somme d'argent et d'influence qu'elle attend de nous; sans quoi elle ne nous accordera aucune estime. Et n'allez pas croire que vous trouverez dans le cœur de vos amis un dédommagement de ses dédains. Non, eux-mêmes ils tiendront peu de compte de bienfaits obscurs, de vertus qui n'auront d'autre but que le but avoué et direct; et ils mesureront leur tendresse pour nous à l'importance que nous aurons aux yeux des indifférens. Ainsi donc tandis que la liberté civile est tous les jours mieux garantie, la liberté morale se perd de plus en plus. Nous sommes pieds et poings liés, dans les mains de l'opinion, et ce tyran nous charge de chaînes plus lourdes que celles de la féodalité. Dans le cabinet, dans le salon, au temple, sur la place publique, il surveille, il entrave tous nos mouvemens, et plonge dans la torpeur nos plus nobles facultés. C'est pour les conserver intactes, et ne pas accepter les en-

traves qu'on leur présente, que les ames fières et généreuses se retirent de la scène et la laissent aux ames plus flexibles.

Ces traits sans doute ne nous caractérisent pas exclusivement; ils appartiennent plus ou moins à tous les âges. Cette foi dans la mécanique et dans les choses matérielles a été, dans tous les tems, le refuge de ces esprits faibles et bornés qui croient que le bonheur de l'homme est en dehors de lui, et non pas dans lui-même. D'ailleurs si, dans le tableau de ce siècle, il existe des tons sombres et obscurs, il y en a aussi de purs et de brillans. Qu'on ne nous blâme pas, toutefois, si nous avons principalement insisté sur les premiers; car il est plus utile de relever nos défauts que de nous vanter de nos avantages.

Malgré tous les inconvéniens de notre époque, nous sommes bien éloignés de désespérer de notre avenir. Le désespoir et même le simple découragement nous paraîtraient un sentiment coupable. Nous sommes pleins de confiance dans la dignité impérissable de l'homme et dans sa haute vocation. A travers tous les malheurs et toutes les péripéties du long drame de son histoire, il est incontestable que la grandeur et la prospérité de l'espèce humaine, considérée en masse, ont fait des progrès continuels. Sans contredit notre siècle poursuit ce mouvement progressif. Cette activité inquiète, ce mécontentement de lui-même et de sa situation, sont des germes d'une prospérité future. L'éducation ouvre les yeux des plus humbles et accroît le nombre des êtres pensans dans une progression illimitée. Vivre, ce n'est pas se reposer et tourner le dos aux obstacles, mais s'avancer hardiment pour lutter avec eux. Après tout, nos maladies ne sont que des maladies d'opinion; nous sommes garrottés

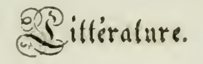
par des liens que nous avons forgés nous-mêmes et qu'il est en notre pouvoir de briser. Cette dépendance des choses matérielles ne vient pas de la nature, mais de la manière dont nous l'envisageons. Nous sommes assurément bien loin de prétendre que l'homme ait perdu aucune des facultés de son ame, de son cœur, de son corps. Ses facultés primitives, il les possède toutes, mais agrandies par la science. Nous avons devant nous un monde céleste dont nous ne sommes séparés que par une cloche de verre; portons-y un coup hardi, et cette cloche tombera en morceaux. Si ces temples solennels dans lesquels la nature faisait jadis retentir sa voix puissante sont en ruines, nous n'avons qu'à les réparer ou les reconstruire. Et ce ne sont pas là des espérances chimériques que nous exprimons; car déjà des indications nombreuses, parmi nous et chez les autres peuples, nous annoncent qu'un jour viendra où la mécanique cessera de nous dominer, et qu'elle ne sera plus qu'une esclave empressée et flexible.

Que de grands changemens se préparent, c'est ce dont personne ne peut douter. Notre siècle est dans ce moment en travail; il éprouve toutes les douleurs d'un enfantement laborieux : mais, comme a dit un sage, l'heure la plus sombre est la plus rapprochée de l'aurore. Partout où la voix publique se fait entendre, dans les livres de la France et de l'Allemagne, comme dans les tumultes politiques de l'Italie, de l'Espagne, de la Grèce, c'est toujours le même sentiment qu'elle exprime. Les esprits méditatifs de toutes les nations réclament des changemens. Toute la fabrique de la société est travaillée par une lutte sourde ou violente, une collision entre l'ancien et le nouveau. La révolution française, comme il est maintenant facile de le voir, n'a pas été le principe de ce grand mouvement; elle en a seulement été le ré-

sultat. Ces deux influences hostiles avaient lentement accumulé leurs forces à travers les générations successives, et la France fut seulement le lieu de leur première explosion. Mais cette lutte s'est engagée ensuite sur d'autres théâtres, et successivement elle s'engagera chez toutes les nations pour en renouveler la face. La liberté politique a été jusqu'à présent l'objet direct de ses efforts; mais ce n'est pas là qu'ils doivent s'arrêter. L'homme tend à son insu vers une liberté d'un ordre bien plus élevé encore dont ses nouvelles institutions, ses acquisitions récentes les plus précieuses, ne sont que le corps ou l'emblême plus ou moins éloigné. L'astronomie nous apprend que la terre se rapproche de plus en plus de *la constellation d'Hercule* (1), la constellation de la force physique : telle est aussi la direction actuelle de nos esprits, et c'est un rapprochement que l'astrologie du moyen-âge n'eût pas manqué de faire; mais quelque direction que prenne notre globe, sous la main suprême qui règle sa course, comme elle règle nos destinées, c'est toujours dans la profondeur des cieux qu'il plonge.

(*Edinburgh Review.*)

(1) Voyez, dans le 38e numéro, l'article sur les progrès récens de l'astronomie.



Littérature.

LES RESTES DE LUCRÈCE DAVIDSON.

Sous ce titre mélancolique on vient de publier un véritable phénomène littéraire ; ce sont les poésies d'une jeune fille morte à dix-sept ans, lorsque le génie le plus précoce et une beauté rare paraissaient devoir lui assurer le plus brillant avenir. L'histoire de cette jeune fille est encore plus extraordinaire que ses œuvres ; et nous nous félicitons que l'éditeur qui vient de les publier les ait fait précéder d'une notice biographique dont probablement nos lecteurs ne se plaindront pas que nous rapportions les principaux traits.

Lucrétia-Maria Davidson naquit aux États-Unis, le 27 septembre 1808, à Plattsbourg, sur les bords du lac Champlain. Elle était la seconde fille de M. Olivier Davidson et de Marguerite, sa femme. Ses parens étaient dans une situation très-peu aisée. Aussi, dès son premier âge, elle était obligée d'employer une partie de son tems à des soins domestiques. Elle n'avait aucun goût pour ce genre d'occupations, mais elle les remplissait sans humeur et avec ce sentiment de devoir qui présidait à tous ses actes. Sitôt qu'elle s'était acquittée de sa tâche, elle se livrait avec ardeur à des jouissances intellectuelles qui étaient sa vocation native. On dit que ce fut à l'âge de quatre ans qu'elle commença à manifester sa prédilection pour la retraite et l'étude. Au lieu de jouer avec les enfans de son âge, elle se retirait ordinairement dans quelque en-

droit écarté, avec une plume, de l'encre et du papier. La consommation extraordinaire qu'elle en faisait ne tarda pas à exciter la curiosité de ses parens, à qui elle laissait ignorer l'usage auquel elle l'employait. Si quelqu'un venait la surprendre, elle cachait ou détruisait aussitôt ce qu'elle avait fait; et quand son père ou sa mère lui adressait des questions, elle n'y répondait que par des larmes. Mais un jour que sa mère cherchait quelque chose dans un cabinet noir et peu fréquenté, elle découvrit un très-grand nombre de petits livres faits avec du papier de lettres, sur lesquels se trouvaient des dessins grossièrement tracés et des caractères qui paraissaient illisibles. En les examinant de plus près, on reconnut que c'étaient les lettres de l'alphabet imprimé, mais que les unes étaient renversées, les autres disposées horizontalement, et que les mots n'étaient séparés par aucun intervalle. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à les déchiffrer; et l'on reconnut alors que ces manuscrits se composaient de vers réguliers, destinés pour la plupart à servir d'explication aux dessins qui se trouvaient sur la page opposée. L'enfant convint en pleurant que c'était elle qui avait écrit ces vers, et on ne put la calmer qu'en les lui rendant. Lorsqu'ils furent de nouveau en sa possession, elle profita du premier moment qui se présenta pour les brûler en secret. Ce n'était pas par crainte de ses parens qu'elle leur avait caché ses compositions; mais parce qu'il y a dans le véritable talent une sensibilité instinctive que la publicité épouvante. Lorsque rien n'annonce cette modestie intellectuelle, qui est, en quelque sorte, la pudeur du génie, il y a lieu de croire que le sentiment moral qu'elle accompagne d'ordinaire n'existe pas non plus.

Comme Lucrèce a détruit elle-même, ainsi qu'on vient

de le voir, ses premiers vers, il ne resta des essais de son enfance qu'une épitaphe, qu'elle composa à neuf ans, sur un rossignol que l'on avait tué en voulant le prendre. L'éditeur n'a pas jugé à propos de la publier; des compositions de ce genre sont sans prix pour ceux qui en ont chéri l'auteur pendant sa vie, et qui le pleurent après sa mort; mais il vaut mieux ne pas les livrer à la curiosité publique. Un jour, lorsque Lucrèce était dans sa douzième année, son père la mena voir une salle que l'on avait décorée pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Washington. La nouveauté de ce spectacle ne parut pasexciter beaucoup son intérêt; elle ne pensa qu'à Washington lui-même dont elle avait lu la vie, et pour qui elle avait tout l'enthousiasme qui sied à une Américaine. Dès qu'elle fut de retour, elle prit une feuille de papier, y traça une urne funéraire, et écrivit dessous des stances que l'on montra aux amis de la maison. Tout vulgaire que soit le talent de versifier, sa manifestation précoce sera toujours considérée comme fort surprenante par ceux qui ne le possèdent pas. Ces vers, quoiqu'ils n'eussent de remarquable que l'âge de l'auteur, parurent si extraordinaires, qu'une de ses tantes pensa qu'elle n'avait fait que les copier. L'enfant pleura d'indignation à cette supposition injurieuse; et elle était si vivement émue, que son cœur paraissait prêt à se briser : dès qu'elle fut remise, elle adressa à sa tante une remontrance en vers qui fit cesser tous les doutes.

Comme ses parens étaient fiers d'avoir donné le jour à un enfant si rempli d'espérances, ils ne cherchèrent pas à l'empêcher de se livrer à ses études volontaires; et elle continua à y consacrer tout le tems que n'absorbaient pas ses soins domestiques. Elle avait à peine douze ans,

dit l'éditeur de ses œuvres, qu'elle avait lu tous les poètes classiques anglais; expression un peu vague qui exclut probablement beaucoup d'écrivains d'un véritable génie, et qui en comprend d'autres de peu ou de nul prix. Mais enfin cette vaste lecture est extraordinaire à un âge si tendre. Elle avait lu aussi plusieurs historiens, et la totalité des œuvres dramatiques de Shakspeare, Goldsmith et Kotzebue, et beaucoup des romans populaires de l'époque; elle mettait sur-le-champ de côté ceux qui lui paraissaient sans mérite. Personne heureusement n'entreprit de lui former le goût; entreprise qui eût été sans doute plus préjudiciable qu'utile; car il faut laisser à ces génies supérieurs, comme à l'abeille, le soin de choisir indifféremment leur miel au milieu des épines et des fleurs. Il en est des esprits vigoureux comme des estomacs sains, qui supportent et s'assimilent les alimens les plus indigestes. A cette époque de sa vie, dit son historien, Lucrèce observait tout avec une curiosité ardente; on la voyait contempler, pendant des heures entières, le tumulte de la tempête, le mouvement des nuages, l'arc-en-ciel, le soleil couchant.

Un lecteur européen s'attend peu à entendre parler de gène et de pauvreté en Amérique, cette terre promise où il y a de l'emploi pour tous et des alimens pour chacun. Cependant, même dans cette terre nouvelle, il paraît que l'homme n'est pas exempt des maux qui sont inhérens à la chair, et de ceux qui résultent des institutions sociales. La mère de Lucrèce était depuis plusieurs mois retenue chez elle par une maladie, et cette enfant, qui avait alors douze ans, au lieu de profiter des soins que Mrs. Davidson lui aurait donnés, était obligée de tenir sa place dans le ménage, et en même tems de veiller sans cesse près de son lit; devoir qu'elle remplissait avec la plus tou-

chante piété filiale. Un propriétaire riche du voisinage, qui avait entendu parler des vers de cette jeune fille, voulut en voir, et quand il en eut lu quelques-uns, il en fut si content, qu'il lui écrivit pour la féliciter, et qu'il joignit à sa lettre un billet de banque de vingt dollars. L'enfant ravi pensa d'abord à augmenter sa petite provision de livres; mais regardant ensuite le lit de la pauvre malade, ses yeux se remplirent de larmes, et, mettant le billet dans les mains de son père : « Prenez-le, dit-elle, mon père! je puis me passer de livres, et cela nous servira à soulager ma bonne mère. » Ce trait est sans doute trop naturel pour être cité comme une preuve d'une sensibilité extraordinaire. S'il n'y avait pas eu de manifestations extérieures de ce genre, la grâce intérieure eût manqué; mais on conçoit combien ses parens devaient aimer cette jeune fille, dont l'ame élevée et innocente animait une physionomie pleine de charme. Cependant plusieurs amis de sa famille blâmaient la manière dont elle était élevée, et auraient voulu qu'on lui retirât ses plumes, son encre et son papier. Mais son père avait pour elle une affection trop judicieuse pour suivre ces avis; et il prit même beaucoup de précautions afin qu'elle les ignorât, dans la crainte que sa sensibilité n'en souffrît, et qu'elle n'en conçût de l'aversion pour ceux qui les avaient donnés. Mais, malgré ces précautions, elle en eut connaissance par hasard, et cette découverte produisit sur elle un effet tout-à-fait différent de celui que l'on aurait pu prévoir. Au lieu d'en prendre de la mauvaise humeur, elle apprécia les considérations de prudence qui avaient fait donner ces avis, et elle se soumit avec une résolution héroïque au sacrifice de tous ses goûts. Sans annoncer sa détermination, car elle n'avait aucun genre de faste, elle abandonna sa plume et ses livres; et, pendant

plusieurs mois, elle s'occupa exclusivement des soins du ménage. Mais bientôt son corps et son esprit parurent éprouver un grand affaissement. Elle maigrit; sa physionomie prit le caractère d'une mélancolie profonde, et pendant qu'elle était le plus activement occupée des devoirs qu'elle s'était imposés, elle ne pouvait ni cacher ses larmes ni s'empêcher d'en répandre. Sa mère finit enfin par s'en apercevoir, et lui dit un jour : « Lucrèce, y a-t-il long-tems que tu n'as écrit quelque chose? — Oh oui, ma mère! répondit-elle les yeux humides de pleurs. — Et pourquoi? » Après avoir témoigné beaucoup d'embarras, elle répondit qu'elle avait pensé que les amis de sa famille avaient raison quand ils l'avaient blâmée de se livrer trop exclusivement aux études de son choix; qu'elle sentait d'ailleurs que la situation où se trouvaient ses parens exigeait qu'elle s'occupât activement de la maison; et qu'elle pensait que c'était un devoir pour elle de faire tout ce qui était en son pouvoir pour soulager un père et une mère qu'elle aimait si tendrement. Mme Davidson se conduisit dans cette circonstance avec une affection éclairée. Elle engagea sa fille à prendre un terme moyen; à ne pas abandonner ses études, mais sans s'y livrer avec trop d'ardeur, et en les faisant alterner avec les soins domestiques. Lucrèce suivit ces sages avis, et s'en trouva bien. Elle se remit à écrire, mais sans excès; sa santé se rétablit enfin, et comparativement elle fut heureuse.

Que les parens se gardent bien de souhaiter à leurs enfans un génie précoce, et qu'ils n'acceptent qu'avec crainte ce don funeste. Les faveurs de la nature comme celles de la fortune sont entourées de compensations et de dangers équivalens. Il est possible même que les faveurs de la nature soient les plus périlleuses de toutes.

On serait souvent tenté de croire que les semences des supériorités intellectuelles et morales ne sont pas destinées à porter des fruits sur la terre, et qu'elles n'existent que pour être transportées dans un monde où il n'y aura rien pour les blesser ou les corrompre, rien qui s'oppose à leurs progrès continuels vers la perfection. Cette considération doit consoler un peu les parens qui ont perdu un de ces êtres si privilégiés et si malheureux. Qu'ils lisent à ce sujet les touchantes paroles qu'Harley adresse en mourant à ses amis, dans le roman de Mackensie (1), et leur douleur prendra peut-être un caractère moins amer et plus doux.

Lucrèce Davidson, avec les avantages dont la nature l'avait parée d'une main si libérale, était un de ces êtres destinés à souffrir et à mourir avant l'âge. Dans les circonstances les plus favorables, et avec les soins les plus judicieux, il eût encore été très-difficile qu'elle pût vivre. A mesure qu'elle grandissait, la fièvre intellectuelle qui la dévorait s'accroissait au lieu de diminuer; et tout, dans la position où elle se trouvait, paraissait fait pour l'entretenir. D'un côté, des privations et des embarras; et de l'autre, de l'indulgence et des encouragemens : indulgence bien excusable sans doute, si même elle mérite le blâme, car c'était la seule chose que sa famille pût lui accorder. Si quelques-unes des personnes qui l'approchaient voulaient qu'on arrêtât absolument son essor intellectuel, et qu'on fît descendre son esprit, ses désirs et ses espérances au niveau de sa condition sociale, il y en avait d'autres, et cela ne pouvait pas être autrement, qui la considéraient comme un prodige, et qui prenaient plaisir à encourager par leurs

(1) *The man of feeling.*

éloges et même par leurs dons le développement de ses belles facultés. On peut voir dans les vers suivans, qu'elle écrivit à treize ans, comment les récompenses qu'on lui promettait agissaient sur sa jeune imagination.

« Quand la muse veut bien embellir mes pages, à l'aspect de la récompense elle fuit en colère ; prières, menaces, supplications, tout est inutile. Elle me laisse griffonner, m'irriter, soupirer.

» Elle me tourmente sans cesse et m'ordonne d'écrire, et quand je lui obéis, elle me regarde en riant. Mes mots ne riment pas, mon vers n'a pas de sens ; et je suis sans défense contre toutes ses insultes.

» J'engage tous ceux de mes amis qui désirent que j'écrive, à dérober à ma vue leurs récompenses et leurs dons, afin de ne pas blesser l'orgueil d'une muse jalouse, et que Pégase ne se câbre pas avant que j'aie franchi la carrière (1). »

Et que le lecteur n'aille pas croire d'après cela que Lucrèce n'était que ce que tout enfant spirituel peut devenir, quand on l'encourage et qu'on l'excite sans cesse par une admiration peu judicieuse. Si on excepte Chat-

(1) Whene' er the muse pleases to grace my dull page,
At the sight of reward, she flies off in a rage;
Prayers, threats and intreaties I frequently try,
But she leaves me to scribble, to fret, and to sigh.

She torments me each moment, and bids me go write,
And when I obey her she laughs at the sight;
The rhyme will not jingle, the verse has no sense,
And against all her insults I have no defence.

I advise all my friends who wish me to write,
To keep their rewards and their gifts from my sight,
So that jealous miss muse won't be wounded in pride,
Nor Pegasus rear till I've taken my ride.

terton et Kirke White, il n'y a peut-être jamais eu d'exemple d'un développement si prodigieux et si fatal.

Elle composait, dit son biographe, avec une grande rapidité, aussi vite qu'un clerc ou un commis qui copie. Plusieurs fois elle fit, dans un seul jour, quatre ou cinq pièces, de trois ou quatre stances chacune. Ses idées étaient si nombreuses et si promptes qu'elle exprimait souvent le désir d'avoir une double paire de mains pour pouvoir les écrire. Quand elle était en veine elle pouvait écrire debout, et sans être gênée par les conversations qui se tenaient à côté d'elle. Mais ordinairement elle voulait être seule; elle s'enfermait dans sa chambre, tirait ses rideaux pour la rendre plus sombre, et quand c'était en été elle plaçait une harpe éolienne sur la croisée, nourrissant ainsi, par des excitations artificielles, le feu intérieur qui la consumait. Elle gardait un profond secret sur les pièces pour lesquelles elle avait fait des efforts extraordinaires; si un accident les faisait découvrir lorsqu'elles étaient encore dans un état imparfait, il était rare qu'elle les finît et qu'elle ne les détruisît pas. Elle attachait peu d'importance à ses productions quand une fois elles étaient achevées. Elle en avait mis de côté quelques-unes pour les corriger plus tard; mais en général elle les détruisait, et sa mère n'en a conservé quelques-unes qu'en les sauvant des flammes. Il ne resta qu'un seul chant et un fragment d'un autre d'un poème en cinq chants, appelé *Rodri*, dont elle croyait avoir anéanti les derniers vestiges.

Sa distraction habituelle l'exposait souvent au danger d'être écrasée par des voitures et à d'autres accidens de même genre. Quand elle était occupée d'une composition de quelque étendue, presque toujours elle oubliait ses repas. Nous ne citerons qu'une seule anecdote de ce

genre. Un matin elle était allée faire visite à une de ses voisines, promettant d'être de retour pour dîner. Comme la personne qu'elle allait voir était absente, elle se fit conduire dans sa bibliothèque. Là, sans ôter son chapeau, elle fut si absorbée par un livre qu'elle prit, que ce ne fut que le crépuscule qui lui fit apercevoir qu'elle avait oublié ses repas et passé tout le jour à lire.

Elle était extrêmement sensible à la musique. Il y avait une ballade, les adieux de Th. Moore à sa harpe, pour laquelle elle avait un amour passionné. Elle ne voulait l'entendre que le soir. C'est ainsi qu'avec ce goût dangereux d'excitations, qui lui faisait placer une harpe éolienne sur sa croisée quand elle composait, elle cherchait encore à augmenter l'effet que cette pièce produisait sur un système nerveux d'une susceptibilité maladive. On raconte que lorsqu'elle entendait cette ballade elle pâlissait, ses extrémités devenaient froides, et elle paraissait prête à se trouver mal. Cependant c'était son chant favori, et cette pièce fut l'occasion des vers suivans adressés, dans sa quatorzième année, à sa sœur aînée qui était musicienne, et qui, pour lui complaire, la lui chantait souvent :

« Quand le soir répand ses ombres autour de nous, et que les ténèbres prennent possession de la voûte du ciel ; quand aucun son, aucun murmure ne vient troubler l'imagination dans ses jeux ;

» Quand le large disque de la lune resplendit au firmament avec ses yeux d'or, et que la nature adoucie par sa lumière semble reposer dans un calme solennel ;

» Quand notre pensée s'élève au-dessus de ce monde, et de tout ce que ce monde peut donner : oh alors, ma sœur ! chante-moi la chanson que j'aime, et je t'écouterai avec des larmes de reconnaissance ;

» Ce chant céleste porté sur les ailes des anges, propagé par leur souffle, ce serait un sacrilége que de le répéter au milieu de l'éclat du jour. Oh, ma sœur, ma sœur! dis-le-moi encore une fois, ce chant qui ne fut pas fait pour l'oreille des mortels (1). »

Il y a incontestablement dans ces vers que Lucrèce composa à l'âge de quatorze ans un profond sentiment de poésie. Sans doute qu'en les lisant M. Moore en sera profondément ému. La plus belle récompense qu'un auteur puisse recueillir, c'est d'apprendre que ses écrits ont fortifié le faible, ramené ceux qui s'égaraient, consolé les affligés, et obtenu l'approbation des bons et des sages; mais après cette haute récompense à laquelle il n'est pas donné à tous les écrivains de prétendre, c'est encore une satisfaction très-vive que de penser que l'on a procuré un plaisir innocent à un cœur pur. Quand M. Moore saura quelle impression produisait la plus touchante de ses productions sur ce jeune ange si promptement enlevé à la terre dont il eût fait l'ornement, il s'empressera probablement de consoler son ombre, en laissant couler sur son tombeau *quelques pleurs*

(1) When evening spreads her shades around,
And darkness fills the arch of heaven;
When not a murmur, not a sound
To fancy's sportive ear is given.

When the broad orb of heaven is bright,
And looks around with golden eye;
When nature, softened by her light,
Seems calmly, solemnly to lie.

Then, when our thoughts are raised above
This world, and all this world can give,
Oh, sister! sing the songs love,
And tears of gratitude receive, etc., etc

mélodieux, pour nous servir de sa belle expression (1).

Cependant à mesure que le talent de Lucrèce Davidson se développait, sa santé paraissait devenir plus délicate. Elle était surtout tourmentée par des maux de tête très-violens qui étaient probablement le résultat de la prodigieuse activité de son cerveau. Elle-même s'est plainte de ces douleurs dans une pièce de vers; car sa poésie toute native et jamais d'imitation est un reflet continuel de son ame, et des émotions ou des petits événemens quotidiens qui l'agitaient. Ce fut alors qu'avertie par la souffrance, elle commença à croire qu'elle était destinée à une mort prématurée et prochaine. Mais cette pensée n'avait rien qui l'effrayât, comme on peut le voir dans les vers suivans qu'elle composa à quinze ans :

A UNE ÉTOILE.

« Brillante étoile du soir, diamant qui luis au front du ciel, ah! si cet esprit mobile était libre, avec quel empressement il prendrait son essor vers toi!

» De quel éclat paisible tu t'environnes, semblable à la lampe qui éclaire de ses pures clartés le tabernacle de la vertu! sans doute le monde auquel tu appartiens ne fut ni perdu, ni racheté.

» Là des êtres purs, comme l'air même du ciel, mettent en commun leurs joies et leurs espérances, tandis que les anges voltigent en faisant frémir les cordes de leurs harpes, et que les séraphins étendent leurs ailes protectrices.

» Là des jours sans nuages, des nuits qui resplendissent de toutes les lumières du ciel; là des mois, des saisons, des années, roulent sans qu'on les compte et sans que l'ame les regrette.

» Petite étoile du soir, diamant qui étincelles sur un fond

(1) *Some melodious tear.*

d'azur, avec quel empressement je volerai vers toi, quand mon ame affranchie sera dégagée de sa prison terrestre (1)! »

Le désir de savoir devenait de jour en jour plus vif chez Lucrèce. Elle attachait même un trop haut prix à ce que les jeunes filles apprennent dans le cours ordinaire de leurs études. « Oh! disait-elle à sa mère, si je possédais la moitié des moyens d'instruction que je vois négligés par les autres, je serais le plus heureux des êtres. » Un jeune homme, à qui la nature a donné de l'application et des goûts studieux, a sans doute de bonnes raisons pour regretter une éducation classique; mais un génie précoce comme Lucrèce pouvait s'en passer sans peine. Elle avait la Bible et les meilleurs poètes de sa langue,

(1) Thou brightly glittering star of even,
Thou gem upon the brow of heaven,
Oh! were this fluttering spirit free,
How quick 'twould spread its wings to thee!

How calmly, brightly, dost thou shine,
Like the pure lamp in virtue's shrine;
Sure the fair world which thou may'st boast,
Was never ransomed, nor lost.

There beings pure as heaven's own air,
Their hopes, their joys, together share;
While hovering angels touch the string,
And seraphs spread the sheltering wing.

There, cloudless days and brillant nights,
Illumed by heaven's refulgent lights;
There, seasons, years, unnoticed roll,
And nuregretted by the soul.

Thou little sparkling star of even,
Thou gem upon an azure heaven!
How swiftly wills soar to thee,
When this imprisoned soul is free!

c'était au fond tout ce qu'il lui fallait. Mais cette ardeur de savoir était chez elle une véritable maladie. « J'ai seize ans, s'écriait-elle, et qu'est-ce que je sais? Rien! rien! comparé à ce qu'il me reste à apprendre. Le tems s'écoule rapidement, ce tems consacré ordinairement à l'instruction de la jeunesse. Combien peu j'ai d'espoir de pouvoir satisfaire ce premier désir de mon cœur! Ah! écrivait-elle encore, si je pouvais apprendre tout d'un coup tout ce que je désire savoir! »

Lucrèce venait d'entrer dans sa dix-septième année, en octobre 1824, lorsqu'un homme riche, qui se trouvait par circonstance à Plattsburgh, vit quelques-uns de ses vers, et entendit parler du désir ardent qu'elle avait de s'instruire, et des obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de ce désir. Cet homme généreux résolut aussitôt de la placer à ses frais dans un des meilleurs pensionnats du pays. Nous regrettons que l'éditeur nous ait tu le nom du protecteur de Lucrèce; peut-être, en nous le laissant ignorer, n'aura-t-il fait que satisfaire aux vœux du bienfaiteur lui-même, qui faisait le bien sans vaine gloire et sans vouloir s'en faire un titre à l'admiration de ses concitoyens. Dès que la jeune fille connut ses intentions, elle en ressentit plus de joie qu'elle ne pouvait en supporter. Lorsque toutes les dispositions furent prises, elle quitta la maison paternelle et entra à l'institution de Mrs. Willars. Là elle trouva tous les avantages dont elle était affamée, et, comme une personne affamée, elle les goûta avec une avidité fatale. Son application était continuelle, et sa sensibilité nerveuse s'accrut encore. Il paraît qu'à cette époque elle passait alternativement de la plus vive joie à la plus profonde mélancolie et aux plus tristes pressentimens. Ses lettres portent ce double caractère. « J'espère, écrivait-elle à Mrs. Davidson, que

vous n'avez aucune inquiétude sur ma santé ou sur mon bonheur; car je serais parfaitement heureuse, si je ne pensais pas au triste genre de vie de ma bonne mère, et à la peine que mon pauvre père se donne pour assurer l'existence de sa famille. Oh! que ne puis-je partager avec mon excellente maman ce que je dépense maintenant; et que je serais contente si je pouvais contribuer un peu à la soulager! Je suis si heureuse, si satisfaite que chaque mouvement, chaque bruit inattendu me fait tressaillir; je tremble toujours que quelque chose ne vienne troubler mon bonheur actuel. » Elle écrivait encore : « Je crains que les espérances de mes amis ne soient trompées. On compte trop sur moi. Je suis patiente et laborieuse; voilà tout. » Malheureusement on n'avait pas assez pris en considération, à l'égard de cette jeune personne, ce qui était arrivé au malheureux Kirke White. Au lieu de lui départir l'instruction en gouttes inaperçues, comme la rosée tombe sur le gazon, on ne faisait plus à cette époque qu'attiser le feu qui dévorait cette enfant sublime.

Pendant les vacances, Lucrèce retourna chez son père, où une maladie grave la rendit encore plus faible et plus sensitive. Lorsqu'elle fut rétablie, on l'envoya à Albany dans une nouvelle pension; et là, au bout de quelques mois, une maladie plus alarmante encore, la mit aux portes du tombeau. Tout ce qu'on put faire, quand elle fut un peu remise, ce fut de la renvoyer à Plattsburgh, en la laissant aux soins de sa pauvre mère, qui était venue la chercher. Son teint annonçait qu'une maladie fatale minait sa constitution, et finirait bientôt par en triompher. Mais il y avait une chose que cette jeune fille craignait bien davantage que la mort, c'était la folie. Cette crainte est exprimée d'une manière très-

touchante dans ces vers inachevés, les derniers qu'elle ait tracés de sa main infatigable :

« Il y a une chose que je crains ; une chose mystérieuse, épouvantable...

» Cette crainte me vient à l'heure de la souffrance, de la tristesse. Ce n'est pas la pensée de la mort ; c'est une pensée bien plus terrible, celle de la folie.

» Oh ! puissent ces pulsations turbulentes suspendre leur cours fébrile ; puisse cette tête qui brûle, dans laquelle un tourbillon semble bouillonner sans cesse,

» Redevenir froide et paisible ; que le sombre délire... (1). »

Les stances qui terminent la *Christiade* de Kirke White sont moins douloureuses que celles-là. Au fond la mort prématurée qui mit fin à son existence fut peut-être un bienfait, en sauvant Lucrèce Davidson de la plus cruelle des calamités humaines. Cette même Providence qui l'appelait dans un monde meilleur prit soin aussi

(1) There is something which I dread,
It is a dark, a fearful thing;
....
....

That thought comes o'er me in the hour
Of grief, of sickness, or of sadness;
'Tis not the dread of death; tis more,
It is the dread of madness.

Oh! may these throbbing pulses panse
Forgetful of their feverish course;
Moug this hot brain, which burning, glows
With all a fiery whirl pool's force,

Be cold, and motionless, and still
A tenant of its lowly bed;
But let not dark delirium steal...
....

d'adoucir ses derniers momens, en faisant succéder à ses pressentimens sinistres l'espoir d'une guérison prochaine. On lui avait défendu de lire; mais c'était un plaisir pour elle de tenir dans sa main les livres qui composaient sa petite bibliothèque, et qu'elle aimait avec tant de passion. Elle les prenait souvent, dit son biographe, et les portait à ses lèvres; à la fin elle demanda qu'on les laissât au pied de son lit, afin qu'elle pût les voir sans cesse; puis, toujours confiante dans l'idée de sa guérison prochaine, elle disait à sa mère : « Quel plaisir j'aurai quand je pourrai recommencer à les lire! » L'effet que ces paroles produisaient sur le cœur de cette pauvre mère ne peut être apprécié que par ceux qui comme elle ont entendu un enfant chéri, expirant sous les atteintes d'un mal incurable, faire des projets pour un long avenir, et se montrer plein de sécurité et d'espoir.

A la fin cependant sa maladie prit un caractère si effrayant, qu'elle-même sentit que sa dissolution était prochaine. Elle aborda sans effroi ce moment redoutable, dans cet état paisible qui est le propre de l'innocence, et avec toute la sécurité que lui inspirait une foi fervente. Le dernier mot qu'elle prononça fut le nom de l'homme généreux qui avait fait terminer son éducation à ses frais, et pour lequel elle témoigna toujours la plus tendre reconnaissance. Elle expira le 27 août 1825, avant d'avoir complété sa dix-septième année. Nous avons déjà dit que Lucrèce Davidson était d'une beauté remarquable. Elle avait des traits d'une régularité parfaite, des cheveux bruns superbes, et des yeux noirs pleins d'éclat et de douceur; c'était un reflet de son ame à la fois si ardente et si pure. Sa physionomie était habituellement mélancolique. Sa beauté et ses hautes qualités intellectuelles attiraient l'attention générale partout où elle allait; mais

cette attention lui était importune, et souvent, pour se délivrer de la peine qu'elle lui causait, elle s'empressait de se retirer chez elle.

« Le nombre de ses productions, dit l'éditeur de ses poésies, est véritablement prodigieux. La collection que nous publions se compose de deux cent soixante-douze pièces de différentes longueurs, parmi lesquelles se trouvent cinq poèmes de plusieurs chants chacun; mais elle ne comprend pas une tragédie terminée qu'elle fit à l'âge de treize ans, vingt-quatre exercices qu'elle avait composés à sa pension, trois romans inachevés, et quarante lettres qu'elle avait écrites rien qu'à sa mère dans l'espace de quelques mois. Même avec ces pièces inédites, on n'aurait encore qu'une partie de ses œuvres, car nous avons vu qu'elle-même avait jeté au feu à peu près toutes les productions de son enfance; et, dans sa jeunesse, suivant le témoignage de sa mère, elle détruisait au moins le tiers de tout ce qu'elle faisait. Elle ne travaillait pas pour la gloire : en écrivant, elle ne faisait que céder à un instinct irrésistible; et ses poésies étaient un épanchement naturel de son ame. »

Nous ne nous sommes pas encore expliqués sur la valeur intrinsèque de ces fleurs secouées de l'arbre, de ces boutons qui n'étaient pas encore éclos. Le petit nombre de pièces que nous avons citées, et qui n'expriment que des émotions ou des sentimens personnels à Lucrèce, ne suffisent pas sans doute pour mettre nos lecteurs à même d'en juger. Mais nous n'hésitons pas à dire qu'il y a dans ces poèmes assez d'originalité, assez de sève, d'énergie, d'invention, pour faire voir que les espérances des parens, des amis et du protecteur de cette jeune fille, quelque fortes qu'elles fussent, n'avaient rien d'exagéré.

On ne peut non plus parcourir ce petit volume sans sentir tout le néant des espérances humaines, du moins dans ce qu'elles ont de terrestre ; car, sachant qu'aucun atome de matière n'est détruit, et que, dans toutes ses phases, elle ne fait jamais que changer de forme et d'aspect, comment croire que ces sentimens généreux, ces hautes pensées, ces saints désirs, ces purs amours puissent s'anéantir? C'est, il faut l'avouer, une étrange philosophie que celle qui reconnaît l'immortalité de la matière et qui conteste celle de l'ame. Non, non, nous les retrouverons un jour ces êtres privilégiés qui n'ont fait qu'apparaître sur la terre parce qu'elle n'était pas digne d'eux. Cette consolation, la raison la suggère, la philosophie l'approuve et la religion la garantit.

Les mémoires que nous venons d'extraire auront un intérêt douloureux et profond pour tous les parens auxquels la nature a départi la tâche redoutable d'élever un enfant tel que Lucrèce Davidson. Malheureusement ces mémoires signalent plutôt le danger qu'ils n'indiquent des moyens de le prévenir. Il n'est guère moins périlleux de vouloir contenir l'ardeur de ces génies extraordinaires, que de lui donner des encouragemens. La discipline des quackres, qui est pour les femmes la meilleure de toutes celles qui ont été éprouvées par l'expérience, produit des effets déplorables sur les sujets dont l'organisation est trop sensitive. Il faut à la fois, envers les esprits de cette trempe, être indulgent sans faiblesse, et s'appliquer à les régler sans vouloir changer leur direction naturelle. Le meilleur moyen pour y parvenir c'est de ne pas soi-même estimer trop haut les facultés intellectuelles, et de s'appliquer à apprendre de bonne heure à ceux chez lesquels ces fa-

cultés s'annoncent, que ce don n'est pas si rare qu'on le suppose généralement; qu'à chaque génération nouvelle il deviendra plus commun, attendu que, partout où il existe, il est développé maintenant par l'immense diffusion des livres et de l'éducation, et qu'en devenant plus commun il perdra nécessairement de sa valeur conventionnelle, comme celle des pierres fines quand elles se multiplient chez les joailliers.

(*Quarterly Review.*)

Politique.

DÉCLARATION DE LA REVUE D'ÉDINBOURG

SUR

LE MINISTÈRE FRANÇAIS DU 8 AOUT.

M. Henri Knight vient d'écrire à lord Aberdeen, ministre des affaires étrangères, une lettre où aucune intention de parti ne se fait apercevoir, et dans laquelle il paraît ne se proposer d'autre but que d'exprimer les profonds sentimens de regret qu'il a éprouvés en voyant combien l'opinion du continent sur son pays différait, dans le cours de cette année, de celle de 1828.

« L'orgueil et le plaisir, dit-il, que j'avais éprouvés antérieurement, avaient fait place à d'autres émotions dans mon second voyage. L'Angleterre n'était plus l'objet de l'approbation universelle. Elle avait cessé d'être considérée comme la protectrice de toutes les idées libérales au dehors. On l'accusait de s'être réunie au parti qui s'oppose au triomphe de la liberté; et cela dans le moment même où sa politique intérieure était dirigée de manière à recevoir et à mériter les plus grands éloges. Comment un Anglais pouvait-il être témoin d'un aussi grand changement sans éprouver un sentiment humiliant et pénible? »

Que cette opinion prévaille non-seulement en France, mais en Allemagne et en Italie, cela est hors de doute.

Mais nous ne pouvons nous décider à croire que notre gouvernement fasse de nouveau cause commune avec le despotisme vermoulu du continent, en prenant sous sa protection les principes détestables des âges les moins éclairés, et en s'opposant au désir d'une liberté sage et régulière; désir qui prédomine dans l'Europe entière, excepté peut-être parmi la populace de Lisbonne et de Madrid. Si par malheur nous nous trompions à cet égard, il faudrait que la nation désavouât d'une manière éclatante une direction aussi coupable, afin que la faute de ceux qui nous gouvernent ne retombe pas sur nous. Car une chose est certaine : la nation française pense maintenant comme un seul homme, et les sentimens de l'immense majorité de la population de la Grande-Bretagne et de l'Irlande sont conformes aux siens. Il est pour nous du plus haut prix de conserver nos bons rapports avec la France; et rien ne les compromettrait davantage que la supposition que notre gouvernement, s'il reprenait la direction fatale qu'il suivait en 1818 et 1821, représenterait les sentimens du peuple.

Sous ce rapport il importe à tout Anglais qui aime sa patrie, soit qu'il en considère l'honneur ou les intérêts matériels, de décréditer cette opinion répandue dans toute l'Europe continentale, que notre gouvernement s'est servi de son influence pour la formation de l'absurde et incompréhensible ministère constitué en France le 8 août. Qu'il ait désiré qu'un changement s'opérât dans la précédente administration, cela peut être; mais nulle personne sensée ne pouvait faire des vœux pour le changement qui a eu lieu.

Au surplus nous attachons encore bien plus d'importance à justifier la nation que ses chefs. Quoique la France ait pu ressentir plus vivement l'outrage que de

mauvais conseillers lui avaient fait faire, parce qu'elle connaissait d'une manière plus intime les élémens dont était formé le nouveau cabinet, la surprise a cependant été presque aussi grande en Angleterre ; mais il n'existe aucune différence, des deux côtés du détroit, dans les vœux et la manière de voir à l'égard de l'issue définitive de l'essai auquel a été soumise la patience de nos voisins. Le peuple français ferait une grande injustice à toute la portion éclairée de la nation anglaise, en supposant qu'elle ne sympathise pas avec lui, à cause du langage tenu par quelques-uns de nos journaux. Une antipathie sincère pour les ministres du 8 août ; une indignation profonde contre ces hommes dont la médiocrité contraste heureusement avec la témérité de leurs projets ; un vif désir de voir le prompt avortement de ces projets ; mais avec l'espoir que cette déconfiture pourra s'opérer sans compromettre la tranquillité intérieure de la France, ni ses relations pacifiques avec ses voisins : tels sont les sentimens dont est animée l'universalité de la nation anglaise.

L'histoire de l'événement auquel nous faisons allusion est aussi claire que peut l'être toute transaction qui s'est opérée au milieu des mystères d'une intrigue de cour. Le parti sacerdotal et le parti ultra-royaliste, qui avaient pris aux Tuileries un malheureux ascendant, conseillèrent de former une administration d'accord avec leurs vues. Comme ils appartenaient à cette classe d'émigrés dont M. de Talleyrand a dit si spirituellement qu'ils n'avaient rien oublié ni rien appris, ils vivaient au milieu de Paris, de ses chambres, de ses salons, de ses journaux, de même que s'ils eussent été plongés dans les ombres et le silence d'un monastère, ou éloignés par des infirmités physiques de toutes relations avec leurs sem-

blables. Le seul point qu'ils jugeassent important, c'était d'obtenir l'agrément du roi, pour avoir un ministère à leur fantaisie; quant à l'opinion du pays, ils ne songeaient pas plus à la consulter que s'ils eussent vécu en Turquie. Ils réussirent cependant, et ne commencèrent à sentir la position dans laquelle ils avaient placé le roi et sa dynastie, que lorsqu'un cri d'indignation retentit dans toutes les parties de la France, et parut ébranler toute la fabrique de l'état. La cour aura probablement la sagesse tardive de ne pas tout commettre en persistant dans cette folle entreprise. Dans ce cas elle aura elle-même affaibli son influence, et rendu plus difficile la formation d'une administration libérale sur des principes modérés. Que si au contraire elle persévère dans ses premiers plans, une défaite éclatante l'attend dans les Chambres; et des changemens bien plus grands encore que ceux qu'elle redoute pourront résulter de ce délai.

Nous avons exprimé la conviction sincère où nous sommes que le gouvernement anglais est resté étranger à la formation du nouveau ministère en France. Et dans le fait il est absolument impossible que notre cabinet ait pu voir la composition de ce ministère, sans concevoir des alarmes pour la paix de la France et de l'Europe. Mais par malheur l'opinion qui prévaut parmi nos voisins est très-différente; et il importe que ceux qui nous régissent s'empressent de désavouer toute espèce de part au méchant œuvre qui a excité une indignation si légitime. Au fond toute intervention de leur part eût été sans raison et sans excuse. Qu'ont-ils à faire avec les révolutions ministérielles de la France ? Quel changement pourrait s'opérer par leur influence ou d'après leurs avis, dans l'état actuel de l'opinion, sans les rendre odieux ? Même un ministère libéral et populaire ne pour-

rait être soutenu par la Grande-Bretagne, sans devenir suspect. Cette disposition se calmera sans doute avant qu'il soit peu ; mais jusque-là nul cabinet ne pourrait prendre une part quelconque aux intrigues des Tuileries, pour le choix des ministres, sans compromettre cette paix si chèrement achetée, et que son premier devoir est de maintenir. Lors même que ces sentimens ombrageux et hostiles se seront calmés, la direction la plus honorable que notre gouvernement puisse prendre sera encore de se tenir isolé des intrigues de cour et des factions domestiques de nos voisins, et de ne s'appliquer qu'à conserver la bonne intelligence entre les deux peuples.

Notre intention était de nous occuper de ce sujet avec plus de développement, mais le tems et l'espace nous manquent. Nous désirerions qu'il ne fût plus nécessaire d'y revenir, et que le gouvernement, par des déclarations explicites ou par des actes, fît taire tous les soupçons qui s'étaient élevés à cet égard. En même tems nous invitons tous ceux qui ont le moyen de recueillir et de faire connaître les sentimens et les vœux du public, à ne négliger aucune occasion de confirmer ce que nous avons dit des dispositions presque unanimes du peuple anglais.

(*Edinburgh Review.*)

Voyages.

ESQUISSES D'UN VOYAGEUR EN RUSSIE.

N° I.

CE QUE C'EST QUE LA JUSTICE ET LA POLICE RUSSES.

« C'est de la bonté des lois criminelles que dépend » principalement la liberté du citoyen, » dit Montesquieu, dans son *Esprit des Lois*. Cet axiome s'applique non-seulement à la législation pénale, mais encore à celle qui règle l'administration de la justice et de la police. Car partout où la justice criminelle et civile n'offre aucune garantie, partout où l'arbitraire préside aux recherches de la police, la sûreté des personnes et le droit de propriété sont illusoires. J'ai donc pensé que je ne remplirais qu'imparfaitement mes fonctions d'observateur, si, dans l'examen de l'état social de la Russie, je ne tenais compte de l'influence qu'exercent constamment sur lui la police, les tribunaux et le mode d'exécution des lois. Cette tâche est d'autant plus difficile, qu'on ne saurait obtenir, en causant avec les habitans, aucun document positif sur ces matières importantes. Consultez à ce sujet un homme de cour, fût-ce même l'empereur, et vous croirez, à l'entendre raisonner sur les lois et les garanties légales, que la Russie est un pays libre, et que la voie de l'appel et celle de la révision au tribunal du prince sont ouvertes à tous les condamnés.

Un des écrivains, qui d'ailleurs a le mieux observé l'état actuel de la Russie, a remarqué qu'en 1826, 8,250,000 causes ont été portées à ses divers tribunaux, et que l'empereur, dans son zèle sincère pour le bonheur de ses peuples, s'est fait une loi de réviser tous les arrêts rendus en matière pénale, et de se faire rendre un compte régulier sur l'état des prisons et la conduite des condamnés. Mais une tâche aussi honorable serait évidemment au-dessus des forces humaines; elle paraîtra surtout impossible, si l'on réfléchit à l'immense courant d'affaires administratives dont le cabinet d'un prince absolu est nécessairement encombré. D'après le calcul dont je viens de parler, l'empereur aurait, en travaillant jour et nuit toute l'année, cinq causes à examiner par minute. Le même écrivain prétend que l'empereur a souvent donné des ordres pour accélérer les jugemens des accusés soumis à une trop longue détention. Je prouverai tout à l'heure combien cette allégation est inexacte : il me suffira en ce moment d'affirmer que j'ai vu et entendu, dans les prisons que j'ai visitées, une foule de malheureux qui languissaient depuis dix-huit mois dans les cachots avant d'être jugés, et d'autres qui, après deux ans de réclusion, ont été relâchés sans l'avoir été et sans connaître les motifs de leur arrestation. Ces monstrueux abus sont sans aucun doute indépendans de la volonté du souverain; ils ne résultent que de la constitution de son gouvernement. Nicolas est, comme l'empereur Alexandre, son frère, un homme de mœurs très-douces, avec un esprit plus sage et moins susceptible d'exaltation. Il semblerait que les membres de la famille impériale, en Russie, appartiennent à deux souches distinctes, tant leur humeur diffère. Les uns se font remarquer par leur mansuétude,

et les autres par leur caractère fantasque et farouche. Mais revenons.

Dans les affaires criminelles, un homme a quatre épreuves judiciaires à subir avant d'être définitivement condamné : le tribunal d'enquête ou bureau de police qui diffère essentiellement de celui de Londres ; le tribunal de 1re instance ; la cour d'appel ; et enfin la cour de cassation. Mais ces épreuves n'offrent aucune garantie à l'innocence du pauvre ; car ce n'est que sous le poids des roubles que penche la balance de la justice.

Les successeurs de Catherine II n'ont travaillé qu'à détruire les essais de législation que la philosophie du dernier siècle avait inspirés à son génie novateur. Chaque ukase a force de loi, et on en fait à tout propos sur les sujets les plus minutieux. Ainsi, sous le règne du maniaque Paul, un ukase, rendu à l'occasion du fils de M. Clarke, négociant anglais, qui s'était montré dans les rues de St.-Pétersbourg avec une casquette de chasse, défendit de paraître en public *avec la chose que le fils du marchand avait sur la tête* (ce sont les termes de l'édit). Un autre ukase de ce tyran capricieux faisait une loi à tous les habitans d'enlever les neiges, de sabler dès sept heures du matin le devant de chaque maison, et indiquait la couleur du sable dont ils devaient faire usage. Elisabeth abolit légalement en Russie la peine de mort ; mais que de fois elle-même elle enfreignit cette loi ! Catherine II n'y fut pas plus fidèle, et les flots de la Néva nous feraient à ce sujet d'horribles révélations. Quant à l'empereur actuel, on sait quelles scènes sanglantes suivirent son couronnement. Les révoltés de Pétersbourg, condamnés à mort en termes formels, subirent, au nombre de cinq, le dernier supplice au pied de la citadelle. Des

personnes dignes de foi m'ont assuré que jusque-là on n'avait pas prononcé de peine capitale. Mais si le châtiment est au-dessus des forces de l'homme, n'est-il pas une peine capitale, déguisée sous un autre nom ? En 1826, par exemple, un soldat, traduit à Tangarok devant un conseil de guerre pour crime de meurtre, fut condamné à passer par les verges ; il devait recevoir quinze mille coups, en traversant quinze fois les rangs d'un bataillon de 1,000 hommes rangés sur deux lignes. L'impératrice mère, la meilleure des femmes dont les vertus aient honoré le trône et l'humanité, sollicita pour lui un châtiment moins sévère. On le réduisit à cinq mille coups. Après cinq cents le patient tomba aux pieds de ses bourreaux. On le releva, et il en reçut cent autres ; après quoi, on le traîna dans les rangs sur une brouette, et les verges ne frappèrent plus qu'un cadavre. J'aurai à citer d'autres exemples de ce genre, en parlant des prisons de Moscou.

Un défaut assez commun chez les voyageurs est de conclure du particulier au général et de prendre pour une règle les exceptions dont ils sont témoins ; je puis, sans encourir ce reproche, puiser dans la nature même du gouvernement russe une présomption que le lecteur partagera sans doute, c'est que le despotisme, n'ayant point de code, doit favoriser les caprices et la cupidité de ses agens, et par conséquent que l'intégrité des magistrats et la justice des arrêts n'y doivent être que d'heureuses exceptions.

Au reste voici deux exemples d'après lesquels on pourra juger de l'impartialité des tribunaux moscovites :

Le propriétaire de la maison que j'habitais à Moscou réclama en justice le paiement de trois mille roubles à raison de la vente de certaines marchandises. L'instance

dura deux années. Chaque partie capta par des présens les faveurs de son juge. Mon hôte ayant été le plus libéral, son adversaire fut condamné à payer les trois mille roubles; mais pour mettre à exécution la sentence il se vit forcé d'en abandonner le tiers à l'intègre magistrat qui l'avait prononcée. C'est de lui que je tiens ces détails, et la réputation de probité dont il jouissait ne me permet pas d'en soupçonner l'exactitude.

Le second exemple m'a été fourni par un citoyen des États-Unis, avec qui j'étais fort lié : « J'avais, me dit-il, acheté à Archangel, à un prix très-modique, un bâtiment échoué. M'étant aperçu qu'il n'avait été que légèrement endommagé et qu'il m'en coûterait fort peu pour le faire radouber, je traitai avec un constructeur. Il fut convenu qu'on emploierait du bois de chêne dans la réparation, et qu'elle serait achevée dans deux mois; je lui payai d'avance mille roubles, dont l'engagement que voici porte quittance (il me fit lire le traité). Je m'aperçus au bout d'un mois que mon bâtiment se dégradait à vue d'œil. On en détachait tous les jours quelques planches, qui filaient avec les câbles et les autres agrès vers les magasins du constructeur; si bien qu'au terme convenu il n'en restait que la carcasse. Je réclamai le remboursement de mes mille roubles, le paiement de la valeur du navire et des dommages-intérêts à raison de l'inexécution du contrat. Quelques jours avant le jugement, j'invitai le président à dîner, et sans préambule je lui offris une honnête gratification s'il voulait reconnaître mon droit. Le président, qui avait déjà reçu de mon adversaire une somme plus considérable, rejeta mon offre comme insuffisante. Je persistai dans ma proposition et le marché fut rompu. Heureusement les quatre juges qui restaient n'avaient pas été aussi exigeans que

leur chef, je gagnai donc mon procès ; mais le condamné était Russe. Il fallut en référer à Moscou. Le gouverneur assura, dans un rapport que j'ai lu, que la question ne souffrait pas de difficultés, et que j'étais en effet une victime de la fraude. Cependant, sous je ne sais quel prétexte, l'affaire fut renvoyée à la cour de Riga. La nouvelle instance y dura près d'un an. Mais comme mon adversaire était riche, et que je m'appauvrissais de jour en jour sur cette terre inhospitalière, il prodiguait des cadeaux dont je ne pouvais égaler la magnificence ; je finis même par renoncer à en faire, dans la conviction que mon procès était imperdable. Eh bien ! le croiriez-vous ? à Riga, je fus débouté de ma demande, avec dépens. L'empereur sanctionna ma condamnation, et je perdis ainsi mon navire, mes mille roubles, les frais considérables que j'avais faits, un tems précieux que j'aurais pu consacrer à d'utiles travaux, et l'instrument d'une spéculation sur laquelle je fondais l'espoir de ma fortune ».

On m'a assuré que les Russes possèdent l'équivalent de notre *habeas corpus*, dans une espèce de *cour de conscience*, nommée *Slovesnoy Soud*. Elle est chargée d'examiner les réclamations des détenus qui sont restés trois jours en prison, sans qu'on leur ait fait connaître les motifs de leur arrestation ; elle les interroge, et s'ils n'ont pas été arrêtés pour cause d'outrages contre l'empereur, de trahison, de meurtre ou de vol, elle leur rend la liberté. Ceux dont elle a justifié l'arrestation, sans interrogatoire préalable, ont le droit de le réclamer comme ils ont celui de choisir une autre cour de conscience.

J'admets l'existence du *Slovesnoy Soud* ; mais cette première épreuve n'est d'aucun avantage pour le pauvre, quoique le président soit passible d'une amende de cinq

cents roubles d'argent, qui excède le taux annuel de son traitement, dans les cas où la cour de conscience maintiendrait un écrou illégal : cependant le pauvre ne peut réclamer auprès d'une autre cour et provoquer ainsi sa mise en liberté et la punition du juge ; car, je le répète, devant les tribunaux moscovites, les roubles sont les seuls argumens irrésistibles.

Je visitai en 1828 la maison d'arrêt de Moscou. C'est une grande rotonde qui environne une cour assez vaste. Il y a un bassin couvert où les détenus sont obligés de se baigner à tour de rôle, deux fois par semaine, le lundi et le jeudi. Mais l'intérieur ne répondit pas à mon attente. En Russie, les établissemens publics sont en général distribués avec plus de régularité et d'élégance, et plus proprement tenus qu'en tout autre pays. Mais je n'ai vu nulle part un local plus sale, plus méphitique que la prison de Moscou. Le long des murs de chaque quartier règne, à fleur du pavé, un lit de planches sur lequel les prisonniers se couchent, pressés l'un contre l'autre, dans leurs peaux de mouton. Je fus surpris de voir tant de monde entassé dans chaque salle, sans distinction entre les prévenus et les condamnés, et entre les divers genres de délits. Comme je demandais la cause de la détention de quelques personnes, un octogénaire tomba aux pieds du gouverneur, et baisa le bord de sa pelisse. Ses cheveux blancs, ses yeux éteints, une paralysie dont il était affecté annonçaient qu'il touchait au terme de la vie. « Ce vieillard dont l'âge est si avancé, dis-je au gouverneur, quel peut être le crime qui lui défend de rendre le dernier soupir en liberté? — *Cet homme*, répondit-il avec emphase, *cet homme a perdu son passeport.* » N'avoir pas de passeport est en effet, en Russie, le plus grand reproche qu'on puisse adresser

à quelqu'un. Quoi de plus ordinaire que de voir l'individu le plus paisible confondu, pour une misérable contravention, avec de vils malfaiteurs, languir des années entières dans un cachot? Ce pauvre homme était détenu dans cette prison depuis deux mois : il est probable qu'il y sera mort sans que son maître ait pris nul souci de l'absence d'un serviteur inutile.

Après avoir visité les divers quartiers, nous montâmes vers les cellules destinées aux prisonniers soumis au régime de la réclusion solitaire. Dans l'une d'elles nous aperçûmes enchaîné sur son banc un homme d'une taille élevée, d'une maigreur effrayante, dont la barbe blanche flottait sur sa poitrine. Retenu depuis six mois dans son cachot, il attendait encore son jugement. « Il est probable, dit le gouverneur, qu'il ne sera pas jugé d'ici à un an; il est accusé du crime de fausse monnaie, mais je ne crois pas qu'on ait des preuves suffisantes pour le condamner. As-tu à te plaindre de tes geoliers? » ajouta-t-il en s'adressant à ce malheureux. Celui-ci ne répondit que par un signe de tête négatif.

Le cachot voisin était inhabité. Un schismatique, ou plutôt un homme suspecté d'hérésie, venait de le quitter, après y avoir été confiné pendant six mois. Il en était sorti faute d'indice suffisant, et sans avoir subi l'épreuve d'un jugement. A la vue du séjour infect où l'arbitraire entasse ses victimes, combien je bénis la législation de mon pays et les bienfaits de notre *habeas corpus!* J'éprouvai en ce moment un secret dépit de ce que la presse de Londres signalait la Russie comme une terre de liberté, où une main ferme maintenait l'équilibre dans la balance de la justice. Nous passâmes de là dans une salle où huit nobles languissaient sous les verrous. Quatre d'entre eux attendaient leur jugement, et l'un de ces

derniers, arrêté depuis cinq mois, ignorait complètement de quel crime il était accusé. Cependant ces messieurs ne paraissaient pas mécontens ; ils avaient des lits (c'était peut-être pour quelques-uns un objet de luxe tout nouveau). Aux murs blanchis de la prison étaient suspendus des violons et des guitares. Nous les surprîmes à dîner, et, eu égard à leur position, ils paraissaient assez bien nourris. Il faut avouer que, sous ce rapport, les gens du commun gagnent à rester prisonniers. Lorsqu'on les rend à la liberté, ils ne retrouvent pour la plupart d'autres alimens que du pain noir, une soupe détestable et de la petite bière qui ne vaut guère mieux ; tandis que, après l'avoir perdue, ils ont du moins deux fois par semaine une portion de viande assez copieuse.

Au demeurant on est arrêté sous le plus léger prétexte. Je citerai, à ce sujet, une anecdote qui m'a été rapportée par un prince russe qui en est le héros. Un parti de cosaques le surprit un jour à la tête de son régiment, à douze werstes de St.-Pétersbourg, le jeta dans un traîneau et le conduisit dans la capitale, sans qu'il pût connaître la cause de cet enlèvement. Le lendemain de son arrivée, on le présenta à l'empereur Nicolas, qui l'accueillit de l'air le plus affectueux. « Parlez-moi, lui dit-il, comme à un ami et non comme à un souverain. Vous êtes soupçonné d'avoir trempé dans la conspiration qui devait m'arracher la couronne. » Le prince se récria vivement contre une telle calomnie, protesta avec chaleur de son innocence, et rappela tous les services que sa famille et lui avaient rendus à l'état. Il n'en fut pas moins jeté pour six mois dans une forteresse. Dans l'intervalle on ne daigna pas même l'interroger sur le crime qu'on lui imputait ; et quand il fut rendu à la liberté, il perdit son régiment.

Dans un quartier séparé de la maison d'arrêt sont réunis tous ceux qu'on destine à coloniser la Sibérie. « L'exil, dit le docteur Clarke, n'est pour un noble Russe qu'un léger châtiment. » La connaissance que j'ai acquise des derniers événemens m'autorise à contester cette assertion. Il est de notoriété publique que les nobles relégués en Sibérie y subissent des souffrances cruelles. Je pourrais citer des dames du plus haut rang qui, après avoir renoncé à tous les charmes d'une vie opulente pour suivre leurs maris dans l'exil, ont éprouvé les plus indignes traitemens, tandis que les généreux sacrifices de leur liberté commandaient tant d'égards. On peut d'ailleurs se faire une idée du sort des condamnés en Sibérie par les préparatifs de leur départ. Le couronnement de l'empereur Nicolas fut, comme on sait, précédé par des scènes sanglantes; mais les agens principaux de la résistance qu'il éprouva furent punis de mort. D'autres conjurés, au nombre de dix-sept, traînés sur le préau de la forteresse, y furent dégradés. On arracha leurs épaulettes, leurs décorations, leur uniforme; on brisa leurs épées; et après cette humiliante cérémonie, ils partirent pour la Sibérie, pour y être employés aux travaux des mines et au balayage des rues. Il n'est peut-être pas une famille de distinction qui n'ait quelques parens exilés dans cet affreux climat, et que la volonté de l'empereur n'ait condamnée à dissimuler son affliction et à donner des soirées et des fêtes.

Les meurtres sont fréquens en Russie, et s'ils paraissent assez rares, c'est que la censure en interdit la révélation aux journaux. La recherche des meurtriers appartient exclusivement à la police. Je me trouvais un soir à Moscou dans une société nombreuse où il était question de la statistique criminelle des divers pays de l'Europe.

On y assigna le premier rang à l'Angleterre. Toutes les feuilles publiques, disait-on, sont remplies de récits de meurtres, de rapts, de vols, de faux, de suicides. On en voit moins en France et en Allemagne; mais ici ces crimes sont extrêmement rares. Un général doué des talens les plus divers, à la fois poète et historien, fit sagement observer qu'il fallait attribuer à la liberté de la presse la prévention qui règne à cet égard contre l'Angleterre chez les étrangers. « Ainsi, dit-il, les journaux anglais n'auraient pas cessé jusqu'à ce jour d'entretenir le public d'un fait qui s'est passé il y a huit mois et dont j'ai été le témoin, si ce fait se fût passé dans la Grande-Bretagne. Un officier du régiment du comte R... avait demandé un congé à son colonel. Furieux d'avoir éprouvé un refus, il sortit des rangs le lendemain à la parade, et lui brûla la cervelle. — Eh quoi! s'écria-t-on de toute part, le comte R... a été tué! » Le fait, malgré ce qu'il avait de tragique et ses circonstances singulières, était ignoré même des personnages les mieux instruits de l'assemblée. Au reste la publicité donnée aux délits est la même pour les accidens les moins dignes de fixer l'attention. Que le chien de lady Betty se soit précipité d'un store ouvert de sa voiture dans la rue, et soit tombé sous les roues, les journaux anglais donneront à ce fait plus d'importance que les gazettes russes aux désastres d'un régiment taillé en pièces sous les murs de Schoumla. Ce n'est même que deux mois après un combat que l'on publie le rapport qui révèle aux familles l'étendue des pertes qu'elles ont à déplorer. Je dînais un jour à Moscou avec une comtesse russe célèbre par son esprit et ses grâces; elle reçut pendant le repas des lettres de Pétersbourg, où elle apprit la mort de deux de ses frères dont l'un avait péri dans unebataille livrée depuis six mois.

La justice russe est aussi capricieuse dans son activité que dans ses lenteurs : c'est surtout lorsque la police empiète sur ses attributions qu'elle frappe avec une rapidité qui devrait prévenir bien des crimes, si l'arbitraire produisait jamais de pareils résultats. Un gentilhomme parfaitement connu en Angleterre, et qui occupe en Russie un poste élevé, eut à se plaindre d'un vol domestique très-considérable. Ses esclaves furent tous interrogés par la police, dont les soupçons s'arrêtèrent sur l'un d'eux. Bien convaincu de la probité de ce dernier, son maître déposa à sa décharge, et fit tous ses efforts pour le disculper ; il déclara même que ses soupçons se dirigeaient sur un autre individu qu'il désigna. Mais non ; la police n'en voulut point démordre, et fit administrer trois mille coups de knout à celui qu'elle avait d'abord signalé. Il venait de subir sa peine, lorsqu'on découvrit le voleur. Au lieu de consoler ce malheureux esclave on le chassa de la ville, et on passa ainsi l'éponge sur la méprise dont il avait été la victime. Je tiens cette anecdote d'un Anglais établi à St.-Pétersbourg.

Sous le règne d'Alexandre, on vola à l'ambassadeur de France une tabatière de prix ; il s'en plaignit à l'empereur, et manifesta la crainte de ne point la retrouver. L'empereur donna ses ordres au chef de la police, et quelques semaines après, l'un de ses directeurs invita Son Excellence à passer dans ses bureaux, et après lui avoir fait observer combien ses craintes étaient mal fondées : « Voici votre tabatière, lui dit-il, en la lui montrant.— Je suis enchanté de la retrouver, répondit l'ambassadeur, et il fit un mouvement pour s'en saisir. — Mille pardons, reprit le magistrat, nous avons à observer quelques formalités avant de vous la rendre. » Elles furent si compliquées que, dans ce dédale, la tabatière disparut.

Toutefois la police russe est admirable dans le service des rues. La nuit, le silence règne dans les grandes villes comme dans le plus petit village. Là, point de watchmen pour crier l'heure, point de nymphes circulant dans l'ombre au grand scandale des passans. D'un bout de la ville à l'autre *on entendrait*, suivant l'expression de Shakspeare, *trotter une souris*. Faites le moindre bruit, à l'instant vous êtes entouré de sentinelles sortant par enchantement de leurs guérites badigeonnées aux couleurs impériales, et traîné au corps-de-garde voisin. Cependant, quoi qu'en dise M. Wilson, les étrangers n'ont rien à craindre de ces expéditions. J'ai parcouru Pétersbourg et Moscou en toute saison, et à toute heure. J'y ai mesuré les dimensions des statues, des monumens publics, sans être molesté par personne. Un jour, dans le parc d'artillerie de Moscou, je voulus compter les canons, obus et mortiers qu'on avait enlevés aux Français, ou qu'ils avaient abandonnés dans leur funeste retraite de 1812; un factionnaire survint, qui m'invita brusquement à m'éloigner, sa consigne étant de ne permettre à aucun étranger de toucher ni de compter ces trophées conquis par les terribles auxiliaires de l'armée moscovite.

Catherine II voulait qu'en Russie, en matière criminelle, chacun fût jugé par ses pairs. Mais l'admirable institution du jury ne pouvait prospérer dans un pays dont la population se divise en deux castes, celle des nobles et celle des paysans, et où la classe moyenne n'existe que dans les grandes villes où elle est exclusivement vouée au commerce. Les causes civiles et criminelles, qui concernent les nobles ou les paysans, sont jugées par un président et par deux assesseurs choisis tous les trois ans dans la classe noble; on en

ajoute deux tirés de celle des paysans, pour les affaires qui intéressent ces derniers. Les matières commerciales sont dévolues à un tribunal spécial composé de deux bourguemestres, et de quatre assesseurs choisis parmi les principaux négocians. Malheureusement d'aussi sages institutions n'existent que sur le papier. Si la Russie les possédait réellement, si la justice y était équitable, ce ne serait plus une terre de despotisme. Tous ceux qui ont habité ce pays connaissent la distance immense qui sépare les nobles des paysans, et savent qu'il est impossible à ceux-ci d'appeler avec succès des arrêts rendus par la caste privilégiée. « Peut-on supposer, dit un voyageur, si l'on songe au rapport des deux castes entre elles, que le paysan qui siége dans un tribunal à côté d'un noble opine en homme libre et indépendant ? Aura-t-il le courage de dépouiller en sa présence les habitudes de l'esclave? Et les nobles, forcés de siéger à côté de ceux qu'ils dédaignent, oublieront-ils dans leurs délibérations cette supériorité qu'ils doivent aux hasards de la naissance ou aux caprices de la fortune? non : les fonctions des arbitres-juges, appartenant à la classe des paysans, se bornent à bien chauffer le sanctuaire de la justice, etc. » Je pense de la même manière, et j'en sais assez pour être convaincu que les paysans feraient aussi bien de rester chez eux que d'être silencieusement cloués sur un fauteuil de magistrat, sans avoir la liberté de contredire ni d'approuver le vote de leurs superbes collègues. La voie de la cassation ou celle de la prise à partie sont ouvertes au condamné, à l'expiration des trois ans qui suivent le jugement. Aussi le tribunal use-t-il de tous les subterfuges possibles pour prolonger indéfiniment l'instruction des affaires. Outre l'obscurité qui règne dans le texte des ukases, d'immenses difficultés naissent de l'appréciation

du moment exact où la promulgation de chacune d'elles lui a donné force de loi. De là viennent les interminables lenteurs des affaires en matière civile. Si d'ailleurs on réfléchit à la modicité du traitement des juges, à l'instabilité de leurs fonctions, à la cupidité qui distingue le peuple moscovite dans les affaires d'argent, on trouvera naturel que chaque plaideur cherche à s'assurer du succès, en *graissant la patte* de son juge.

En matière criminelle, les arrêts sont soumis à la sanction du gouverneur de la province, et dans les cas les plus graves on en réfère au sénat. Quand il s'agit des moindres délits, les bureaux de police expédient les affaires avec une légèreté qui confondrait nos magistrats; de ce nombre, sont les infractions qui troublent la tranquillité publique, le *crime énorme* de marcher sans passeport, etc. Ils sont punis du knout ou de quelques mois de prison. On appelle des jugemens du bureau de police à une cour désignée, par un grossier contre-sens, sous le nom de Cour de Conscience (*Sloovestoy Soud*).

La détention d'un prisonnier pour dettes dure cinq années. A l'expiration de ce terme un autre créancier peut le faire arrêter de nouveau; ou plutôt, comme on dit en France, le recommander pour une dette différente. La pension alimentaire imposée par la loi à celui qui fait usage de la contrainte par corps est de cinquante roubles par an. En Russie, comme on l'a justement observé, il vaut beaucoup mieux avoir des créanciers que des débiteurs. En effet, si votre débiteur est au service de l'état, sa personne est sacrée ainsi que ses biens. S'il emprunte avec hypothèque sur sa propriété, ce qu'il ne peut faire d'ailleurs qu'à un taux fort élevé, vu l'impuissance des lois existantes sur l'usure, il peut dormir sans inquiétude sur la nécessité du remboursement; car il est

impossible que ses travaux n'aient aucun rapport avec le service de l'état, et ne lui assurent pas ce privilége d'inviolabilité qui est le droit commun de presque tous les débiteurs.

Voilà un aperçu de la justice et de la police moscovites! Plusieurs volumes n'épuiseraient pas la matière; j'ai dû, dans le cercle que je me suis tracé, me borner à en esquisser quelques traits, sauf à compléter plus tard le tableau.

(*New Monthly Magazine.*)

Souvenirs de l'Italie (1).

N° XIII.

LE QUARTIER DES JUIFS A ROME (2).

On croit avoir vu Rome quand on a visité le Colysée, le Capitole, les galeries de statues, le Vatican et toutes les merveilles des arts, que renferme l'ancienne capitale du monde. La plupart des Anglais s'acquittent de leur voyage en Italie comme d'un devoir qu'il faut remplir, sous peine d'être excommuniés par la mode. A moitié assoupi dans sa calèche ou guidé par un cicérone menteur, on se condamne à l'admiration de ces vieux marbres, de ces statues mutilées, de ces tableaux noircis par le tems, de ces médailles apocryphes, monumens vrais ou mensongers de la gloire romaine, et dont l'appréciation exacte et sévère mettrait en défaut les connaisseurs les plus instruits. Un voyageur consciencieux se livre à cette contemplation comme à une étude ; c'est un cours d'archéologie qu'il va faire à Rome. Quant à ces touristes (3) frivoles, qui passent et repassent sur les grandes routes pour chasser leur ennui, et se jouent à la surface du

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26, 27, 30, 32, 37, 40, 42, 44, 47 et 48 de notre recueil.

(2) *Ghetto degli Ebrei.*

(3) *Tourist :* le plus célèbre de ces personnages qui écrivent pour voyager et voyagent pour écrire, est Sir John Carr auteur d'une vingtaine de *tours*.

globe comme les animalcules tourbillonnent dans un rayon de soleil; ignorés et ignorans, prétentieux et ridicules, ils ne voyent rien, et personne ne les remarque.

Il y a cependant d'autres Romes que cette ville antique et monumentale. Dans l'enceinte même de la ville sacrée, de la ville des morts, se trouvent plusieurs cités vivantes, plus curieuses pour l'histoire de l'espèce humaine que la cité savante de l'archéologie. Je ne dirai point comme l'artiste, que Rome me charme sous tous ses aspects, et que « *j'aime jusqu'à ses saletés* (1). » Je ne leur voue point mon idolâtrie; mais je les observe. A côté des splendeurs du Vatican, je me plais à voir le Campo Vaccino dans sa décadence. Le tableau de cette grande et superbe ruine serait incomplet, sans ses taches, ses égoûts, ses réceptacles de vice et d'opprobre. D'autres n'examinent que le Corso (2), les grandes rues et les palais. Pour moi, les sentiers de traverse et les allées ne sont pas indignes d'observation : on y recueille des renseignemens uniques, des révélations curieuses qui vous ont échappé sous les colonnades des temples, au milieu de la noblesse romaine : quiconque ne s'est pas plongé dans le *Ghetto,* gouffre de misère et asile des maudits, ne connaît pas la métropole du catholicisme.

Entre autres singularités que mes amis me reprochent comme des péchés mortels, on peut compter en première ligne l'habitude de ne jamais demander à qui que ce soit

(1) Note du Tr. Nous ignorons à quel artiste l'auteur de ces esquisses spirituelles attribue la phrase qu'il cite en français. Peut-être la mémoire l'a-t-elle trompé et fait-il allusion à ces pages si connues, si énergiques et si élégantes où Michel Montaigne avoue qu'il aime « de Rome jusqu'à ses taches et ses verrues. »

(2) Rue principale de Rome. Voyez les lettres précédentes, où il a été fréquemment question du *Corso.*

le nom de la rue où je passe. J'aime mieux m'égarer en suivant les hasardeuses directions de mon propre instinct, que troubler autrui dans ses rêveries, l'arrêter dans ses affaires, et prélever un impôt sur sa complaisance en faveur d'un inconnu. Mes méprises sont innombrables, comme on le pense bien; mais l'habitude me les rend moins pénibles. Je goûte, à chaque nouvelle entreprise de ce genre, le plaisir d'un voyage de découvertes : comme je jouis de mon succès, lorsque je suis parvenu à m'orienter à travers un labyrinthe de rues aux mille détours! Souvent je touche au but précisément contraire à celui que je m'étais proposé, et je m'en console sans peine; ce que j'ai cherché vainement ne valait pas toujours ce que j'ai trouvé sans y penser. L'imprévu, l'inattendu ont tant de charmes pour un voyageur oisif!

Un matin, je m'étais promis d'aller visiter le Panthéon. Guidé par les principes bizarres que je viens de développer, je me mis en route et me trompai si bien de chemin, qu'après une demi-heure de marche, je reconnus qu'au lieu de me rapprocher du lieu de ma destination, je m'en étais éloigné de plus d'un quart d'heure. Opiniâtre dans mon travers, je continuai à m'orienter sans boussole et me trouvai bientôt perdu dans un quartier que je ne connaissais pas, et dont les maisons gigantesques, singulièrement rapprochées les unes des autres, bornaient de toutes parts mon horizon. Plus de coupoles, de dômes, de clochers, de tourelles, qui m'apparussent au loin et pussent me servir de points de reconnaissance. Un coin de ciel se montrait au-dessus de ma tête; j'étais égaré dans un désert de pierres de taille. Enfin j'aboutis à la place Navone. Mais ce quartier n'avait rien de nouveau pour moi. Je l'avais cent fois visité. Je me déterminai à courir encore les hasards qu'entraîne

un voyage d'aventures, et je m'enfonçai dans une ruelle étroite, qui conduit à l'extrémité méridionale de la ville. C'était encore m'éloigner du Panthéon; mais le sort en était jeté : je me mis à marcher hardiment dans cette contrée inconnue. De mes bras étendus je touchais sans peine les deux côtés de l'allée, aussi sombre que les sentiers des catacombes. De petites échoppes, des éventaires et des montres de marchandises étalées devant les boutiques rétrécissaient encore cette étroite avenue, et laissaient au passant précisément assez de place pour se glisser entre les étalages de cette foire plébéienne.

Je traversai ainsi plusieurs rues. Dans l'une, je n'aperçus que des paniers et des corbeilles; dans une autre, des souliers, des pantoufles et des bottes; dans une troisième, rien que des chapelets. Chaque caste d'artisans ou de marchands s'est groupée de manière à changer la rue où elle a fait élection de domicile en une espèce de bazar exclusivement destiné à son genre de marchandises. Cet esprit d'association, fort défavorable au commerce, me rappela les orfèvres de Florence, qui ont pris possession du Ponte-Vecchio, et les marchands de pipes et de babouches de Constantinople, tous réunis dans le même marché, et s'exerçant côte à côte, et à l'envi, dans l'art de duper le public.

Il y a quelque chose de triste et de pittoresque dans l'aspect de ces vieilles maisons, dont les corniches sculptées avec élégance attestent le progrès des arts sous Michel-Ange et Léon X, et qui, par leur délabrement actuel, semblent exprimer d'une manière symbolique l'abaissement de Rome moderne. Vous entrevoyez une statue pleine de grâce et de délicatesse noircie par le laps de deux siècles, déshonorée par l'incurie des habitans du quartier et quelquefois souillée d'immondices : plus loin

des peintures à fresque toutes flétries et remontant à une date encore plus antique ; des pilastres à rosaces et des chapiteaux contournés, des grotesques et des mascarons à demi détruits, qui semblent rire de la population vulgaire qui les contemple ; quelque madone avec sa lampe, où les bonnes femmes du voisinage viennent faire leurs dévotions et allumer leur feu : enfin une *osteria* (1) bien sombre, placée sous l'immédiate protection de la Vierge sainte. Quelques tonneaux défoncés lui servent d'enseigne, et d'autres tonneaux, dressés en guise de tables, réunissent autour de leurs cerceaux quelques groupes de buveurs silencieux. Cette lampe consacrée à un souvenir religieux, cette sainte image, ces plaisirs grossiers du bas peuple, ces visages hâlés et passionnés, ces contrastes, cette compression de toutes les idées, me frappèrent d'une émotion étrange. En continuant ma route, je traversai les cours de plusieurs palais détruits ; l'herbe y croissait et en cachait le pavé : un bassin de bronze rempli de sable en occupait le centre. De tems à autre s'élevait au-dessus de ma tête une tour féodale antique, avec ses créneaux brunis et mousseux, triste souvenir des dissentions auxquelles Rome, déjà renversée par les barbares, fut en proie pendant le moyen-âge, quand les descendans des Goths et des Alains se disputèrent son cadavre.

Une porte de chêne à demi renversée ouvrait sur une cour remplie de ruines et de décombres. Adossée à quelques colonnes qui étaient restées debout, se trouvait une petite échoppe d'écrivain public : je m'en approchai, et je m'assis sur un fragment de fontaine détruite qui gisait dans la cour. Le tableau était digne de Teniers ou de

(1) Hôtellerie populaire. Le *locanda* est une auberge de meilleur ton.

Van-Ostade : gravement assis sur son escabelle à trois pieds divergens, l'interprète populaire donnait audience aux paysans et aux paysannes, aux jeunes garçons et aux vieux domestiques sans places : un grand manteau brun l'enveloppait; un bonnet de vieille fourrure rousse retombait sur ses gros sourcils noirs : il ressemblait parfaitement, sous ce costume, au magicien d'Hudibras (1); je le voyais

Attentif comme un confesseur,
Ecouter avec politesse :
D'une grimace de sagesse
Enlaidir encor sa laideur;
Puis, après un grave silence,
Pour augmenter son importance
Et de sa vieille intelligence
Réveiller l'élan engourdi,
Trois fois remuer en cadence
Son front, par l'âge appesanti.

Avec ses cheveux blancs, son menton pointu couvert d'une barbe grise et sale, et deux ou trois dents qui lui restent, ce trucheman général du quartier est l'emblème vivant de Saturne. Jeunes gens et vieillards affluent dans sa boutique. Imperturbable comme le tems, dont il est le symbole, il prête l'oreille aux confessions les plus délicates, aux mystères du cœur les plus secrets, et taille tranquillement sa plume pendant que le chaland s'épuise pour bien faire comprendre au secrétaire le sens de l'épître projetée. Il faut voir avec quelle véhémence la jeune *innamorata* lui explique ses sentimens, ses espérances et ses craintes; avec quelle économique exactitude notre homme réduit tous ses discours aux dimensions

(1) Sydrophel, magicien, que le chevalier Hudibras va consulter. *Hudibras*, chant 6.

d'une demi-feuille de papier à lettre; et comment, dans son prévoyant laconisme, il désespère ses pratiques. Il faut entendre leurs plaintes, leurs objections, ses réponses, la discussion du style épistolaire par points et par articles, les superlatifs italiens dont il orne le bas de la lettre, les *amantissimo*, *devotissimo*, *ardentissimo* tracés sur du papier jaunâtre avec de l'encre rousse, enfin la *croix* apposée en guise de signature, par la correspondante ou le correspondant, au bas de cette missive. Il faut examiner la jeune Transtévérine (1) au moment où la lettre est cachetée, où le nom de l'objet adoré vient d'être tracé sur la couverture; elle la saisit avidement et place sur son cœur le beau style de l'écrivain, les espérances de son bonheur. Je considérai long-tems le vieillard, qui faisait ce métier comme un savetier fait le sien, et prêtait un langage à la jalousie, à l'amour heureux, à l'amour timide, sans se douter que toutes les passions humaines lui ouvraient leur mystérieux volume. J'écoutai la lecture de ces lettres passionnées, qui, récitées et discutées à haute voix, n'étonnaient personne. Il est de rigueur pour les dernières classes du peuple en Italie d'avoir une ou deux intrigues galantes : l'amour ici ne connaît point la réserve et le silence; on serait honteux de se trouver *senz'amore*, comme on le serait parmi nous de n'avoir pas d'habit.

Je quittai l'échoppe du vieil écrivain public, et continuai pendant quelque tems mon Odyssée sans but; enfin je me trouvai au centre d'une espèce de place régulière, formée par la destruction de quelques palais antiques. Le nombre de ces places toutes couvertes de ruines est fort considérable à Rome. Mais celle-ci peut servir de type à toutes les autres.

(1) Habitante du quartier situé au-delà du Tibre, *trans Tiberim*.

Imaginez d'une part une longue rangée d'édifices bramantesques (1); cette architecture simple et surannée, remarquable jadis par une beauté harmonieuse, mais altérée par les nouveaux propriétaires, offre à peine les vestiges de son ancienne splendeur. Ce ne sont plus que des débris d'architecture; une porte irrégulière ouverte là où se trouvait autrefois une niche de statue; des fenêtres bouchées, d'autres à demi obstruées par de grosses pierres entassées sans ordre; les marches en débris, les écussons mutilés, les statues tronquées, et au-dessus de ces restes dégradés, des haillons suspendus à des perches comme on peut en voir dans la plupart des gravures de Piranesi (2). A gauche, un mur recrépi étincelle sous le soleil; sa blancheur fait tache au milieu de tous les édifices sombres qui l'entourent. C'est une *confraternità* (3) établie dans ce quartier pauvre, dont elle soigne les ames chrétiennes sous la protection spéciale de la famille Costaguti. Autour d'une fontaine toute verdâtre et aussi parfaitement dilapidée que les palais voisins, plusieurs groupes populaires, manteaux bleus, culottes rouges, vastes chapeaux bruns, barbes longues, hommes et femmes des *vicoletti* (4) environnans, tiennent concile, jouent à la mourre, s'étendent sous le ciel ardent, répètent les caquets du voisinage, et s'endorment aux rayons du soleil. Ainsi tout a son utilité relative. Cette fontaine aride sert aujourd'hui de point de réunion à tous les oisifs et à toutes les commères de l'endroit. On sait

(1) Style d'architecture simple, dû au *Bramante.*

(2) La plupart des belles gravures de Piranese, représentant diverses vues des ruines de Rome, offrent précisément les mêmes contrastes qui ont attiré l'attention de l'auteur de cet article.

(3) Congrégation.

(4) Diminutif de *vico*, allée.

quel charme pittoresque s'attache au costume populaire, aux monumens ruinés de cette nation déchue. Je fixais mes regards sur ces lignes d'édifices noirs, se découpant avec netteté sur un ciel bleu : deux ou trois hommes assis sur le bord du bassin jouaient silencieusement; une vieille femme et sa fille, spectatrices du jeu, s'étaient placées sur un fragment de marbre. Tous ces gens restaient solennellement immobiles; quelque chose de la vieille majesté romaine était empreint sur leurs traits profondément sillonnés. J'essayai, en passant près d'eux, d'attirer leur attention. Mon costume anglais, ma démarche lente, mon air inquisitif, ne réussirent point à exciter leur curiosité. De gros enfans presque nus et tout noirs montaient sur leurs épaules sans déranger leur indolente apathie. Ce sont peut-être les heureux de la terre.

Je me trouvai enfin devant une arcade massive, sans ornemens, sans inscriptions, à travers laquelle l'œil pénétrait au sein d'une région plus sombre encore que celles que je venais de traverser. Un soldat du pape, la baïonnette au bout du fusil, se promenait à pas lents et courts devant l'arcade. Je ne savais si l'accès dans cette rue si bien gardée m'était défendu ou permis. Le soldat vit mon hésitation, frisa sa moustache, et tout en continuant à monter sa garde, murmura entre ses dents : *C'est le Ghetto.*

Ghetto, mot générique, usité dans toute l'Italie, s'applique à ces enceintes nommées *recinti,* dans lesquelles le gouvernement italien parque et renferme les derniers restes de la population hébraïque, que sa charité intéressée consent à ne pas exterminer. Il appelle cela *tolérer* les Juifs : partout l'intolérance prétend aux honneurs de l'humanité; ses plus horribles barbaries sont pour elle

des concessions philantropiques : lorsqu'elle brûle l'hérétique, c'est sa miséricorde qui dresse le bûcher.

Cependant les *Ghetti*, dans le reste de l'Italie, ont perdu leur ancienne atrocité. Le tems et le progrès des lumières ont rongé lentement les chaînes pesantes dont l'Israélite fut jadis écrasé. Les murs de sa prison se sont écroulés ; on lui a permis de sortir sans porter le costume distinctif de sa caste, insigne de mépris, *the Jewish gaberdine*, comme dit Shakspeare (1). Le christianisme appauvri a eu recours aux richesses accumulées par la race de Jacob. A Livourne, le plus brillant quartier est celui des Hébreux. A Venise, les nécessités du commerce ont opéré le même changement, et le mot *Ghetto* a disparu du dictionnaire populaire. Il n'y a que Rome, Rome déserte, ruinée, qui conserve dans son intégrité première cette barbarie du moyen âge. Vous diriez qu'elle se venge, en torturant quelques misérables, de la profonde infortune et de l'opprobre où elle gémit, comme ces mendians aveugles qui, rebut du monde entier, exercent encore leur despotisme sur le vieux chien qui les suit. Protectrice invétérée des abus de tout genre, elle se glorifie de son obstination. Vous diriez une nation d'ultras, une grande famille composée d'*Eldons* (2). Ce sceptre qui tombe en poussière et dont le monde entier se rit, elle aime à le faire peser sur quelques misérables avec cette cruauté et cet entêtement qui caractérisent la faiblesse et la décrépitude. En vain dirait-on aux cardinaux qui composent le Consistoire : « Votre église est fondée sur un roc, vous le savez ; on ne peut en détacher une pierre.

(1) Voyez le *Marchand de Venise*, act. 2, sc. 3.

(2) Lord Eldon, ancien chancelier d'Angleterre, personnage célèbre par son attachement aux doctrines du pouvoir.

Vos précautions sont donc à la fois barbares et inutiles. Jésus est venu délivrer le monde : et vous, fils de Jésus, vous faites des esclaves! Serviteurs du Dieu de liberté et d'amour, il vous faut des ilotes! — Oui, répondrait-on si l'on voulait parler franchement : oui, ces victimes sont nécessaires. L'action militante de l'église s'exerce sur elles. Ne faut-il pas les prêcher et les convertir? Le catholicisme a besoin de juifs pour exciter son zèle, comme le protestantisme anglican a besoin des catholiques d'Irlande pour rallumer sa ferveur. Contraste nécessaire, instrumens d'activité, spectacle pour le peuple, preuve de la nécessité d'une police ecclésiastique. En effet, si elle n'avait rien à faire, on s'en apercevrait; au lieu que ce schisme permanent l'occupe et l'anime. Les juifs subsistent, ce qui prouve notre humanité; ils sont misérables, ce qui atteste notre zèle; ils restent juifs, donc l'église est en danger; ils sont gueux, donc ils méritent leur misère; ils nous paient l'impôt, donc ils sont utiles. » Très-bien raisonné.

Mais ces réflexions n'avaient point encore traversé mon esprit, et je ne pensais qu'à la triste scène au milieu de laquelle je me trouvais. D'un côté de l'arcade je voyais les maîtres; d'un autre côté les esclaves. Ces maîtres si injustes, race flétrie, perdue de superstitions et de voluptés, couverte de haillons, sans industrie, sans lettres, sans vertus, à la fois sauvage et dépravée, n'avaient de titres au despotisme exercé par eux, que l'usage invétéré de ce despotisme. La population de ces quartiers indigens est plus barbare que celle qui habite les gorges du Tyrol et les roches neigeuses du pays des Grisons. Tous les dimanches on voit se renouveler, dans ces petites rues infectes, des scènes de carnage. Énergie sans emploi, fanatisme sans pitié, profonde léthargie morale, passions

terribles, concentrées et assombries par l'habitude de l'esclavage et l'ignorance de tout ce qui ennoblit l'homme; une exaltation vague et farouche, toujours prête au meurtre et aux excès : voilà les traits caractéristiques de ces Romains si orgueilleux encore du nom qu'ils portent, et qui jettent sur le Ghetto israélite des regards de dédain. Quant aux prisonniers enfermés dans cette enceinte, patience, souffrance, résignation, misère, mépris, voilà leur lot. Cependant ils restent juifs. Héros dans l'opprobre, ils supportent, sans changer de croyance, toute l'ignominie dont on les accable; non, la force de l'ame humaine ne peut se manifester par de plus hautes preuves.

On sait avec quelle rapidité effrayante la misère pullule et se reproduit. Ces Hébreux renfermés dans le Ghetto accroissent annuellement leur population de plus d'un sixième : cependant on n'élargit pas leur prison; ils y sont entassés sans pitié par la haine publique. La moitié de Rome est déserte; la *mal-aria* gagne chaque jour du terrain; on a besoin d'habitans pour faire reculer le fléau, qui cède à l'influence du foyer domestique, et fuit devant les maisons occupées : mais comme les décrets des anciens papes ont condamné les juifs à cet emprisonnement cruel, il faut qu'ils y restent; ainsi le veut la loi. Deux Israélites arrivés récemment de Livourne à Rome, et accoutumés à une jurisprudence moins atroce, osèrent passer une nuit dans une hôtellerie voisine de la porte du Ghetto, mais située en dehors de l'enceinte fatale. La prison et quarante *couronnes* d'amende leur apprirent ce que c'est que la charité romaine. Heureusement pour eux le consul d'Angleterre avait des rapports avec l'un des deux juifs; sa protection fut assez puissante pour les exempter de l'amende, dont la somme fut renvoyée aux

coupables. Les sbires du cardinal-vicaire della Genga avaient porté la sentence, que le cardinal Gonsalvi, premier ministre, avait ignorée. On peut admirer, à ce sujet, la régularité administrative et le beau gouvernement de cette monarchie temporelle et spirituelle à la fois, où le sort des hommes est placé entre les mains de quelques sbires avides, et où la main gauche ne sait pas ce que la main droite vient de faire.

Au surplus, un Israélite est pour un Romain ce qu'un animal stupide et inutile serait pour nous. Un jour que je parcourais à cheval la Campagne de Rome, un pauvre colporteur, qui pliait sous son fardeau, marchait silencieusement et tristement sur le bord d'un fossé. Un homme de la ville, un *contadino*, vint à sa rencontre; à son avis, le colporteur ne se dérangea pas assez vite pour lui livrer passage. D'un coup de pied, il le jeta dans le fossé, où ce pauvre homme roula avec son paquet. Puis, quand je reprochai au contadino son inhumanité : « N'est-ce pas une bête brute? me dit-il en me regardant d'un air farouche; *non è una bestia?* » C'était un juif.

Le gouvernement se conduit exactement d'après ces principes. Que les juifs vivent s'ils le peuvent; c'est la seule indulgence qu'ils aient à espérer des Romains. Dans la ville du monde où la propreté, la santé, l'air libre, sont le plus nécessaires à la vie de l'homme, ces misérables sont incarcérés dans leurs tanières comme des animaux immondes qu'on négligerait d'écraser, mais qu'on ne voudrait pas laisser vivre. Vous entrez dans une rue étroite et pleine de monde, d'un demi-mille de longueur, et composée de maisons basses, mal construites, dont la malpropreté révolte, et dont l'irrégularité empiète sur les trois quarts de la rue et forme de distance en distance

des enfoncemens où sont entassés tous les objets qui excitent le dégoût. Chassée de ces tristes édifices par le défaut d'espace, la population du Ghetto vit à l'extérieur; alors même qu'il pleut, vous voyez une armée de petits enfans déguenillés se jouer au milieu des ruisseaux fangeux qui entraînent les débris des repas, les restes de légumes et les fragmens de toits ruinés. Le rez-de-chaussée de chaque maison est une sombre caverne à la porte de laquelle de jeunes filles, toutes hâves, les yeux creux, les joues pendantes, fantômes aussi effrayans que les habitans d'une ville en proie à la peste, raccommodent de vieux habits et de vieux linge : c'est l'occupation générale et presque la seule industrie des Israélites du Ghetto. Ils vivent, ils aiment, ils font leurs repas, ils dorment, ils meurent dans cette enceinte infecte, où la tyrannie religieuse les emprisonne et d'où peut-être un jour, vengeance trop méritée, la contagion s'élancera sur la ville qui les bannit de son sein.

A peu de distance de la porte, se trouve l'humble synagogue, située au centre d'une petite place. Un portique bas conduit à l'école hébraïque, les *Scuole*. C'est une misérable cabane, où l'on enseigne aux enfans les dogmes de l'ancienne loi, et où les sons gutturaux de la langue rabbinique se font entendre après tant de maux et si loin de la patrie judaïque. La porte était ouverte; je m'approchai avec curiosité de ce pauvre édifice, où l'on apprend encore aux fils de Judah que le Messie, attendu si long-tems, doit venir un jour sur les nuées, et consoler de ses longues douleurs la race fidèle au Dieu de ses pères. Je contemplai avec tristesse une multitude de petits enfans, flétris avant la maturité, vieillis par la misère avant l'adolescence, et qui, assis sur des banquettes

de bois blanc, répétaient la leçon que récitait un vieillard chauve, aux vêtemens délabrés et au regard sombre. Je reconnus les mêmes chants, les mêmes hymnes, le même murmure rauque et cadencé, le même accent oriental et bizarre qui m'avaient frappé, lorsque j'avais visité les synagogues des autres contrées d'Europe. Je sentis profondément l'humiliation et la misère de cette nation maudite. Je rougis de penser que mes frères étaient coupables de cette barbarie. Il me sembla que la souillure et la tache de cette persécution s'attachaient à moi, que les regards de ces malheureux se fixaient sur moi comme sur un oppresseur... J'étais chrétien.

Les musulmans montrent moins de barbarie : ils ont leurs *Ghetti;* mais ils n'exercent pas cette cruelle surveillance qui plane sur le Ghetto de Rome : souvent la tyrannie orientale, dans la conscience de son pouvoir, sommeille et se tait. Les juifs d'Orient peuvent s'enrichir, s'étendre, changer de lieu, environner leur existence de toutes les jouissances que la richesse, la propreté, l'indépendance procurent. Mais ici... que de misère, de fange et de douleurs! Dante, qui rassemble tous les tourmens dans sa *Giudecca*, semble avoir voulu décrire d'avance l'horreur de ce lieu maudit. Il n'y a plus de lois, pas une trace de gouvernement, d'administration, d'ordre civil, dans le Ghetto; le pouvoir ne s'y fait sentir que par les terreurs et la misère de ceux qui l'habitent. La fontaine qui occupe le centre de la petite place du Ghetto est elle-même une espèce de moquerie : couronnée par les armoiries de la famille Colonne, emblème d'orgueil insultant au milieu de tant d'indigence; ornée d'une inscription où un pape se vante d'avoir pensé à soulager la misère des juifs (comme si cette misère n'é-

tait pas l'ouvrage du pontificat) : la fontaine de la *Piazza delle Scuole* (1) verse à peine quelques gouttes d'une eau verdâtre, aussi avare que la munificence du bienfaiteur prétendu. Les combats et les dissentions civiles remplissaient le Ghetto lorsque j'y mis le pied : on se battait dans les rues; des cris sauvages retentissaient autour de moi, et je fus obligé de me jeter dans une rue de traverse pour échapper à ce combat populaire.

Je parcourus, dans toute son étendue, ce petit village, surchargé d'une population souffrante et isolé au milieu d'une capitale déserte. Un pan de mur, qui avait croulé peu de jours auparavant, était déjà presque entièrement réparé. Des briques, du ciment et un factionnaire qui sert de geolier, voilà, si l'on y joint le percepteur des taxes, tout le système de législation que le Vatican octroie aux Israélites du Ghetto. Il faut avouer que c'est un mode de jurisprudence fort expéditif, et qu'en Angleterre nous ignorons l'art d'abréger ainsi les formalités politiques.

A mesure que l'on se rapproche du Tibre, on se trouve entouré d'une misère qui devient plus hideuse à chaque instant. Ce ne sont plus que des maisons ou des huttes de bois pourri, habitations bâties sur pilotis au milieu de la fange et qu'il doit être fort dangereux d'occuper. Je m'empressai de quitter le Ghetto et me trouvai en face du pont de *Quattro Capi*. Au-dessus d'un petit oratoire « *à l'usage des Hébreux* » vous apercevez avec terreur un crucifix gigantesque, qui semble préposé à la garde de cette enceinte. Le sculpteur a empreint le visage du Sauveur d'une expression de menace et de fureur, qui

(1) Place des Ecoles.

correspond très-bien avec les idées catholiques des fondateurs du Ghetto. Aux pieds du Christ ces paroles foudroyantes sont écrites, en hébreu et en latin :

EXPANDI MANUS MEAS TOTA DIE
AD POPULUM INCREDULUM,
QUI GRADITUR IN VIA NON BONA
POST COGITATIONES SUAS.

« J'ai tendu les mains tout le jour, vers un peuple incrédule, qui marche dans une voie mauvaise, et ne suit que ses folles pensées. »

Le verset suivant, également extrait d'Isaïe, n'est ni plus encourageant ni plus doux :

POPULUS QUI AD IRACUNDIAM PROVOCAT ME
ANTE FACIEM MEAM SEMPER;
QUI IMMOLANT IN HORTIS,
ET SACRIFICANT SUPER LATERAS.

« Peuple qui devant ma face irrite sans cesse mon courroux; qui immole dans les jardins et sacrifie sur les toits. »

Telles sont les invitations qu'un descendant de Judah lit sur la porte de sa geole : il semble qu'on ait voulu, par un raffinement de cruauté, chercher dans l'ancienne loi même, dans les livres saints des Hébreux, des malédictions pour les accabler : comme si la foi du Christ n'était pas une religion d'amour et de paix ; comme si le fils de Dieu n'avait pas eu pour mission expresse l'abolition de la loi de vengeance et de colère. Ces injures permanentes dont on écrase de pauvres gens qu'on enferme, toutes convaincantes et toutes persuasives qu'elles soient, n'ont pas beaucoup de succès : le *rabbi,* chargé du sacerdoce de la synagogue, ne voit point son troupeau diminuer. En vain emploie-t-on contre le judaïsme l'éloquence des menaces et les moyens coercitifs. Voulez-vous engager un peuple à ne point changer de croyance ? enfermez-le :

et commandez lui de se convertir. Voyez l'Irlande ; son code pénal a seul affermi, par les supplices, les menaces et les iniquités, son catholicisme obstiné.

Les juifs du Ghetto subissent aussi tous les ans un châtiment d'une nature étrange, le seul contre lequel, malgré leur proverbiale patience, ils aient cru devoir se révolter. Ils sont condamnés à entendre un sermon catholique. Pendant la révolution française, cette coutume avait été sinon abolie, du moins suspendue. A peine les arbitres de la politique romaine, si long-tems effrayés et déchus, eurent-ils reconquis leur puissance, ils se sont empressés d'en faire abus. Le 20 février 1823, sous le pontificat du pieux et pacifique Pie VII, sous le ministère du cardinal Gonsalvi, l'un des hommes les plus éclairés de l'Europe, un édit, signé du cardinal della Genga (1), renouvela cet intolérant usage. Rien de pathétique, de tendre et de touchant comme les paroles de cet arrêté : on chérit les Israélites, on les aime comme des frères égarés ; on veut leur bonheur dans cette vie et dans l'autre. C'est pourquoi il est ordonné que cent enfans juifs, cinquante jeunes filles juives, avec leurs pères et mères, en tout trois cents personnes de cette religion, se rendront en masse, le samedi de chaque semaine, à huit heures et demie précises du matin, dans l'oratoire de la *Très-Sainte-Trinité des étrangers et des convalescens.* Si quelque membre de ce bataillon à convertir se trouve absent, il paiera trois *paoli* (2). Si un juif se conduit mal au sermon, il subira une amende proportionnée à son crime. Quant aux spectateurs de cette procession religieuse et singulièrement édifiante, il leur est défendu de molester et d'insulter les Israélites dans leur route, sous

(1) Depuis, le pape Léon XII.

(2) Environ un franc.

peine de payer une somme considérable au fisc, ou même d'être placés sur le *cavaletto* (1). Quel trait de lumière jette sur les mœurs romaines la gravité de ces peines, jugées nécessaires pour forcer le peuple à laisser les juifs s'avancer en paix vers leur supplice ! Le gouvernement commence par enseigner à ses sujets le mépris pour la race judaïque, l'horreur pour ses coutumes, la haine de ses membres : puis il les châtie sans pitié, pour avoir trop bien retenu cette leçon de vengeance et d'inimitié. C'est ainsi que le fouet dans une main, et la baïonnette dans l'autre, on fait marcher les nations dans la paisible voie du bonheur social et de l'antique obéissance.

Habitués à tout souffrir, les juifs ont retrouvé, pour lutter contre la résurrection de cette coutume tyrannique, une force de résistance inattendue. Cependant, après bien des pourparlers et des châtimens, chargés de menottes et d'amendes, il fallut enfin céder à la force et se rendre à l'église au milieu des huées de la populace. Jeunes filles, matrones, vieillards et enfans, les uns baignés de pleurs, les autres pleins de rage et murmurant de sourdes menaces, auxquelles le peuple répondait par des imprécations, allèrent, trois cents par trois cents, assister au sermon du prêtre nazaréen. « Mais (me disait un de ces incrédules avec qui je causais sur cet événement et qui exerce dans le Ghetto la profession de marchand de vieux linge), se laisser conduire à la source, ce n'est pas prendre l'engagement d'y boire : un sermon qu'on n'écoute pas, ce n'est rien. Après avoir fait la folie de résister à nos maîtres, nous avons eu la sagesse d'interpréter leur édit dans un sens favorable à notre repos. Le texte de cet arrêté ne nous défendait pas de dormir. Soit dureté de cœur, défaut d'éloquence de la part du prêtre, ou

(1) Cheval de bois, espèce de supplice.

préméditation de notre part, une centaine de nos co-religionnaires s'assoupirent à la fin de l'exorde, le reste suivit peu à peu ce mauvais exemple; et l'orateur avait fini que tout l'auditoire ronflait. Le but de l'édit n'était pas atteint, et son auteur, qui se voyait déjoué par cette manœuvre, s'avisa d'un curieux expédient. Il plaça auprès des piliers de l'église des gens armés de longues gaules pour éveiller les dormeurs. Le prédicateur, qui se sentait fort, commença courageusement: et dès qu'il lui arrivait de tomber dans le style soporifique, dès que les yeux d'un assistant commençaient à s'appesantir, dès que le menton d'une vieille juive retombait sur sa poitrine; aussitôt bâtons de jouer, et nos auditeurs de s'éveiller. Cette merveilleuse invention nous apprit l'art d'écouter sans entendre et de rester immobiles sans fermer nos paupières. Cependant, lorsque vint le jour de Pâques, il fallut bien reconnaître l'inutilité de ces grands moyens. En vain l'on offrit cinquante piastres aux juifs qui voudraient se convertir et abjurer; on ne vit paraître au baptistère de Constantin qu'un seul pseudo-israélite, personnage acheté pour jouer ce rôle et habitué à ces conversions lucratives, qu'il réitère aussi souvent qu'il peut (1). »

(1) Note du Tr. Le voyageur anglais, auquel nous empruntons cet article, a oublié de mentionner l'une des humiliations les plus poignantes auxquelles les juifs romains sont assujettis. A l'époque du *Possesso* les rabbins et les vieillards du Ghetto ont ordre de se rassembler près de l'arc de triomphe de Titus, monument de la destruction de Jérusalem et de la ruine de Judah. Quand sa sainteté, dans sa marche vers Saint-Jean-de-Latran, passe devant les Israélites, ces derniers s'agenouillent et offrent au pape leur bassin d'or, dans lequel se trouvent des pièces d'or et d'argent et le Pentateuque. Le pape frappe d'un coup de baguette le front et les épaules des juifs à genoux devant lui, reçoit leur hommage, et leur permet (on sait avec quelles restrictions) d'habiter Rome pendant son pontificat. Lorsque le pape Clément XIII prit

Après avoir quitté le Ghetto, je ne pus détourner ma pensée du destin bizarre de ce peuple éternellement maudit, le plus noble des peuples de la terre, si la noblesse consiste dans l'antiquité de la race (1); véritable jouet du sort, mais indomptable dans son malheur, et opposant à un invincible anathême une opiniâtreté que rien ne fléchit. La colonie juive qui habite le Ghetto est sans doute l'un des plus misérables débris de cette antique famille: et bien que l'on attribue aux Israélites actuels de la répugnance à passer sous l'arc de triomphe de Titus, je ne crois pas qu'un seul des habitans du lieu que j'ai décrit soit capable de reconnaître, parmi les sculptures du Colysée, les emblêmes de la captivité de Judah gravés sur la pierre par l'orgueil romain. D'ailleurs on aurait tort de rapporter à l'époque de la prise de Jérusalem l'émigration des juifs dont les descendans occupent le Ghetto. Long-tems avant l'ère chrétienne, le génie du gain poussant les Israélites hors de leur patrie, et les condamnant à un exil volontaire, fit d'eux les facteurs du globe alors connu, les pourvoyeurs universels du luxe, de la prodigalité, de la vanité humaines. On les voit suivre Alexandre, se répandre en Égypte, affluer à Rome, grand centre de commerce et d'industrie. Horace les traite à peu près

possession de la tiare, les juifs de Rome achetèrent à un des nombreux *sonnetieri* de cette ville une certaine quantité de sonnets panégyriques qu'ils firent imprimer en gros caractères, et porter devant eux en forme de bannières pour donner plus de relief à l'hommage que leur caste, déjà si avilie, allait rendre plus lâche encore. Le poète, après la cérémonie, fit imprimer et vendre à son compte les sonnets qu'on lui avait déjà payés. Le chef des rabbins l'attaqua en justice pour ce fait; et l'on vit dans cet étrange procès, que Grosley raconte assez plaisamment, un vieux juif et un jeune rimeur se disputer avec acharnement vingt sonnets ignorés, que personne n'a jamais lus peut-être, excepté les deux plaideurs.

(1) Voyez, dans notre 51e numéro, un article intitulé : *Les restes de Jacob.*

comme un Italien moderne les traiterait. Tibère, embarrassé de leur nombre, les chasse (1); Domitien (2), plus clément ou plus avide, les transforme en matière imposable, précisément comme Clément VIII sut tirer parti de ses Judéo-Romains, la reine Élisabeth de ses sujets d'Irlande, et les Turcs de leurs vassaux, au moyen du Haratch. Plusieurs empereurs imposèrent aux juifs diverses restrictions pénales qui s'affaiblirent par le laps du tems. Judah vit encore briller quelques lueurs de sa gloire première. Les Talmudistes parlent avec enthousiasme de leurs nombreuses écoles et des quatre cent quatre-vingts institutions rabbiniques existant à Jérusalem. Aujourd'hui ce nombre est réduit à sept, et les élèves, comme les maîtres, sont de pauvres misérables de toutes les nations, aussi peu distingués par la richesse que par la science. Cependant Tibériade est encore une ville toute hébraïque; Ibrahim et Soliman, ministres des pachalicks de Damas et d'Acre, sont juifs, et la Palestine se réjouit d'obéir à ces maîtres hébreux.

Pendant le moyen âge, leur richesse s'accrut rapidement : Amalfi, Naples, Gênes, Venise, l'Orient tout entier, l'Espagne, la Sicile, les virent exercer de fructueux monopoles, et joignant à leurs spéculations commerciales la pratique de l'astrologie et de la médecine empirique, devenir à la fois les conseillers, les usuriers, les financiers, les trésoriers, les médecins et les premiers ministres, non-seulement des diverses cours d'Europe, mais du Vatican même (3). On peut voir dans la bibliothèque

(1) Tacite. *Annales*, 2, 85. — Suétone. *Tib.* 36. Il paraît que la plupart de ces juifs étaient des *libertini*, affranchis ou fils d'affranchis.

(2) Suétone. *Domit.* 12. — Josèphe, liv. 1. 7. 6. 6.

(3) Note du Tr. L'auteur n'ajoute pas que les juifs, devenus favoris de rois, payaient assez souvent, de leur tête ou de leur fortune, le dan-

papale une biographie des médecins israélites engagés au service des pontifes romains, et Benjamin de Tudèla parle d'un certain Rabbi Jekiel, ministre du pape et son favori.

Mais la fondation des universités, le progrès du commerce, celui des sciences, diminuèrent progressivement leur pouvoir, et forcés d'abandonner le monopole du commerce, de l'usure, de la médecine et de la magie, ils déchurent progressivement, comme on les voit aujourd'hui, par les mêmes raisons, déchoir dans l'Orient et partager leurs ressources et leurs richesses avec l'Arménien et le Grec. Dans les pays commerçans et industrieux, l'Israélite conserva, sinon sa prépondérance, du moins ses droits de citoyen et les moyens de subsister sans honte; mais à Rome, où les intérêts de la vie future absorbent toutes les pensées, la décadence de Judah est descendue au dernier degré de l'opprobre et de l'infortune. Dès qu'un juif peut, à force d'épargnes, amasser quelques piastres, il se hâte de fuir cet asile de mendicité qu'on nomme Ghetto, et va chercher quelque résidence plus honnête et plus salubre sous un joug moins barbare.

Après tout cependant la colonie juive est la portion la plus industrieuse de Rome. Quelques-uns de ces marchands d'habits, qui semblent (à des yeux moins exer-

gereux honneur du poste qu'ils ne devaient qu'à la superstition des princes et à leur avidité. Après avoir profité de l'industrie financière des juifs et consulté leur science astrologique, on les emprisonnait, on confisquait leurs biens souvent considérables, et on les égorgeait sans forme de procès. On peut voir dans les chroniqueurs Villani, Mathieu Paris et Lopez Ayala, plus d'un exemple de cette iniquité. Lopez Ayala raconte que Samuel Lévi, juif de Tolède, auquel don Pèdre de Castille (surnommé le Cruel) devait l'état florissant de ses finances, fut brûlé vif par ordre du prince, dont la fortune de Lévi et ses bijoux précieux (*aljofas*) avaient tenté la cupidité.

cés que ceux d'un vicaire-général et d'un percepteur) posséder à peine les premières nécessités de la vie, ont si bien tiré parti de leur petit commerce, que les plus voluptueux et les plus magnifiques prélats dépendent d'eux. Le capital d'un juif s'accumule entre ses mains : rien ne le diminue. Le fils augmente la somme réservée par le père, et vit comme lui; enfin, à la cinquième ou sixième génération, vous voyez éclore tout-à-coup quelque haut et puissant seigneur qui prête à crédit à ses maîtres, et devient leur maître à son tour. Mais les juifs, qui sont fort prudens, ne se fient pas même à leur richesse, quand ils l'ont acquise, et émigrent à Livourne, laissant dans le Ghetto quelques centaines de malheureux que l'on taxe sans miséricorde, et qu'on force d'écouter un beau sermon tous les ans.

Je m'écriais avec le Dante : « Ténébreux repaires, *maledette bolge, luoghi bui* (1), je vous quitte enfin ! » En traversant une rue ou ruelle étroite, le *Viccolo de' Caccaberis*, j'aboutis au *Palais Cenci ;* près du palais est une petite chapelle toujours fermée, Sainte Marie des Larmes, *Sancta Maria de Planctu*. Aussitôt mon imagination se reporta vers la parricide Béatrice (2), vengeresse de sa pudeur, et ces associations lugubres, évoquant devant moi tout le moyen âge, avec son cortége de terribles passions et de crimes gigantesques, achevèrent d'assombrir mes pensées, que le spectacle du Ghetto avait déjà pénétrées d'une tristesse profonde.

(*New Monthly Magazine.*)

(1) *Inferno*, c. 8.

(2) Béatrice Cenci, pour laquelle son père, homme cruel et tyrannique, avait conçu une passion incestueuse. L'abbé Angelo Maïo a publié, il y a peu d'années, le récit de cette horrible tragédie, écrit par un contemporain.

Statistique.

SUPERFICIE, POPULATION ET TERRES CULTIVÉES DES DIVERS ÉTATS ET TERRITOIRES DES ÉTATS-UNIS (1).

Le 25 février 1828, la chambre des représentans des États-Unis nomma une commission afin de déterminer s'il serait convenable de distribuer annuellement entre les différens états, proportionnellement à leur représentation dans cette chambre, les sommes provenant de la vente des terres publiques appartenant à la confédération, après le paiement de diverses dépenses qu'on spécifia. Un an après, c'est-à-dire le 25 février 1829, M. Stevenson, député de la Pensylvanie, lut, au nom de la commission, un rapport plein d'intérêt, dans lequel il établit :

1° Que les divers états et territoires de l'Union américaine avaient une superficie de 597,195,166 acres; et que les terres publiques encore incultes appartenant à la confédération, et dont elle pouvait disposer, présentaient une superficie de . . . . . . 1,062,672,698 *idem.*

Total de la superficie. 1,659,867,864 acres (2).

(1) Note de l'Éd. C'est à M. de la Roquette que nous devons les renseignemens que l'on va lire sur cette portion importante de la statistique des Etats-Unis.

(2) La quantité d'acres de terre dont se compose la superficie des États-Unis peut se diviser en trois parties distinctes :

1° Les terres dont les premiers colons se sont emparés ou qu'ils ont achetées des indigènes jusqu'en 1783.

2° Les terres dont les Anglo-Américains se sont emparés ou qu'ils ont

2° Que la population des États-Unis qui n'était en 1800 que de . . . . 5,319,762 ames,
s'était élevée en 1820 à . . . . . 9,637,999 *idem*,
qu'on pouvait estimer qu'elle s'élèverait en 1830 à. . . . . 13,000,000 *idem*,
et en 1860 à . . . . 32,000,000 *idem*.

Le rapporteur de la commission, après être entré dans des développemens remplis de faits curieux dont nous ferons connaître une partie, conclut à ce que le produit net de la vente des terres publiques des États-Unis, et non pas les terres elles-mêmes, ainsi que plusieurs personnes l'avaient suggéré, fût annuellement partagé entre les différens états.

A la conclusion de la guerre de l'indépendance des États-Unis, les états confédérés, naguère colonies de l'Angleterre dans le Nouveau-Monde, venaient de voir, après une lutte glorieuse, leur indépendance reconnue par la mère-patrie : mais l'union qui existait entre ces états était précaire; ils étaient sous le poids d'une dette énorme et leur crédit était anéanti. Les unir par des liens communs, relever leur crédit et les mettre à même de remplir les obligations qu'ils avaient contractées, tel était le but important qu'on devait désirer d'atteindre. Les limites des différens états n'étaient point exactement tracées, et plusieurs manifestaient des prétentions contradictoires aux terres non encore cultivées, situées à l'ouest de la grande chaîne de montagnes. La confédération demanda à ces divers états la cession de la souveraineté

acquises soit de la France, soit de l'Espagne, soit des indigènes, depuis 1783, ou sur lesquelles les titres des indigènes sont éteints.

3° Enfin les terres occupées en ce moment par les Anglo-Américains et sur lesquelles les indigènes ont encore des droits, soit parce qu'ils ne les ont pas cédées, soit parce qu'ils n'ont pas cessé de les habiter.

et du sol de ces terres en litige, afin de rétablir l'harmonie entre tous les états, de les unir plus intimement par les liens d'une propriété tenue en commun par tous, et pour acquitter, au moyen de la vente graduelle des terres, les dettes contractées par suite des dépenses qu'avait entraînées la guerre de la révolution. Cette sage proposition fut adoptée; les états firent individuellement l'abandon de leurs droits à presque toute la propriété des terres situées à l'ouest des monts Appalaches, et à l'est du Mississipi, embrassant la vallée la plus riche et la mieux arrosée du Nouveau-Monde.

La souveraineté et le droit au sol de la Louisiane et de la Floride, qui à cause de son étendue pourrait former un vaste empire, ont été depuis ajoutés au domaine national, par l'acquisition que les États-Unis en ont faite de la France et de l'Espagne.

Il résulte des faits exposés dans le rapport de M. Stevenson, au nom des commissaires nommés par la chambre des représentans, que les terres publiques encore incultes possédées aujourd'hui par les États-Unis, et qui ont une superficie presque double des terres mises en culture, peuvent être divisées en trois classes distinctes :

1° Celles qui furent cédées par plusieurs des anciens états au gouvernement de la confédération et au gouvernement actuel des États-Unis.

2° Celles qui furent acquises de la France par le traité de Paris du 30 avril 1803.

3° Enfin celles qui furent acquises de l'Espagne par le traité de Washington du 22 février 1819.

I° La portion des terres publiques appartenant à la première classe, cédée aux États-Unis avant l'adoption de la présente constitution, forme ce qu'on appelait alors le territoire du nord-ouest (*north western territory*), et

maintenant les états de l'*Ohio*, d'*Indiana* et *Illinois*, les territoires *Michigan* et du *nord-ouest* ou *Huron* (*nord-west or Huron territory*). Elle était réclamée en entier par l'état de Virginie, et en partie par les états de New-York, de Massachussetts et Connecticut, en vertu de leurs différentes chartes ou concessions de la Grande-Bretagne. Les contenances des terres concédées et les bornes établies dans ces chartes étaient si vagues et si mal définies qu'elles fournissaient matière à des réclamations contradictoires très-difficiles à concilier ; cependant les commissaires étaient d'avis que les titres de l'état de Virginie, à la totalité du territoire en litige, étaient mieux fondés que ceux dont les autres états appuyaient leurs prétentions. Quoi qu'il en soit, l'état de New-York, le 1[er] mars 1781 ; celui de Virginie, en 1784 ; celui de Massachussetts, le 19 avril 1785 ; et celui de Connecticut, cédèrent aux États-Unis tous leurs droits, titres et prétentions au sol, comme à la juridiction des terres non cultivées (1) : ces concessions étaient d'environ 165 millions d'acres. Il est nécessaire d'ajouter que, le 9 août 1787, l'état de la Caroline méridionale fit la cession d'un territoire situé au sud de la Caroline septentrionale et au nord d'une ligne tirée directement à l'ouest depuis la source de la rivière *Tugoloo* ; mais comme il fut établi plus tard que la source de la Tugoloo se trouvait sur les frontières de la Caroline septentrionale, cette dernière concession fut nulle en fait.

Après l'adoption de la constitution actuelle, l'état de la Caroline septentrionale, par acte du 25 février 1790, céda

(1) L'état de Connecticut ne comprit cependant pas dans son abandon les terres connues sous le nom de *réserve occidentale* ou *de Connecticut*, dont la juridiction fut plus tard cédée aux États-Unis par acte du 30 mai 1800.

à l'Union américaine toute cette portion de ses terres occidentales qui forme maintenant l'état de Tennessée. Cette cession transféra à l'Union la juridiction sur environ 26,500,000 acres de terres ; mais le droit sur le sol se trouva sujet à tant de concessions particulières et de limitations, que la trésorerie des États-Unis n'a fait encore aucun bénéfice sur les ventes.

Le 14 avril 1802, l'état de Géorgie céda aux États-Unis la juridiction et le sol de toute cette partie des états actuels de Mississipi et d'Alabama, qui est située au nord du 31° de latitude nord, moyennant certaines conditions qui n'ont pas été encore remplies.

II°. Par le traité de Paris du 30 avril 1803, la France céda aux États-Unis, moyennant 11,250,000 dollars, le pays qu'on appelait à cette époque la colonie ou province de Louisiane, dont les limites étaient, au moment de la cession, vagues et indéterminées. Mais par le traité conclu à Londres, le 20 octobre 1818, entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, les limites septentrionales furent fixées au 49° degré de latitude nord, depuis l'ancienne limite des États-Unis jusqu'à l'Océan pacifique ; et par le traité conclu à Washington le 22 février 1819, entre les États-Unis et l'Espagne, la limite occidentale commença à l'embouchure de la Mobile, et courut de là le long des rives occidentales de cette rivière jusqu'au 32° de latitude nord : de ce point une ligne fut tirée directement au nord jusqu'à la rivière Rouge, d'où elle suivait ensuite le cours de cette rivière jusqu'au 100° de longitude occidentale de Londres et au 33° ouest de Washington ; là une autre ligne, tirée également directement au nord jusqu'à l'Arkansas, suivait la rive méridionale de cette rivière jusqu'à sa source au 42° de latitude nord, et se prolongeait par ce parallèle de latitude jusqu'à la mer du

Sud. Il fut en outre convenu par le traité que si la source de l'Arkansas était trouvée soit au nord, soit au sud du 42° de latitude nord, on tirerait alors jusqu'à ce parallèle une ligne nord ou sud, suivant que le cas l'exigerait. Les terres acquises par cet achat sont d'environ 850 millions d'acres, formant les états de la Louisiane et de Missouri, et le territoire d'Arkansas est d'environ 750 millions au nord et à l'ouest de ces états et territoire.

III°. Les terres acquises de l'Espagne, par le traité de Washington du 22 février 1819, sont bien connues sous le nom de Florides occidentale et orientale. Les États-Unis payèrent pour cette acquisition 5 millions de dollars, et déchargèrent l'Espagne de toutes les réclamations que leurs citoyens pouvaient avoir à faire valoir contre cette puissance. L'étendue de terrain obtenue par ce traité excède 40 millions d'acres formant maintenant le territoire de Floride et une partie des états d'Alabama, de Mississipi et de Louisiane.

Les trois tableaux joints au rapport du comité américain, et que nous donnons ici, présentent en chiffres les détails et les résultats de ce rapport.

—

QUANTITÉ D'ACRES DE TERRE

COMPRIS

DANS LES LIMITES DE CHAQUE ÉTAT ET TERRITOIRE,

CONSIDÉRÉ ISOLÉMENT,

ET DE LA PORTION QUI APPARTIENT EN PROPRE A LA CONFÉDÉRATION DES ÉTATS-UNIS.

ÉTAT ou TERRITOIRE.	NOMBRE d'ACRES DE TERRE dans chaque État ou territoire.	NOMBRE d'ACRES DE TERRE appartenant aux État-Unis, au 30 juin 1828, et sur lesquels les titres des Indiens sont éteints.	NOMBRE d'ACRES DE TERRE appartenant aux États-Unis, dans chaque état et territoire, et sur lesquels les titres des Indiens n'étaient point éteints au 30 juin 1828.
Maine	20,480,000	»	»
Massachussetts	4,992,000	»	»
New-Hampshire	5,939,200	»	»
Vermont	6,536,000	»	»
Rhode-Island	870,400	»	»
Connecticut	2,991,360	»	»
New-York	29,440,000	»	»
New-Jersey	4,416,000	»	»
Pensylvanie	28,280,000	»	»
Delaware	1,323,520	»	»
Maryland	6,912,000	»	»
District de Colombia	64,000	»	»
Virginie	40,960,000	»	»
Caroline septentrionale	28,032,000	»	»
Caroline méridionale	19,251,200	»	»
Géorgie	37,120,000	»	»
	237,607,680	»	»
Kentucky	24,960,000	»	»
Tennessée	26,432,000	3,000,000	»
Mississipi	31,074,234	11,514,517	16,885,760
Indiana	22,459,669	12,308,455	5,335,632
Ohio	24,810,246	4,984,348	409,501
Louisiane	31,463,040	25,364,197	»
Illinois	35,941,902	23,575,300	6,424,640
Péninsule de Michigan	24,939,870	16,393,420	7,378,400
Id. Arckansas	28,899,520	26,770,941	»
Missouri	39,119,019	35,263,541	»
Péninsule Floride	35,286,760	29,728,300	4,032,640
Alabama	34,001,226	19,769,679	9,519,066
	597,195,166	205,672,698	49,985,639
Territoire Huron (1)	56,804,834	»	56,804,834
Grand territoire occid. (2)	750,000,000	»	750,000,000
	1,404,000,000	»	856,790,473
Auquel il faut ajouter le nombre d'acres sur lesquels les titres des Indiens sont éteints			205,672,698
NOMBRE TOTAL des acres appartenant aux États-Unis			1,062,463,171

(1) Le territoire Huron est situé à l'ouest du lac Michigan, et à l'est du Missisipi.

(2) Le grand territoire occidental s'étend du Missisipi à l'Océan occidental.

(3) L'augmentation de la population a été calculée à raison de 35 pour cent pour chaque période de dix ans. Les commissaires pensent que leur mode de calcul n'est pas au-dessus de la vérité, et que si quelques parties des pays de l'est paraissent avoir presque atteint le point le plus élevé de leur population possible, le surplus de cette population se répand dans les territoires de l'ouest, où tout en favorise l'extension.

(4) Les vastes marais et les collines de sable improductives de la Floride s'opposent à une très-grande population.

POPULATION DES ÉTATS-UNIS (3).

ÉTATS ou TERRITOIRES.	EN 1800.	EN 1820.	ESTIMÉE EN 1830.	ESTIMÉE EN 1860.
Maine	151,719	298,335	420,000	800,000
Massachussetts	422,845	523,287	580,000	700,000
New-Hampshire	183,858	244,161	300,000	440,000
Vermont	154,465	235,764	280,000	490,000
Rhode-Island	69,122	83,059	90,000	110,000
Connecticut	151,002	275,248	290,000	330,000
New-York	586,150	1,372,812	2,000,000	3,060,000
New-Jersey	211,149	277,575	330,000	414,000
Pensylvanie	602,548	1,049,458	1,390,000	2,300,000
Delaware	64,273	72,749	80,000	90,000
Maryland	349,692	407,350	450,000	600,000
District de Colombia	14,093	33,039	50,000	100,000
Virginie	886,149	1,065,366	1,180,000	1,900,000
Caroline septentrionale	478,103	638,829	720,000	1,120,000
Caroline méridionale	345,591	502,741	600,000	1,000,000
Géorgie	162,686	340,989	410,000	900,000
Kentucky	220,959	564,317	650,000	1,100,000
Tennessée	105,602	422,643	600,000	1,100,000
Mississipi	8,850	75,448	130,000	1,000,000
Indiana	5,640	147,178	400,000	1,300,000
Ohio	45,365	581,434	1,000,000	1,900,000
Louisiane	....	153,407	300,000	980,000
Illinois	....	55,211	130,000	1,180,000
Péninsule de Michigan	....	8,896	35,000	1,000,000
Id. Arkansas	....	14,246	35,000	730,000
Missouri	....	66,586	130,000	1,220,000
Péninsule Floride (4)	....	....	40,000	300,000
Alabama	....	127,901	380,000	1,490,000
	5,319,762	9,637,999	13,000,000	27,654,000
Territoire Huron	....	....	....	346,000
Grand territoire occidental	....	....	....	4,000,000
				32,000,000

SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS,

Et population des divers États de la Confédération par mille carré.

ÉTATS ou TERRITOIRES.	NOMBRE DE MILLES CARRÉS dans chaque État ou territoire.	ESTIMATION de LA POPULATION par MILLE CARRÉ, en 1830.	ESTIMATION de LA POPULATION par MILLE CARRÉ, en 1860.
Maine	32,000	13	25
Massachussetts	7,800	74	90
New-Hampshire	9,280	32	48
Vermont	10,212	27 ½	48
Rhode-Island	1,360	66	80
Connecticut	4,674	62	70
New-York	46,000	43	66 ⅓
New-Jersey	6,900	48	60
Pensylvanie	43,950	32	52
Delaware	2,068	39	45
Maryland	10,800	41	46
District de Colombia	100	500	1,000
Virginie	64,000	18 ½	30
Caroline septentrionale	3,800	16	26
Caroline méridionale	30,080	20	33
Géorgie	58,000	7	15 ½
Kentucky	39,000	15 ½	28
Tennessée	41,300	14 ½	27
Mississipi	46,358	3	21 ½
Indiana	35,100	11 ½	37
Ohio	38,800	25 ½	49
Louisiane	49,000	6	20
Illinois	56,000	2 ⅓	21
Péninsule de Michigan	39,000	1	26
Id. Arkansas	45,300	1	16
Missouri	61,000	2	20
Floride	54,500	1	5 ½
Alabama	53,100	7	28
	929,482		



LES DEUX SŒURS.

Il y a, vers l'extrémité septentrionale de l'Angleterre, une étendue de pays considérable, aujourd'hui déserte, et qui était jadis la propriété des deux familles les plus opulentes de la province. On connaît cette partie du territoire sous le nom des *Landes abandonnées*. Les familles dont je viens de parler s'étant vues forcées, par les événemens que je vais raconter, de quitter les résidences héréditaires de leurs ancêtres, confièrent la surveillance de leurs propriétés à des intendans avides. Bientôt les fermiers, harassés par la cruelle exigence de ces maîtres subalternes, refusèrent de renouveler leurs baux. Les buissons et les haies, mis au pillage par les pauvres, qui en faisaient des fagots pour l'hiver, ne tardèrent pas à disparaître. Le chardon et l'ortie couvrirent d'une forêt épaisse et stérile ces vastes plaines, si fertiles naguère. Quelquefois les voleurs, les bohémiens, les braconniers vinrent y chercher asile; mais, à l'exception de ces hôtes malfaisans, ces terres ne furent plus habitées que par les lièvres fugitifs, les belettes et les renards.

Les deux châteaux ne sont aujourd'hui que deux ruines. Lorsque les gens auxquels avait été confiée la garde de ces manoirs virent que l'on ne leur demandait aucun compte, et que l'on oubliait totalement leur office et eux-mêmes, ils ne s'occupèrent point de réparer ou de tenir en état les édifices négligés par leurs propriétaires. Le tems et les saisons conspirèrent pour accomplir une destruction que personne ne pensait à prévenir. Les croisées se détachèrent, les portes tombèrent en pourriture.

Habitans nomades de ces ruines prématurées, les gardiens fuyaient d'une chambre à l'autre, où la destruction les poursuivait pour les en chasser bientôt. Enfin le grand salon de réception devint le dernier asile de nos intendans : les tapis de Turquie portèrent l'empreinte de leurs pas ; le satin et le velours des ottomanes furent en proie à la dent des jeunes chiens de chasse, qui essayaient leurs forces en mettant ces riches étoffes en lambeaux. Les lambris et les papiers peints tombèrent tour à tour ; les portraits de famille entraînèrent les clous qui les supportaient ; la toiture dégarnie livra passage à la pluie, qui, humectant les plâtres, pénétrant les solives, attaquant jusqu'aux parties les plus solides de l'édifice, en compléta la dégradation. Quand le lieu ne fut plus tenable, on vida la place démantelée, non sans avoir soin de sauver le mobilier, qui, échappant à la ruine commune, alla garnir le nouveau domicile de ces fidèles et désintéressés serviteurs.

Ainsi finit la gloire antique des deux manoirs de Heroncliff et de Hazledell. On les aperçoit encore aujourd'hui, l'un et l'autre également ruinés, mais debout, comme deux athlètes opiniâtres qu'un long combat n'a pu entièrement lasser. Leurs murailles, couvertes de mousse et bigarrées de mille couleurs, s'élèvent à un mille de distance. Aucun être vivant ne peuple leur solitude, n'anime de sa présence le paysage désolé qui les environne : à peine quelques moineaux francs décrivent-ils au-dessus des vieux murs en ruines les contours bizarres de leur vol ; à peine quelques corbeaux séculaires vont-ils chercher pâture au milieu des épais buissons. Quant aux paysans des environs, ces lieux solitaires sont pour eux des objets de terreur, des landes maudites dans l'enceinte desquelles ils n'osent pas pénétrer.

Le dernier propriétaire de Hazledell était un vieux garçon d'un caractère singulier. Tout le monde l'aimait et personne ne pouvait vivre avec lui. Irritable, bienveillant, grondeur, taquin et bienfaisant, il avait forcé tous ses proches à le quitter ; l'un pour avoir essayé de l'attendrir en faveur d'un débiteur insolvable, auquel il était déjà résolu à faire grâce : l'autre pour avoir distribué aux indigens, d'une main trop parcimonieuse, les secours que le vieillard leur destinait ; un troisième pour s'être laissé gagner trop aisément une partie d'échecs ; un quatrième pour avoir abandonné par politesse une discussion, où notre homme se complaisait à soutenir une cause insoutenable par des argumens absurdes. Une seule personne au monde avait la clef de cet étrange caractère. C'était son neveu, compagnon fidèle et soutien de ses vieux ans. Il *savait le prendre*, comme dit le peuple, et faisait de lui tout ce qu'il voulait. Un tact délicat lui apprenait jusqu'à quel point ses faiblesses et ses ridicules supportaient la raillerie, où s'arrêtait la liberté qu'il accordait à ses amis. Jamais il ne lui rappelait son âge en apportant dans son commerce avec lui ce respect glacé, cette politesse cérémonieuse qui avertit la vieillesse de ses droits et de son isolement. Habile à lui complaire, il le faisait passer à son gré de la mauvaise humeur à la gaîté, de la gaîté au sérieux, l'amusait et l'impatientait tour à tour, et prêtait à la teneur monotone des journées écoulées au coin du feu tout le charme d'une variété piquante. Quand Vibert (il se nommait ainsi) avait fait une excursion dans le voisinage, il venait raconter à son oncle l'histoire de son expédition d'une manière si gaie, si vive, que le bonhomme se consolait de la fuite du tems, et qu'au lieu de gronder son neveu de sa longue absence, il semblait trouver dans ses amusans ré-

cuts de nouvelles forces pour le lendemain, une puissance de vie inconnue.

Cependant Vibert, fils d'un frère cadet du vieillard, n'avait ni état, ni fortune ; et plus il devenait nécessaire à son oncle, plus ce dernier, qui sentait vivement cette nécessité, s'opposait à ce qu'il embrassât une profession lucrative qui l'eût éloigné d'Hazledell. Insouciant comme on l'est à vingt-trois ans, doué d'un caractère vif et d'une ame généreuse, le jeune homme ne s'embarrassait guère de l'avenir. La beauté de ses traits, la franchise aimable de ses manières, la bienveillance qui régnait dans ses actions et dans ses discours, le faisaient bien accueillir partout ; et les jeunes demoiselles à marier, firent, si l'on en croit la chronique, plus d'un commentaire secret sur l'élégance de sa tournure, la blancheur de sa peau et l'éclat de ses cheveux bruns bouclés. Quand Vibert paraissait dans un bal du comté (1), de beaux yeux se tournaient languissamment vers lui ; les gentilshommes campagnards faisaient cercle autour du héros ; et plus d'un gant de peau de chèvre, alternativement détaché et replacé pour faire ressortir l'éclat d'une main blanche, sollicita vainement l'attention du jeune homme, toujours aimable, mais aussi insensible que l'Hippolyte d'Euripide.

Ces demoiselles désappointées pouvaient se consoler en pensant que leurs compagnes n'étaient pas plus heureuses qu'elles. D'ailleurs la conquête du jeune Vibert de Hazledell, toute brillante qu'elle pût être, n'était pas la seule qui s'offrît à leurs espérances : l'héritier Heroncliff, le jeune Marcus, l'emportait sur Vibert sous le rapport de la fortune. C'était un de ces personnages peu expansifs, qui

(1) *County ball.* Ce sont des espèces de redoutes.

semblent tout occupés à pénétrer les autres, sans se laisser pénétrer eux-mêmes ; ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, son front bas et contracté, ses lèvres minces déparaient des traits d'ailleurs réguliers, mais qui manquaient de grâce et d'expression. Les mères le trouvaient sage, réservé ; les jeunes gens l'accusaient d'hypocrisie. Très-peu communicatif, entouré de sa meute et de ses piqueurs, rien n'annonçait en lui un naturel généreux, une ame capable de dévouement et d'amitié. Cependant quelques personnes indulgentes, et Vibert entre autres, le justifiaient contre ces imputations, auxquelles son extérieur et ses habitudes l'exposaient. Vibert prétendait que cette timidité défiante, née d'une éducation incomplète, dont il avait la conscience toujours pénible, méritait plus de compassion que de haine. Cette observation bienveillante n'était point dénuée de justesse ; mais elle était loin de renfermer le dernier mot de ce caractère, le trait spécial qui lui servait de base. Marcus était né envieux ; il se comparait sans cesse aux autres ; et le sentiment de son infériorité, au lieu de le ramener à la modestie, faisait fermenter dans son ame toutes ses passions haineuses. Sa défiance lui offrait à chaque instant des occasions de colère concentrée, des sujets de chagrin qu'il dévorait : il voyait partout des ennemis ; il apercevait partout des piéges, du sarcasme et de l'ironie. La plus simple contradiction, exprimée sans aigreur, lui semblait une insulte. Le caractère ouvert du jeune Vibert de Hazledell contrastait singulièrement avec cette ame sombre et cet esprit soupçonneux. Ce qui aurait pu faire naître l'antipathie entre les deux jeunes gens devint l'origine de leur liaison. Ils se convinrent parce qu'ils ne se ressemblaient pas. On les vit chasser ensemble, visiter les mêmes maisons, se rendre aux mêmes bals ; la présence et l'ami-

tié de Vibert encourageaient Marcus, lui donnaient un peu d'aplomb et d'assurance. Quant à Vibert, fatigué des prévenances matrimoniales des mères et des filles, il n'était pas fâché d'avoir à leur présenter un nouvel appât, et de détourner ainsi leur attention.

Au surplus l'indifférence de Vibert n'était point générale; cette froideur, qui faisait le désespoir des belles du comté, on ne doit point l'attribuer à sa profonde sagesse. A quelques milles de Hazledell vivait une famille distinguée par la naissance, mais d'habitudes simples et retirées. Les habitans de Silvermère (tel était le nom de ce petit château, situé auprès d'un lac qui s'appelle ainsi) ne cherchaient le bonheur que dans leur famille, au coin de leurs propres pénates. Deux jeunes filles, Marie et Edith, embellissaient cette solitude : Marie, la plus jeune, avait les yeux noirs, la taille svelte, et une régularité de traits jointe à une délicatesse et à une grâce bien rares. Edith, aux longs cheveux blonds, plus petite de stature, toujours riante, bondissante, l'étourdie la plus spirituelle du monde, rehaussait encore par ce contraste le charme et la dignité mélancoliques dont la physionomie et l'ensemble de Marie portaient l'empreinte. Vibert, introduit dans cette famille et accueilli avec beaucoup d'amitié par les grands parens, était devenu l'hôte favori de Silvermère. La gaîté naïve d'Edith l'avait bientôt mis à son aise ; mais devant la belle Marie, plus silencieuse, plus douce, plus réservée, il ressentait une secrète agitation qu'il ne pouvait maîtriser, que même il ne déguisait pas toujours.

« Allons, lui disait Édith, jeune chevalier, pourquoi cet air sombre ? Craignez-vous que la famille et le château de Silvermère ne vous préparent ces piéges secrets, ces mystérieuses embûches, dont les romanciers peuplent

leurs châteaux des Apennins? Vous auriez tort. Nous sommes de bonnes gens. Nos grands parens ont eu l'excellent esprit de découvrir de bonne heure les talens précoces de leurs filles, qu'ils ont gâtées, comme vous voyez. En fait d'éducation, ne suis-je pas un modèle accompli? Je fais tout ce qui me plaît : je contrarie les autres autant que je le puis; je n'obéis à personne; et depuis mon père jusqu'à vous, tout le monde ici reçoit mes ordres suzerains. Quant à Marie, ma jeune sœur, c'est un aussi mauvais sujet que moi, mais d'une autre manière. C'est le pendant de sir Charles Grandisson. Elle ne fait rien sans y réfléchir, elle ne dit rien sans y avoir pensé; vous voyez qu'elle ne me ressemble guère. Après tout cependant son mérite se réduit à fort peu de chose. Elle donne tout son argent à de bonnes vieilles paysannes, qui viennent l'apitoyer sur leurs maux, et qui emploient à l'achat de leur eau-de-vie favorite les charités de ma sœur. Ou bien c'est quelque jeune fille dénuée de tout, qui demande à Marie deux ou trois schellings pour son vieux père : or, ces schellings sont destinés à compléter la parure de l'héroïne, qui, le dimanche suivant, se montre à l'église toute resplendissante de rubans rouges. Je ne sais pas, je vous jure, quel ange descendra de l'Empyrée, pour satisfaire les désirs et répondre aux vœux de ma pauvre sœur. Elle voudrait un monde parfait; et elle se désole. Moi, qui m'attends à trouver le monde tel qu'il est, du moins ne serai-je pas trompée. Mais Marie! au milieu de nos jeunes demoiselles, toutes rivales et jalouses, et de nos fats de province, qui vont colportant de belle en belle leur constance à toute épreuve, que voulez-vous qu'elle devienne! Un couvent est son seul asile. D'où je conclus, M. Vibert, que nous sommes toutes deux fort mal élevées, et que ma sœur l'est moins

bien que moi. Ce qui ne doit point vous empêcher de venir nous voir de tems en tems. »

On sent bien que Vibert profita de la permission. Le père allait souvent à Londres pour ses affaires ; la mère était malade et gardait la chambre. L'amabilité du jeune homme charmait la solitude des deux sœurs ; elles l'attendaient avec impatience ; elles le regrettaient quand il était parti. Entre Édith et Vibert, c'était une association d'amusemens, de gaîté, de folie, d'étourderie. Mais entre Marie et lui une intimité plus secrète, plus mystérieuse, s'établissait peu à peu, à l'insu de l'un et de l'autre. On sait quelle singulière communauté de craintes, de sentimens, de désirs, d'émotions, forme ces nœuds invisibles, qui se trouvent indissolubles, avant que l'on n'ait pensé à les former ou à les rompre. Une confiance mutuelle attachait Marie à Vibert, sans qu'il fût question d'amour entre eux. Vibert, sans fortune et sans état, ne pouvait prétendre à la main de Marie.

Ce fut alors que, réfléchissant sur la liaison qu'il venait de former et sur l'amour sincère et profond que la jeune fille lui inspirait, il pensa sérieusement à la situation où il se trouvait. Il était bien tems pour lui de se livrer à une profession quelconque, de préparer son avenir et de mettre un terme à cette vie oisive, qui ne pouvait le conduire qu'à de longs regrets, et qui devait l'empêcher de s'établir d'une manière honorable. Marie épousera-t-elle un homme dont toutes les ressources sont momentanées et précaires, qui n'a rien à espérer que des caprices d'un oncle, et qui ne peut offrir à sa femme ni un nom, ni une fortune, ni une position dans le monde ?

Un soir, en revenant de Silvermère, Vibert résolut de briser enfin la glace et de confier à son oncle ses craintes, ses projets, ses desseins. L'oncle était étendu dans son

grand fauteuil, les pieds commodément placés dans de vastes pantoufles. Une pluie de novembre retentissait en frappant les vitraux de la salle, et un grand feu brûlait dans l'âtre : Vibert crut le moment favorable.

« Vibert, dit l'oncle à son neveu, quelle expédition avez-vous faite aujourd'hui ?

— J'ai été à Silvermère.

— On dit que vous y allez régulièrement tous les jours... Qui voyez-vous là ?

— Marie de Silvermère...

— Ah!... Vous dites, neveu, qu'elle est jolie, qu'elle a de l'esprit, qu'elle est sage. Pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ? Elle viendrait ici nous faire le thé, et tout irait le mieux du monde.

— Hélas ! je ne désire que cela. Mais je ne suis pas assez riche.

— On peut doubler votre pension.

— Mon cher oncle, je crois que les parens de Marie ne donneraient leur fille qu'à un homme qui pourrait lui offrir une maison à elle, un établissement honorable.

— C'est aussi ce que nous pouvons faire, Vibert. Partageons la maison en deux ; elle est grande. Des briques et du mortier feront l'affaire. Partageons tout, écuries, remises, chevaux, faisons remettre à neuf le carrosse et repeindre les armes de la famille. Enfin, comme il te plaira, mon garçon. Fais tels changemens que tu croiras convenables. J'approuve tout d'avance. Tu t'es bien conduit envers moi ; tu m'as consolé dans ma vieillesse. Je suis ennuyeux et assez désagréable : tu ne m'as pas quitté ; il est juste que tu n'y perdes rien.

— Mon cher oncle, cette dernière preuve de générosité ne fait qu'ajouter à ma reconnaissance, et je vous assure que je n'en avais pas besoin pour sentir tout ce que

je vous dois. Mon intention, je vous le jure, n'est point de prélever sur votre bienfaisance un nouvel impôt. Je veux seulement vous consulter, et savoir si vous ne pensez pas qu'il est tems pour moi de faire choix d'une profession et de me préparer une existence assurée.

— Une profession qui vous fît quitter Hazledell !

— J'ai bien peur que toute espèce de profession ne fût incompatible avec mon séjour ici. »

Le visage de l'oncle se colora d'une teinte pourpre : il fronça le sourcil.

« Vibert me quitter dans ma vieillesse, quand je n'ai que lui seul pour appui ! M'enlever le dernier plaisir qui me reste, mon unique soutien ! Me laisser à la merci de ces salariés qui me voleront et que je comblerai vainement de biens, sans pouvoir les attacher à moi ! Réfléchissez à cela, Vibert, et dites-moi quelle profession, quelles espérances de fortune peuvent entrer en concurrence avec ces idées... Attends quelques mois encore, mon ami, peut-être quelques semaines ; laisse ton oncle descendre en paix dans son tombeau. Je te promets que ton attente ne sera pas longue... Je réduirai mes dépenses, j'économiserai pour toi, je suis prêt à renvoyer mes vieux domestiques... Et puisqu'il ne m'est pas possible de faire passer sur ta tête un patrimoine que la loi et l'équité destinent à d'autres, au moins pourrai-je te réserver une somme d'argent assez considérable pour t'indemniser après ma mort et remplacer ce que tu aurais pu gagner en embrassant la profession dont tu me parles... Pourtant, Vibert, si vous voulez partir, partez. J'aime mieux être privé de vous, et rester ici délaissé, misérable, infirme, que d'avoir à mes côtés un homme dont ma mort serait le plus cher désir !... »

Il eût été fort inutile de raisonner avec un vieillard

dont l'agitation était si forte que de grosses larmes sillonnaient ses joues ridées.

« Eh bien, répliqua Vibert d'un ton de désespoir concentré, mon cher oncle, remettez-vous, je vous prie : ne vous tourmentez plus. Marie trouvera quelque parti beaucoup plus sortable ; et moi... je resterai près de vous, comme à l'ordinaire. »

Depuis ce moment Vibert n'épargna rien pour étouffer une passion qui devait causer le malheur de Marie et le sien propre. Ses visites à Silvermère devinrent moins fréquentes et surtout moins intimes. Il cessa de prendre part aux amusemens des deux sœurs. Elles s'aperçurent de ce changement de conduite ; et Marie, tout en convenant que la prudence commandait et que la décence approuvait ces précautions, n'en fut pas moins vivement blessée. Les deux sœurs, que leurs parens n'avaient point encore présentées dans le monde, y firent leur entrée ; l'admiration que leur beauté fit naître les entoura de prétendans. Édith, par sa gaîté brillante, les amusait sans les encourager. Marie n'était que froide, décente et convenable. L'incarnat de ses joues avait fait place à une pâleur qui annonçait l'état de son ame. Son sourire était devenu triste. Vibert ne paraissait jamais dans les bals où elle se trouvait ; et elle entendait dire qu'on l'avait vu briller à ceux où elle n'était pas.

Cependant la rumeur publique assignait à chacune des sœurs une liste d'époux prétendus ; et Vibert, malgré la force de ses résolutions, n'écoutait pas sans peine ce catalogue mensonger. L'amour est si égoïste ! même en renonçant à l'objet qu'il avait choisi, il croit conserver encore sur lui un pouvoir imaginaire ; il sait se créer je ne sais quelle vague confiance dans un avenir incertain : et quiconque vient détruire ce rêve, l'accable

en détruisant pour jamais ses fantastiques espérances. Ainsi Vibert, après avoir cessé de rendre des soins à Marie, subit une lente torture, à mesure que la renommée lui apporta les noms de quelques nouveaux prétendans au bonheur qu'il avait abdiqué. Mais quand le bruit général lui apprit que Marcus de Heroncliff était très-assidu auprès de Marie et que ses soins en étaient accueillis favorablement, quelle fut la douleur du malheureux jeune homme! Marcus! celui qu'il avait regardé comme l'ami de son cœur, comme le seul confident de son amour! Marcus, qui avait avoué à Vibert sa passion pour Édith, et qu'il avait vu tous les jours, sans recevoir de lui le plus léger indice de ce changement! Quelle perfidie! Quel sujet de peine amère! Et Marie! avec quelle facilité avait-elle oublié une affection si douce et si tendre! Vibert se perdait dans ces réflexions cruelles, et finissait toujours par s'écrier : « Que m'importe après tout! cela ne me regarde plus! » Vain effort de son orgueil pour triompher de sa douleur.

Cette nouvelle qui faisait tant de mal à Vibert et dont, par ressentiment et par fierté, il ne parla point à Marcus, n'était point dénuée de tout fondement. La jalousie, qui faisait le fond du caractère de Marcus, le rendait incapable d'une amitié sincère. Introduit par Vibert dans la famille de Marie et d'Édith, il n'avait pas tardé à s'apercevoir de la secrète intimité qui les unissait. Frappé de la beauté de Marie, il avait adressé ses hommages à Édith. Cependant le succès de son ami le blessait et l'offensait secrètement. Quand les visites de Vibert à Silvermère devinrent moins fréquentes, Marcus redoubla d'assiduités. Comme il avait rendu des soins à Édith, toute la famille crut que c'était encore elle qui était l'objet de sa recherche; Marie ne fut pas fâchée d'avoir

un cavalier qui pût lui servir de sauvegarde permanente contre cette foule d'attentifs qui l'obsédaient. Insensiblement on s'accoutuma, dans le cercle de leurs connaissances, à les voir toujours ensemble, et l'on tira de cette circonstance des conséquences assez naturelles en elles-mêmes, quoique fausses dans la réalité. Marcus ne songea plus qu'à détruire dans le cœur de Marie le sentiment qu'elle nourrissait encore pour Vibert. Tantôt il lui témoignait une hypocrite douleur, causée, disait-il, par les excès auxquels son ami se livrait; tantôt il avait entendu Vibert s'exprimer sur le compte de Marie avec une insouciance presque impertinente. Après avoir ainsi préparé les voies, Marcus fit sa déclaration, reçut pour toute réponse un refus positif, et se retira la rage dans le cœur. Cet homme qui n'avait jamais aimé personne et qui se regardait d'avance comme l'époux de Marie; cet être orgueilleux, jaloux, altier, au lieu du succès qu'il se promettait, et que ses manœuvres avaient si laborieusement préparé, ne recueillait pour fruit de ses peines que la honte d'un refus et la conscience de sa bassesse!

Jusqu'au moment où Marcus découvrit à la jeune fille son amour pour elle, les deux sœurs n'avaient point parlé sérieusement entre elles des attentions de Marcus et de l'absence de Vibert. Le soir de cette catastrophe, l'héritier de Heroncliff, pâle de fureur et de jalousie, quitta Silvermère et les sœurs. Après son départ, elles allèrent se promener dans le parc. Le soleil couchant teignait d'une pourpre sombre les cimes des arbres, sans éclairer les sinuosités du parc, sans dissiper l'ombre obscure qui régnait dans les allées. Les feuilles jaunies couvraient le sol. Édith et Marie passèrent devant une serre chaude, où l'année précédente, à la même époque, Vibert se

trouvait avec celle qu'il aimait. La jeune fille tressaillit.

« Marie, dit Édith à sa sœur, en appuyant son bras droit sur le cou de Marie, vous n'êtes pas bien. Voici déjà long-tems que je m'aperçois de votre état. J'espérais que vous vous laisseriez toucher par les soins de Marcus et qu'il ferait diversion à votre chagrin ; mais, au lieu de s'apaiser, il devient plus profond de jour en jour. J'ai gardé le silence ; car je craignais que vous ne me soupçonnassiez d'être jalouse des attentions qu'avait pour vous l'héritier de Heroncliff.

— Ah ! mon Dieu ! avez-vous pu, Édith, vous tromper à ce point? et dans ma conduite me suis-je rien permis qui pût vous laisser croire que Marcus me convenait ? Je ne l'ai souffert qu'à cause de vous.

— Marie, c'est un homme que je n'aime pas ; et si je n'avais pas pensé que sa présence vous distrairait un peu, je vous aurais depuis long-tems conseillé de l'éloigner. Mais tenez, soyons franches. Depuis un an, vous dépérissez : à moins que vous ne vouliez être à la fois cause de mon malheur et du vôtre, laissez-moi écrire à Vibert. Chère Marie, permettez-moi de lui écrire. Mes lettres sont un peu folles et ne tirent point à conséquence. Je le prierai seulement de venir danser ici avec nous, le jour de ma fête (1).

— Non, Édith, non. Il soupçonnerait..... ce serait trop humiliant. J'ai encore assez d'orgueil pour ne pas m'exposer au dédain, si je ne puis vaincre... Ma chère Édith, parlons d'autre chose. »

Elle reposa sa tête sur le sein de sa sœur, et toutes deux pleuraient, quand le galop d'un cheval et la cloche

(1) Le jour de la naissance, *birth-day*, est fêté chez les peuples protestans, qui n'ont pas foi à l'intercession des saints.

de la grille vivement agitée les arrachèrent à cette situation. Édith reconnut le domestique de Vibert, s'élança vers lui et rapporta une lettre à Marie; elle contenait ce qui suit :

« Les parens qui devaient hériter du patrimoine de mon oncle et devenir titulaires de Hazledell n'existent plus. Je suis aujourd'hui l'unique héritier de mon oncle. Je crains bien que la fortune ne me favorise trop tard, et qu'après m'être éloigné, parce que j'étais pauvre, de tout ce que j'aimais, on ne me condamne au même éloignement et au même supplice, aujourd'hui que ma situation a changé. Je n'ose pas me présenter devant vous, Marie, avant de savoir si le bruit de votre mariage avec Marcus est fondé; un sentiment d'honneur m'a seul déterminé à souffrir une trop longue absence; c'est de vous que j'attends un mot pour terminer mon tourment. »

Marie s'appuya sur un pilastre qui soutenait la serre chaude. Édith, aussi émue que sa sœur, l'embrassait tendrement : « Eh bien! que lui répondre?

— Pauvre Vibert! s'écria Marie après quelques momens de silence, et sans faire attention à la demande de sa sœur. J'ai cru qu'il m'avait oubliée!

— Le voilà bien malheureux, vraiment!... C'est moi que vous devez plaindre. Je reste ici seule à marier comme l'Ophélie d'Hamlet, avec sa guirlande de saule. Mon faux et déloyal chevalier m'a quittée; Vibert est à vous : il ne me reste plus qu'à épouser le voile et la guimpe, en vous constituant l'héritière universelle de tous mes atours. »

En finissant ces mots elle détacha de son cou une petite chaîne, la suspendit à celui de Marie, et ouvrant un petit médaillon, lui fit voir le portrait de Vibert. Marie

détournait les yeux et semblait embarrassée. Enfin elle se retourna et sourit.

« Ah ! vous pouvez donc sourire ! A la bonne heure ! Remerciez l'artiste qui vous a préparé ce beau présent de noces. Voyez comme il ressemble. Admirez cet œil suppliant, ce front pâle, orné de cheveux bruns... Mais le domestique attend la réponse. Voici un crayon. »

Marie écrivit ces mots sur le dos de la lettre, qu'elle déchira : « Les bruits dont vous parlez n'ont aucun fondement : l'avenir dépend de vous. »

Il fallut que l'aimable et bonne Édith soutînt sa sœur jusqu'à la maison. Marie était si agitée de cette révolution subite, qu'elle pouvait à peine marcher. Au milieu de son bonheur, un pressentiment lugubre venait effrayer son cœur trop faible. Sa sœur lui reprochait cette étrange superstition, contre laquelle la raison était sans force et sans ressources.

Cependant le domestique, chargé de rapporter à Vibert le message de Marie, essaya vainement de mettre son cheval au galop. Effrayé par les sifflemens du vent, qui annonçait un orage, l'animal avançait lentement : la nuit vint. Vibert fut obligé d'attendre le lendemain matin pour aller à Silvermère. Son oncle, affligé des nouvelles funèbres qu'il avait récemment apprises, et sentant avec amertume l'isolement profond où il était resté par suite de son mauvais caractère et de son humeur, se reprochait d'avoir opposé des obstacles au bonheur de son neveu qu'il aimait. Vibert et son oncle passèrent une nuit fébrile et agitée. Les longs hurlemens du vent d'automne, la fuite rapide des nuées, se succédant comme des fantômes, semblaient prophétiser des calamités prochaines. Marcus de Heroncliff n'avait pas mieux dormi que les

habitans de Hazledell. Dès le matin il vit entrer chez lui Vibert dont l'ame généreuse et candide n'avait pas oublié son ami, et qui, rassuré par les mots que Marie avait tracés au crayon, s'empressait de venir demander pardon à Marcus des soupçons qu'il avait conçus contre lui.

« Marcus, lui dit-il, j'ai de singulières nouvelles à vous apprendre.

— Je les connais, lui répondit Marcus avec une gaîté forcée, vos deux oncles sont morts à Calcutta.

— Je ne les ai jamais vus; et si je prétendais pleurer leur décès, vous ririez de cette affectation ridicule. Parlons de ce qui vous regarde personnellement. J'ai été injuste envers vous, Marcus; j'ai pensé que votre intention était de me supplanter auprès de Marie et de devenir son époux. Ma raison n'avait rien à objecter à cela. Mais je sentais amèrement que ce n'était pas le rôle d'un ami; et je vous en ai beaucoup voulu. Marie a pris la peine de vous disculper. Pardonnez-moi mes soupçons, j'étais trop malheureux pour être juste. »

Il tendit la main à Marcus, qui la saisit en riant avec une expression singulière, et détourna les yeux.

« Ainsi Marie consent à devenir dame de Hazledell?

— Selon toute apparence. Et j'espère que sa sœur, la dame de Heroncliff, nous fera les honneurs de son manoir. »

Marcus garda le silence un moment. On n'entendit que le bruit de sa respiration, qui annonçait une émotion violente.

« Vibert, lui dit-il enfin, si vous m'en croyez, nous resterons garçons. C'est le seul moyen de conserver notre indépendance. Restons libres, on nous reçoit bien partout; n'échangeons pas notre situation présente contre

un bonheur fort éventuel. Promettez-moi de n'y plus penser.

— Si vous aimiez Marie, si vous étiez aimé d'elle, vous ne me parleriez pas ainsi. Que m'importent l'indépendance et les plaisirs dont vous faites l'éloge! Ma maison sera un paradis quand elle en sera la maîtresse.

— Vous êtes décidé?

— Absolument. Je vais de ce pas même à Silvermère. Si j'étais à cheval, j'y arriverais trop tôt. J'ai mieux aimé faire la route à pied, prendre le plus long chemin et venir vous voir. Le repos et l'attente me sont insupportables. Allons, prenez votre fusil et venez avec moi.

— Je vous accompagnerai, dans l'espoir de vous dissuader.

— Non, non, c'est moi qui vous soumettrai au joug de l'hymen. Venez, mon cher, il est tems de partir. Vous êtes pâle, vous tremblez... Vous oubliez votre arme pour la première fois de votre vie. » Vibert détacha l'arme suspendue et la présenta à son ami.

« Non, lui dit ce dernier. J'ai mal aux nerfs. Je ne pourrai pas tirer ce matin.

— Allons donc, quelle folie! Personne n'a l'œil plus juste que vous. J'ai aperçu dans la Vallée-Noire, près de Silvermère, un daim magnifique. Il tombera en sacrifice, et ornera ma table le jour des noces. »

Marcus serra ses lèvres, les mordit, garda le silence, et se mit en route avec Vibert. La matinée était triste et le ciel nébuleux. Le soleil lançait de tems à autre un rayon pâle à travers un rideau mouvant de nuages bruns qui s'accumulaient pour voiler sa clarté. De gros rameaux de chênes arrachés par la violence du vent encombraient le chemin; les corneilles voltigeaient çà et là, comme

si elles eussent été indécises du lieu où elles devaient fixer leur vol.

« Cet air vif donne plus d'élasticité à tous les organes, dit Vibert; c'est un excellent remède contre l'affaiblissement et les vapeurs.

— J'aimerais mieux un tems plus calme, reprit son compagnon de route. Ce vent, cet orage troublent mes sens et m'affligent malgré moi. Il y a un rapport secret entre ces convulsions de la nature et celles de l'ame. »

Plus les deux amis avançaient dans leur route, plus les prières de Marcus et ses remontrances devenaient vives et pressantes, plus sa parole était brève et son ton véhément. Vibert n'eut pas de peine à réfuter ces argumens contre le mariage, dont la pitoyable banalité ne méritait point de réponse. Ils entrèrent dans une gorge de montagnes que les habitans nomment la Vallée-Noire, et qui creusée dans le roc et l'argile, aboutissait à Silvermère. Ce lieu désert, où plus d'un crime avait été commis, offrait un paysage effrayant; des bouquets d'arbres épais recouvraient par intervalles les chemins creux dont les sinuosités s'égaraient sous cette voûte, et l'on n'apercevait pas une habitation à deux ou trois milles de distance. Ordinairement on évitait de passer par là, mais c'était la route la plus courte pour aller à Silvermère, et Vibert n'en prenait jamais d'autre.

« Je n'aime pas cette vallée sauvage, dit Marcus. Tournons par les hauteurs.

— Bah! auriez-vous peur? Je ne vous reconnais pas ce matin. Venez donc! Il faut arriver avant le déjeuner. Craignez-vous que la belle Édith ne se moque de votre empressement, si vous arrivez trop tôt? »

Ils traversaient alors un endroit boisé, où plusieurs halliers confondus formaient un labyrinthe presque

inextricable. Marcus s'assit sur un tronc de frêne renversé, et fit signe à son ami de se placer près de lui. Sa physionomie agitée, solennelle, son air d'émotion sombre étonnèrent Vibert, qui vint se mettre à côté de lui.

« Marcus, lui dit-il, je ne sais que penser de votre conduite. Pourquoi me pressez-vous tant de renoncer à l'amour de Marie? pourquoi cette agitation? pourquoi ce trouble? Vous me cachez quelque chose.

— Eh bien, si, pour vous empêcher d'épouser cette femme, il est nécessaire que je vous avertisse de tout ce qui s'est passé, je vais m'acquitter de ce devoir. Croyez-vous que Marie n'ait eu d'yeux que pour vous, qu'elle vous ait constamment préféré, qu'elle n'aime que vous?

— Si je le crois!

— Détrompez-vous. Hier encore elle était promise à un autre, moins brillant sans doute, moins spirituel et moins aimable; mais qui alors était plus riche que vous ne l'étiez. La fortune vous a souri, elle a changé. Serez-vous le mari de celle qui n'a en vue que votre nouvelle opulence?

— Et cet autre... Marcus... serait-ce vous?

— Demandez à tout le monde. Mon mariage avec elle était de notoriété publique. Je ne me fierai désormais à aucune femme sur la terre. Vibert, croyez-moi, abandonnons à ses réflexions et à ses regrets celle qui ne mérite ni votre amour ni le mien!

— Peut-être vous serez-vous trompé. Marie, en accueillant mon ami avec bonté, aura cru me témoigner d'une manière indirecte combien elle partageait mes goûts et mes penchans. D'ailleurs, si j'épouse une coquette, est-ce une raison pour que vous soyez si pâle, si tremblant, si hors de vous? Non, vous aimez Marie; je ne puis vous blâmer. La voir sans l'aimer est impos-

sible à mon avis. Je conçois très-bien que votre amitié même ait succombé à une telle épreuve. Soyons rivaux, mais rivaux de bonne foi : et surtout ne cherchons point à calomnier celle que nous aimons. Allons la trouver; qu'elle décide entre nous. Pour moi je proteste que, si vous réussissez, je vous céderai sans inimitié, mais non sans regrets. »

Marcus se leva. Tout son corps tremblait. La contenance et l'air de Vibert étaient graves, mais une cordialité pleine de noblesse y respirait encore.

« Allez-y donc ! » s'écria Marcus d'une voix sourde. Ses membres semblaient agités de convulsions, sa figure était bouleversée : il se retourna du côté d'Heroncliff. Vibert reprit seul la route qu'il avait commencée. Son rival s'arrêta, tourna la tête, jeta un regard de fureur sur son rival, et, grinçant des dents avec rage, s'élança vers lui.

Revenons à Silvermère et à ses jeunes habitantes. Pendant les heures qui précédèrent cette matinée, le sommeil n'approcha pas de Marie. Elle et sa sœur passèrent une partie de la nuit à bâtir des châteaux en Espagne et à rêver tout haut leurs arrangemens futurs. Édith prétendait bien être un jour seule reine et maîtresse du beau manoir de Hazledell, y faire sa résidence habituelle, y attirer les jeunes chevaliers, troubadours et servans d'amour de tout le canton, enfin y atteindre l'âge respectable, et y remplir le grave ministère d'une douairière maîtresse des cérémonies. Sa sœur l'écoutait sans l'entendre ; une inquiétude nerveuse, une anxiété secrète l'agitaient : en vain cherchait-elle à distraire ses pensées et à fixer son attention sur quelques sujets consolans ou graves. Le repos la fuyait ; elle tressaillit en entendant sa sœur, qui s'était assoupie en babillant, partir d'un éclat de rire.

« Edith, vous m'avez fait peur... Edith!... pourquoi donc riez-vous en dormant?

— Je ris... (Edith sommeillait encore en prononçant ces mots), je ris de M. Marcus de Heroncliff, qui vient de me faire un sermon... sur la vanité des biens de ce monde... et la fragilité de nos espérances... »

Elle murmura encore quelques paroles interrompues, et retomba dans son assoupissement. A peine l'aube avait-elle paru, sa sœur, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, s'habilla à la hâte et sortit pour prendre l'air, dont la fraîcheur la ranima et réussit à calmer un peu son trouble. Elle se dirigea du côté de la Vallée-Noire, par où elle savait que Vibert avait coutume de passer. Le vent était très-violent, la matinée sombre. Elle entendit un bruit lointain semblable à l'explosion d'une arme à feu; mais elle ne put distinguer clairement à cause du frémissement confus du feuillage, si ce n'était pas le bruit d'un arbre qui se brisait. Les battemens de son cœur devinrent plus rapides. Le nom de Vibert erra sur ses lèvres. Elle hâta le pas.

Un homme sortit du taillis en courant; ses vêtemens étaient déchirés, ses yeux hagards. Il passa près de Marie sans l'examiner d'abord; puis, s'arrêtant et la retenant par le bras:

« Marie! voici votre victime... Allez... retournez sur vos pas... Allez, tout est fini! »

Elle reconnut Marcus, et, saisie de frayeur, elle fondit en larmes.

« Marie, reprit le malheureux, je ne suis plus un homme; vous avez fait de moi... ce que vous voyez... Admirez votre ouvrage.

— Est-il possible, dit la jeune fille en joignant les mains d'un air suppliant, est-il possible, Marcus, que

mon refus vous ait changé à ce point? Mon cœur, vous ne l'ignorez pas, était à un autre. Je vous ai offert ma sincère, ma vive amitié. C'était tout ce que je possédais. Vous m'êtes cher, je vous le jure : soyez l'époux de ma sœur; son cœur est libre. Vous serez mon frère!

— Grand merci! s'écria Marcus d'un air égaré, je ne suis le frère de personne... Votre mari... si vous voulez... Jurez-moi; si Vibert était mort...

— Mort! reprit Marie. Que voulez-vous dire? »

Dans ce moment deux corbeaux, s'élançant d'un hallier voisin, et se battant dans les airs en poussant des cris glapissans, s'élevèrent au-dessus de la tête de Marie et de Marcus. Ces animaux se disputaient un lambeau sanglant. Marcus, le bras levé, suivant du doigt la route que parcouraient les deux corbeaux dans leur vol et dans leur combat, les yeux égarés et sortant de leurs orbites, semblait avoir perdu tout sentiment, toute idée étrangère au mouvement machinal qu'il exécutait. La terreur de Marie était extrême. Bientôt une boucle de cheveux noirs, tombant du bec de l'un des corbeaux, vint toucher la terre aux pieds mêmes de Marie. Elle vit cette horrible dépouille, et s'élança, en poussant un long cri, vers le hallier où cette proie sanglante se trouvait cachée. Marcus essaya en vain de la retenir, et s'enfonça dans l'épaisseur du bois.

Edith qui avait appris que sa sœur, en sortant, avait pris le chemin de Hazledeil, ne tarda pas à la suivre. Elle reconnut la trace des pas de Marie empreinte dans le sable humide. Elle appela; le vent lui renvoya le nom de sa sœur : aucune voix humaine ne lui répondit. Les traces qu'elle examinait se perdaient dans les buissons. Elle eut de la peine à frayer sa route à travers les aubé-

pines et les mûriers ; cependant comme elle reconnaissait que sa sœur avait dû passer par là, elle parvint, avec beaucoup d'efforts, à une espèce de carrière abandonnée, où les renards, les chats sauvages et les oiseaux de proie se donnaient rendez-vous. Au milieu des débris d'animaux morts et des carcasses de chevaux tombées en pourriture se trouvait Marie, échevelée, étendant les bras pour écarter de leur proie une troupe de corbeaux qui croassaient au-dessus de sa tête. A ses pieds était Vibert, la figure couverte de sang et la tempe droite fracassée.

Les domestiques de la maison, qui se mirent à la recherche des deux sœurs, les trouvèrent dans cet endroit fatal, toutes deux privées de raison. Edith avait nourri dans le silence une passion très-vive pour le jeune Vibert ; mais son amitié pour Marie lui avait rendu facile le sacrifice de son amour ; et sans cette épouvantable catastrophe le secret de son cœur n'eût pas été découvert.

Je ne prolongerai pas les détails de cette triste histoire, que j'ai fidèlement rapportée, sans en altérer aucun incident, mais dont les acteurs portent dans mon récit des noms supposés. L'oncle de Vibert s'éteignit dans la douleur et l'isolement. Marcus ne reparut plus, et un cadavre défiguré, que l'on trouva dans le bois, passa pour être le sien ; personne d'ailleurs ne put en constater l'identité. Les deux sœurs passèrent ensemble le reste de leur vie, que la douleur termina bientôt. Edith n'avait plus un sourire, Marie n'avait plus une larme. A mesure qu'elles recouvrèrent la raison, elles tombèrent dans une étrange et morne apathie. On les voyait se promener ensemble pendant des heures entières sur les hauteurs et dans le parc de Hazledell sans pronon-

cer une parole. Leurs anciens amans perdirent tout espoir de les arracher à cette douleur inconsolable. En peu d'années leur beauté se flétrit, leurs grâces disparurent ; Edith, plus vive et plus animée, mourut la première : elle expira en embrassant Marie, qui peu de jours après la suivit et fut ensevelie dans le même tombeau.

(*Extractor.*)

Mélanges.

LE CHAPERON.

PARTICULARITÉS DE LA VIE ANGLAISE.

Les moralistes des tems anciens, influencés sans doute par l'inexpérience qui est le propre d'une civilisation imparfaite, étaient accoutumés à attribuer les succès que l'on obtenait dans la vie à l'exercice de certaines qualités principales, décorées pour cette raison du titre de vertus. Le courage, l'industrie, la persévérance, l'économie chez les hommes; la chasteté, la modestie, la prudence, les habitudes intérieures, chez les femmes, étaient considérés comme les élémens nécessaires de la fortune et du bonheur. Favoriser le développement de ces utiles dispositions, c'était là le grand objet de la vigilance paternelle et de la prévoyance législative.

Il n'entre pas dans mon plan d'examiner si cette théorie est exacte à l'égard des hommes, car je ne veux aujourd'hui m'occuper que des femmes. Ce serait d'ailleurs un soin très-superflu que de traiter de la première partie du sujet; trop d'exemples abondent des causes qui déterminent les succès du sexe mâle. Il est impossible, par exemple, de considérer un moment la constitution du ministère de sa majesté (j'aime beaucoup cette expression, car on ne pourrait en conscience l'appeler le ministère du peuple, et il n'y a que des radicaux mal élevés qui l'appellent le ministère de la ducaille), il est impossible, dis-je, de considérer ce ministère, et de voir le génie, la probité, le désintéressement, l'amour de la liberté, la candeur des

hommes qui tiennent le pouvoir, sans reconnaître l'union intime qui existe entre le mérite et le succès dans la vie politique. Voyez aussi le banc des évêques ; car, quoiqu'ils portent des jupes, ils n'appartiennent pas au beau sexe, ce qui est très-fâcheux, attendu que l'église doit beaucoup aux femmes, et que, dans ces jours d'épreuve, une sainte Cécile ou une sainte Thérèse, sur le banc, pourrait être très-utile à ce palladium de la constitution britannique. Mais ces exemples parlent assez d'eux-mêmes, et sans nouvelles digressions je vais aborder le véritable point de mon sujet.

Les anciens moralistes supposaient dans leurs vieilles têtes que des habitudes d'ordre, un caractère doux, des affections bien réglées, la discrétion, la modestie et quelques autres qualités tellement passées de mode qu'on ne pourrait les nommer sans être obligé de les définir, importaient par-dessus tout au bonheur des femmes dans ce monde. Mais, quoique je ne nie pas que ces qualités ne puissent avoir quelque avantage, je soutiens que, lorsqu'elles sont seules, elles ne valent guère mieux que la tragédie d'*Hamlet*, sans le rôle du prince de Danemarck, ou la balance de l'Europe sans le Turc, notre fidèle allié. Le grand point, tout le pivot sur lequel tourne la fortune féminine, et auquel ces vieilles têtes n'ont pas pensé, c'est la manière dont une femme est produite dans le monde. Plus de jeunes filles ont été livrées à des sous-lieutenans à demi-solde, plus de vierges ont langui dans un triste isolement par la maladresse de leur chaperon que par les stigmates de la petite-vérole. Et cependant ni Platon, ni Aristote, ni Sénèque, ni Plutarque n'ont écrit un mot sur le grand art *De re chaperonicâ*, ni donné un seul apophthegme sur la manière de produire une fille avec avantage. Rien ne prouve mieux

l'infériorité des anciens sur l'éthique. Le choix d'un tuteur est sans doute fort important ; celui d'un ami peut l'être aussi ; un bon notaire est également très-utile ; mais tout cela n'est qu'une goutte dans l'Océan à côté du choix d'un chaperon.

Pour que les profanes puissent me comprendre, il faut qu'ils sachent que, tandis que tous les animaux arrivent à leur maturité par des développemens graduels, en passant par des degrés très-lents et presque insensibles de l'enfance à la jeunesse, la femelle humaine, au contraire, du moins parmi nous, reste dans une longue enfance, sous la surveillance d'une gouvernante ou d'une bonne ; lorsque tout-à-coup, dans une période indéfinie, entre quinze et vingt ans, on décide qu'elle ira s'épanouir avec tous ses charmes au milieu d'un salon, et qu'elle deviendra partie constituante de toutes les sociétés à la mode. Des diverses époques climatériques de la vie, c'est sans contredit la plus critique, et le sort de la débutante tournera bien ou mal, selon qu'elle sera confiée à des mains habiles ou maladroites. A cette époque ses destinées sont remises à un mentor féminin appelé chaperon, dont le ministère est de l'introduire avec la solennité et la pompe qui conviennent à son rang et à sa fortune. Dans notre société aristocratique, la place d'un homme ne dépend pas davantage de sa naissance et de ses alliances de famille, que la place d'une femme ne dépend de sa seconde naissance ou de son introduction dans le monde. Que de vieilles filles restées vierges à leur corps défendant, qui auraient pu devenir des fiancées et des comtesses sans l'inaction ou la gaucherie de leur introductrice. Une jeune femme, à son début dans le monde, peut avoir toutes les vertus qui se trouvent sous le soleil, et cependant, comme le soleil, elles seront invisibles à

tout Londres si elles sont voilées par l'impénétrable brouillard d'un stupide chaperon. C'est vainement qu'elle dansera comme Terpsichore, si son chaperon ne sait pas lui trouver un partenaire. Que lui importera de chanter comme une sirène, si on ne la met pas dans le cas de produire son talent? A quoi lui servira-t-il d'avoir l'élégance des formes de Pauline Borghèse, si une couturière maladroite l'habille comme un paquet, sous les yeux de sa grande maîtresse des cérémonies? Une jeune fille peut être riche, quoique la richesse excuse bien des choses, et perdre sur le marché la moitié de son prix, si l'art du chaperon ne la fait pas valoir, comme un tableau précieux, mis à l'encan, est décrédité par un huissier timide.

Un bon chaperon est un caractère qui se compose de qualités si diverses, que si la nature et la fortune ne se réunissent pas pour le faire, dix-neuf fois sur vingt c'est un rôle manqué. Les plus heureuses dispositions peuvent être paralysées par l'absence d'une influence suffisante dans le beau monde; et tous les avantages du rang, de la fortune, seront également neutralisés par la gaucherie d'une idiote ou l'engourdissement d'une *pococurante*. Pour être un chaperon efficace, il faut des perceptions promptes, une grande présence d'esprit, de la persévérance, et une abnégation absolue de soi-même. Un chaperon doit être un Machiavel au petit pied; habile à tramer elle-même, et prompte à découvrir les trames des autres. Il faut qu'elle connaisse tous les différens modes de prendre dans ses lacs les bons partis, et découvrir aussitôt les piéges qu'on lui tend pour lui en faire agréer de mauvais. Son rang dans le monde ne doit pas être contesté. Il ne faut pas qu'elle doive son entrée à Almack à l'intrigue, et bien moins encore qu'un mau-

vais ton irremédiable, comme celui de la duchesse de N., puisse l'en faire exclure. Établie dans le monde, elle doit connaître tous ceux qui s'y meuvent. Elle sentira d'une lieue à la ronde un héritier, et saura barrer le chemin à un cadet ou à un enseigne. En fait de toilettes, elle ne doit pas avoir moins de tact, que les Herbault et les Victorine. Il faut qu'au moyen même des banalités de la mode, elle sache faire ressortir les avantages particuliers de sa pupille. Elle ne sera étrangère à aucune des règles les plus minutieuses de l'étiquette établie. Elle saura exactement combien une femme du bon ton peut manger de grappes à un déjeuner de la société horticole, et l'heure à laquelle elle doit entrer dans sa loge à l'Opéra. Elle préservera habilement celle qui lui est confiée de toute cordialité dangereuse avec l'autre sexe, même avec ses cousins au premier degré. Surtout elle tiendra une ligne exacte entre la négligence de ses devoirs, et cet empressement grossier de les remplir qui met sur-le-champ tous les beaux sur leurs gardes. Ce n'est qu'avec un art discret que l'on doit faire valoir les agrémens de la vierge dont on a pris la charge. Celui qui est averti est bientôt prédisposé pour recevoir l'attaque, et le moyen le plus sûr de perdre, c'est de jouer tout son jeu. Cette règle importante est surtout méconnue par ces chaperons mal élevés dont la vie s'est passée dans des villes de garnison, et qui s'écrient sans cesse : « Tom, vous devriez être honteux de ne pas prendre de femme ! » ou bien : « William, voyez-vous cette aimable personne, avec ses deux mille liv. st., qui languit après un mari ? » Pendant ce tems, la pauvre fille est prête à mourir de honte, tandis que Tom ou William sourit, bâille ou tourne les talons. Rien n'est plus maladroit sans doute;

et ce n'est pas en découvrant ses cartes que l'on peut gagner. Il est plus rare de pécher par l'excès contraire, et de laisser, faute d'appât, échapper le poisson. Un dîner donné en tems utile, une contredanse judicieuse au son du piano, un pique-nique froid sous les ombrages de Windsor, peuvent être d'une grande importance. Dût la délicatesse de mes jeunes lectrices s'en offenser, je ne crains pas de dire que le sort de plus d'une belle personne a été renfermé dans une bouteille de sandwich; et la mousse légère d'un vin capiteux a emporté plus d'un mariage incertain.

C'est une grande imprévoyance de confier une débutante aux soins d'un chaperon qui n'a pas renoncé à toute espèce de prétention pour son compte. Une femme d'un âge moyen, si elle veut se rendre agréable avec le reste de ses charmes, l'emportera sans peine sur le babil des jeunes filles, et les tiendra toujours sur le second plan. D'abord parce qu'elle a plus d'art dans la conversation; secondement parce qu'elle a plus de liberté; troisièmement parce qu'elle fait plus d'efforts pour intéresser son homme; quatrièmement par ce que celui-ci a plus de choses à en attendre et qu'on peut obtenir à un moins haut prix que l'hymen. Quand bien même les intentions du chaperon seraient aussi pures que l'amitié pourrait le désirer, la nature humaine prévaudrait, et la vanité féminine ne renoncerait pas à une innocente coquetterie à son profit, dans l'unique but de fixer les yeux errans des beaux sur quelques miss muettes et immobiles comme des termes, dans les coins d'une ottomane. Pour la même raison, une femme d'un esprit supérieur ne peut pas être un chaperon utile. Elle engage les hommes à admirer sa protégée, mais elle garde leur admiration pour elle-même. Mme Récamier, malgré

tout l'éclat de sa beauté, s'éclipsait à côté de Mme de Staël, son amie. Comment donc une jeune fille de seize ans, fleur dont le bouton est à peine épanoui, pourrait-elle lutter avec avantage contre les prestiges d'une conversation brillante, dût celle qui la tiendrait avoir atteint sa quarante-cinquième année? Une fois, mais une fois seulement, j'ai vu un chaperon n'employer toutes les ressources d'un esprit plein de séduction qu'à l'accomplissement des devoirs de sa charge, et ne chercher à grouper des auditeurs autour d'elle que pour en faire des partenaires de ses pupilles. Mais ce qu'il faut par-dessus tout éviter de prendre pour chaperon, ce sont les beaux-esprits féminins en titre et qui en font métier; car il n'y a que la plus triste espèce d'hommes qui consente à s'en approcher. L'ennui pèse comme un plomb sur leur société. Même le méthodisme vaut mieux que ce bel esprit de profession; car quand ils trouvent un peu d'argent, les méthodistes sont, à tout prendre, une race matrimoniale. On ne manque pas de jeunes clercs de toutes les communions, pâles, doux, intéressans, ou bien au teint vif et au regard présomptueux; et il vaut mieux, à tout prendre, avoir un schismatique pour mari que de rester fille. Tout ce qu'une jeune fille pourra gagner avec une protectrice *bleue*, ce sera quelque poète affamé, aux poches vides et à la tête remplie de non-sens sonores. Si l'amour s'enfuit par la fenêtre, quand il voit la pauvreté entrer par la porte, il sera heureux de s'en aller même par la cheminée, pour échapper aux prétentions et à la pédanterie d'une nouvelle lady Di Indigo.

C'est encore une plus mauvaise affaire que de se confier à un chaperon, qui elle-même a des filles à établir. Les mères ont en général une aversion profonde pour le mariage des filles des autres, et rien ne leur déplaît da-

vantage que de voir une nouvelle venue paraître sur le marché de l'hymen. Quand une mère vous offre de prendre votre fille avec les siennes, soyez sûr que c'est pour en décorer le triomphe de celles-ci. Mais, même à ces conditions, la sécurité de votre fille ne sera pas encore assurée; avec de petits yeux, une grande bouche, des joues cicatrisées par la petite vérole, elle peut avoir de belles dents, une belle voix, ou bien avoir l'humeur accorte et danser avec grâce; rien n'égalera la jalousie que provoqueront, dans le cœur d'une mère rivale, ces avantages d'abord inaperçus par elle, quand elle les verra se développer au préjudice de ses filles. La rivalité des chanteurs d'Opéra n'est rien près de celle des mères, et il faudrait qu'un chaperon, qui a ses propres filles à faire valoir, fût une nouvelle Griselda pour ne pas chercher à les mettre en relief, en donnant à l'étrangère une toilette ridicule. Tout ce qui peut arriver de mieux à celle-ci, c'est d'être négligée et livrée à ses seules ressources. Mais si par malheur elle obtient une préférence imprévue, et attire une attention trop exclusive, alors l'indifférence se change en haine, et mille artifices sont mis en œuvre pour l'empêcher de trouver des parties prenantes sur le marché.

Pour être parfaitement joué, le rôle de chaperon exigerait plus de vertus qu'on ne peut raisonnablement en attendre de la faiblesse humaine, même indépendamment des dispositions extraordinaires dont nous venons de parler. S'il est dur pour une jeune fille d'être sur le second plan, il ne l'est pas moins d'aller chaque soir, dans des réunions de plaisir, sans aucune vue personnelle. Généralement les personnes qui se trouvent dans cette obligation se consolent avec les cartes, mais sous aucun rapport cela ne saurait être justifié. Autant vaut ne pas

avoir de chaperon, que d'en avoir un qui joue. Tandis que le chaperon est en coquetterie avec les as et les atous, qui sait si la charge précieuse qui lui est confiée ne tombera pas dans les mains d'un curé de campagne ou d'un clerc de procureur qui, pour satisfaire sa vanité, s'en ira impitoyablement la promener en triomphe à travers le salon. Dès-lors sa réputation de bon ton est compromise pour toujours; pour ne rien dire du danger d'un attachement sérieux, si l'éducation de la jeune personne n'a pas été assez soignée pour détruire toutes ses affections naturelles. Ce n'est pas que les cartes, quand on en tire un parti convenable, ne puissent avoir leur utilité. Elles motivent d'une manière très-plausible une absence judicieuse, lorsque la jeune miss est dans de bonnes mains, et qu'il convient de laisser à celui qui est avec elle l'occasion d'un entretien particulier.

Voltaire, dans la préface de son *Catilina,* dit : « Tout le monde aime aujourd'hui et personne ne conspire. » Mais les choses sont bien changées depuis cette époque ; car on pourrait dire avec vérité que tout le monde conspire maintenant et que personne n'aime. Il y a bien plus de mariages par complots que de mariages d'amour; un sur mille ; c'est ce qui rend le rôle de chaperon si pénible. Et d'abord il faut se méfier des selles à tous chevaux, des règles d'une banalité trop vulgaire. La ligne à observer, en produisant une fille, diffère essentiellement, selon sa fortune et ses espérances. Les filles riches et de haut lieu doivent avoir une attitude fière ; c'est presque une convenance de leur position ; jamais elles ne se départiront de cette tenue composée, compassée et un peu roide qui leur sied et qui ne sied qu'à elles. Mais lorsque la débutante est dans le cas de dire comme dans la comédie, « ma figure est ma fortune, » il faut quelque chose

d'un peu moins tendu. La toilette doit être plus pimpante (qu'on nous pardonne cette expression bourgeoise), les manières plus libres, les danses plus prolongées après souper, qu'il ne convient aux héritières dont la confiance s'appuie sur de bonnes terres ou sur leurs trois pour cent. Quant à celles qui, sans être riches, ne sont pas non plus très-belles, et qui par conséquent ont un jeu désespéré à jouer, elles feront bien de danser plus long-tems encore. Vers deux heures et demie, la prudence est endormie et l'étourderie veille. A cette heure magique, comme dit le poète, un fat peut se commettre assez pour qu'un chaperon soit en droit d'aller le lendemain lui demander quelles sont ses intentions précises. Toutefois cela exige une prudence prodigieuse. Si le mari n'est pas enlevé par cette démarche et comme par un coup de main, la pauvre jeune personne ne passera plus que pour une petite coquette, et jamais elle et le mariage ne se combineront dans la même idée. Il y a toujours une grande abondance de mères avisées qui ont un art admirable pour relever toutes les inconvenances commises, dans un marché où chacun est occupé à faire valoir sa marchandise et à décrier celle des autres.

« Lorsque vous entrez dans un salon, disait Mme Geoffrin à un débutant, que votre vanité fasse la révérence à celle des autres, si vous voulez avoir quelque succès dans le monde. » Ce principe peut convenir à Paris, où les femmes ne jouent guère de rôle que lorsqu'elles sont établies; mais si un chaperon les prenait pour guides, parmi nous, ou les laissait prendre à sa pupille, il remplirait fort mal son mandat. Loin de chercher à caresser la vanité des autres, il doit s'appliquer sans cesse à en triompher, et chaque fois que cela est nécessaire, fouler impitoyablement aux pieds ses compétiteurs. Si,

par exemple, sa pupille chante bien, il faut qu'il s'arrange de manière à lui assurer tout le monopole du piano, quand bien même il serait nécessaire, pour cela, de réduire au silence Mme Pasta elle-même. Que si au contraire elle ne sait pas chanter, le chaperon n'hésitera pas au besoin à interrompre même Mlle Sontag, pour proposer une walse ou une charade en actions. Il violera sans scrupule l'ordre des préséances et toutes les règles de l'étiquette pour placer sa protégée à une partie de plaisir, dans la voiture et à côté de la personne qui conviendra. Si l'homme qu'il faut séduire a du penchant pour une autre belle avec laquelle il cause, le chaperon rompra le tête-à-tête par un mouvement bien concerté, et poliment ne lui donnera de trève, que jusqu'à ce qu'il l'ait mis en contact avec l'objet de ses sollicitudes.

Rien n'est aussi désagréable pour un chaperon, que de voir sa charge lui rester long-tems sur les bras; si, après un hiver ou deux, rien n'est terminé, il n'y a plus d'autre parti à prendre qu'à changer de scène. Une dépense considérable devient alors indispensable. C'est le cas d'acheter un élégant équipage; de prendre une belle villa; d'y donner des fêtes brillantes; en un mot de faire le plus d'éclat possible. La seule chose à craindre, c'est que la banqueroute ne précède l'hymen. Lorsqu'elle menace, il faut alors quitter l'Angleterre pour voyager. C'est une chose merveilleuse à quel point les jeunes Anglais sont disposés à se marier à Rome ou à Florence. Il ne s'y trouve pas de clubs, de courses de chevaux pour occuper leurs loisirs. Tout ce qu'un chaperon habile a à faire, quand une fois il a jeté son dévolu sur l'un d'eux, c'est d'empêcher qu'il ne tombe dans les lacs des sirènes de coulisses, ou des comtesses continentales de quarante ans, car ces dernières surtout ne lâchent plus prise.

Toutefois le chaperon, quelle que soit son habileté, ne peut pas tout faire, et quelques agrémens personnels dans sa protégée l'aideront beaucoup. Quand une fois une jeune fille devient à la mode, elle est invitée à toutes les fêtes, et remarquée par les hommes les plus en crédit dans les salons. Le suffrage de ces derniers pèse davantage près des célibataires qui veulent cesser de l'être que tous les charmes du monde. Il y a certains individus dont les éloges ou les attentions établissent tellement la réputation d'une femme, que leur *fiat* est un arrêt du destin. Mais leurs suffrages ne sont pas obtenus sans beaucoup de peine et de sacrifices. Faut-il le dire? on a vu des tantes dévouées aux succès de leurs nièces accueillir elles-mêmes les vœux de ces messieurs, afin qu'ils fussent favorables à celles qu'elles protégeaient. Mais un pareil dévouement, un peu immoral de sa nature, est nécessairement assez rare, et nous nous garderons bien d'engager à l'imiter. Il n'est pas nécessaire que ces hautes puissances de nos salons veulent elles-mêmes se marier. Au fond elles ne possèdent pas toujours tous les ingrédiens nécessaires pour rendre un mariage heureux; à quelques égards elles ressemblent à ces curés de campagne qui servent de guides de poste, et qui vous indiquent des routes qu'ils ne prennent jamais. C'est la gloire d'un chaperon d'avoir à sa suite ces arbitres suprêmes du bon ton et de la mode; et, avec leurs avis et leur aide, ils obtiennent bientôt un prompt établissement pour leurs protégées. Lorsqu'ils ne sont pas parvenus à les concilier, leur tâche est hérissée d'obstacles et d'embarras de tout genre.

Mais il serait impossible de détailler tous ces obstacles dans le cours de cet article. Il nous suffira de dire que, pendant l'exercice de ses fonctions, il n'y a pas d'exis-

tence aussi dépourvue de plaisir, pas de servitude accompagnée de plus de soins que celle d'un chaperon; et nous pourrions ajouter qu'il n'y en a pas non plus de moins récompensée. D'abord quand on l'aime, on ne l'aime que pour soi et jamais pour lui. Puis il provoque des inimitiés implacables, en sauvant d'elle-même une jeune fille imprudente, et en déconcertant les projets d'aventuriers intéressés; et lorsqu'à force de peines il est parvenu à consommer un mariage convenable, l'heureuse et ingrate lady ne lui en sait aucun gré, car elle regrette le beau lieutenant irlandais, son ami de cœur, qu'elle eût voulu épouser. Ce n'est donc pas merveille qu'un bon chaperon soit un *rara avis*. C'est à peine si la tendresse d'une mère suffit pour lui faire supporter toutes les peines d'une tâche aussi difficile; mais combien peu il en est, parmi ces dernières, qui possèdent toutes les conditions nécessaires, d'adresse, de rang, de fortune, pour pouvoir mettre leur bonne volonté et leur zèle à profit!

(*New Monthly Magazine.*)

SCÈNES DE LA GUERRE DE LA PÉNINSULE.

Dans une des pièces du palais de Hampton-court, appelée le Salon de la Reine, on voit une immense peinture qui couvre trois côtés de cette vaste salle : elle ne représente cependant qu'un seul sujet, le *Triomphe de César*; mais on pourrait le diviser en plusieurs tableaux séparés. C'est le plus grand ouvrage et le chef-d'œuvre d'André Montegna, qui le composa à Padoue, il y a environ quatre cents ans.

La même pièce renferme encore deux petits tableaux de Ricci, placés au-dessus des portes, et parfaitement éclairés par les croisées voisines. Dans l'un on voit une femme agenouillée aux pieds de Jésus, et baisant un pan de sa robe : on l'appelle *la Sainte-Femme*. Je lui aurais plutôt donné le nom de *la Cananéenne*; car, à la vivacité de son action, on est tenté de s'écrier avec Jésus : « O femme! votre foi est grande. » L'autre tableau représente *la Samaritaine*, assise au bord du puits, les yeux fixés sur le Seigneur; elle l'écoute avec attention. Un calme profond, une douceur ineffable sont empreints sur toute la personne du divin prédicateur; sa vue émeut comme si on l'entendait parler. Cependant le tableau de *la Sainte-Femme* l'emporte encore par la beauté de l'expression et de l'exécution; tout y respire et la foi la plus vive et la divine compassion du Sauveur.

Le hasard n'avait pas dû opérer seul le rapprochement si heureux de la pompe orgueilleuse et barbare du triomphe romain et de ces belles et saintes compositions. Il semblait que les paisibles conquêtes de l'amour divin ne se fussent jamais montrées sous un jour plus favorable : c'était un vaste champ ouvert à la pensée. La peinture du triomphe de César remplissait le Salon de la Reine, comme le bruit de ses victoires a rempli l'univers. Je croyais entendre le choc des armes, le roulement des chars, les chants de triomphe de la foule enivrée, qui, mêlés aux sons des trompettes, étouffaient les gémissemens des captifs. Les deux petits tableaux de Ricci couvraient à peine le dessus des portes, mais combien ils parlaient à l'ame et faisaient sentir le néant et la vanité des choses humaines !

Mais ce n'est point pour décrire le palais de Hampton-court que j'ai pris la plume : ses diverses collec-

tions suffiraient seules pour remplir des volumes; c'est dans l'intention de répéter une histoire que j'ai recueillie en ce lieu même de la bouche d'un ancien militaire.

J'étais encore arrêté dans le salon dont je viens de parler, lorsque j'y vis entrer un vieillard, qu'à son air imposant et à sa démarche militaire je jugeai devoir occuper un rang distingué dans l'armée. Ma présence paraissant le contrarier et l'empêcher de se livrer à ses réflexions solitaires, ainsi que j'aime à le faire lorsque j'examine des tableaux, je passai dans une autre pièce, à la grande satisfaction du cicérone qui m'accompagnait, et dont j'avais presque épuisé la patience.

Peu après m'être assis à l'ombre dans le jardin, je vis l'étranger se diriger vers moi, sans doute dans l'intention de reconnaître ma politesse; il me salua, et s'établit silencieusement sur le même banc, mais à quelque distance, et la tête tournée d'un autre côté. Plongés chacun dans nos réflexions nous gardâmes un long silence, que je finis par rompre, en lui demandant s'il n'avait pas été frappé comme moi des deux tableaux de Ricci, et de la manière dont ils contrastaient avec l'immense peinture d'André Montegna? J'avais, sans y songer, touché la corde sensible de son cœur : « Ah! monsieur, me répondit-il avec émotion, j'ai reçu, j'ai senti et j'ai remercié Dieu de la leçon qu'il a bien voulu me donner, quelle qu'en fût l'amertume. C'est avec l'aide de tels secours que je parviens à fournir ma triste carrière, en m'avançant de jour en jour vers le ciel : ce salon m'a fait faire quelques pas de plus. J'ai beaucoup vécu dans les camps; j'ai pris part à bien des victoires, traversé en triomphe des villes conquises, porté des toasts au son de l'artillerie et des trompettes; j'ai dansé à des bals décorés de lauriers. Amant enthousiaste de la gloire,

j'en fus bien traité ; j'ai acquis de la renommée, un rang, des décorations, et j'ai reçu quelques blessures : la gloire m'a fait une large part de tout ce qu'elle peut donner ; mais que sont des honneurs pour un cœur brisé par le chagrin !

» Monsieur, je vis seul sur cette terre devenue entièrement déserte pour moi. Il y a peu d'années qu'il n'en était pas ainsi ; j'aimais et j'étais aimé d'un brave et bon jeune homme que j'avais adopté pour fils..... » Ici il s'arrêta, non pas qu'il manquât de voix, mais il n'osait achever.

« Monsieur, lui dis-je, je suppose que Dieu vous l'a enlevé. — Oui, monsieur, reprit-il d'un ton de voix plus ferme et avec chaleur ; Dieu me l'a enlevé très-jeune, extrêmement jeune. Je ne doute pas, comme le dit le *livre de la Sagesse*, que ce ne soit pour lui éviter la souillure du mal. — Oserais-je vous demander de me conter cette courte histoire ? — Oui, monsieur ; elle est courte en effet, et douloureuse : vous la saurez tout entière.

» Je suis un vieil officier, au service depuis quarante ans ; j'y étais entré dès mon enfance. Sans parens, ayant perdu mes amis les plus intimes et presque tous mes frères d'armes, il y a plusieurs années qu'à la suite d'un commandement que j'avais eu dans les Indes occidentales je revins dans ma patrie. Comme j'étais sans emploi, j'allai passer un hiver à Bath, où l'on me dit que je trouverais un grand nombre d'anciens officiers, dont la société devait convenir à un militaire retiré. Cependant, comme je n'aimais ni le whist, ni les longues histoires, et que je rentrais tous les jours chez moi ennuyé du jeu et fatigué des mêmes récits, je résolus de me retirer à la campagne. Après avoir parcouru les environs de Londres, j'y louai,

à cinq milles de distance, une maison agréablement située, dans le joli village de Freshford. Je devins tout ensemble jardinier, chasseur, pêcheur; je lus, et c'était presque la première fois de ma vie. Je fis la connaissance de quelques campagnards, et me liai d'amitié avec le ministre de la paroisse, parfait honnête homme, bon mari, bon père, excellent cœur, bonne tête, avec un regard plein d'onction, vrai chrétien, prêchant d'exemple, la voix sonore, avec une gaîté douce et égale, comme celle de l'innocence. Il avait une nombreuse famille; des filles et des garçons de tout âge, de toute grandeur, tous beaux et bons, toujours dansant, toujours chantant, surtout lorsqu'ils allaient à la rencontre de leur père; tous pleins de santé, de gaîté et riches..... d'espérances.

» J'entrais et sortais du presbytère, quand et comme il me plaisait; j'y trouvais toujours du contentement. Henri Hardent, le fils aîné de la famille, jeune homme d'environ dix-neuf ans, devint bientôt mon favori. Il était plein d'ame, de vie et de gaîté. J'appris plus de choses dans son entretien, que je n'en savais avant de le connaître; ses questions me contraignaient à penser et à réfléchir sérieusement pour lui répondre. En l'étudiant lui-même, je renaissais à la jeunesse, ou plutôt je vivais pour la première fois, car ma vie s'était écoulée sans que j'y fisse attention. Ce jeune homme me flattait innocemment, par son profond respect pour la profession que j'avais exercée toute ma vie, et les services que j'avais rendus. Nous étions inséparables; nous nous promenions, nous jardinions ensemble; lorsque nous revenions de la chasse ou de la pêche, c'était toujours Henri qui rapportait le plus de gibier ou de poissons. Mes domestiques lui souhaitaient la bienvenue en souriant, mes chiens accouraient au-devant de lui avec des transports

de joie. Francis, mon vieux nègre, avait coutume de dire : « Massa, jamais si heureux auparavant, pourvu que cela dure ! » Telle était l'humeur de cet homme ; il avait été converti à la Jamaïque par une mission de Moraves ; j'en faisais beaucoup de cas, quoique je le traitasse de méthodiste. Le pauvre Francis ne respirait que pour convertir son maître. Je l'ai perdu aussi. Je fis alors peu d'attention à ce qu'il disait, mais combien j'y ai pensé depuis !

» Henri me pressait souvent d'obtenir de son père la permission d'embrasser la carrière militaire, et d'employer mon crédit auprès du gouvernement, pour lui procurer une commission. Mais il était peu vraisemblable que son père cédât jamais à ses désirs, parce qu'il avait d'autres vues sur lui, sans un de ces événemens qui décident quelquefois de notre destinée. Un soir qu'assis sur la pelouse devant le presbytère, entouré de ses heureux habitans, je contemplais leurs plaisirs, le vieux Francis parut à la porte, accompagné d'un postillon couvert de sueur et de poussière. Il me remit une dépêche, que je jugeai devoir être officielle à la grandeur de ses dimensions : en effet, le général en chef de l'armée d'Espagne m'écrivait en peu de mots qu'il avait le plus pressant besoin de mes services, et m'appelait auprès de lui pour commander une de ses divisions ; je trouvai aussi mon brevet sous la même enveloppe. Cet événement produisit une grande sensation dans notre petit cercle ; on sait que tout ce qui est imprévu émeut, surtout les femmes, et la mère et les filles prirent plus d'intérêt à mon départ, qu'un vieux célibataire comme moi n'avait lieu de l'espérer. Les yeux surpris des enfans étaient fixés sur le postillon, son cornet, son fouet, sa veste rouge ; ils se reportaient ensuite sur moi avec une expression si marquée,

qu'on eût dit que cette soirée ne sortirait jamais de leur mémoire. Le pasteur me considérait en silence avec des yeux humides. Henri saisit cette occasion si favorable de renouveler ses instances auprès de son père, et le pressa d'acquiescer à ses désirs avec une chaleur d'ame irrésistible qui me faisait éprouver une émotion délicieuse. Je promis de lui obtenir un brevet et de le prendre avec moi. Le père donna son consentement en souriant à travers ses larmes, et dit que ses plus fortes objections contre une carrière si périlleuse étaient levées, puisque je devenais le guide et le protecteur de son enfant, et qu'Henri avec moi serait en sûreté. Ce dernier mot me frappa au cœur comme un sinistre présage. Je me levai et fis à la hâte de tendres adieux à toute la famille : il fut convenu qu'Henri me suivrait à Londres dans peu de jours et que de là nous partirions ensemble pour la Péninsule. Le lendemain matin je quittai le village.

» Le dixième jour après mon départ, le bateau qui devait ramener au rivage le tendre père d'Henri se sépara de notre frégate. Les yeux fixés l'un sur l'autre, il semblait que les tristes regards du père et du fils ne pussent se détacher. Un vent léger gonflait lentement la voile ; mais bientôt il fraîchit, et notre marche devint si rapide, que le bateau, que nous ne distinguions déjà plus que comme un point noir, disparut tout-à-fait à l'horizon. Nous passâmes si près de l'île de Wight, que nous voyions courir parmi les rochers une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles, dont les accens joyeux parvenaient jusqu'à nous. J'en éprouvai de la tristesse : pour rien au monde je n'eusse voulu enlever du milieu d'eux un second jeune homme comme Henri.

» La nature avait tout fait pour lui ; son courage était sans bornes comme son ardeur et ses espérances. Il s'a-

bandonna pendant le reste du jour à cette douce tristesse qui suit la première séparation de la famille et de son pays; mais il reprit dès le lendemain toute sa sérénité. L'œil fixé sur l'avenir, sans retour vers le passé, son but était l'honneur. Il devait revenir avec des lauriers, une croix et une blessure qui ne le défigurât pas trop, car Henri tenait à sa beauté; il eût même sacrifié son bras gauche, une manche pendante n'étant pas dépourvue de grâce : tels étaient les rêves dont il m'entretenait pendant la traversée. Nous débarquâmes, et ne perdîmes pas de tems, afin de rejoindre l'armée avant qu'elle eût commencé ses opérations.

» Cher enfant ! je le vois encore bondir sur le cheval andaloux qu'il dirigeait avec tant de grâce et d'aisance, et se figurer la brillante chimère d'un premier combat. « *Viva el rey Fernando!* » criait-il aux muletiers et aux paysans que nous rencontrions sur la route. J'aimais sa vive gaîté, lorsque, pendant les haltes, assis sous un arbre ou abrités par un rocher, nous étalions nos provisions de viandes froides. Le col déboutonné, sa tête paraissait encore plus belle ; ses cheveux blonds accompagnaient avec élégance son front blanc et ses yeux bleus saxons : son rire avait tant d'innocence ! Ah ! monsieur, j'ai perdu le charme de ma vie.

» On s'attendait à combattre le lendemain du jour où nous atteignîmes l'armée. Je me rappelle encore les diverses sensations qui se peignirent tour à tour sur la physionomie mobile d'Henri, ses remarques et ses questions en approchant du bivouac. Tantôt nous rencontrions de longs convois de mulets pesamment chargés, ou d'autres qui s'en retournaient à vide; tantôt c'était une troupe de fantassins, brûlée par le soleil, trempée de sueur et couverte de poussière, ou des cavaliers dispersés dans la

campagne, qui revenaient chargés de fourrage. Les yeux d'Henri se tournaient avec compassion sur les charrettes remplies de blessés qui passaient près de nous. Je le vis tressaillir à la vue d'un détachement de prisonniers français; la tristesse pleine de fierté d'un officier mêlé dans leurs rangs attira toute son attention, et il s'arrêta pour le saluer d'un air où se peignait tous les sentimens de son cœur. Nous rencontrâmes aussi quelques escadrons de hussards, qui, après avoir escarmouché toute la journée, retournaient à leurs corps de réserve. Leur chef, un de mes plus anciens amis, vint à moi; après nous être embrassés, il me dit, en parlant des ennemis: « Ils » s'avancent vers nous, ils sont très-forts; et je présume » qu'ils nous attaqueront demain. » A l'air dont il s'exprimait, on pouvait supposer qu'il annonçait simplement l'arrivée d'un convoi de chariots. Le sang-froid, ou, pour mieux dire, l'insouciance d'un guerrier qui avait combattu toute la journée, et qui devait combattre le lendemain, causait à Henri une grande surprise, qui dut augmenter encore par le récit des exploits de ce vieux militaire. « Nous les avons coupés; ils faisaient bonne » contenance, mais nous étions les plus forts. » Et sa réponse, lorsque je lui demandai s'il avait perdu beaucoup de monde : « Environ quarante chevaux, deux officiers » et quelques hommes. » Puis il remit dans sa bouche la pipe qu'il en avait ôtée pour me parler, et reprit lentement sa marche comme un homme accablé de fatigue.

» Le désappointement d'Henri égalait sa surprise. Jusqu'alors il s'était peint la guerre sous les couleurs les plus poétiques; mais, pour le vétéran familiarisé avec elle, ce n'était plus qu'un métier qu'il trouvait souvent bien pénible. C'est ainsi que tout change d'aspect pour les soldats comme pour les autres hommes; la guerre a

ses triomphes, ses plaisirs, des momens de transports inexprimables que l'imagination ne peut exagérer; mais ils appartiennent à la jeunesse, c'est à son œil de feu d'en exprimer l'enivrement.

» Il était avantageux et même nécessaire qu'Henri fît ses premières armes sous le drapeau de son régiment; j'avais pris en conséquence la résolution de m'en séparer, et c'était avec chagrin : lui aussi paraissait fort contrarié de combattre à pied, et surtout de me quitter, quoique mon influence dût lui assurer les égards de ses chefs et de ses camarades, puisque son régiment faisait partie de ma division. Après m'être rendu à la tête de mes quartiers pour recevoir mon commandement, et les rapports qui m'étaient nécessaires de l'officier général qui en était chargé, je présentai Henri à son colonel, vieil officier blanchi sous le harnois, toujours prêt à s'irriter contre les jeunes gens destinés à faire partie de l'état-major. En dépit de ma présence et de l'heureuse physionomie de mon protégé, la réception fut peu gracieuse; le cœur brûlant de mon pauvre Henri en parut glacé. Cependant, ayant fait part au colonel du désir qu'il avait d'être admis dans les rangs de son corps pour combattre le lendemain, la mauvaise humeur du vieillard s'évanouit en un clin-d'œil. « Jeune homme, dit-il, en prenant la main » d'Henri avec cordialité, et en lui montrant le drapeau » qui s'élevait au centre de sa ligne, il y a trente ans » que je le portais au combat pour la première fois; vous » le porterez demain, et, s'il plaît à Dieu, on verra le » drapeau du vieux corps au chemin de l'honneur et de » la victoire. — Colonel, dis-je au brave officier, il dor» mira près de lui ce soir; » et j'emmenai Henri souper avec moi. Notre repas fut souvent interrompu par des aides-de-camp, des chefs de corps et d'autres militaires,

qui venaient me visiter sous l'arbre qui nous servait d'abri, le seul qu'on aperçût dans toute l'étendue de la ligne que nous occupions, où l'on ne voyait d'ailleurs ni maison ni cabane, pas même une tente.

» L'heure qui s'avançait nous permit enfin de jouir d'un peu de solitude; je fis remarquer à Henri que notre armée était formée en bataille sur des coteaux qui commandaient la plaine, et présentaient des emplacemens favorables pour l'artillerie; mais qu'ils descendaient vers l'ennemi par des pentes douces qui ne pouvaient arrêter ni la marche de l'infanterie, ni celle de la cavalerie. Nos bataillons reposaient alors en silence, tandis qu'on entendait dans la plaine un murmure confus occasioné par l'arrivée des puissans renforts qui rejoignaient l'armée française campée au-dessous de nous.

« Si je succombe, me dit Henri au moment de nous » séparer pour aller rejoindre son régiment, dites à ma » famille combien j'étais reconnaissant du choix qu'elle » m'avait permis de faire; apprenez à mon père que je » n'ai pas oublié un seul jour la prière qu'il me fit en me » quittant. J'aime ce monde et ce qu'il renferme, trop » peut-être; j'aime... » J'arrêtai ses pieuses réflexions. « Henri, lui dis-je, vous vivrez long-tems pour aimer » votre famille et en devenir l'honneur, ainsi que celui » de votre pays; » et, lui pressant la main avec tendresse, je le laissai partir.

» Les nuits d'été sont courtes, et l'aurore annonça bientôt l'approche d'une belle journée. Lorsque les vapeurs de la rosée suspendues au-dessus de la plaine furent dissipées, on distingua l'armée ennemie formée en colonnes d'attaque, avec des masses de cavalerie sur ses flancs, et des pièces de campagne placées entre ses colonnes pour protéger leur marche.

» En galopant sur le front de ma première ligne, j'aperçus Henri; il portait le drapeau de son régiment. Ses traits étaient animés par l'enthousiasme que lui inspirait le spectacle imposant de l'armée ennemie. Nos yeux se rencontrèrent; je le vis pâlir et ses lèvres trembler. J'étais, au milieu de tant d'hommes rassemblés, le seul qui le connût lui-même et les êtres qu'il chérissait le plus; mais à l'instant même, honteux de sa faiblesse, ses joues se couvrirent de rougeur, et ses traits reprirent toute leur fierté.

» La position de l'armée anglaise offrait une ligne très-étendue, dont ma division formait le pivot; la moitié de cette division était déployée sur la crête du coteau, et l'autre moitié, placée en réserve, était formée en masses compactes. Les Français, au lieu de commencer l'attaque comme nous nous y étions attendus, posèrent leurs fusils en faisceaux, et s'assirent sur le gazon pour déjeuner. Contraints d'imiter leur exemple, nos soldats mangeaient avec humeur leur biscuit, en maudissant les lenteurs de l'armée ennemie. Nous restâmes oisifs encore quelques heures; mais, vers midi, nous nous aperçûmes que des aides-de-camp se portaient sur plusieurs points; nous vîmes les fantassins reprendre leurs fusils, les cavaliers remonter à cheval. A midi juste, une salve d'artillerie annonce l'attaque, les colonnes s'ébranlent et s'avancent au pas de charge : leur principal effort se porte sur ma division; elles sont reçues à la baïonnette et par le feu de la mousqueterie; elles sont repoussées et reviennent à la charge. L'artillerie se fait entendre à droite et à gauche, le combat est devenu général. On n'aperçoit plus que confusément, à travers la fumée, les masses qui s'entrechoquent, les reflets des rayons du soleil et les torrens de lumière vomis par les bouches à feu.

» La victoire se déclara pour nous ; j'achevai avec mes réserves la destruction des régimens français qui avaient commencé l'attaque. Le général en chef, témoin de l'effort que nous avions soutenu et de nos succès, vint à moi, et, me serrant la main avec transport, il loua hautement la conduite de mes braves soldats et la mienne ; et, continuant avec nous la poursuite de l'ennemi, il nous ordonna, après une heure de marche, de nous reposer le reste du jour. Je retournai alors sur le champ de bataille pour remplir envers amis et ennemis les devoirs de l'humanité. Henri me revint tout d'un coup à l'esprit ; je n'imaginai pas qu'il pût lui être arrivé le moindre accident, je ne songeai qu'à partager avec lui les lauriers de la journée. Ma division avait enlevé à l'ennemi un aigle, trente pièces d'artillerie et deux mille prisonniers. Dans mon ivresse je m'apercevais à peine du spectacle affreux que j'avais sous les yeux : mes régimens avaient beaucoup souffert ; mais qu'ils étaient bien vengés !

» Je distinguai, sur le lieu même où nous avions combattu, mon vieux nègre Francis qui tenait par la bride le cheval andaloux d'Henri ; je l'avais laissé auprès de ce jeune homme, car autrement il m'eût suivi partout. Sa vue augmenta ma sécurité ; je mis mon cheval au galop : au moment où j'arrivai, je l'arrêtai à peine assez à tems pour l'empêcher de fouler le corps nu d'Henri ; un drapeau brisé, couché près de lui, portait les marques sanglantes des mains qui l'avaient défendu.

» Je devins froid comme la mort ; cette jeune plante enlacée autour de mon cœur lui communiquait sa sève, maintenant il est desséché comme elle. Alors s'évanouirent les illusions de la victoire et celle du bonheur terrestre que je me promettais ; je vis dans toute son hor-

reur le spectacle offert par le champ de bataille, des morts, des mourans, de malheureux blessés, qui imploraient des secours : la guerre est vraiment l'œuvre du démon. Je n'eus pas le tems de me livrer à mes pensées; ma douleur demeura, en quelque sorte, suspendue, en apprenant que l'ennemi avait repris de nouvelles positions, d'où le général en chef était résolu de le déloger avant la fin du jour. Je rassemblai à la hâte les débris de mes vieux régimens; les lèvres de mes soldats, noircies par leurs cartouches, leur donnaient un aspect terrible : ils combattirent avec autant de courage et de succès que la première fois, et je reçus une blessure qui me mit dans l'impossibilité de servir le reste de la campagne.

» Ce fut la première fois de ma vie que l'idée de mon salut me vint à l'esprit. Mon nègre Francis fut l'humble instrument dont Dieu se servit alors, avec ce livre que je porte toujours sur moi : il appartenait à Henri qui le relisait sans cesse; il est encore taché de sang. Le misérable qui dépouilla son corps l'avait jeté de côté ; Francis l'avait ramassé et me le remit. » En disant ces mots, l'étranger me montrait une petite Bible de poche où je lus sur la première page le nom d'Henri Hardent, et au-dessous, « donnée par sa mère le jour où il eut douze ans accomplis. » Sur une feuille blanche était écrit ce passage des *Proverbes :* « J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me cherchent de bonne heure me trouveront. » Les croix, les notes dont ce livre était rempli, montraient combien il avait été lu et médité. « Vous voyez, monsieur, que j'ai trouvé le véritable remède pour mes maux ; j'étais comme l'enfant qu'on vient de sevrer : rien ne pouvait calmer ma douleur que l'espérance d'un heureux avenir. Cependant, si je vois des parens pleurer un de leurs fils, ou si une belle fille porte sur son visage l'empreinte d'un pro-

fond chagrin, je les interroge dans le fond de mon cœur. « N'avez-vous pas confié votre fils ou votre amant à un » imprudent vieillard pour le conduire à la guerre? » Quoi qu'il en soit, je fus long-tems avant de pouvoir me maîtriser sur ce sujet. »

Pénétré de son récit, j'allais proposer au vieil officier d'achever ensemble le reste de la journée; mais, au bruit que faisaient les sabres traînans d'une garde de hussards à pied, il se leva à la hâte, et, reprenant son livre, il me fit signe de la main et sortit.

(*Polar Star.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Hauteur du mont Ararat. — Nous n'avions jusqu'à présent que de fausses notions sur cette montagne célèbre. On la croyait beaucoup moins élevée qu'elle ne l'est réellement, quoique sa position isolée doive la montrer avec plus d'avantage que les pics superposés à de hautes chaînes, qu'ils ne surmontent que très-rarement d'une hauteur de plus de 3,000 mètres. Dans les Alpes, le Mont-Blanc se présente aussi majestueux que le Chimboraço des Andes, quoique le géant des montagnes d'Amérique surpasse de 1,600 mètres le colosse de l'Europe. En Asie, le fameux pic de Dhawalagari (1), de plus de 8,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, ne se présente isolé que lorsque l'observateur est parvenu à la hauteur de plus de 4,500 mètres, à peu près au niveau du sommet du Mont-Blanc, de manière que son aspect n'étonne pas davantage que celui de ce mont devenu si fameux en Europe. On n'a point mesuré la hauteur de la base qui supporte le mont Ararat; mais rien n'autorise à supposer qu'elle soit aussi élevée que celle du village de Chamouni, rendez-vous des curieux qui visitent le Mont-Blanc. Quant à la hauteur de la montagne

(1) Voyez, dans le 19e numéro, le voyage à l'Himalaya.

arménienne, nous allons la trouver dans une lettre de M. le professeur Parrot, de l'académie de Pétersbourg, adressée à M. Sankowski.

23 septembre 1829.

« Vous serez sans doute satisfait d'apprendre que nous sommes établis dans le couvent de Saint-Georges, au pied du mont Ararat : ce lieu convient à merveille pour en faire le centre de nos excursions scientifiques. Nous avons déjà fait deux tentatives pour atteindre le sommet de ce mont fameux. La première ne nous conduisit qu'à 13,000 pieds français d'élévation au-dessus de la mer (4,219 mètres), et l'extrême roideur de la pente que nous avions résolu d'escalader nous contraignit à différer notre entreprise. Le 18 septembre, nous la reprîmes avec une plus ferme résolution sur une autre face de la montagne qui, autant que l'on puisse en juger de loin, paraissait plus accessible. J'étais accompagné de M. de Behaguel, et de M. Schinman, jeune religieux du couvent d'Etchmiadzin, plein de courage et de résolution : nous avions de plus trois soldats et cinq guides du pays. Nous nous établîmes sur la limite des neiges éternelles pour y passer la nuit : le lendemain, nous pûmes franchir un passage qui nous eût arrêtés infailliblement, s'il ne fût point tombé de neige pendant la nuit. Vers le midi, nous fûmes convaincus de l'impossibilité d'atteindre le sommet et de revenir dans la journée, tant le brouillard épais qui enveloppait la montagne retardait notre marche; nous fûmes donc contraints de revenir à la station de la nuit. Le désappointement que j'éprouvais provenait de la croyance généralement répandue, et que j'avais partagée, que cette montagne n'est pas d'une hauteur comparable à celle des sommets les plus

élevés dans l'ancien et le nouveau monde. J'étais bien loin de soupçonner que le point où nous nous arrêtâmes était à 15,000 pieds de France (4,868 mètres) au-dessus du niveau de la mer, et par conséquent plus élevé que le Mont-Blanc. Si le tems le permet, je prendrai ma revanche, avec une meilleure distribution des heures de la journée. Suivant mes calculs, nous avions encore à escalader 2,000 pieds de hauteur (649 mètres) avant d'atteindre le sommet de cette montagne qui surpasserait en élévation le plus haut pic des Cordilières. Au point où je me suis arrêté, j'ai fait planter une croix solidement enfoncée dans la glace, et qui la surmonte de 10 pieds : elle est assez grosse pour qu'on puisse la voir d'Érivan avec un télescope. J'y ai suspendu une inscription sur une lame de plomb assez épaisse pour résister long-tems à l'action des météores. Les curieux pourront y lire ce qui suit :

NICOLAO PAULI FILIO
TOTIUS RUTHENIAE AUTOCRATORE
JUBENTE
HOC SACRUM ASYLUM SACROSANCTUM
ARMATA MANU VINDICAVIT
FIDEI CHRISTIANIAE
JOHANNES FREDERICI FILIUS
PASKEWITSCH AB ERIVAN
ANNO DOMINI MDCCCXXVII.

Dangers de la navigation dans les hautes latitudes. — Les travaux du capitaine Parry et de ses dignes émules seront très-utiles à la géographie et aux sciences naturelles, mais ils ne procureront aucun avantage aux navigateurs. On n'ira point à la Chine par le détroit de Bhering, et les côtes septentrionales de l'Asie ne seront

visitées par des navires européens que bien rarement et dans des circonstances extraordinaires. En calculant sans timidité les chances périlleuses de ces navigations, et en les comparant à l'accroissement de bénéfices qu'elles promettent, on ne sera nullement tenté d'exposer ainsi sa vie et celle de l'équipage d'un navire, par le seul espoir d'un profit qu'une multitude de causes peuvent anéantir. Les spéculations du marin sont plus calmes que celles qu'inspire la vue de l'or et des mines abondantes en métaux précieux : on sait que les pluies continuelles et les pernicieuses qualités de l'air n'empêchaient point qu'une foule d'aventuriers n'allassent chercher, dans la province de Choco, les trésors que la terre y prodigue, et le plus souvent un tombeau. Toutefois, de peur que des navigateurs audacieux ou peu instruits ne prennent une trop haute opinion de ces passages au nord de l'Amérique, il ne sera pas inutile de remettre sous leurs yeux le récit du capitaine Warrens, oublié sans doute depuis longtems, et qui paraît n'avoir été qu'une leçon perdue, comme tant d'autres résultats d'une pénible expérience.

En 1775, au mois d'août, le capitaine Warrens commandait un vaisseau baleinier, dans le voisinage du Groenland. Il était au milieu de glaces flottantes, à 77° de latitude; la soirée était belle et calme. Il côtoyait un immense amas de glaces entassées et couvertes de neige, d'où quelques pics glacés s'élevaient à une grande hauteur. Le vent était si faible qu'il craignait de ne pouvoir se dégager assez promptement de ces masses flottantes qui se rassemblaient de plus en plus autour de son navire, et menaçaient de l'emprisonner. La nuit, ou, pour mieux dire, les dernières heures de cette journée, changèrent sa position; un vent violent, un orage de neige, un craquement épouvantable annoncèrent la rupture des

glaces. Une brume épaisse empêcha que l'on pût rien voir de ce qui se passait autour du vaisseau. Enfin, la tourmente cessa, et le capitaine vit avec satisfaction que son embarcation n'en avait point souffert. Les glaces amoncelées qu'il était forcé de côtoyer lui laissaient une multitude de passages libres, et, sans qu'il s'en fût douté, il avait traversé une de ces ouvertures, et franchi la barrière qui lui paraissait insurmontable. Un canal spacieux était ouvert devant lui; il se hâta d'en profiter.

Il avait à peine parcouru deux milles dans ce détroit ouvert si à propos, lorsqu'il y découvrit un autre navire. Le soleil brillait alors de tout l'éclat qu'il peut avoir dans ces parages, et une jolie brise soufflait du nord. Des glaces flottantes empêchaient encore que le capitaine pût voir distinctement ce compagnon de voyage qui paraissait fort en désordre; enfin, il lui fut possible de s'amarrer à un grand banc de glaces, de mettre une chaloupe en mer, et d'aller reconnaître ce bâtiment dont l'apparition était si étonnante.

Ce qu'il vit en approchant parut encore plus extraordinaire : le navire était ouvert sur le côté, personne ne paraissait sur le pont; une neige épaisse couvrait le tout. Ce fut en vain que l'on fit les appels accoutumés; aucune réponse ne se fit entendre. Avant de monter à bord, on crut voir près du grand mât un homme assis sur une chaise, dans l'attitude d'écrire. On monta sur le pont, on ouvrit l'écoutille qui était fermée, on approcha de cet homme que l'on avait entrevu du dehors, il ne changea point de position; on vit enfin que c'était un cadavre qui tenait encore à la main la plume avec laquelle celui qui l'avait animé écrivit, jusqu'au dernier moment, ses notes sur le journal du vaisseau. Une moisissure verdâtre cou-

vrait son visage et même ses yeux. Les dernières lignes qu'il avait tracées ne contenaient que ces mots : 1er *novembre 1762. Voilà 70 jours que nous sommes enfermés dans les glaces. Avant-hier, le feu nous manqua, et notre patron essaya vainement de le rallumer. Sa femme est morte ce matin...*

En sortant de ce lieu, ni le capitaine Warrens, ni ses compagons ne proférèrent aucune parole. On entra dans la chambre, et l'on y vit une femme couchée sur un lit; la contraction de ses membres était le seul signe auquel on pût reconnaître qu'elle avait perdu la vie; son visage exprimait une forte attention. Un peu plus loin, un jeune homme étendu sur le plancher tenait encore une pierre à fusil dans une main et un briquet dans l'autre; l'amadou était devant lui : à l'avant du navire, les matelots étaient morts dans leurs hamacs. Le cadavre d'un chien fut trouvé un peu plus loin; il ne restait plus ni vivres ni combustible. Le capitaine Warrens aurait voulu tout examiner dans cet effroyable lieu; mais les craintes superstitieuses de ses matelots l'en empêchèrent. Il emporta le journal de ce vaisseau, retrouvé d'une manière si imprévue, et dont rien n'indiquait plus le nom. A son retour en Angleterre, il parvint enfin à découvrir tout ce qui était encore mystérieux dans cette rencontre : il y avait alors 17 ans que ce malheureux équipage était parti pour aller périr au milieu des glaces du nord.

Durée relative de la plus longue nuit sur plusieurs points du globe. — M. Balbi nous a communiqué la note suivante sur la durée relative de la plus longue nuit dans plusieurs villes ou bourgades, depuis l'équateur jusqu'à l'île Melville.

Noms des lieux.	Latitude.		Durée de la plus longue nuit.	
	Degrés.	Minutes.	Heures.	Minutes.
Quito	0	13	12	0
Cayenne	4	56	12	16
Pondichéry	11	55	12	43
Cap Français, maintenant Haïti	19	46	13	16
Chihuahua, conféd. Mexicaine	28	40	13	49
Ispahan	32	24	14	14
Alicante	38	21	14	43
Carcassonne	43	12	15	15
Dijon	47	19	15	46
Paris	48	50	15	50
Arras	50	17	16	16
Dublin	53	31	16	46
Copenhague	55	41	17	15
Riga	56	57	17	46
Stockholm	59	20	18	15
Abo	60	27	18	44
Drontheim	63	24	20	0
Umeo	63	50	20	15
Arkangel	64	33	20	47
Uleo	65	03	21	15
Torneo	65	50	22	14
Enoutekies	68	30	45 jours.	
Wardhuus	70	22	66 jours.	
Cap Nord	71	2	74 jours.	
Ile Melville	75	0	102 jours.	

Naturalisation de la chèvre de Cachemire en Angleterre. — Depuis quelques années plusieurs essais ont été faits pour introduire dans les îles britanniques la chèvre de Cachemire, cette variété de la chèvre commune (ou peut-être une espèce particulière), dont la laine sert à fabriquer ces beaux schalls que l'Inde pouvait seule fournir au luxe de l'Europe. Ces schalls, comme on le sait, l'emportent sur ceux fabriqués avec les plus belles laines des autres pays, par la finesse du tissu, sa légèreté, sa

chaleur et la vivacité des couleurs. Il importait beaucoup à une nation aussi industrielle que l'Angleterre d'acclimater chez elle ce précieux animal. Le premier essai, qui fut tenté il y a plusieurs années, ne fut suivi d'aucun résultat : on était bien parvenu à faire arriver jusqu'en Écosse plusieurs de ces chèvres ; mais elles périrent toutes sans laisser de progéniture.

Deux agens qui avaient été envoyés de France en Perse, sous la protection de l'empereur Napoléon, pour acheter dans la province de Caspahan des chèvres de la vraie race de Cachemire, s'en procurèrent un grand nombre : et quoique beaucoup d'entre elles aient succombé dans leur longue marche jusque sur les côtes de l'Euxin, et dans leur traversée jusqu'à Perpignan, cependant M. Ternaux parvint à en faire arriver à Paris, en 1823, un troupeau assez nombreux. M. Tower qui, à cette époque, se trouvait dans cette capitale, en acheta quatre (deux mâles et deux femelles), et les fit transporter sans accidens jusqu'à sa propriété dans l'Essex.

Le sol du parc de Weald-Hall, où depuis elles sont toujours restées, est humide et dans une position très-découverte. Les chèvres y ont joui néanmoins d'une santé parfaite, et elles y multiplient si rapidement que le troupeau y est aujourd'hui composé de vingt-quatre têtes, y compris les quatre amenées primitivement de Paris, et dont une, déjà vieille quand elle a été achetée, a depuis cette époque produit chaque année un chevreau, et même a deux fois eu double portée. Celles dont les cornes se croisent sont regardées comme les meilleures en Perse, et déjà M. Tower en possède une qui présente cette conformation. Elles supportent facilement le froid, jouissent d'une bonne santé, et n'ont besoin d'abri que dans les tems les plus rigoureux. Pendant le printems, l'été et

l'automne elles paissent dans les champs comme les autres troupeaux, et se nourrissent des mêmes plantes. Durant l'hiver elles mangent du foin, et refusent les herbes des jardins; mais leur nourriture favorite est le genêt épineux (*ulex europœus*) qu'elles mangent avec plaisir sans être arrêtées par les nombreuses épines dont sont pourvues les branches de cet arbrisseau. Elles endommagent les plantations, mais ne leur sont pas plus nuisibles que les autres chèvres; elles portent de très-bonne heure, souvent même avant d'avoir un an accompli.

Leur toison est un mélange d'un poil long et gros, et d'une laine fine, mais courte. Cette dernière commence à se détacher en avril, et l'on peut la recueillir facilement et très-vite en peignant la chèvre deux ou trois fois avec un peigne semblable à celui que l'on emploie pour la crinière des chevaux. On entraîne en même tems, il est vrai, une grande quantité de longs poils, mais il est facile ensuite de les séparer.

Le mâle fournit environ quatre onces de laine par an, et la femelle deux, et comme il faut deux livres de laine, telle qu'elle est fournie par la chèvre, pour faire un schall de 54 pouces carré, il faudra environ 10 chèvres, tant mâles que femelles, pour obtenir la laine nécessaire à la confection d'un schall de grandeur ordinaire.

M. Tower a fait faire cette année, du produit de la laine de son troupeau, trois schalls qui, comparés avec des schalls de la fabrique de M. Ternaux, ne leur ont point été trouvés inférieurs.

Neige rouge des régions arctiques. — Les détails suivans, extraits d'une lettre d'un voyageur dans les mers du Nord, nous donnent l'explication de ce phénomène

si singulier que plusieurs savans n'ont pas craint de le révoquer en doute.

« Dans l'été de 1821, j'ai trouvé une occasion d'examiner avec soin cette substance qui excite tant d'intérêt parmi les naturalistes, et je suis très-surpris que les savans qui, les premiers, l'ont découverte, aient eu quelque doute sur sa nature et son origine.

» Le 24 juillet, tandis que notre vaisseau était entouré de tous côtés de glaces, près de l'île de Bushman, je dirigeai mes pas, avec deux de mes compagnons de voyage, vers la pointe de Sowallick, afin d'y chercher le fer météorique que l'on nous avait dit y exister. Nous fûmes désappointés sur l'objet de notre course; mais notre peine fut bien compensée par la rencontre que nous fîmes, pour la première fois, de cette espèce de neige rouge que le capitaine Ross a décrite.

» La pointe de Sowallick est formée par la saillie d'une colline dépendant de la haute chaîne qui constitue la côte de la Baie du Prince Régent. Le sommet de cette colline était parsemé de gros blocs de granit détachés évidemment, à des époques très-diverses, des masses énormes qui la dominent; tandis que le flanc, qui offre une pente douce vers la baie, était couvert de neige rouge. A cette vue, notre curiosité fut vivement intéressée; après un court examen, nous reconnûmes que cette couleur était sans aucun doute communiquée à la neige par une substance qui la recouvrait en partie. Cette substance y était répandue çà et là sous forme de petites masses ressemblant un peu à la cochenille en poudre, et entourées d'une teinte plus claire produite par la matière colorante en partie dissoute et étendue par la neige fondue.

» Pendant que nous faisions cet examen, nous observâmes que nos chapeaux et nos vêtemens étaient couverts d'une substance rouge semblable, et un moment de réflexion suffit pour nous faire reconnaître qu'elle était l'excrément de petits oiseaux (*alca minor*), qui volaient continuellement par myriades au-dessus de nos têtes, et dont les nids étaient cachés entre les grosses masses de granit qui couvrent en partie le sommet de la colline. Cette observation suffisait pour nous expliquer la coloration en rouge de la neige que nous avions sous les yeux, et nous ne conservâmes aucun doute sur ce point. La neige qui recouvrait le sommet des montagnes avait conservé sa blancheur ordinaire, et en effet elle se trouvait beaucoup plus élevée que les nids de ces oiseaux. Un ravin qui, à quelques distances de là, était entièrement rempli de neige, et ne laissait à découvert aucun endroit où ces oiseaux pussent placer leur nid, était uniformément blanc. Le 2 août, je pris terre au cap d'York où je remplis une bouteille de cette neige rouge, et où je ramassai une petite quantité de la matière colorante sur les rochers entre lesquels ces petits oiseaux font leurs nids. Mon intention était de les soumettre à l'examen de quelque naturaliste distingué ; mais mon rappel subit et un accident m'ont empêché de faire ce que je m'étais proposé. »

Préparation artificielle de la glace. — La physique offre deux moyens artificiels de se procurer de la glace. Le premier, qui consiste à favoriser l'évaporation de l'eau par le vide et par la présence de l'acide sulfurique, est à peine exécutable pour de petites quantités de glace. L'application en est impossible en grand, à cause surtout de la difficulté de se servir long-tems de la même

machine pneumatique. Le second, fondé sur la propriété qu'ont certains sels de se dissoudre très-rapidement dans l'eau, et dès-lors de produire une température d'autant plus basse qu'ils sont plus solubles, avait encore été peu étudié. M. Meylinck vient d'examiner ces divers sels sous ce rapport, et voici, après de nombreuses expériences, l'opération à laquelle il donne la préférence. Il fait un mélange de quatre onces de nitrate d'ammoniaque, de quatre onces de sous-carbonate de soude, et de la même quantité d'eau; il place ensuite au milieu de ce mélange réfrigérant le liquide qu'il veut convertir en glaces, renfermé dans un vase à parois minces. Par ce moyen, il a obtenu dix onces de glace en trois heures, tandis qu'avec un mélange de soude et d'acide hydrochlorique, il lui a fallu sept heures pour obtenir la même quantité de glace.

Voyage.

Excursion à Gœttingue. — M. Dewitg, citoyen des États-Unis d'Amérique, a publié depuis peu, dans sa patrie, la relation d'un voyage qu'il fit dans le nord de l'Allemagne en 1825 et 1826. Pendant son séjour à Gœttingue, il eut souvent l'occasion de s'entretenir avec les deux vétérans de l'université de cette ville. L'éloge qu'il en fait sera répété par toute l'Allemagne.

« Blumenbach a contribué plus qu'aucun de ses devanciers et de ses contemporains à illustrer le corps enseignant auquel il appartient : il tient, dans l'opinion des physiologistes allemands, le même rang que Cuvier a obtenu dans l'opinion des Français. L'impulsion qu'il a donnée aux études a rendu autant de services aux sciences

que ses travaux et ses écrits; du fond des provinces les plus reculées de l'Allemagne, la jeunesse accourait à ses leçons, et le professeur communiquait à ses élèves l'ardeur dont il était animé. Aujourd'hui même l'enthousiasme n'est point refroidi, et la physiologie, l'histoire naturelle, l'anatomie comparée, etc., sont cultivées avec autant de zèle que dans le tems où elles semblaient dominer toutes les autres études : les leçons du professeur sont toujours suivies avec le même empressement, faites avec autant de soin, plus intéressantes de jour en jour, en raison du progrès des connaissances; car l'infatigable Blumenbach est à l'affût de toutes les découvertes, et propage sur-le-champ celles dans lesquelles il a reconnu les caractères de la vérité. Ses nombreux ouvrages sont entre les mains des professeurs et des étudians, même hors de l'Allemagne. Rien de plus agréable que la conversation de ce vieillard dont le savoir est immense, la mémoire prompte et sûre, l'élocution pleine de feu. Tous les soirs, sa maison est ouverte à ses élèves, et sa famille contribue aussi à l'agrément de ces réunions, non moins intéressantes que profitables pour la jeunesse avide d'instruction dont Gœttingue est le rendez-vous.

» Le nom d'Eichhorn père est plus connu aux États-Unis que celui d'aucun autre professeur de cette université. En arrivant ici je ne savais que très-peu d'allemand, et cependant je parvenais à lire ses ouvrages; je les préférais à presque toutes les autres productions de la même université, entre lesquelles j'avais le choix. Quel que soit le sujet qu'il traite, il sait le montrer sous un aspect si nouveau, il y fait preuve d'une si étonnante sagacité, il discute avec tant de profondeur, que j'étais impatient de le voir; c'était, de tous les savans d'Allemagne, celui qui excitait le plus fortement ma curiosité.

Il était à mes yeux l'érudit le plus extraordinaire qui eût entrepris d'exploiter les richesses de la littérature orientale. Je ne me bornais point à la connaissance encore superficielle que j'avais pu acquérir de ses ouvrages ; j'essayais de deviner ses traits, de me faire une image de toute sa personne : comme je fus désappointé lorsque je vis devant moi un vieillard d'une courte stature, gros, ne ressemblant nullement à ce que j'avais imaginé! Il est d'une figure agréable, et je crois sans peine qu'il dut plaire aux demoiselles allemandes il y a quelque cinquante ans. De longs cheveux blancs comme la neige flottent sur ses épaules ; ses yeux saillans hors de leur orbite semblent annoncer des passions ardentes plutôt que des études profondes et de longues veilles. A l'âge de soixante-treize ans, il conserve les couleurs de la santé la plus vigoureuse, quoique sa démarche laisse apercevoir quelques signes de caducité. Il me reçut avec une cordialité aimable, et trouva le secret de me mettre sur-le-champ très à l'aise avec lui. Je remarquai qu'il ne se permettait point de lire une lettre de recommandation devant celui qui la présentait ; il se retirait dans son cabinet, et revenait après avoir lu. C'est sans doute un usage allemand. La conversation roula sur le ministre Villèle, les affaires de France, les progrès de la liberté en Europe, le pape et l'ultramontanisme. Le vieillard s'animait à mesure que les sujets dont on s'occupait devenaient plus importans. Il parlait avec enthousiasme de nos institutions, et prédisait que les grandes leçons que nous avons données au monde ne seraient point perdues. C'est aussi l'opinion de tous ceux qui pensent avec quelque générosité dans toute l'Europe.

» A cette époque, M. Eichhorn était professeur depuis cinquante-un ans. Ce fut dans l'université d'Iéna

qu'il fit son début; mais, quelque tems après, il remplaça Michaëlis dans la chaire qu'il occupe aujourd'hui. Il passe avec raison pour l'un des hommes les plus studieux dont on ait jamais fait mention, car il emploie, dit-on, à l'étude, seize heures au moins, et tous les jours. L'âge n'a point ralenti ses travaux; je le comparais à une belle colonne dorique respectée par le tems. Quant à ses habitudes sociales, c'est la franchise qu'on loue chez les anciens, jointe à la politesse moderne : il ne se contente point de se rendre agréable à ses hôtes; il veut les servir, leur être véritablement utile, sans ostentation, avec la plus affectueuse prévenance. Je n'ai jamais rencontré d'homme qui donnât une idée plus juste de ce qu'il faudrait nommer *un homme comme il faut.*

» Je ne puis assez faire l'éloge des réunions du soir à Gœttingue. Ce sont les Muses qui en font tous les frais. Les professeurs se réunissaient tour à tour les uns chez les autres pour entendre de la musique, goût général en Allemagne, ou pour s'y livrer à de doctes entretiens. Leurs femmes, qui ont conservé des habitudes toutes domestiques, y viennent avec leur tricot, leur ouvrage, et prennent à la conversation une part discrète; mais à la justesse des observations qu'elles font de tems à autre, on voit qu'elles pourraient y prendre une part plus active, si leur modestie naturelle ne s'y opposait. Ajoutez à l'agrément et à l'instruction de ces entretiens le charme qu'y ajoute la simplicité des vieilles mœurs allemandes, et vous pourrez vous faire quelque idée du plaisir qu'on y trouve. Dans les grandes villes où le savoir, au lieu d'être concentré comme à Gœttingue, est dispersé au milieu d'une vaste population, il serait presque impossible de trouver des réunions semblables. Quand les hommes supérieurs se présentent dans un salon, ils y

sont isolés au milieu de la foule des hommes nuls ou médiocres. Ils en reçoivent la loi au lieu de la donner. Ce n'est guère qu'à Gœttingue, à Iéna, et dans quelques autres villes universitaires, que le génie et le savoir se trouvent dans le monde à leur véritable place.

Industrie.

Grande route de Bristol à Glocester. — La route qui conduit de Bristol à Glocester, et par conséquent à toutes les grandes villes du nord de l'Angleterre, domine la campagne à une distance considérable. On découvre le bras de mer que forme la Saverne à son embouchure, les montagnes de Glanmorgan, Monmouthet Brecon, ainsi que leurs paisibles vallées et leurs riantes chaumières. A une distance plus rapprochée de la route s'étendent de vastes pâturages et des terres labourables, que l'industrieuse persévérance des habitans a conquis sur le fleuve : ils n'épargnent aucune dépense pour arrêter ses incursions annuelles, et trouvent la récompense de leurs travaux dans la fertilité du sol qu'ils parviennent à lui enlever. On aperçoit encore quelques vestiges du *trajectus* où les Romains avaient coutume de traverser la Saverne, quelques camps établis par ce peuple ou par les anciens Bretons dans la chaîne de forts, construite par Ostorius pour arrêter les perpétuelles invasions des habitans de la rive opposée. Cette chaîne commence à Weston dans le Somersetshire et finit à Breton dans le comté de Worcester. La ville de Thornbury, son château et sa cathédrale; les rochers escarpés et rouges qui bordent la Saverne; le cours de cette belle rivière, forment les traits principaux d'un paysage qui est aussi remarquable par sa beauté que par son étendue.

A peu de distance de la route et dans le voisinage d'un petit hameau, on aperçoit quelques vestiges d'un camp romain qui faisait partie de la chaîne dont nous avons parlé plus haut : ce camp avait une surface de trois acres environ; il était fermé par un épaulement de terre fort élevé, mais qui, n'étant point couvert par un fossé, ne pouvait opposer qu'une faible résistance. C'était probablement un poste d'observation qui avait une destination particulière. On voit dans les environs quelques traces presque effacées des voies romaines qui conduisaient de ce poste à ceux des villages voisins.

Peu d'années suffisent pour détruire jusqu'aux moindres vestiges des routes modernes; tandis qu'après quatorze siècles, malgré les ravages ordinaires du tems et les travaux de la culture, ces petites voies romaines qui avaient si peu d'importance se manifestent encore par des vestiges qui en rappellent le souvenir. Elles s'élevaient ordinairement beaucoup au-dessus du sol, ce qui leur a valu sans doute une durée si extraordinaire, tandis que nos routes, construites au niveau du terrain et seulement un peu bombées dans le milieu, disparaissent sous le gazon, et se confondent avec les terres voisines dès qu'elles cessent d'être pratiquées. Ceci devrait être matière à réflexion pour les ingénieurs civils en Angleterre, et pour le corps des ponts et chaussées en France.

Économie Rurale.

Propriété de la chaux comme engrais. — Le sol du canton que j'habite dans le Somersetshire, dit un agronome célèbre, est composé en partie d'une terre glaiseuse. Cette terre recouvre de grandes masses de carbonate de chaux, qui s'enfoncent tantôt à une profondeur inconnue,

et tantôt s'élèvent au-dessus du sol en blocs immenses. Cette masse, disposée le plus souvent en lits horizontaux, paraît avoir éprouvé de violentes perturbations. Les parties qui la composent ont peu d'adhérence; elles se divisent en fragmens au moindre choc : on les brûle soit pour être employées dans la maçonnerie, soit pour servir d'engrais. La facilité avec laquelle on se procure le charbon de terre permet de livrer la chaux au prix modique de trois pence (30 cent.) le boisseau. Nos fermiers profitent du voisinage des fours à chaux qui leur procurent cette substance au plus bas prix; ils la sèment sur le sol et en répandent jusqu'à cent boisseaux par acre. La chaux convient surtout aux pommes de terre, qui rendent davantage lorsqu'on les engraisse avec du fumier, mais qui alors ont moins de saveur et sont moins farineuses. Elle divise les terres compactes, les rend plus meubles et plus propres à recevoir les plantes fibreuses : elle facilite la dissolution et la décomposition des substances végétales et animales, qui ensuite circulent plus facilement dans la plante, et contribuent davantage à son développement. Ses qualités absorbantes la rendent très-propre à conserver l'humidité; aussi est-elle en même tems rafraîchissante et nutritive.

Cent livres peuvent absorber en cinq ou six jours, cinq livres d'eau; la même quantité, réduite en poudre et détrempée, en retient cinq fois autant. La pesanteur spécifique de la chaux varie selon les lieux; mais, en évaluant, terme moyen, le boisseau à quatre-vingts livres, on se fera une juste idée de la nature absorbante de cette substance. On la pulvérise lorsqu'on veut l'employer comme engrais, et on la sème dans la proportion de cent boisseaux par acre de terre; chaque acre, ainsi préparé, conserve une quantité d'eau équivalente à deux

cent cinquante gallons, qui ne s'évapore pas, et qui entretient les fibres de la végétation dans une fraîcheur constante. L'usage de la chaux est général ; et il est indispensable dans beaucoup d'arts utiles. La nature a dispensé cette matière avec tant de profusion, qu'on doit la regarder comme un des principaux produits de la création. La partie solide de notre globe est presque entièrement composée de matière calcaire et de matière silicieuse: les mêmes substances se retrouvent dans les coquillages ; nos os en contiennent quatre-vingts parties sur cent, et les œufs des oiseaux en contiennent quatre-vingt-dix. Rien donc n'est plus facile et moins dispendieux que d'employer cet engrais, qui, jusqu'à présent, a été trop négligé.

Invasions subites de rats et de souris. — Selon le commandement du Seigneur la masse du genre humain s'accroît tous les jours, et la multiplication des animaux domestiques destinés à son usage suit la progression de ses besoins. Mais les animaux sauvages que l'homme chasse devant lui doivent diminuer peu à peu dans toute l'étendue du globe, et l'on a déjà reconnu que plusieurs espèces avaient entièrement disparu. On a remarqué, dans des années encore récentes, des invasions subites de rats et de souris, effrayantes par l'innombrable quantité de ces petits animaux. En 1819 et 1820 la campagne fut infestée de souris qui se creusaient des voies souterraines dans les prairies, faisaient des trouées dans les fossés, ravageaient les champs, principalement ceux de pommes de terre, et causaient toutes sortes de dommages ; elles se jetèrent aussi sur les jardins, dont elles parcouraient les plates-bandes en plein jour, et dévorèrent tous les pois printaniers. Leur nombre commença à diminuer en été

et bientôt on n'en vit plus. Furent-elles détruites par la maladie, ou changèrent-elles de lieux? c'est ce qu'on ignore; elles parurent et disparurent sans qu'il fût possible d'en deviner la cause.

« Je visitai, chaque année, dit un agronome anglais, une grande pièce d'eau stagnante, formant une espèce de lac au milieu des terres. Elle se remplit tout-à-coup en été d'une multitude de rats d'une espèce particulière et qu'on n'avait pas encore aperçue dans les mêmes lieux. La végétation ne présentait rien de plus remarquable que celle des autres lieux marécageux; on y distinguait seulement une grande abondance de presle (*equisetum limosum*), sur laquelle ces petits animaux se jetaient avec tant d'avidité qu'à plusieurs verges de distance on entendait pendant la nuit le bruit qu'ils faisaient en la mangeant. On les tuait par douzaine à coups de fusils sans que les survivans parussent épouvantés du bruit, de la fumée et du carnage qui se faisait autour d'eux. Ces rats se retirèrent en hiver et quelques années après il était impossible de se procurer le moindre specimen de leur espèce. Il est probable qu'ils voyageaient et qu'en se rendant d'un lieu à un autre, ils s'arrêtèrent dans celui-ci. Cependant on ne s'aperçut nulle part de leur passage; comment une troupe si nombreuse put-elle échapper à tous les regards? On conçoit que des oiseaux volent inaperçus dans les airs; mais il semblerait que des quadrupèdes, quelle que soit leur petitesse, ne peuvent, quand ils se meuvent par grandes masses, dissimuler entièrement leur mouvement. »

REVUE BRITANNIQUE.

Sciences Économiques.

COMMUNAUTÉS INDUSTRIELLES ET AGRICOLES.

Le moyen-âge, préoccupé sans cesse de l'idée d'un avenir inévitable et éternel, avait établi partout des cloîtres où l'on travaillait en commun à faire son salut. Notre siècle, obéissant à d'autres inspirations, a institué des communautés industrielles dont les membres s'appliquent, par des travaux collectifs, à améliorer leur sort et à rendre leur vie plus aisée et plus douce. Ces établissemens paraissent destinés à apporter des modifications importantes à notre état social. Avant d'en faire connaître l'organisation, faisons-en rapidement l'histoire.

En 1696, un individu, nommé John Bellers, publia un écrit intitulé : *Propositions pour établir un collége d'industrie agricole et commerciale.* Dans le mode d'enseignement qu'il indique pour l'étude des langues, comme M. Hamilton et tous les réformateurs modernes des méthodes d'enseignement, il veut que l'on étudie les mots avant d'étudier la grammaire; « car, dit-il, quoique l'étude

des règles complète celle des mots, cependant, attendu que les règles se casent dans l'entendement, et les mots dans la mémoire, et que chez l'enfant la mémoire se développe avant la raison, la nature indique elle-même que ce sont les mots qu'il faut apprendre d'abord, et ensuite les lois qui régissent leurs rapports. » Il est probable qu'en étudiant sa langue maternelle, John Bellers s'en était tenu à l'étude des mots; car, dans une brochure qui n'a pas plus de quarante-trois pages, il a trouvé le moyen d'entasser les plus détestables solécismes. Il paraît d'ailleurs que c'était un homme plein de sens, pieux, bienveillant, humain. Il n'a rien de la tête montée de la plupart des faiseurs de projets. Les hommes qui ont été long-tems préoccupés de ce qu'ils considèrent comme une nouveauté importante sont presque toujours de fort mauvais écrivains. Cette idée perd toute sa consistance dans leur esprit échauffé; elle se vaporise en quelque sorte, et se répand dans une interminable redondance d'explications et de déclamations; et le lecteur, dans l'impossibilité de la saisir, rejette le livre avec dégoût. C'est pour cela que ces écrivains se plaignent si fréquemment que personne ne veut les suivre. Ils mettent un trop haut prix à leur idée unique. Comme il leur a fallu toute une vie pour la découvrir, ils voudraient que le lecteur employât toute la sienne à l'étudier. Mais celui-ci est d'ordinaire d'un sentiment bien différent : il ne se tient debout sur l'orteil pour voir la merveille qu'on lui annonce, que tant que l'orteil n'est pas fatigué; il passe outre ensuite, et s'en va.

John Bellers est un écrivain d'une tout autre espèce; il marche droit à son but, et, malgré sa mauvaise syntaxe, il expose son projet clairement et brièvement. Il proposait aux riches de fonder un collége industriel,

pour recevoir les pauvres, les entretenir, les employer, recueillir les produits de leur travail, leur assurer des moyens d'existence pendant leurs maladies et leur vieillesse, et donner de l'éducation à leurs enfans. Cette communauté devait recevoir trois cents personnes. Bellers calculait que le travail de deux cents suffirait pour payer la totalité de la dépense, et que celui des cent autres procurerait un bénéfice net aux intéressés. Les individus admis dans ce collége devaient exercer toutes les industries utiles à ses besoins ou à ceux du voisinage, « de manière à offrir un épitomé du monde, une réunion de tous les métiers et commerces qui peuvent contribuer au bien-être d'un homme et d'un chrétien. Les maîtres ouvriers, ajoute-t-il, seront distingués des apprentis, et les femmes des filles, par la forme et la couleur de leurs vêtemens. Un certain nombre de garçons et de filles sera chargé chaque semaine de servir à table les hommes et les femmes mariés, afin que ceux-ci se trouvent mieux au collége qu'ils ne seraient partout ailleurs. Il y aura des tables séparées pour les enfans et les célibataires, pour les hommes et les femmes mariés, pour les infirmes et les malades. » L'établissement devait aussi admettre des pensionnaires, qui, moyennant une rétribution annuelle, seraient dispensés du travail : Bellers engageait, en outre, les parens qui avaient des enfans d'un caractère léger et prodigue à laisser leur fortune au collége, à la charge de les loger et de pourvoir à leur entretien pendant leur vie. Ce qu'était John Bellers et ce qui advint de son projet, c'est ce que nous ne saurions dire ; mais, ou ce projet aura échoué dans l'exécution, ou, ce qui est plus probable encore, il n'aura pas même été essayé.

Que des établissemens de ce genre puissent réussir,

cela est démontré par de nombreux exemples presque tous récens et qui en ont d'autant plus d'autorité. Nous allons citer les plus remarquables.

Au cap de Bonne-Espérance, les missionnaires moraves ont établi des communautés agricoles dans des villages hottentots. Les renseignemens que nous ont donnés à cet égard des observateurs dignes de toute confiance sont extrêmement favorables à ces établissemens, tant sous le rapport de leur prospérité mondaine que sous celui de l'esprit moral et religieux qui y règne. Seulement on n'a point la certitude que les membres de ces communautés auront suffisamment d'intelligence pour les diriger et les maintenir, quand la mort aura fait disparaître les missionnaires qui les ont établies.

Un des exemples les plus remarquables du succès que peuvent obtenir ces associations est celui de la Société d'Harmonie. Elle fut fondée en Bavière, en 1780, par un ecclésiastique nommé Rapp. Ses membres émigrèrent aux États-Unis, en 1805, où ils s'établirent dans la partie occidentale de la Pensylvanie, près de Pittsburg. Ils éprouvèrent d'abord d'extrêmes privations, et furent même sur le point de mourir de faim, attendu que leur capital n'était pas assez considérable pour les entretenir convenablement tandis qu'ils défrichaient le sol et qu'ils semaient leurs premières récoltes. Mais, lorsque ces obstacles eurent été surmontés, leur richesse s'accrut rapidement. Au bout de sept années, ils avaient mis en culture trois mille acres de terre, et ils possédaient deux mille moutons. Ils avaient des vignes, des jardins, des vergers, des granges, des étables, des greniers assez grands pour contenir en réserve une année de leur récolte en grains ; des bâtimens pour la préparation du vin, de la bière, de l'huile et du cidre ; des distilleries, des moulins, des

scieries, des machines pour faire toute espèce de vêtemens. Ils avaient une boutique ou magasin où on détaillait toutes les marchandises de Philadelphie; environ cent bonnes maisons construites en bois, une grande taverne en pierres, et une église en briques. Ils faisaient beaucoup d'affaires, et vendaient une quantité considérable de leurs produits dans tout le voisinage.

En 1816, ils vendirent leurs terres, et furent s'établir dans un autre district sur le Wabash; leur avoir collectif représentait alors une somme de 50,000 liv. st. (1,250,000 fr.). En 1818, leur prospérité avait pris encore un accroissement considérable : ils avaient introduit des pompes à feu dans toutes leurs usines, et ils avaient même construit un bateau à vapeur pour faire le commerce avec la Nouvelle-Orléans. En 1823, l'association se composait d'environ 700 membres. Leur richesse faisait l'admiration et l'envie de tous ceux qui se trouvaient en contact avec eux : ils étaient considérés comme de grands capitalistes, ils escomptaient les billets de leurs voisins, et leur prêtaient de l'argent sur contrat. Tout était en commun dans cette association, les capitaux et les fruits du travail. Le mariage n'y était pas défendu, mais il n'y était pas encouragé, de manière que les habitans d'Harmonie ne s'accroissaient qu'avec lenteur. En 1827, ils adoptèrent des idées plus libérales, à cet égard comme à d'autres, car ils donnèrent plus de soins à l'éducation de leurs enfans. Il convient d'ajouter que, dans cette association, M. Rapp jouit d'avantages considérables et personnels, et que son fils passe pour réaliser une fortune indépendante de celle de la communauté (1).

(1) Voyez d'autres détails sur cette association, dans le 16e numéro de notre recueil, pag. 364 et suivantes.

Une autre communauté, qui a également réussi aux États-Unis, est celle dont on nomme les membres *Shakres* (1), à cause des formes grotesques de leur culte. Le capitaine Hall fut les voir à Lebanon, où ils résident. « Leurs cérémonies religieuses, dit-il, sont tellement ridicules, qu'il m'est impossible de les décrire : je n'ai rien vu qu'on puisse leur comparer, même dans l'Hindostan ; mais ceux qui le professent m'ont tous paru des hommes laborieux, réguliers et inoffensifs. »

Il existe, en outre, dans l'Union américaine, une association sur laquelle on n'a rien publié encore, mais qui n'en est pas moins digne de l'attention de l'observateur. Plusieurs familles quittèrent ensemble l'Europe, il y a quelques années, pour aller s'établir aux États-Unis les unes à côté des autres. En arrivant en Pensylvanie, leurs fonds étaient épuisés, et elles n'auraient pu poursuivre leur route sans les secours de quelques quakres. Elles s'établirent près de Wheeling sur l'Ohio. Cette petite colonie acquit des terres, et les divisa en autant de portions qu'il y avait de familles. Il fut alors décidé que chaque famille prendrait possession de son lot pour le cultiver et y construire sa maison. Mais, avant que cela fût exécuté, on fit une grande maison commune pour servir provisoirement d'abri à la colonie, et ses membres exploitèrent ensemble une portion de terre pour se nourrir. Quelques-uns des plus influens proposèrent ensuite de continuer à vivre en commun, au lieu de diviser leurs intérêts, puisque cela leur avait réussi. C'est ce qu'ils firent; et en 1827 ils formaient une association industrielle qui paraissait prospérer beaucoup.

Il y en a encore plusieurs autres dans le même pays,

(1) Secoueurs.

qui s'y sont établies dans ces dernières années. En 1824, M. Owen acheta aux Harmonistes leur village et les terres environnantes. Il se servit ensuite de l'intermédiaire des journaux, afin d'engager les hommes industrieux à se réunir à lui pour vivre en commun. On accourut de tous les points de l'Union. Dans ce pays d'expériences sociales, qui n'a pas de passé, point de vieilles habitudes enracinées par le tems, tout ce qui est nouveau excite facilement l'attention et l'intérêt. Malheureusement, parmi ceux qui se présentèrent à M. Owen, il y en avait beaucoup qui étaient paresseux, dérangés, prodigues. En conséquence, il divisa son monde en plusieurs classes. Celle qui était composée des individus les moins recommandables fut appelée *Société préliminaire*, et placée dans le village. Elle se composait d'environ douze cents individus. Les autres formèrent quatre communautés distinctes, que M. Owen établit sur des portions de terre situées dans les environs. Les habitans à demi sauvages du village vécurent quelque tems dans un désordre anarchique. A la fin ils se divisèrent en trois communautés, dont l'une a, dit-on, réussi. Un journal assurait dernièrement qu'elle avait une bibliothèque de 5 à 6,000 volumes; qu'il s'y donnait des bals, des concerts et des réunions le soir; et que les jeunes femmes quittaient leur piano pour aller traire les vaches et faire la cuisine, ce qui est, comme on voit, une reproduction un peu bourgeoise des mœurs imaginaires de l'idylle. Le duc Bernard de Saxe-Weimar, qui est resté huit à dix jours dans cet établissement, se divertit beaucoup de ce mélange d'habitudes élégantes et vulgaires. Son secrétaire, à un bal qui fut donné pendant son séjour, dansa avec le costume de la communauté, c'est-à-dire avec une tunique grecque et de larges pantalons. Mais le prince est, à tout prendre, peu favo-

rable à cette association, et il en prédit la chute prochaine. Indépendamment de ces communautés, il y en a une exclusivement composée de quakres à Vallée-Forge, à environ quarante milles de Philadelphie; une autre à Huverstrand sur l'Hudson, et six autres encore moins considérables plus à l'ouest. On calcule qu'il s'en trouve encore une vingtaine dispersées dans le reste de l'Union, indépendamment des communautés religieuses.

Jusque dans ces derniers tems, les tentatives faites parmi nous pour faire des associations semblables ont eu peu de succès. En 1826, il s'en forma une à Orbiston, près de Glasgow, sur les terres d'un propriétaire fort riche qui avait embrassé avec enthousiasme les vues de M. Owen, et sous la surveillance immédiate d'un homme intelligent nommé M. Coombe. On éleva en pierres de taille une construction fort grande et fort laide, qui défigure complètement une des plus jolies vallées de notre île. Des ouvriers vinrent s'y établir avec leurs familles, et pendant quelque tems la communauté parut dans un état prospère. Mais le protecteur voyagea, M. Coombe mourut, le désordre s'introduisit dans l'établissement; ceux qui s'y trouvaient en sortirent, et la terre où on avait fait les constructions fut vendue. A Londres, des ouvriers imprimeurs voulurent se mettre en communauté: ils publièrent un prospectus; mais ils ne purent se procurer les fonds dont ils avaient besoin, et ce projet fut abandonné. Une tentative du même genre fut faite près d'Exeter; on dépensa beaucoup d'argent pour la construction des bâtisses. Cette affaire n'eut pas plus de succès que la précédente, et ceux qui y avaient engagé leurs capitaux firent des pertes considérables.

Le taux des salaires a éprouvé une diminution graduelle, de manière qu'il n'est guère maintenant que le

tiers de ce qu'il était jadis. Ce n'est pas tout : les mêmes causes continuant à agir, les salaires diminueront tellement que l'ouvrier ne pourra plus entretenir sa famille, et finira même par ne plus pouvoir s'entretenir lui-même. Le prolétaire indépendant a presque cessé d'exister. Le journalier des campagnes, qui, à beaucoup d'égards, vit à meilleur marché que nous ne pouvons le faire dans les villes, qui a son jardin, qui fait venir les pommes de terre qu'il consomme, peut rarement se passer du secours de sa paroisse, et c'est une règle générale de lui accorder un secours pour chaque enfant au-delà d'un certain nombre. L'ouvrier des villes se trouve actuellement dans une situation presque aussi désespérée. Il est souvent obligé de se passer d'ouvrage un ou deux jours de la semaine, ou de consentir à la diminution de ses salaires. Il faut alors qu'il réclame des secours de sa paroisse; mais ces secours ne guérissent pas le principe du mal. D'ailleurs il y en a qui ont trop d'honnêteté et de juste orgueil pour les réclamer. D'autres encore en sont empêchés par les distances où ils se trouvent et par les obstacles qu'ils rencontrent; de manière qu'il existe un grand nombre de familles, qui, sans mourir précisément de faim, n'ont que des alimens insuffisans, et quelquefois même passent des journées entières sans manger.

Dans les districts manufacturiers, les prolétaires sont souvent menacés des horreurs d'une famine, non parce que les récoltes ont été mauvaises, mais par le manque de travaux, comme le prouve ce qui est arrivé récemment à Manchester et à Spitalfields. Mais, sans prendre en considération ces exemples extrêmes, il est évident que les individus qui appartiennent aux classes ouvrières, telle que la société est constituée aujourd'hui, sont pla-

cés dans des circonstances qui ne leur permettent pas d'avoir des moyens d'existence lorsqu'ils sont âgés ou malades, ni d'en assurer à leurs enfans et à leurs femmes lorsqu'ils meurent. Un travail sans relâche avec des rémunérations insuffisantes les empêche d'éclairer assez leur raison pour leur apprendre à préférer les plaisirs honnêtes et paisibles aux bruyantes excitations du vice. Ils n'ont d'ailleurs aucun espoir d'arriver à l'indépendance, en s'élevant au-dessus de cette misérable condition, et la plupart même tombent au-dessous, c'est-à-dire dans la pauvreté la plus abjecte. Mais la misère produit des crimes que les lois les plus dures et les plus sanguinaires ne sauraient réprimer. Un estomac vide, une femme, des enfans que la faim tourmente, un foyer sans feu pendant l'hiver; ce sont-là des tentations trop puissantes, pour que la crainte des châtimens puisse les contenir.

« Le travail de chaque nation, dit Adam Smith, est le principe de toutes les richesses qu'elle consomme et de toutes les aisances qu'elle possède. » Mais les travailleurs voient ces richesses s'écouler de leurs mains pour remplir celles des autres. Ceux qui font venir le blé, qui font tous les vêtemens, qui construisent toutes les maisons sont les plus mal nourris, les plus mal logés, les plus mal vêtus, tandis que ceux dont les têtes et les bras restent oisifs ont pour leur lot l'indépendance, l'aisance, et souvent la richesse.

Il existe, depuis environ quinze ans, une petite communauté à cinq milles de Dublin. Elle fut fondée par quatre individus qui vivaient ensemble dans cette ville, et qui convinrent de faire une bourse collective; et, lorsqu'ils auraient mis de côté une somme suffisante, de

se retirer à la campagne pour y cultiver en commun une pièce de terre. C'est ce qu'ils firent, et ils autorisèrent d'autres individus à se joindre à eux. Il faut, pour être admis, passer à la communauté une année d'épreuve. On ne reçoit que des célibataires. Le nombre des membres est aujourd'hui d'environ trente-deux. Ils ont pris à bail trente-six acres de terre. Ils ont un ecclésiastique qui leur lit des prières matin et soir, qui habite et qui mange avec eux, mais qui a une bibliothèque pour son usage particulier. Quatre des associés cultivent le sol, quatre tiennent une école où l'on reçoit environ trois cents enfans du voisinage : d'autres sont charpentiers, charrons, boulangers. Cette petite république industrielle vend chaque jour à Dublin du pain, du lait, des légumes; mais leur principale occupation est le charronnage. Ils ont élevé des constructions de nature diverse, et ils ont pour protecteurs quelques-uns des hommes les plus qualifiés de l'Irlande.

Pendant plusieurs années, il y a eu à Londres une société dont le but spécial était d'encourager la formation de communautés industrielles parmi les classes laborieuses. Cette société avait des réunions, faisait des discours, et publiait un recueil mensuel sous le titre du *Cooperative Magazine*; mais rien de pratique n'avait été effectué, ou du moins rien qui eût réussi, lorsqu'il y a trois ans, quelques ouvriers intelligens et éclairés de Brighton se réunirent et formèrent une association qu'ils nommèrent *Société coopérative de Brighton*. Ils tiennent leurs assemblées dans une salle qu'ils louent à cet effet, et jamais dans une taverne; c'est un de leurs statuts. Ils publient un journal mensuel de quatre pages qui ne coûte qu'un penny (cinq cent.). Chacun paie une certaine redevance par semaine; lorsque le montant de ces versemens

successifs a fait une somme suffisante, au lieu de la déposer dans une caisse d'épargne, ce qui ne produirait qu'un faible intérêt, ils achètent en gros les marchandises les plus usuelles, qu'ils revendent ensuite au prix de détail, tant aux membres de l'association qu'au public, et ils ajoutent le bénéfice de cette opération à leur capital.

C'est des progrès de cette petite communauté que nous voulons surtout entretenir nos lecteurs. Les détails dans lesquels nous allons entrer nous ont été fournis en partie par ses publications hebdomadaires, et en partie par nos observations personnelles. Ces publications annoncent, dans cette portion du peuple, des idées et des lumières qu'un esprit méditatif ne saurait voir sans éprouver un intérêt bien supérieur aux faibles commencemens de cette association; car ce ne sont pas des appels faits aux riches pour améliorer la condition du pauvre, mais des ouvriers qui se mettent eux-mêmes sur le premier plan, qui ne comptent que sur leurs seules ressources; et ces ressources, toutes les classes laborieuses peuvent en disposer. Nous allons faire connaître le plus succinctement qu'il nous sera possible les actes des membres de cette association; la manière dont ils raisonnent; ce qu'ils désirent pour eux; et ce qu'ils recommandent aux autres. Voici comment s'expriment leurs organes :

Quand on découvrit ces machines puissantes qui ont tellement accru les produits du travail, qu'un seul individu peut faire ce qui ne pouvait l'être jadis que par des centaines et des milliers, les gens simples, qui ne connaissaient pas le mécanisme de la société, et la nature des rapports qui existent entre les classes ouvrières et ceux qui les emploient, durent croire que ces merveilleux instrumens allaient apporter les plus heureux chan-

gemens dans la condition du peuple des ateliers. C'étaient, en général, ces ouvriers qui en étaient les inventeurs, et il était naturel de supposer que ces enfans industrieux, mais inanimés, de leur génie deviendraient leurs dociles serviteurs; qu'ils allégeraient leurs travaux; et qu'ils augmenteraient leur aisance. Mais quel qu'en soit le résultat définitif, et quant à nous, nous ne doutons pas qu'il ne soit favorable; les conséquences de la découverte des machines, à l'égard de la génération actuelle, ont été bien différentes. Au lieu de les servir comme les fées servaient le Crispin du conte allemand, qui n'avait qu'à couper ses souliers le soir pour qu'ils fussent faits le lendemain matin, les machines ont agi, au contraire, comme le monstre de Frankenstein, qui, après avoir reçu la vie, ne l'employait qu'à persécuter celui qui la lui avait donnée. L'on s'attendait à ce qu'elles seraient leurs esclaves, et elles sont devenues leurs plus formidables compétiteurs.

« Le travail manuel, dit un des rédacteurs du *Magasin Coopératif*, est en lutte avec les machines. Il faut que ceux qui mangent, qui boivent, qui élèvent des familles, soutiennent la concurrence avec ces êtres inanimés, qui ne mangent pas, qui ne boivent pas, qui n'ont pas de familles à élever. Il est clair que, dans une lutte semblable, celui qui mange doit succomber. On ne peut pas le renfermer dans un grenier, et l'y tenir sans nourriture jusqu'au moment où on en a besoin. La naissance de nouveaux ouvriers ne peut pas être ajournée, comme la création de nouvelles machines, jusqu'au moment où leur travail devient nécessaire. On ne peut pas les réunir et les monter un jour, pour les démonter le lendemain. Chaque jour, leur masse formidable se présente avec de nouveaux visages, et une troupe bien plus nombreuse encore

est en arrière. De même que les vagues qui se brisent sur le rivage ne sauraient épuiser les profondeurs de l'abîme, de même la disparition de ceux qui succombent sous la faux du tems, ou sous les atteintes de la maladie, n'empêchera pas le développement des innombrables germes que l'avenir renferme dans son sein. »

Assurément lorsque de simples ouvriers en sont venus à penser et à écrire comme cela, les classes supérieures, quand ce ne serait que dans l'intérêt de leur propre sécurité, doivent bien se garder d'accueillir leurs plaintes avec indifférence ou dédain, lors même qu'il y aurait quelque exagération dans ces plaintes; mais malheureusement elles ne sont que trop fondées.

L'application des machines aux manufactures a été la cause de l'encombrement des marchés. Ces machines, au lieu de fabriquer pour ceux qui en étaient les inventeurs, sont devenues la propriété exclusive des capitalistes assez riches pour les acquérir. Par la combinaison du travail mécanique et du travail manuel, le fabricant a pu confectionner un aussi grand nombre de produits qu'il le faisait jadis, avec un bien plus petit nombre de mains: il a, par conséquent, renvoyé tous les ouvriers qui ne lui étaient pas nécessaires; ou bien, s'il a continué à les employer tous, ceux-ci, à l'aide des machines, ont produit une telle surabondance de marchandises, que le fabricant n'a pas pu les vendre. Chaque fois que cet état de choses a lieu, et il se renouvelle souvent, le fabricant est obligé de suspendre pendant un tems ses travaux, et, pendant cette suspension, les ouvriers ne savent comment vivre. Ainsi donc, l'introduction des machines dans les fabriques a réduit la demande de la main-d'œuvre; et cette réduction a diminué le taux des salaires, et souvent a entièrement privé d'ouvrage les

simples prolétaires, en les livrant à toutes les horreurs d'une misère sans terme et sans mesure (1).

(1) NOTE DU TR. Il nous est impossible de laisser passer ces observations sans y répondre, d'autant plus que la bonne foi évidente et les bonnes intentions de l'auteur pourraient facilement leur donner cours. Il commence par poser comme un fait la diminution du taux des salaires; mais ce fait est fort contestable: il ne dit pas ce qui l'autorise à l'affirmer; et en général il faut se méfier beaucoup des données fournies par l'arithmétique politique, car il n'y a pas d'erreurs plus faciles à commettre que celles qui se résument en chiffres. Quoi qu'il en soit, nous croyons que c'est à d'autres causes que la multiplication des machines, qu'il faut demander l'explication de la crise prolongée qui tourmente la Grande-Bretagne.

Et d'abord si nous examinons l'état des contrées de l'Europe où il y a le moins de machines, telles que l'Espagne et la Turquie, nous verrons que nulle part la misère n'est plus grande que dans ces terres bénies du ciel, parce qu'il n'y a pas de moyens mécaniques pour en faire valoir les richesses. Tout y est à si bas prix que nous avons vu dans un numéro précédent * qu'un Anglais, qui n'avait dans son pays qu'une existence bien médiocre avec un revenu de 6,000 fr., s'était établi dans une des plus belles îles des côtes de la Turquie, et qu'avec ce faible revenu il y vivait dans une sorte de magnificence. Mais malgré l'abondance des fruits de la terre et l'extrême modération des prix auxquels ils se livrent, ces prix sont encore au-dessus des moyens de la plupart des habitans. Il s'en faut bien que la main-d'œuvre soit mieux payée, parce qu'elle n'a pas à soutenir de concurrence contre les agens naturels disciplinés et soumis à la volonté humaine; nulle part au contraire l'homme n'a moins de valeur. De là, dans les palais des grands, cette multitude de valets en guenilles, parce que c'est ce misérable luxe qu'ils se procurent avec le moins de frais. Le même phénomène se reproduit dans les îles britanniques d'une manière encore plus frappante. Des trois royaumes, l'Irlande est celui qui est le moins industrieux et où il y a le moins de machines; mais c'est également celui où la main-d'œuvre est le plus avilie, tellement que chaque paquebot dépose sur les côtes occidentales de l'Angleterre des troupes d'Irlandais affamés, qui viennent, en établissant une concurrence funeste, disputer les salaires de l'artisan de la Grande-Bretagne **. C'est une bien grande erreur de croire que l'introduction des

* Voyez l'article sur Rhodes, dans le 30e numéro.

** Voyez l'article sur les pauvres d'Irlande, dans le 21e numéro.

« Tout le mal, dit le *Magasin Coopératif*, résulte de ce que les ouvriers ne travaillent pas pour eux. Ils ven-

méthodes abrégées dans les ateliers fasse congédier une partie des ouvriers qui y travaillent. C'est précisément tout le contraire. L'emploi de ces méthodes, en diminuant dans une forte proportion le prix des produits, les met à la portée de classes nombreuses qui auparavant ne pouvaient pas y atteindre. Or, la multiplicité des consommateurs a bien plus d'action que leur opulence sur le sort et la prospérité des producteurs. Le génie de Napoléon, absorbé par des préoccupations différentes, avait peu médité sur les vérités de l'économie politique qu'il ne comprenait qu'imparfaitement. Dans les dernières années de son règne, afin de favoriser l'industrie lyonnaise, il ordonna qu'on ne se présenterait plus à sa cour qu'en habit de soie. Ce fut un spectacle assez bizarre de voir les larges épaules et les fortes carrures de militaires vieillis dans les camps revêtues de satin. Mais cette espèce de mascarade n'eut aucun résultat utile, et ne pouvait pas en avoir. Qu'était-ce en effet que les cinq ou six cents habits de soie qui furent faits à cette époque, à côté de tous ces milliers de fichus suspendus au cou des simples villageoises?

Il existe sans doute certaines industries dont les produits ont une consommation nécessairement bornée, et qui augmente peu quand la production, devenue plus facile et moins dispendieuse, en a fait baisser les prix. Mais lorsque les nations peuvent satisfaire leurs besoins antérieurs à moins de frais, elles en contractent bientôt de nouveaux ; en même tems de nouvelles industries se créent pour les satisfaire, et les ouvriers qui surabondent dans les anciens ateliers viennent se placer dans ceux qui s'ouvrent. Telle est la marche de la civilisation ; et c'est ainsi que les nations grandissent et prospèrent, et que la mécanique multiplie ses applications et perfectionne ses procédés, en augmentant dans une progression indéfinie la richesse et le bien-être général, sans compromettre les intérêts particuliers. Quand l'imprimerie est venue avec ses combinaisons nouvelles remplacer les copistes, le nombre de ceux qui étaient employés à reproduire les manuscrits a été centuplé ; et celui des ouvriers qu'occupe l'industrie de Manchester et de Rouen a décuplé, depuis l'introduction des métiers ingénieux qu'elle emploie aujourd'hui. En résumé, chez les peuples qui n'ont pas de machines, il faut, comme chez les anciens, des esclaves pour fonder l'opulence des particuliers, et les spoliations de la conquête pour constituer celle des nations.

Rien, au surplus, n'est plus facile que de se rendre compte des embarras de l'Angleterre. Il faut mettre au premier rang des causes qui les déterminent, l'énorme dette dont elle acquitte les arrérages, et dont le capi-

dent leur tems, leur santé, tout ce qu'ils ont d'art, d'habileté, d'adresse, à leurs maîtres. Ils feraient mille fois plus d'ouvrage qu'ils n'en exécutent, qu'ils n'en seraient pas mieux. Toutes ces machines, dont ils sont les inventeurs, ont accru les produits du travail, sans leur être

tal a été anéanti dans des guerres qui, pour la plupart, n'ont eu d'autre résultat que d'augmenter le nombre de ses possessions inutiles ou onéreuses. Quelle nation aurait pu supporter impunément la destruction d'un capital dont l'intérêt annuel s'élève à près d'un milliard de francs? A cette perte énorme il faut ajouter celle des capitaux prêtés à l'Amérique du Sud ou compromis dans les spéculations presque toutes malheureuses qui s'y sont faites. C'est sous l'empire de ces tristes conditions que la nation anglaise supporte le poids des contributions que lui impose le fisc, celui de ses charges municipales, les perceptions faites sur les routes à barrières, les taxes prélevées au profit des pauvres, celles qui le sont au profit du clergé, etc., etc. Si elle peut le faire sans broncher, ne doutons pas que ce ne soit la puissance de ses machines qui lui en fournit les moyens.

Au surplus cet article, malgré quelques erreurs de détail, n'en est pas moins très-curieux. C'est en signalant ainsi à l'attention publique tout ce qui intéresse le corps social ou quelques-unes de ses grandes divisions que la presse périodique remplit sa vocation, et non en livrant à une curiosité frivole une suite d'articles sans but, sans plan et sans applications utiles. Une autre chose non moins digne de remarque, c'est que cet article se trouve dans la *Revue Trimestrielle* *, ainsi que quelques autres que nous avons précédemment insérés dans notre recueil. Cette Revue, fondée par les vieux torys pour combattre les doctrines de la *Revue d'Édinbourg*, a été pendant la plus longue période de son existence l'intraitable partisan de tous les vieux abus, l'adversaire de tous les projets utiles aux classes populaires, l'apologiste de toutes les violences dirigées contre elles. Il semblait que ces classes ne fussent faites que pour souffrir; et elle leur eût dit volontiers comme le père Dominicain à don Carlos, quand le tortionnaire l'attachait sur ses chevalets : « Patience, patience, mon fils, c'est pour votre bien. » La voilà aujourd'hui prenant en main les intérêts de ces mêmes classes, et les défendant presque avec exagération et quelque injustice pour les autres; tellement que le *Magasin Coopératif* lui-même est plus modéré, comme on le verra ci-dessus, et se borne à engager les prolétaires à joindre aux profits de leur main-d'œuvre ceux du fabricant. S.

* *Quarterly Review.*

bonnes à rien. « Le marché, disent les habiles, est en-
» combré d'ouvriers; il y a trop de pauvres, trop de
» population. Les ouvriers doivent être expulsés du
» royaume; c'est leur surabondance qui est notre plus
» grande calamité. » Telles sont les réflexions que l'on fait chaque jour sur l'état actuel des choses. Que conclure de ces raisonnemens, si ce n'est que plus les pauvres produiraient d'alimens, de vêtemens, de maisons, moins ils auraient eux-mêmes d'aisance? Mais il n'en serait pas de même s'ils travaillaient pour eux, et non pas pour les autres.

» Le remède à leurs maux est donc dans leurs mains. Ce remède, c'est la coopération. A présent, en travaillant pour les capitalistes, nous gagnons seulement un quart suivant les uns, et un huitième suivant les autres, du produit de notre ouvrage. Si nous pouvions travailler pour nous-mêmes, nous en aurions la totalité. Mais comment cela peut-il se faire? Comme nous n'avons pas de capital, nous sommes obligés de trouver un maître qui nous donne de l'emploi, et de travailler pour des salaires. Oui, sans doute; mais nous allons voir qu'il ne nous est pas impossible de nous en procurer avec de l'union et de l'économie.

» Beaucoup d'entre nous appartiennent à des sociétés de prévoyance qui ont accumulé de grands capitaux avec de petites économies hebdomadaires; donc la chose est faisable. Formons-nous en société pour ce but spécial. Nous constituerons un fonds, par les économies et les petits dépôts que nous ferons chaque semaine. Dès que ce fonds sera assez considérable, nous l'emploierons à acheter des marchandises diverses qui nous seront nécessaires, et que nous placerons dans un magasin commun, où les membres de notre association seront tenus d'acheter au prix de détail tout ce dont ils auront besoin.

Le profit qui résultera de ces opérations sera ensuite employé de la même manière. Ainsi donc nous aurons deux moyens d'accumulation : les versemens hebdomadaires d'une part, et les profits sur les objets vendus de l'autre. Supposons deux cents personnes unies de cette manière : et, tant au moyen d'un versement hebdomadaire d'un schelling (1 fr. 25 c.), qu'en achetant à leur propre magasin, elles feront, par semaine, une économie de 20 l. st. (500 fr.); au bout de l'année, elles auront une économie de 1,560 liv. st. (39,000 fr.). A cette époque, la société en ferait l'emploi qu'elle jugerait le plus utile. Ce capital pourrait, par exemple, servir à donner du travail à une partie de ses membres. A mesure qu'il s'augmenterait, il servirait à en employer un plus grand nombre, et alors les avantages deviendraient très-considérables. Chaque membre de l'association travaillerait. La propriété serait commune, et il n'y aurait, par conséquent, ni pauvreté ni crimes. Lorsqu'un des membres serait malade, il vivrait et serait soigné aux frais de la communauté. Quand le capital se serait suffisamment accru, l'association pourrait acheter des terres, y vivre, les cultiver, et confectionner elle-même la plupart des produits dont ses membres auraient besoin. Elle deviendrait alors une communauté. Quand un des associés serait trop vieux pour travailler, il continuerait à vivre au milieu de ses amis, et terminerait sa vie en paix et dans l'aisance, au lieu de la finir dans un hospice. La société recevrait, après sa mort, sa femme et ses enfans dans son sein : ils ne seraient pas livrés à toutes les angoisses de la misère, et forcés de solliciter les secours de la paroisse. Les enfans seraient nourris, vêtus, élevés aux frais de l'établissement; et lorsqu'ils seraient assez âgés pour cela, ils deviendraient des membres actifs de l'asso-

ciation, ou bien ils entreraient dans le monde suffisamment préparés à gagner leur vie. Mais si les membres de l'association aiment mieux rester dans une ville, et vivre chez eux que de se mettre en communauté, ils en retireront encore de grands avantages. Il faut que nous allions chaque jour à une boutique pour acheter ce qui nous est nécessaire : nous irons à la nôtre. Il nous faut une école pour nos enfans; pourquoi n'en aurions-nous pas une à nous, où ils seraient élevés dans toutes les professions utiles, et où nous leur apprendrions de bonne heure à être sobres et laborieux?

» C'est la société de Brighton qui a senti la première toute la sottise qu'il y avait à prêter son argent pour obtenir un faible intérêt, à des gens qui le font ensuite valoir dans l'industrie ou le commerce, et qui, après avoir payé l'intérêt de cet argent, en retirent pour eux-mêmes un profit très-considérable. Il résulte des livres de cette association que les sommes d'argent qui auraient seulement produit quatre liv., si elles eussent été placées de la manière ordinaire, en ont donné trente, en les employant dans le commerce.

» Les ouvriers ne songent pas, en général, à mettre leurs épargnes dans le commerce; ils croient que c'est une occupation distincte, qui n'est pas de leur compétence, et qu'ils ne pourraient pas subsister un seul jour, sans aller acheter leurs alimens dans une boutique. Ce sont eux qui fabriquent ou préparent ce qui s'y vend, et qui l'y portent; mais cela ne les empêche pas de supposer qu'il faut qu'ils le reçoivent ensuite des mains du marchand, quand ils en ont besoin. En s'unissant ensemble, ils seront bientôt détrompés à cet égard, et ils verront qu'ils peuvent produire et consommer en se passant du reste du monde.

» L'union commencera par avoir une boutique ; pour la conduire, elle fera choix d'un agent : cet agent sera pris parmi ses membres. Il tiendra des comptes réguliers, comme cela se pratique dans toutes les affaires. Trois autres membres seront nommés commissaires pour recevoir les souscriptions hebdomadaires, surveiller l'agent et examiner ses comptes. Ces commissaires seront changés chaque semaine, afin que tous les membres puissent successivement connaître l'état de la société, et la manière dont se font les affaires. Dans le principe, comme le capital de la société sera petit, le magasin ne pourra pas contenir tous les articles nécessaires aux membres de l'union. Mais le capital excédera, au bout d'une année, ce qu'il faudra pour approvisionner entièrement le magasin, quand bien même la souscription hebdomadaire serait réduite à 3 pences (30 cent.). Quand cela sera arrivé, la société demandera ce qu'elle devra faire du surplus ; nous répondrons : Employez un de vos membres à faire des souliers ou des habits, etc., payez-lui le salaire accoutumé, et ajoutez le profit au capital collectif. De cette manière, tous les membres de l'association pourront successivement être employés à confectionner des articles consommés par le public ou par eux-mêmes. Que si on doute de la possibilité du succès de ces combinaisons, qu'on se rende à Brighton, dans la rue de l'Ouest, et qu'on voie ce qui s'y passe : tous ces doutes cesseront bientôt d'exister. »

On sera étonné de la prospérité dont jouit cette société, si on considère la faiblesse de ses moyens et la courte durée de son existence. Son organisation et ses vues se sont successivement modifiées à mesure qu'elle acquérait de l'expérience. Dans le principe, c'était une société anonyme divisée par actions qui différaient en valeur selon

le montant de chaque souscription. Ses membres se composaient en partie d'ouvriers intelligens, et en partie de petits capitalistes. Des différences d'opinion s'élevèrent; les premiers voulurent former une communauté, et les autres désiraient qu'on prolongeât la société anonyme. On paya à ces derniers le montant de leurs souscriptions, et ils se retirèrent de la société, laissant le revenu accumulé aux ouvriers, qui tous, sans exception, préféraient vivre en commun. Mais les dissidens avaient trop bien senti les avantages de la coopération pour vouloir y renoncer. Avec l'argent qu'ils avaient reçu pour le montant de leurs actions, ils achetèrent un grand bateau et s'employèrent eux-mêmes à la pêche. Ce bateau qui leur avait coûté cent quarante liv. st. produisit, terme moyen, quatre liv. par semaine, tous frais et toutes pertes compensés; ils en ont construit un autre, et leur prospérité fait des progrès rapides.

Quant à l'association dont ils se sont séparés, elle a acheté un magasin à Brighton, et un jardin de vingt-huit acres, près de cette ville, sur la route de Londres. Les associés emploient environ sept d'entre eux dans la direction de ces affaires. Dans ce moment ils ouvrent une nouvelle boutique pour y vendre le produit de leur jardin. Comme leur capital collectif s'augmente, leur projet est de se livrer à d'autres opérations. Elles leur donneront le moyen d'employer encore un plus grand nombre d'entre eux, jusqu'à ce qu'enfin tous soient occupés au service de l'association; la communauté sera alors considérée comme complète, et ses membres pourront être dispersés dans différens quartiers de la ville ou dans le voisinage. Mais leur intention est de finir par acheter une terre pour y vivre ensemble; leurs maisons y formeront un village continu comme le Béguinage à Gand, et les façades

en seront occupées par une série de boutiques où l'on vendra les articles qu'ils auront confectionnés. Comme la société est d'une date récente et son capital peu considérable, on ne l'entame pas pour le soulagement des malades; ceux qui en font partie versent pour cela une souscription séparée. Par la même raison, ils ne se sont pas encore engagés à soutenir les familles de ceux qui meurent; mais leur intention est de faire, lorsque ce cas se présentera, tout ce qui sera en leur pouvoir, jusqu'au moment où la communauté, parvenue à se compléter, adoptera la famille de chaque homme qui mourra dans son sein. Quelques personnes guidées par des vues philanthropiques lui ont prêté de petites sommes d'argent qui leur ont été scrupuleusement rendues: mais la communauté manifeste une grande répugnance à contracter des emprunts considérables, afin de ne pas s'encombrer de dettes; elle préfère voir son capital s'accroître graduellement et à mesure qu'elle acquiert de l'habileté à le faire valoir. Le compte que nous venons de rendre de cette association serait incomplet, si nous négligions de parler du soin qu'elle apporte dans le choix de ses membres. On fait une enquête sévère sur leur caractère moral, et les paresseux ou les ivrognes sont toujours repoussés. Cette sévérité a été incontestablement l'une des causes principales du succès de la société de Brighton.

Les Anglais sont un peuple éminemment pratique. Un seul fait a plus d'influence sur leur conduite qu'un volume tout entier de raisonnemens dépourvus d'exemples. Cette petite société, en mettant la main à l'œuvre, et en publiant ses succès, a plus contribué à la formation d'associations semblables, dans l'espace de quelques mois, que la *Société coopérative de Londres* ne l'a fait dans plusieurs années, par ses réunions, ses débats

et ses brochures. Parmi les nombreuses associations qui se sont formées, ou qui se forment maintenant, car il ne se passe plus un seul mois sans qu'il ne s'en crée une nouvelle, une des plus jeunes, mais des plus actives, est celle de Birmingham. Une dame qui avait eu occasion de voir à Brighton la société qui s'y est formée, et d'en étudier l'organisation, en a établi trois semblables : une à Tunbridge, une seconde à Hastings, et la troisième sur un autre point qui ne nous est pas connu ; celle d'Hastings n'avait encore que treize semaines d'existence à la fin de juillet, et elle avait déjà fait un profit net de près de 80 liv. st. (2,000 fr.). Il doit y avoir maintenant environ cent sociétés coopératives dans la Grande-Bretagne, et leur nombre ne cesse pas de s'accroître. Nous avons vu plusieurs lettres particulières des membres de ces associations; quelques-unes, malgré de petites fautes de grammaire et d'orthographe, se font remarquer par leur caractère judicieux et même par la manière dont elles sont écrites; et dans toutes on n'observe que de bonnes intentions et de bons sentimens. On n'y trouve pas de jalousies ni d'hostilité d'aucun genre contre qui que ce soit; ceux de qui elles émanent se contentent de se féliciter d'avoir découvert un remède efficace à leurs maux.

Les avantages que les coopérateurs espèrent tirer de ces associations, lorsqu'elles auront pris tout leur développement, sont : 1° la cessation de toute crainte de tomber dans la misère, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie; 2° la possibilité de satisfaire leurs besoins sans cette continuité de travaux accablans qui les épuisent avant l'âge; 3° le loisir nécessaire pour goûter des jouissances innocentes et cultiver leur raison. Ainsi donc ce n'est pas seulement leur condition physique qui doit y gagner, mais aussi leur condition morale et intel-

lectuelle. En effet la misère n'est pas l'école de la vertu; elle n'est propre qu'à engendrer l'égoïsme et à exciter toutes les basses passions de notre nature. Ce n'est pas lorsqu'on est soi-même aux prises avec tous les maux que la misère engendre, que l'on peut sympathiser avec ceux d'autrui. Si des besoins impérieux peuvent quelquefois exciter notre intelligence, presque toujours ils rabaissent notre caractère. Le pauvre, sans excepter celui qui l'est devenu par sa faute et son inconduite, est ordinairement disposé à croire que le riche l'est devenu à ses dépens et à lui en vouloir de sa prospérité. Même parmi les classes élevées ou moyennes, ceux qui ont leur chemin à faire par leurs talens sont plus disposés à l'envie, à la haine et à la malignité, que ceux dont la fortune est acquise. Austin, le garde de la ménagerie près du pont de Waterloo, s'est assuré par l'observation que si les bêtes de proie étaient assez bien nourries pour ne pas connaître le sentiment de la faim, elles vivraient en paix et de bonne amitié dans les mêmes cages avec leurs victimes ordinaires, et qu'on pourrait sans inconvénient y mettre le chat avec la souris, et le faucon avec le passereau.

Si les associations dont nous venons de parler prenaient jamais une extension telle qu'elles absorbassent la plus grande partie de la population ouvrière, supposition à la vérité fort peu vraisemblable, les fabricans, et tous ceux dont la prospérité est fondée sur les profits qu'ils tirent des capitaux, trouveraient les plus grandes difficultés à se procurer des bras, excepté à des conditions qu'ils considéreraient comme exorbitantes. Jusqu'où cela pourrait-il aller? c'est ce qu'il est impossible de dire. Mais si cela n'avait d'autre résultat que de donner à l'ouvrier une existence plus aisée, de forcer le capitaliste à se contenter de plus petits profits et de diminuer l'exces-

sive inégalité des conditions, ces résultats devraient être considérés comme des avantages et non pas comme des inconvéniens, excepté par ceux qui croient que les classes inférieures ne sont faites que pour travailler à leur bien-être personnel.

L'extension de ces sociétés, soit qu'elles fussent constituées en communautés ou seulement en associations coopératives, exercerait aussi une influence sur le commerce de détail. En effet, si elles entretenaient dans les faubourgs des boutiques où l'on vendrait tous les objets de consommation usuelle, il est manifeste qu'elles porteraient un préjudice notable aux détaillans, d'autant plus que comme elles fabriqueraient elles-mêmes, elles pourraient vendre au-dessous des prix courans. Mais ces effets seront très-lents; la génération actuelle les sentira à peine; et, dans la suivante, ceux qui pourraient en souffrir feront en sorte de se placer de manière à ne pas être atteints. Au surplus, les coopérateurs nous paraissent avoir tout autant de droits à occuper ces cases de l'échiquier social que des individus qui sont encore à naître.

On pourrait aussi redouter d'autres inconvéniens ou plutôt le même inconvénient sous d'autres formes, car tous se réduisent à la crainte que les classes laborieuses ne deviennent tellement indépendantes que celles qui sont oisives ne puissent plus exercer suffisamment d'ascendant sur elles, et ne finissent par être à leur tour forcées de travailler; mais nous considérons cette crainte comme chimérique. Cette disposition à vivre en communauté, et par conséquent à renoncer aux biens comme aux maux, aux craintes comme aux espérances d'une vie indépendante, ne sera jamais assez générale pour se rencontrer chez un grand nombre d'individus, même dans les classes inférieures, et surtout chez les Anglais dont le

caractère est plus répulsif et moins sociable que celui de la plupart des autres peuples. Peu d'entre nous arrivent à la richesse, mais beaucoup l'espèrent et ne voudraient pas renoncer à cette chance, toute faible qu'elle soit, pour l'aisance bornée et la servitude relative d'une communauté. Ce serait volontairement renoncer aux plaisirs de l'espérance et de l'ambition, sans lesquels les ames ardentes ne sauraient vivre. D'ailleurs, il est probable que dans le cas même où ces associations obtiendraient le plus de succès, l'existence ne pourrait pas s'en prolonger long-tems. Lorsque le capital collectif se serait tellement accru qu'elles ne sauraient plus comment l'employer, les coopérateurs se le partageraient et dissoudraient la communauté pour vivre séparément ou en famille. L'homme est naturellement un être inquiet et mécontent. Quand il est poursuivi par la pauvreté, il accueille avec empressement toute combinaison qui s'offre à lui, lorsqu'elle assure son existence et qu'elle tranquillise son esprit; mais si cette manière de vivre se prolonge suffisamment pour qu'il oublie ses angoisses passées, alors il la trouve monotone et insipide, et la quitte pour une plus aventureuse.

Au surplus, ces associations sont encore tellement récentes qu'il n'est pas possible de se prononcer d'une manière absolue sur leurs destinées à venir et les conséquences qu'elles doivent avoir. Ce n'est encore qu'un point, une vapeur légère au bout de notre horizon social. Ce point réchauffé par l'atmosphère grandira-t-il et couvrira-t-il tout le pays, ou bien finira-t-il par disparaître ? c'est ce que l'avenir seul pourra nous apprendre.

Il nous reste à parler des colonies agricoles établies depuis quelques années dans le royaume des Pays-Bas.

Les unes sont de simples associations coopératives, et les autres de véritables communautés ; toutefois sans que ni dans les premières ni dans les secondes il y ait égalité dans le partage des profits. Elles diffèrent donc à beaucoup d'égards de celles dont nous venons de parler; mais, comme on va le voir, elles n'en sont pas pour cela moins dignes d'intérêt.

Les habitans des pays enclavés aujourd'hui dans le royaume des Pays-Bas ont été, depuis plusieurs siècles, cités pour leur industrie manufacturière. Pendant un tems considérable ils fournirent aux habitans moins industrieux des autres états de l'Europe une grande partie des produits manufacturés qu'ils consommaient. Par degrés les Anglais rivalisèrent avec eux et finirent par les surpasser. Vaincus par notre concurrence, leurs manufactures étaient tombées dans un grand abaissement, lorsque Napoléon les releva un peu par ses décrets prohibitifs qui, s'ils ne firent pas cesser entièrement l'introduction de nos marchandises, la rendirent du moins très-difficile. Mais ce monopole partiel cessa à la paix de 1815; et, depuis, la demande des produits fabriqués a décliné rapidement en Belgique. Il en est résulté qu'une portion notable de la population s'est trouvée sans emploi, et a été forcée de vivre d'aumônes. La détresse de ces ouvriers inoccupés, et le fardeau que leur entretien imposait aux autres classes, firent une forte et profonde impression. Des plans divers pour les soulager furent tentés sans succès. On essaya d'abord de les employer dans des manufactures établies pour cela par les communes auxquelles ils appartenaient; mais, comme on eût dû s'y attendre, ces tentatives échouèrent complètement. Le marché des Pays-Bas était déjà encombré d'une quantité surabondante de produits fabriqués; c'était donc aug-

menter le mal que d'y en apporter de nouveaux. On reconnut après cet essai malheureux que la partie de la population employée aux fabriques était trop considérable, et qu'il fallait lui donner une direction différente. On proposa en conséquence de transporter le surplus des ouvriers, des points où leur travail n'était plus profitable, dans des colonies agricoles établies sur quelques-unes des friches qui abondent dans ce pays.

Quand ce projet fut proposé, quelques personnes prétendirent qu'il ne ferait que déplacer le mal sans en diminuer la violence, et qu'en soulageant la détresse des journaliers des villes on augmenterait celle du peuple des campagnes. Les auteurs du projet répondirent : « Notre projet n'est pas de mettre ces ouvriers indigens et inoccupés en concurrence avec ceux qui sont déjà employés aux travaux des champs, mais seulement de leur donner les moyens de pourvoir par leur industrie à leur propre entretien, en mettant en valeur des terres qui sont restées incultes depuis les jours de Noé. » Heureusement le solide bon sens des peuples de ces contrées ne tint aucun compte des observations de théoriciens visionnaires ; ce projet fut accueilli avec chaleur par le public ; et en 1818 une association volontaire se forma à La Haye, pour le mettre à exécution. La première chose à faire fut de se procurer des fonds. On y parvint promptement, au moyen d'une petite contribution annuelle d'environ six fr. que chaque membre de l'association s'engagea à fournir. Comme la première année il y eut 30,000 souscripteurs, on réalisa de suite une somme de 125,000 fr. Ce premier pas fait, on voulut tenter un essai sur une petite échelle, et on acheta une portion de terre près de la ville de Steenwyk. Elle contenait de douze à treize cents acres de bruyères, à l'exception de cent quarante

acres qui avaient déjà été défrichés. Le tout coûta 116,500 fr. On se procura cette somme par un emprunt fait à 6 p. %; l'association s'engageant à la rembourser par des paiemens réguliers dans le cours de seize ans.

Les cent quarante acres cultivés restèrent dans les mains de ceux qui les occupaient déjà, et trois cent cinquante acres de la friche furent marqués et enclos pour l'établissement de la première colonie. Le second fils du roi des Pays-Bas, qui prenait un vif intérêt au succès de cette entreprise, voulut bien que le nouvel établissement portât son nom; et en conséquence on l'appela *Frédéric Oord.*

Afin de faciliter les communications de cette petite colonie avec les districts voisins, et diminuer les frais du transport, on rendit navigable une petite rivière nommée l'Aa. On construisit une école, un magasin, des ateliers pour les fileuses et cinquante-deux habitations. Ces premiers travaux commencèrent en septembre 1818, et furent terminés le 1er novembre suivant, époque à laquelle cinquante-deux familles indigentes, choisies sur divers points du royaume, entrèrent en jouissance des habitations qui leur avaient été préparées. Dès ce moment elles cessèrent d'être onéreuses aux communes respectives auxquelles elles appartenaient, l'association prenant exclusivement leur entretien à sa charge.

Il est inutile d'observer que ces cinquante-deux familles ne possédaient aucun fonds qui leur donnât des moyens d'existence jusqu'à la première récolte, époque nécessairement la plus rapprochée où elles pussent recueillir quelques fruits de leurs travaux. Cette difficulté avait été prévue, et on y avait pourvu à l'avance; l'association leur donna des vêtemens et des alimens, et les tra-

vaux qu'elles faisaient étaient rétribués à la tâche, comme si elles eussent été de simples journaliers. On avait calculé que l'établissement d'une famille de six à huit personnes, sur un lot de sept acres, coûterait à la société 1,700 guilders (environ 3,590 fr.). Mais les maisons qui ont été construites depuis l'ont été fort au-dessous de l'estimation. Tous les travaux de la bâtisse sont exécutés par les colons eux-mêmes au taux fixé pour les salaires.

L'association sentit que le bien-être et même l'existence de la colonie dépendrait surtout de la manière dont le sol serait labouré, et que partout il faudrait surveiller avec soin les colons pendant l'exécution de cette partie de leurs travaux, lorsqu'on avait le plus léger doute sur leur bonne volonté ou leur aptitude. Elle établit comme axiome qu'une famille, composée de sept individus qui s'emploieraient exclusivement à la culture de sept acres de terre et à la préparation des engrais nécessaires pour les fertiliser, en tirerait un revenu suffisant pour s'alimenter et se vêtir, et un excédant qui au bout de seize années la mettrait à même de rembourser les avances de son premier établissement. Quelques économistes se récrièrent sur l'absurdité d'attendre de pareils résultats de sept acres de misérables friches, qui auparavant auraient suffi à peine pour nourrir un coq de bruyères. Mais ces clameurs n'intimidèrent pas la société. Une autre règle qu'elle se posa, fut de ne jamais laisser le colon inoccupé pendant le plus petit espace de tems des heures consacrées au travail. Tout l'établissement est placé sous la surintendance d'un directeur; il y a en outre un sous-directeur pour chaque centaine de familles, et un maître de quartier pour vingt-cinq ou vingt-quatre. Ces vingt-quatre familles sont à leur tour divisées en deux douzaines; chacune de ces douzaines a pour chef un individu

nommé maître de section, qui est toujours un agriculteur pratique, chargé de diriger par ses exemples ou ses instructions ceux dont la surveillance lui est confiée.

Leurs principaux ou plutôt leurs seuls instrumens aratoires sont la bêche et le hoyau. Les artisans des villes commencent par s'en servir avec une certaine gaucherie; mais quelques jours et les exemples qu'ils ont près d'eux suffisent pour la leur faire perdre. Tout se fait à la tâche et rien à la journée. A la fin de chaque jour l'ouvrier reçoit une carte qui indique le montant de son gain, et avec laquelle il peut prendre au magasin public les articles de consommation dont il a besoin, jusqu'à la concurrence de la somme qui y est portée. Ces cartes circulent dans la colonie sans rien perdre de leur valeur nominale. Si, dans les premiers tems, les salaires de l'ouvrier sont au-dessous de ses besoins, on lui fait de petites avances qu'il rembourse plus tard quand ses profits s'augmentent.

La partie féminine de la colonie est occupée d'abord aux travaux domestiques, et ensuite à filer et à tisser. Dans le principe la laine et le lin employés dans ces opérations sont acquis par l'association, et remis au poids aux fileuses; mais à mesure que la colonie fait des progrès, les colons tirent la matière brute de leurs propres troupeaux et de leurs champs de lin. Excepté pendant les heures qu'ils passent à l'école, les enfans sont occupés aux travaux qui conviennent à leur âge et à leur force relative. De même que leurs pères et leurs mères, ils sont payés conformément à la besogne qu'ils font. L'attrait du gain personnel, combiné avec l'influence d'une surveillance sévère, a presque toujours suffi pour entretenir l'activité de la colonie, sans qu'il fût nécessaire de recourir à des voies de rigueur.

Les colons ne perdent rien à un arrangement qui les place sous une surveillance toute de bienveillance; car c'est pour leur propre compte qu'ils travaillent. Ils sont payés à la tâche pour les travaux qu'ils exécutent chaque jour sur le lot qui leur a été départi; mais si à la fin de la récolte le produit surpasse la valeur des avances qui leur ont été faites, cet excédant leur est exclusivement dévolu. Chacun est libre de partir après que la première récolte a été rentrée. Celui qui par son industrie est parvenu à se libérer de ses obligations, et se détermine à rester, cultive son lot comme bon lui semble. Sa situation devient précisément la même que celle du fermier à l'égard du propriétaire, à l'exception de certaines règles auxquelles il est obligé de se soumettre pour l'éducation de ses enfans; chose que la société a considérée comme trop importante pour être laissée à la discrétion individuelle.

Comme tout se fait avec les bras, les colons ne se servent de chevaux que pour le transport des engrais et des récoltes; l'association entretient trois chevaux, par chaque cinquantaine de ménages, pour faire ces transports. On voit d'après cela que le colon gagne la totalité des travaux qui s'exécutent dans son lot.

Mais le fondement sur lequel repose en grande partie le succès de tout l'établissement, c'est le soin infatigable que l'on met à accroître la masse des engrais. Des détails particuliers à ce sujet n'intéresseraient que des lecteurs spéciaux; nous nous bornerons à dire que le système suivi ici, et qui est également praticable partout, prouve que le sol le plus pauvre, cultivé exclusivement avec la bêche, peut donner une quantité d'engrais bien supérieure à celle que l'on suppose communément. Sans ces engrais, une terre d'aussi mauvaise qualité produirait

à peine de quoi nourrir le cultivateur, la première année; l'année suivante, elle ne produirait guère que la semence; et il est probable qu'ensuite elle ne produirait plus rien.

Quand ces petites fermes sont mises en culture, elles sont d'ordinaire divisées en quatre champs d'un acre un quart chacun, et d'un cinquième qui n'est que d'un acre; le reste est occupé par la maison, la grange, le jardin et un petit champ pour les pommes de terre précoces. Un de ces champs est semé avec du seigle que l'on coupe vert au printems, pour le donner aux vaches; il est ensuite semé avec de l'orge et de la luzerne. Un autre champ de la même étendue ne contient que des pommes de terre; le troisième est semé avec du seigle que l'on récolte pour faire le pain du ménage; et le quatrième avec de la luzerne, dont une partie est coupée verte pour fumer la terre, et dont l'autre est employée comme fourrage. Le cinquième champ, qui ne contient qu'un acre, est constamment couvert de gazon. Une expérience de dix années a fait voir que sept acres cultivés de cette manière donnent un revenu annuel de 1,225 fr., tandis que dans cette partie des Pays-Bas les dépenses nécessaires d'une famille de cultivateurs composée de sept individus n'excèdent pas 1,025 fr. Ainsi donc chaque famille a, au-delà de ses dépenses, un excédant annuel d'environ 200 fr.

Ce système a paru si avantageux à tous ceux qui en ont examiné les résultats, que les fermiers qui sont dans le voisinage de la colonie ont commencé à l'adopter. Son efficacité a été démontrée dans une de ces colonies où se trouvait une ferme qui, après trois ans de culture, avait été abandonnée comme étant d'une stérilité sans remède. Cette ferme a été divisée entre huit familles coloniales,

et maintenant elle produit les plus belles récoltes que l'on puisse voir.

Les diverses avances faites aux colons, pendant la première année de leur établissement, constituent une dette qu'ils sont tenus de rembourser ; il est sans exemple qu'ils aient trouvé ce paiement impraticable ou oppressif. En juillet 1820, c'est-à-dire moins de deux ans après leur arrivée dans la colonie, cinquante-deux familles indigentes qui s'y étaient établies purent payer un cinquième de la dette qu'elles avaient contractée, sans que leur bien-être parût en souffrir.

« J'ai visité, dit le baron de Keverberg, l'intérieur d'un grand nombre des ménages coloniaux. Partout les femmes étaient activement occupées à entretenir la propreté des habitations ou à préparer les repas ; les enfans bien vêtus, remplis de santé, semblaient rivaliser d'ardeur en tournant leurs rouets. Les mères se vantaient de leur bien-être et des produits de l'industrie de leurs enfans ; et dans le fait il n'est pas rare qu'à l'âge de sept ou huit ans ceux-ci gagnent dix, quinze et même vingt sous par semaine. La plus grande partie de ces bénéfices est mise au compte de chaque famille ; mais une petite portion est laissée aux enfans pour les encourager dans leurs travaux. Je ne crois pas avoir vu une seule habitation qui ne contînt pas quelques traces de travaux volontairement exécutés par le colon pour embellir sa modeste demeure. Leurs petits jardins, bien soignés et disposés avec goût, sont presque tous ornés de fleurs qui ceignent avec grâce les carreaux où se trouvent les plantes alimentaires. Non-seulement cet aspect charme les yeux, mais il laisse une impression douce dans l'ame du spectateur qui remonte à la source de ces embellissemens. »

Ce n'est pas tout ; en même tems que ces utiles éta-

blissemens procurent des travaux lucratifs aux pauvres qui sont adultes, des dispositions ont été prises pour en faire un asile où les enfans des familles malheureuses et les orphelins peuvent être convenablement entretenus et élevés. Sans entrer dans des détails qui nous mèneraient trop loin, il nous suffira de dire que la société se charge de ces enfans à des conditions qui n'excèdent pas le quart du prix que cela coûterait dans les maisons de travail ordinaires. Six enfans sont confiés aux soins de quelque couple, déjà âgé, établi dans la colonie, et qui n'a pas d'enfans qui lui appartiennent; lorsqu'on ne trouve pas deux tuteurs dans ces conditions, on les met sous la garde d'une femme qui mérite ce témoignage de confiance, et en même tems on prend des dispositions telles qu'elle ne puisse pas en abuser. Cet établissement a pour son entretien la même quantité de terres qu'une famille qui contient un nombre égal de personnes adultes. Il est clair que les enfans ne peuvent pas exécuter par eux-mêmes la totalité des travaux nécessaires au terrain qui leur est alloué, et en conséquence ils sont aidés par d'autres colons dont on paie la main-d'œuvre. Cette dépense faite à titre de prêt par la société, sous la garantie de la récolte à venir, est déduite de la valeur du produit de cette récolte, et le surplus devient la propriété des enfans. Indépendamment de la partie des travaux agricoles qu'ils exécutent eux-mêmes, on les occupe aussi à filer, ce qui est pour eux une autre source de revenu. A mesure qu'ils avancent en âge, ils augmentent peu à peu la quantité de leurs travaux agricoles, jusqu'à ce qu'enfin ils puissent se passer entièrement des secours d'ouvriers salariés. Rien n'est plus judicieux que ce système. Ces enfans sont bien nourris, bien vêtus et bien logés; on les envoie chaque jour à l'école pour y

acquérir toute l'instruction qui doit leur être utile dans leur condition à venir ; et leur industrie et leur aptitude au travail sont graduellement développées.

Cet admirable mode d'assurer le sort des enfans indigens et orphelins présente un affligeant contraste avec le système suivi dans nos maisons de travail. Dans les colonies agricoles des Pays-Bas, ils sont confiés aux soins de surveillans expérimentés et moraux qui remplissent envers eux la place et les devoirs des parens qu'ils ont perdus. Ils sont préservés avec soin de tous les contacts qui pourraient endurcir ou corrompre leurs cœurs. Vivant presque toujours sous l'espace libre du ciel, ils sont de bonne heure accoutumés aux travaux de la culture, et deviennent des membres satisfaits et utiles de la société.

Nous considérons ces colonies comme l'expérience la plus utile qui ait été faite, non-seulement pour le peuple qui l'a tentée, mais pour le monde entier. Cette expérience a résolu affirmativement l'une des questions les plus difficiles de l'économie politique ; savoir : si les mendians, et en général les indigens, lorsqu'ils sont en état de travailler, peuvent vivre sans les secours de la charité. Il a été prouvé d'une manière évidente que les habitans inoccupés des villes, transférés dans la campagne, sont en mesure de pourvoir amplement à leur entretien et à celui de leurs familles sans autre capital que leur industrie.

La grande majorité des individus établis dans ces colonies s'est conformée avec joie et empressement aux règles qui les régissent, et qui toutes ont été conçues dans des vues bienveillantes pour eux. Mais il n'est pas étonnant que dans un nombre de personnes qui s'élèvent à plus de 30,000, il s'en trouve quelques-unes que ni les

bons exemples ni les douces admonitions qu'on leur adresse ne peuvent corriger. Nous avons vu que le colon qui avait remboursé les avances que la société avait faites, cultivait ensuite son lot à titre de fermier, et cessait d'être soumis au contrôle des inspecteurs ; mais si le produit de sa terre diminue, si la rente s'arrière et s'il est forcé de se pourvoir au magasin de l'association, de nouveaux secours lui sont donnés ; mais la nécessité de ces secours prouve que les nerfs de l'industrie se sont détendus, et la culture de son lot est replacée sous la surveillance des directeurs. Cette espèce de punition est sans doute insuffisante pour beaucoup d'individus, et elle serait inapplicable à ceux qui ne sont pas encore libérés envers l'association. On a en conséquence fondé d'autres établissemens pour les individus réfractaires ou incorrigibles, qui diffèrent à beaucoup d'égards des colonies libres. Ils sont soumis à une discipline plus sévère, et la maxime « celui qui ne veut pas travailler ne mangera pas, » y est pratiquée à la lettre. Quand un homme voit son pain au bout du champ qu'il doit bêcher, avant qu'on le lui délivre, on conçoit qu'il se résigne promptement à sa tâche. Lorsque ceux qui ont été placés momentanément dans ces colonies correctionnelles manifestent de meilleures dispositions, on les renvoie dans les colonies libres; il en est peu qui soient assez indolens ou d'un caractère assez fâcheux pour être dans le cas d'en être expulsés de nouveau.

Le plus grand ordre, la plus parfaite régularité règnent dans chacune des branches de ces établissemens. Chaque heure a une occupation qui lui est assignée. Mais cet ordre rigoureux, loin d'abattre l'activité des jeunes colons, semble au contraire leur communiquer un degré inusité d'ardeur. Cela vient sans doute de ce que, tan-

dis que chaque chose marche avec la précision d'une pendule, les ressorts moteurs sont soigneusement dérobés à la vue; et tout paraît être le résultat des volontés individuelles. Sous l'influence d'une discipline à la fois douce et sévère, également favorable à l'instruction, à l'industrie et même à l'agrément de ceux qui y sont soumis, s'élève une race de paysans éminemment propre à remplir les devoirs de sa destinée future. A ce grand laboratoire industriel viennent aboutir sans cesse, de tous les points des Pays-Bas, une multitude d'enfans orphelins ou du moins sans parens qui puissent les nourrir, et le pays reçoit en échange un approvisionnement régulier de domestiques et de cultivateurs moraux, sains et laborieux. Quand une commune ou un particulier a avancé un capital pour faire recevoir un individu dans la colonie, cette avance constitue une espèce de fonds permanent; il en résulte que, lorsque ce colon meurt ou s'en va, les auteurs de la fondation peuvent remplir sa place sans nouveaux frais.

Cette institution a été soutenue par les souscriptions de toutes les classes de la société, depuis le roi jusqu'aux hommes qui balaient les rues de Bruxelles. Le nombre des souscriptions primitives s'est déjà beaucoup accru et continue à s'accroître encore. Presque toutes les communes ont contribué à l'établissement des colonies agricoles; et, de cette manière, elles ont acquis le droit d'y envoyer les individus valides qui ne trouvent pas d'emploi dans leur circonscription. Aussi partout l'autorité locale réprime avec sévérité la mendicité et le vagabondage.

On demandera peut-être pourquoi de nouvelles souscriptions sont nécessaires, puisque le travail des colons suffit à leur entretien. Pour se rendre compte de cette

contradiction apparente, il faut d'abord observer que l'établissement d'institutions si nouvelles a dû nécessairement occasioner des frais extraordinaires. D'ailleurs la société emploie chaque année des capitaux à l'agrandissement des terres qu'elle possède déjà. Si on additionne la valeur actuelle des biens-fonds et celle des autres propriétés de l'association, on se convaincra que son capital, malgré ses frais extraordinaires, excède de beaucoup la somme de toutes ses dépenses. La terre qui lui coûtait 100 fr. l'acre, et jamais elle n'en achète de plus chère, quand elle a été cultivée sous sa direction pendant huit ou dix ans, est considérée comme valant de 1,000 à 1,200 fr.

Le sol choisi pour ces essais était généralement le plus stérile, non-seulement des Pays-Bas, mais de l'Europe entière. Il ne produisait d'autres substances végétales que des bruyères; et, pour le féconder, il fallait, en quelque sorte, en changer la nature. Les engrais eussent été insuffisans pour cela. Pour arriver à ce résultat, après que l'on eut mis le feu aux bruyères, on mêla le sable d'une couche avec la glaise d'une autre; et un nouveau sol fut, en quelque sorte, créé par cette combinaison. Ce sol nouveau donna, dès la première année, une excellente récolte de blé, de pommes de terre et de gazon artificiel. Ce premier produit constitua la base de sa fertilité permanente, car tout fut employé sur le terrain. On prit des moyens efficaces pour empêcher qu'aucune portion des engrais ne fût perdue, aussi bien que pour ajouter à leur masse toutes les substances en putréfaction ou décomposées, végétales et animales, qui purent être réunies. Par une persévérance soutenue dans ce système, les colonies agricoles ont pu se passer de tous les engrais étrangers; et loin que la fertilité du sol diminue, elle s'aug-

mente incessamment ainsi que la valeur et la quantité des récoltes. Nous répondrons à ceux qui demanderont où se vendent ces récoltes, que tout se consomme sur les lieux mêmes et dans l'intérieur de la colonie. Ceux qui y vivent n'ont pas sans doute d'excédant de produits à donner en échange pour des articles manufacturés; mais tous les articles de ce genre qui leur sont nécessaires sont fabriqués par les mains de leurs femmes et de leurs enfans. En fondant ces colonies intérieures on ne voulait pas créer une nouvelle masse de produits pour alimenter les grandes villes, mais seulement délivrer le pays du fardeau que lui imposait une population nombreuse qui était sans ouvrage, en lui fournissant les moyens de se soutenir par son travail. Plus les terres sur lesquelles ces essais ont été tentés étaient stériles, plus ils sont concluans. Il n'existe en Europe aucune contrée qui n'ait de grandes friches dans quelques-unes de ses provinces; il n'en est aucune qui n'ait aussi un grand nombre d'individus qui ne vivent que des secours de la charité privée et publique : la route a été ouverte par le gouvernement, les capitalistes et les propriétaires de la Belgique; c'est à ceux des autres pays à les imiter et à les suivre.

Le gouvernement s'étant convaincu par l'expérience de l'utilité de ces institutions, songea à en créer de nouvelles, mais avec quelques modifications dans le plan primitif. Il rendit une ordonnance portant que tous les pauvres qui se trouvaient dans des maisons de travail, et qui étaient en état de se livrer aux travaux de la culture, seraient transportés dans des colonies agricoles, aux frais des communes où ils avaient fixé leur dernier domicile. En 1826, le nombre des mendians établi à Ommerchans, conformément à cette ordonnance, s'élevait à

1,300 ; la proportion des femmes était à peu près la même que celle des hommes. Leurs habitations forment un bâtiment quadrangulaire d'une grande étendue. A peu de distance de l'entrée se trouve un corps-de-garde qui est occupé par une compagnie ; mais l'ordre n'ayant jamais été troublé, les chefs de l'établissement n'ont pas eu besoin une seule fois de faire intervenir la force armée. Chaque colon reçoit en arrivant un trousseau complet. Les colons sont divisés en classes, et employés, selon leur âge et leur force, aux travaux domestiques ou à ceux des champs. Chacun d'eux doit gagner par jour une certaine somme fixée par les réglemens. Ceux qui sont industrieux peuvent gagner deux fois et même trois fois ce *minimum* ; mais ces travaux extra sont volontaires. Tout le travail qui excède ce qui est nécessaire aux frais de l'entretien du colon est divisé en trois parts : une de ces parts lui est donnée immédiatement pour qu'il en dispose comme bon lui semble ; une autre est mise en réserve pour lui être délivrée au moment où il quitte la colonie ; et la troisième est affectée à certaines dépenses occasionelles de l'association, telles que l'entretien de ceux qui, sans qu'il y ait de leur faute, n'ont pas pu gagner la somme nécessaire pour payer leur dépense dans l'établissement.

Le terrain affecté à l'entretien de cet établissement se composait d'environ deux mille acres de bruyères qui sont aujourd'hui entièrement défrichés. L'excellent système de culture qui y est suivi améliore d'année en année les récoltes de céréales et de plantes légumineuses de toute espèce que l'on y fait. Quand le colon a une épargne dont la quotité est fixée par les réglemens, et s'est bien conduit, il est libre de se retirer et d'aller porter ailleurs son industrie. Plusieurs sont déjà partis avec des

sommes assez considérables accumulées à leur profit dans la caisse d'épargne de l'institution.

Ces institutions qui sont déjà au nombre de neuf ou dix, et qui se répandent successivement dans toutes les provinces des Pays-Bas, doivent leur origine, ainsi que leur succès, à la pénétration et au zèle infatigable du général Van-Den-Bosch. Cet officier avait servi dans l'Archipel Oriental et avait passé beaucoup de tems dans l'île de Java, où il acheta une terre et s'occupa avec ardeur d'améliorations agricoles. Le hasard voulut que des émigrés chinois, conduits par un mandarin de quatrième classe, nommé Tjan-Hoëds, cultivateur très-expérimenté, vinssent s'établir près de lui. Le général, voyant que, malgré le soin qu'il donnait à ses cultures, les récoltes des Chinois surpassaient toujours les siennes, établit avec son voisin des rapports qui lui furent fort utiles; car lorsqu'il retourna en Hollande il put vendre 150,000 rixdales une propriété qui, dans le principe, ne lui en avait coûté que 25,000. Le général fit connaître en Europe les théories et les procédés du mandarin dans une brochure publiée en hollandais, sous ce titre : *De la possibilité d'instituer avec succès dans le royaume des Pays-Bas un établissement général pour les pauvres.* Le système chinois, tel qu'il était exposé dans l'écrit du général, a été mis à exécution, mais avec les modifications que réclamaient les circonstances.

Nul doute que, sous l'influence croissante de ces institutions, l'oisiveté et par conséquent la misère ne finissent par disparaître entièrement des Pays-Bas. La population qui ne trouve pas d'emploi dans les villes s'écoulera peu à peu dans les campagnes, jusqu'à ce que chaque acre susceptible d'être fécondé par l'industrie humaine soit mis en culture. Le déplacement de cette population

surabondante et inoccupée a été aussi de la plus grande utilité aux ouvriers qui continuent à exercer des métiers ou à travailler dans les manufactures. Délivrés de la concurrence qui leur portait jadis un si grand préjudice, ils ont aujourd'hui un travail régulier et des salaires suffisans pour leur entretien et celui de leur famille. Puissent ces utiles exemples être imités dans le Royaume-Uni, dont le sol est encore en partie couvert d'énormes friches; c'est l'unique moyen d'abolir la taxe des pauvres, si onéreuse à ceux qui la paient et si dégradante pour ceux qui en reçoivent le produit. L'adoption de ces mesures ne serait guère moins utile en France. Il suffit, pour s'en convaincre, de traverser la Bretagne, la Sologne et une partie de la Guyenne.

(*Quarterly Review.*)

—

STATISTIQUE DES JOURNAUX

PUBLIÉS DANS LES PROVINCES DE L'ANGLETERRE (1).

Le but de cet article est de faire connaître l'état de la presse périodique dans les provinces : nous n'essaierons pas de donner ici une statistique complète ; il nous suffira de choisir, entre les matériaux que nous avons rassemblés, quelques échantillons propres à donner une idée exacte de l'ensemble. Nous tâcherons de déduire des faits particuliers que nous rapportons certaines conséquences qui nous serviront à déterminer l'influence des journaux de province sur l'esprit du peuple et le développement des idées libérales en matière de religion et de politique. Toutefois, une assez grave difficulté embarrasse notre marche. Sur la totalité des journaux publiés hors de Londres, quelques-uns des plus répandus, au lieu d'exprimer une opinion qui leur appartienne en propre, et d'agir directement sur celle de leurs lecteurs, se contentent de remplir leurs colonnes aux dépens des journaux de Londres; et, quoique les emprunts qui les enrichissent soient faits en général avec quelque habileté, on ne peut guère les considérer que comme de simples registres ouverts aux nouvelles de la capitale. Il y aurait matière à s'étonner, en voyant tant de villes puissantes et de districts considérables sans représentans à ce vaste parlement de la pensée humaine, sans

(1) Cet article complète ceux que nous avons insérés sur les journaux quotidiens et hebdomadaires qui se publient à Londres. Voyez les numéros 9 et 47 de notre recueil.

orateurs à cette tribune universelle où se plaide la cause de l'humanité, si cette anomalie ne s'expliquait naturellement par les circonstances mêmes de l'établissement de ces journaux. Il y a quelques années, lorsqu'une administration brutale encourageait partout la tyrannie de ses agens, il y aurait eu danger, sinon pour les personnes, au moins pour la fortune de ceux qui auraient osé se faire les champions des idées libérales. Pendant que cette administration pesait sur le pays, des journaux s'établirent dans un assez grand nombre de villes où l'on sentait le besoin de donner de la publicité aux nouvelles qui intéressaient le commerce : il fut alors bien entendu que ces feuilles s'interdiraient la politique, ou que si, par aventure, elles en touchaient quelques mots, elles abonderaient dans le sens des gens du pouvoir et des membres des corporations, accoutumés à considérer comme le meilleur des systèmes possibles celui qui leur donnait une ample pâture. Telle est l'origine de la plupart des feuilles provinciales les plus répandues, et dans beaucoup de villes où les idées nouvelles ont obtenu le plus de succès, la partie éclairée et raisonnable des habitans se contente de trouver dans ces feuilles les avis qui les intéressent, sans y chercher l'expression de leurs opinions politiques. D'ailleurs, il n'y a pas en Angleterre une seule petite ville qui n'ait son cabinet de lecture, où se trouvent réunis tous les journaux importans de la capitale. L'Irlande présente presque partout le même avantage, de sorte qu'il n'y a personne qui ne puisse, à peu de frais, satisfaire sa curiosité et suivre le mouvement progressif des esprits.

Le défaut de concurrence entre pour beaucoup dans le succès de ces feuilles ; à Londres, un spéculateur qui désire entreprendre un journal hebdomadaire ne s'ex-

pose pas à toutes les chances que l'on court en province. D'abord il a sous sa main un imprimeur tout disposé à lui prêter ses presses pour une semaine ou un mois; il peut prendre les mêmes mesures pour tous les autres détails de son entreprise, et, moyennant un droit de commission, des *publishers* se chargeront du débit de ses feuilles. Après quelques mois d'essai, si l'entreprise s'annonce favorablement, il monte une imprimerie et des bureaux à ses frais, et tire de cet établissement des profits qu'il avait d'abord sacrifiés sans peine à la certitude de pouvoir, après une courte épreuve, abandonner la spéculation sans avoir compromis sa fortune. Il n'en est pas de même en province : il y a peu de villes où l'on puisse trouver un imprimeur muni d'un matériel suffisant pour l'impression d'un journal, à moins qu'il n'en publie déjà un lui-même. Il faut donc avancer de forts capitaux ; d'un autre côté, les engagemens avec les rédacteurs doivent au moins courir pendant une année, car on ne trouverait pas un seul homme de talent et d'expérience qui voulût traiter avec un journal de province pour un terme plus court ; il faut avoir des agens dans toute l'étendue du district, sans parler de mille autres frais qui, à Londres, n'atteignent pas un journal hebdomadaire. Si, à toutes ces difficultés, on ajoute celle d'obtenir des souscriptions et des annonces dans des lieux où, grâce aux préjugés et aux habitudes exclusives, tout projet nouveau n'est accueilli qu'avec défiance, loin d'être surpris du petit nombre de feuilles libérales en certains cantons, on s'étonnera que les progrès de l'esprit humain aient pu engager tant de personnes à aventurer leurs capitaux dans ces sortes de spéculations. Nous allons montrer jusqu'où cet esprit d'entreprise a déjà été porté. On en pourra conclure, sans avoir le don de prophétie, que

bientôt des journaux rédigés avec cette libéralité de sentimens qui distingue si éminemment la plupart de nos feuilles de provinces, s'élèveront dans des lieux qui n'ont aujourd'hui que des registres d'annonces enrichis seulement, pour l'amusement du lecteur, du récit de quelques crimes, ou, ce qui est pis encore, une presse dévouée à ces vieux adeptes du torisme qui spéculent sur l'attachement de tout Anglais aux antiques coutumes, pour conserver sur la société un reste d'influence.

Les états publiés par Newton et Barker prouvent que le nombre total des journaux imprimés dans la Grande-Bretagne et dans l'Irlande, sans compter ceux de la capitale, s'élève à 184, dont 59 en Irlande et 37 en Écosse. Dans les articles précédens nous avions donné un calcul approximatif sur la circulation de ces papiers et le montant des frais de publication; des recherches ultérieures ayant confirmé l'exactitude de cette estimation, il est inutile d'y revenir. Cependant nous ajouterons quelques détails qui viennent à l'appui des considérations générales que nous voulons tirer de l'ensemble des faits. Sur les journaux publiés en province, Bath et Bristol en comptent chacun quatre; Exeter, cinq; Leeds, trois; Liverpool, huit; Manchester, sept; Shelfield, trois; York, quatre; Brighton, trois, et Bermingam, avec sa population si nombreuse, deux seulement. L'accroissement des journaux, à Manchester et à Liverpool, durant ces dernières années, honore beaucoup les habitans de ces deux villes; trois des feuilles publiées à Liverpool, le *Chronicle,* l'*Albion* et le *Times,* qui prospère sous l'habile direction de M. Baines, ont été fondées récemment; leur intervention a donné de nouvelles armes à la cause libérale qui, pendant long-tems, n'avait eu d'autre défenseur que M. Egerton Smith, champion vi-

goureux, il est vrai, et dont l'activité comme le talent suffisaient sans doute au succès de ses principes. Toutefois les progrès de la population et l'importance toujours croissante de cette place semblaient appeler quelques renforts d'autant plus utiles, que le *Courier*, défenseur ardent des doctrines du torysme, n'était pas un adversaire peu redoutable. L'exécution de ces journaux est très-soignée; la plupart d'entre eux sont publiés dans le format in-4°, l'impression en est belle, et ils contiennent de tems en tems des articles scientifiques et politiques qui ne sont pas sans valeur. Le *Mercure*, en particulier (c'est le journal de M. Smith), traite assez souvent des questions de philosophie naturelle, de manière à les rendre intéressantes pour toutes les classes de lecteurs. Indépendamment de ces journaux, il paraît à Liverpool, sous le titre de *Kaléidoscope*, une petite feuille périodique exclusivement consacrée à la littérature et aux sciences.

Nous ne pouvons pas indiquer avec précision le nombre d'exemplaires mis en circulation par ces différentes feuilles, mais nous sommes fondés à croire qu'il est assez considérable; et s'il est vrai, d'ailleurs, qu'un journal porte dans ses colonnes d'annonces la mesure de sa prospérité, nous pouvons conclure que la plupart de ces entreprises sont en plein succès. Cependant leurs profits sont moins considérables qu'ils ne le paraissent, parce que le prix des insertions est fort modéré, et que le journal accorde souvent un crédit de onze mois pour l'acquittement du droit d'annonces, qu'il est obligé de payer au gouvernement à la fin de chaque mois. Il y a trois ans environ, on essaya d'établir à Liverpool un journal quotidien, mais cet essai fut malheureux; le journal cessa de paraître après trois mois d'existence. Ce n'est pas que

Liverpool n'ait eu en elle-même ni assez de ressources ni assez d'esprit public pour soutenir un journal quotidien ; mais les entrepreneurs auraient dû, avant tout, se demander si une pareille publication répondait à quelque besoin pressant ; ils auraient dû voir que le courrier, qui apportait à Liverpool les nouvelles qu'ils voulaient publier, apportait aussi les journaux de Londres que tout le monde pouvait lire dans les cabinets de lecture, les auberges et les cafés, long-tems avant que leur feuille eût pu les reproduire : comme feuille d'annonces, elle était également superflue, puisque les autres journaux de Liverpool paraissant tous à différens jours, les annonces obtiennent, par cette combinaison, une publicité quotidienne ; ajoutez à cela la mauvaise direction de l'entreprise, et sa déconfiture n'aura plus rien de surprenant. Il est bon de remarquer, pour l'instruction de nos lecteurs qui ne voient pas les papiers de Liverpool, qu'ils défendent presque tous la liberté du commerce, et que le *Courier* lui-même soutient, jusqu'à un certain point, les mêmes principes. Ce fait répond victorieusement, selon nous, aux assertions de deux ou trois journaux de Londres, qui prétendent que le haut commerce britannique est opposé à la liberté, et fermement convaincu de la fausseté de ce système. La réception faite, dans cette ville, à M. Huskisson, n'est pas un argument moins puissant. Ainsi de toutes parts le vieil édifice tombe en ruine et voit déserter ses derniers défenseurs. Indépendamment des journaux quotidiens qui se publient à Liverpool, il y paraît aussi un *Annual* sous le titre de WINTER'S WREATH (*la Guirlande d'Hiver*), qui ne le cède pas à ceux qui se publient à Londres (1).

(1) NOTE DE L'ÉD. Nous avons emprunté à cet *Annual* quelques-uns des plus jolis articles et des plus belles planches de l'ALBUM BRITAN-

Ce que nous disons de Liverpool peut s'appliquer également à Manchester ; mais on comprendra facilement que dans une ville où la distinction des rangs est si nettement marquée; où la population se divise en gouvernans et en gouvernés, en maîtres et en manœuvres, nous avons presque dit en esclaves; la lutte des journaux doit être beaucoup plus vive que partout ailleurs. Cependant l'animosité s'est calmée depuis quelque tems. La chute de l'administration de Castlereagh et de Sidmouth, sous laquelle Manchester fut le théâtre de tant d'horreurs, et l'adoption d'un système plus modéré, ont eu pour effet naturel d'abaisser l'insolence des chefs, et d'adoucir l'âpreté des réformateurs, qui, en présence du danger, avaient heurté de front les oppresseurs et revendiqué avec passion les droits des victimes. Le ton des journaux de Manchester est aujourd'hui un modèle de politesse et de courtoisie, au prix des aménités qu'ils échangeaient à l'époque du massacre de Manchester ; le *Manchester Guardian*, qui se fit connaître à cette funeste époque par l'énergie de son opposition, a depuis, sans sacrifier en rien la vigueur de ses principes, cherché à concilier des intérêts divers; et, tout en flétrissant la tyrannie des maîtres, il a repoussé les injustes prétentions des hommes de main. Sur les sept journaux qui se publient à Manchester, quatre sont franchement libéraux : le *Guardian*, l'*Advertiser*, le *Mercure* et le *Times*. Le *Guardian*, qui est fort répandu, et qui donne en conséquence à ses propriétaires des profits considérables, a été fondé par John Edward Taylor, qui s'est depuis associé, pour la direction, un autre éditeur nommé Garnett. Le *Mercure*, qui paraît le mardi, trois jours après le *Guardian*, est la propriété des mêmes entrepreneurs et est dirigé dans

NIQUE, que nous venons de publier pour l'année 1830, et qui sert de complément à la *Revue Britannique*. Prix : 15 fr. broché.

les mêmes principes. L'*Advertiser* a été fondé dans l'intérêt presque exclusif des fournisseurs patentés de Manchester et des environs; il pourrait cependant se répandre beaucoup et contribuer efficacement à populariser les opinions libérales dont il a entrepris la défense. Quant au *Times* de Manchester, nous n'avons que du bien à en dire; il n'a pas varié dans ses principes, et la cause du peuple compte peu d'avocats aussi habiles et aussi zélés. La circulation des journaux de cette ville n'est pas tout-à-fait en rapport avec la richesse et la population du pays; le voisinage de plusieurs villes, telles que Stockport, Bolton et quelques autres, qui toutes possèdent un journal, en arrête les développemens; néanmoins elle est encore assez considérable, et on estime que chaque exemplaire des feuilles libérales compte, somme moyenne, de cinquante à quatre-vingts lecteurs : ce chiffre dépasse celui que nous aurions adopté; mais comme il nous a été communiqué par des personnes bien instruites, nous avons dû nous y tenir. Sur les quinze journaux de Liverpool et de Manchester, dix, au moins, appartiennent au libéralisme. A Leeds, la proportion est exactement la même; mais à Birmingham, où, malgré le nombre des habitans, il n'y a que deux journaux, la cause libérale n'a pas un seul organe, tandis que Brighton, qu'on serait tenté de considérer comme le foyer de l'aristocratie, Brighton, dont la population ne s'élève pas à la moitié de celle de Birmingham, sans débouchés au sud, sans voisinage de villes qui puissent favoriser la circulation de ses journaux, à l'exception de Lewes, compte cependant trois feuilles, dont deux défendent les principes libéraux. L'une d'elles, le *Guardian*, se distingue par l'ardeur de son zèle, et on peut dire qu'il n'y a pas une seule vexation, un seul abus d'autorité, qui ne soit signalé à l'instant par ce rigide champion des droits du

peuple. La vigilance de ces sentinelles de l'opinion est dans les villes de province la sauvegarde de la liberté des citoyens.

Il serait difficile d'assigner les causes de cette infériorité de Birmingham sur Brighton : on ne peut pas l'expliquer par le défaut d'esprit public ou de lumières, puisqu'il s'est établi dans cette ville un cabinet de lecture, pourvu de tous les livres de science, de littérature et de politique, et que cet établissement compte un très-grand nombre de souscripteurs. En outre Birmingham était depuis long-tems très-peuplée et très-commerçante, pendant que Brighton n'était encore qu'une bicoque de pêcheurs. Il n'y a pas plus de vingt ans que cette ville n'avait pas un seul journal. La première spéculation de ce genre a été imaginée par un commissaire-priseur qui se servit de ce moyen pour donner de la publicité à ses annonces. Ce journal, qui existe encore sous le titre de *Brighton Herald*, est assez répandu. Peu d'années après une seconde feuille, la *Gazette de Brighton* prit en main la défense des torys. Elle est rédigée avec beaucoup de talent, et contient assez souvent des articles que lui envoient de hauts fonctionnaires attachés à la cause qu'elle défend. Un troisième journal, le *Brighton Chronicle*, n'eut qu'une existence éphémère ; mais le *Brighton Guardian* recueillit sa succession et donna un nouveau défenseur aux principes populaires. Heureusement pour le succès de ces trois journaux, il en est des produits de la presse comme des alimens délicats qui aiguisent l'appétit au lieu de le satisfaire : le nombre des consommateurs, accru en raison directe de la production de chacune des trois feuilles rivales, compte autant ou même plus de souscripteurs que n'en avait le *Brighton Herald* avant l'apparition de ses deux compétiteurs.

Les principaux journaux de Leeds sont le *Mercure* et l'*Intelligence*: le *Mercure* est une feuille bien imprimée, dans des dimensions énormes : l'*Intelligence* est matériellement semblable, mais le premier appartient au parti libéral et le second au parti opposé. L'un et l'autre n'ont pas, que nous sachions, varié dans leur politique, jusqu'à cette dernière année où la question catholique est venue changer les votes. L'éditeur de l'*Intelligence,* désertant le terrain de l'absolutisme sur lequel il avait si long-tems combattu, jugeant sans doute l'occasion favorable pour battre en retraite avec tous les honneurs de la guerre, prit hautement fait et cause en faveur de l'émancipation, et réussit, dit-on, à convertir quelques torys opiniâtres. Cependant les propriétaires du journal, moins libéraux que leur éditeur, n'approuvèrent pas ce brusque changement et le congédièrent : la direction passa alors à un tory pur, et le journal redevint ce qu'il était auparavant, une colonne de l'autel et du trône, mais avec moins de crédit, parce que bon nombre de ses fidèles, soit intérêt, soit conviction, ont passé sous la bannière opposée. Le *Patriote* de Leeds, fidèle à son titre, défend les droits du peuple; il est assez répandu et rédigé avec talent.

A Bristol on doit mettre à la tête des feuilles de parti le *Bristol Journal*, propriété de M. Gutch, qui possède ou a possédé une grande partie du *Morning Journal* de Londres et le *Mercure*. Celui-ci est libéral, celui-là tory; entre ces deux feuilles se place, par sa couleur politique, la *Gazette de Bristol*. Le *Journal* est depuis long-tems une entreprise avantageuse, d'où l'on semblerait devoir conclure qu'à Bristol le torysme l'emporte sur l'esprit libéral ; mais le succès du *Mercure* et le patriotisme bien connu des plus riches et des plus éclairés des habitans

prouvent que les vieilles doctrines n'ont pas autant de partisans qu'on serait tenté de le croire. Tous ces journaux contiennent de tems en tems des morceaux bien écrits ; le *Mercure* a généralement plus de nerf et plus de vigueur, mais on y désire, comme dans les autres feuilles de la même ville, plus de goût dans le choix des matières et plus d'habileté dans la mise en œuvre. Au reste, où le talent ne manque pas, les progrès sont probables et quelques conseils les hâteront sans doute. A Exeter, les papiers franchement libéraux sont le *Western Times* et le *Besley's Devonshire Chronicle*. Le premier, fondé plus récemment, promet d'obtenir grande faveur dans l'ouest de l'Angleterre. Il est bien rédigé, les matières sont choisies avec goût, et l'impression en est belle. L'*Alfred,* qui se présenta d'abord comme champion de la réforme, se jetant incontinent dans le parti opposé, s'est fait le champion de l'intolérance en matière religieuse et de l'absolutisme en matière politique. Le *Luminary* a été constamment illibéral. Il y a en outre deux autres feuilles hebdomadaires dirigées comme l'étaient, il y a vingt ans, tous les journaux de province. Plymouth a trois journaux : le *Journal,* le *Herald* et le *Telegraph.* Ils paraissent faits avec soin, et ceux que nous voyons habituellement (le *Journal* et le *Telegraph*) ont souvent donné des articles très-convenables sur les Portugais que l'usurpation de don Miguel a jetés sur le rivage hospitalier de l'Angleterre. Ce fut un plaisir de voir un journal, qu'on soupçonnait, à tort sans doute, de pencher vers les doctrines du pouvoir absolu, prendre la défense de ces malheureux, quand la calomnie cherchait à combler leur disgrâce. Cette vive sympathie pour l'infortune honore ceux qui l'éprouvent, et nous espérons que, dans des tems meilleurs,

l'intérêt que Plymouth a témoigné au malheur sera rappelé avec reconnaissance. Au reste, cet élan d'humanité ne doit pas nous surprendre : l'ouest de l'Angleterre n'est pas resté étranger au mouvement qui emporte tous les esprits ; il a marché avec le reste du royaume. Comme symptômes de ces progrès, on a vu s'élever, sur différens points, plusieurs journaux remarquables, parmi lesquels on doit citer avec éloge le *Falmouth Packet*. Les limites d'un article ne nous permettent pas de parler en détail d'un plus grand nombre de journaux, quoique quelques-uns d'entre eux méritent une attention particulière, entre autres le *Carlisle Journal* et le *Mercure* de Kent et d'Essex. Nous aurons plus tard occasion de revenir sur quelques-uns d'entre eux. Notre but était aujourd'hui de donner quelques exemples à l'aide desquels le lecteur pût se former une idée exacte de l'état de la presse périodique dans les provinces.

On doit surtout remarquer les améliorations introduites dans la rédaction de ces feuilles depuis trente ans. A cette époque, à peine le tiers des éditeurs était-il capable de rédiger ce qu'on appelle un article de tête : c'étaient tout simplement des imprimeurs qui ne connaissaient de leurs droits d'éditeurs que ceux qui se rattachent à la presse, capables, tout au plus, de faire quelques extraits, mais hors d'état de rien tirer de leur propre fonds. Il y a peu d'années encore, il n'était pas rare de lire dans les annonces des journaux de Londres : « On demande, pour un journal de province, un éditeur qui sache *reporter* et travailler à la casse, » c'est-à-dire qui soit tout ensemble éditeur, reporteur (1) et composi-

(1) Les fonctions du reporteur consistent à rédiger les nouvelles et les séances des tribunaux.

teur (1). Le trait suivant peut donner une idée de la tâche imposée à ces pauvres éditeurs. On demandait un *gentleman* qui se chargeât de faire les extraits des journaux, les articles de tête, le compte rendu des affaires judiciaires; en outre de remplir deux colonnes du journal, et qui le soir rendît quelques petits services dans la boutique du propriétaire qui était marchand de papier : le tout moyennant 80 liv. st. (2,000 fr.) par an. On cite encore l'éditeur d'un journal dans le nord de l'Angleterre, qui fut congédié parce qu'il refusait d'apprendre à lire aux enfans de son patron. Tout cela n'est plus de nos jours ou se présente bien rarement. Les deux tiers des journaux de province appartiennent maintenant à des hommes riches et éclairés qui savent distinguer et rétribuer le talent; aussi les éditeurs sont-ils en général des hommes également habiles sur les matières politiques et littéraires, et il n'est pas rare de trouver, dans les colonnes de leurs journaux, des articles que ne désavoueraient pas les feuilles les plus accréditées de la capitale. Cependant ces hommes de talent ne sont pas aussi largement payés que leurs fortunés confrères de Londres. Ceux-ci n'ont pas moins de 400 liv. st. (10,000 fr.) par an, et quelques-uns en reçoivent 1,000 liv. st. (25,000 fr.) et même davantage, tandis qu'un éditeur de province va rarement au-delà de 250 liv. st. (6,250 fr.) quand il ne s'arrête pas à 100 ou 150 (2,500 ou 3,650 fr.). Au reste, cette différence n'est pas aussi choquante qu'elle le paraît : à Londres les convenances imposent à l'éditeur d'un journal, quelque prudent qu'il soit, beaucoup de sacrifices auxquels l'éditeur de province n'est pas soumis.

Nous avons déjà dit que les frais d'un journal de pro-

(1) C'est ainsi que l'on nomme dans les imprimeries les ouvriers qui reproduisent sur la planche la copie qu'on leur donne.

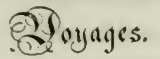
vince sont peu considérables en comparaison de ceux des feuilles hebdomadaires de Londres. En province la plupart des propriétaires de journaux sont en même tems imprimeurs, et comme leurs feuilles ne paraissent qu'une fois la semaine, leurs compositeurs ont beaucoup de tems à consacrer aux travaux ordinaires de l'imprimerie, genre d'occupation très-profitable à ceux qui s'y livrent; mais le plus grand avantage qu'ils aient sur leurs confrères de la capitale, c'est de n'être pas soumis aux coalitions d'ouvriers, véritable fléau de la presse périodique. Il existe entre les compositeurs de Londres une convention plus rigoureusement exécutée que toutes les lois de l'état, qui interdit le travail des journaux à tout ouvrier qui n'a pas fait un apprentissage régulier de sept ans, et défend de travailler à un prix inférieur à celui que fixent les statuts de la société. Pour garantir l'exécution de ces règles, il s'est établi des *meetings* appelés chapelles, qui se réunissent régulièrement pour entendre les rapports qui leur sont faits sur les ouvriers qui ont souffert quelques dommages pour avoir refusé d'enfreindre les lois de l'association, et contre ceux qui ont forfait à l'honneur en mettant leurs services au rabais. Les premiers, en récompense de leur fidélité, reçoivent des secours qui leur donnent les moyens d'attendre des tems plus heureux; les félons au contraire sont déclarés *rats;* défense est expédiée à tous les compositeurs de travailler avec ces excommuniés, sous peine d'encourir la même flétrissure et d'être à tout jamais exclus de la communion des fidèles. Tous les efforts tentés pour triompher de cette redoutable association ont échoué jusqu'à ce jour contre la résistance compacte des affiliés. Cette coalition cause aux propriétaires de journaux un dommage très-considérable : le travail que font vingt ouvriers, payés à 2 liv. 3 s. 6 d. (55 fr.) par se-

maine, et qui revient à 43 liv. 10 s. (1,087 fr.), pourrait être fait par sept ou huit ouvriers assistés d'une vingtaine d'apprentis, et ne reviendrait alors qu'à 25 l. st. (625 fr.). De tous les genres de compositions la plus facile est celle des journaux : un jeune garçon doué de quelque adresse peut, après douze ou quinze mois, se tirer d'affaire aussi bien et mieux peut-être qu'un homme fait après un long apprentissage ; en général deux ou trois années de noviciat suffisent pour former un ouvrier capable de faire convenablement le travail des journaux. Dans l'Inde, les imprimeries sont remplies de noirs, véritables machines qui ne savent pas même lire ce qu'ils composent, et cependant avec le secours de deux ou trois Européens intelligens, le journal est imprimé avec correction. Le propriétaire d'une feuille de province, au lieu de payer comme à Londres 2 liv. 3 s. 6 d. (55 fr.), peut se procurer de bons ouvriers pour 30 ou 35 schel. (37 fr. 50 c. ou 43 fr. 75 c.) par semaine; quant aux apprentis, il en trouve tout autant qu'il veut en occuper. Grâce à tous ces avantages, les frais de publication ne s'élèvent guère qu'à la moitié de ceux de Londres ; mais d'un autre côté la distribution est plus dispendieuse, parce que la poste ne faisant point ou faisant avec trop de lenteur le service de la plupart des villages ou même des petites villes, des frais de transport considérables tombent à la charge de l'entreprise. En outre la circulation de ces feuilles est plus bornée : six ou sept cents souscripteurs constituent un succès raisonnable : on ne compte pas en Angleterre plus de cent journaux de province qui tirent à mille exemplaires, et le nombre de ceux qui dépassent cette limite est fort restreint : il y en a cependant quelques-uns qui vont jusqu'à deux ou trois mille et qui reçoivent en conséquence un grand nombre d'annonces. Il

est probable que des journaux tels que le *Leed's Mercury*, le *Manchester Guardian*, le *Norwich Mercury*, le *Hampshire Telegraph*, le *Birmingham Gazette*, et sept ou huit autres, donnent par an à leurs propriétaires un produit net de deux à trois mille liv. st. (50,000 à 75,000 fr.). Les moyens de correspondance entre les journaux de la province et ceux de la capitale sont fort simples. Il y a à Londres deux agences: l'une établie dans Warwick-Square, sous la raison Taylor et Newton, jouit d'une considération méritée; la seconde, plus récente, est celle de M. Barker et Compagnie dans Fleet-Street: ces agences reçoivent les annonces destinées aux journaux de province, et les leur expédient avec les nouvelles de Londres. Les frais de commission sont à la charge des propriétaires. Le timbre, déjà si onéreux pour les journaux de Londres, pèse encore plus lourdement sur les feuilles de province, car il faut qu'elles ajoutent aux frais du timbre les frais de transport et de commission. Cette surcharge disparaîtrait si les agens de l'administration dans les provinces étaient autorisés à timbrer le papier qu'on leur présente.

Tels sont les détails statistiques que nous avons réunis sur la presse périodique provinciale de l'Angleterre. Nous passerons successivement en revue les principaux journaux de l'Écosse et de l'Irlande, et comme nous y trouverons l'expression de la pensée du pays dont ils sont les organes, cet examen nous fournira des données précieuses sur la situation morale et intellectuelle de ces deux pays: nous tirerons ces conséquences avec d'autant plus d'assurance, que les faits qui servent de base à nos raisonnemens nous ont été fournis par des hommes dont on ne peut soupçonner ni les lumières ni la bonne foi.

(*Westminster Review.*)



EXCURSION A LA MECQUE ET A MÉDINE.

Le célèbre et infortuné Burckhard, enlevé si jeune au monde savant et aux brillantes espérances que la Société Africaine avait fondées sur son génie aventureux et sur son zèle infatigable, a mis le dernier sceau à sa renommée par son voyage en Arabie. Chargé d'explorer l'intérieur de l'Afrique, tombeau de tant d'intrépides voyageurs, nul ne possédait mieux que lui et ces habitudes de l'Orient qui le naturalisaient au milieu des populations musulmanes, et l'adresse de détourner les soupçons qui avaient coûté la vie à presque tous ses prédécesseurs.

Pour se préparer au voyage qu'il voulait faire dans les profondeurs de l'Afrique, Burckhard avait dessein de séjourner long-tems en Orient. Pendant ces voyages préparatoires, qu'il nommait modestement son noviciat, il avait examiné certaines contrées d'une manière plus complète que ne l'avaient fait des voyageurs qui les avaient prises pour le but unique de leurs observations. Sa première relation était féconde en documens du plus haut intérêt sur la Syrie, la Palestine et sur les portions les plus lointaines de ces deux pays, siéges d'une grande prospérité commerciale à deux époques différentes. Plus tard, ses excursions dans la Nubie jetèrent de vives clartés à travers les ténèbres qui nous dérobaient la connais-

sance de ces contrées barbares, et signalèrent dans l'intérieur de l'Afrique des communications jusque-là inconnues entre le commerce des caravanes et la traite des noirs. De la Nubie, Burckhard explora le littoral de l'Arabie, pays admirable dans ses beautés comme dans ses horreurs, et il y connaissait si bien la langue et les usages des vrais croyans, qu'il put même sans danger visiter la Mecque et Médine, cités saintes de l'Islamisme dont l'approche est interdite aux infidèles, et il est parvenu à nous les faire connaître aussi bien que Rome et Paris.

Les notions que les anciens possédaient sur l'Arabie et notamment sur l'Hedjas étaient aussi inexactes que celles que nous avions, il y a quelques années, sur l'intérieur de l'Afrique. Gibbon s'étonne que la fameuse division de ce pays en Arabie déserte, Arabie pétrée et Arabie heureuse, soit restée inconnue de ses habitans; c'est qu'elle est chimérique, et les historiens grecs qui l'ont imaginée n'avaient jeté qu'un coup d'œil rapide sur quelques points de ses frontières. Ainsi ils ont nommé Arabie déserte, la partie qui s'étend à l'est de la Syrie; Arabie pétrée ou rocheuse, la chaîne de rochers qui de la Palestine court vers l'Égypte, tandis que les parfums de la terre de Saba (aujourd'hui l'Yémen), et la facilité d'y arriver par terre et par mer, inspirèrent à leur imagination poétique le surnom d'Arabie heureuse. Diodore de Sicile circonscrit l'Arabie dans l'espace compris entre la Syrie et l'Égypte; et, comme tous les anciens, il fait abstraction de la partie centrale de cette vaste contrée. L'auteur du *Périplès* représente ces parages comme une autre Tauride hérissée d'écueils, semée de bancs de sable, bouleversée par les orages, et où des peuplades féroces et indomptées n'attendent les malheureux que la tempête jette sur leurs

rives inhospitalières que pour les livrer à l'esclavage et à la mort; il ajoute cependant que l'équipage dont il décrit la terreur à l'approche de ces bords désolés, après avoir touché à *Leuke Kome* (Moïlah) (le port d'Idumée), suivit le centre du golfe jusqu'à *Gebel Tor,* sur la côte de l'Yémen.

Rien n'atteste mieux l'ignorance profonde des anciens en géographie que l'erreur qu'ils ont commise en comprenant l'Hedjas dans l'Arabie heureuse. Cette erreur coûta cher au proconsul Ælius Gallus, envoyé par Auguste pour en achever la conquête et la rendre tributaire des Romains. Il débarqua à Leuke Kome, persuadé qu'il allait se trouver sur une terre de parfums et d'abondance. Illusion funeste! Pendant six mois il erra dans des déserts brûlans, dont aucune route tracée ne permettait de prévoir la limite. Partout il chassait l'ennemi comme ces nuages de sable que le vent balayait devant lui. Mais les fatigues, la faim, les maladies plus cruelles pour ses troupes que le fer des nomades, le forcèrent de revenir sur ses pas, deux jours après avoir pénétré dans cette partie de l'Arabie, où une qualification décevante l'avait imprudemment engagé. Il ne perdit que sept hommes, tués dans les combats; mais il ne ramena à Alexandrie que les misérables débris d'une armée formidable, anéantie par les rigueurs du climat. Il ne paraît pas que depuis cette expédition on ait tenté de nouveau la conquête de l'Arabie.

Strabon ne cite aucun nom de ville qu'on puisse faire entrer dans la géographie actuelle de ce pays. Cependant, deux siècles plus tard, Ptolémée y désigne quelques places qu'on peut encore reconnaître, telles que Macaraba, aujourd'hui la Mecque, Zabran, situé sur la plage occupée par le port de Jedda, et Yambia, le port

de Médine, que les indigènes nomment encore Yambo. Il fait aussi mention d'une tribu appelée les *Saraceni* (Sarrasins), nom devenu si célèbre, lorsqu'il s'étendit à l'ensemble des tribus nomades qui, réunies sous l'étendard du prophète, vinrent planter leurs tentes jusque sur les bords de la Loire, et disputèrent sept cents ans le sol de l'Espagne aux conquérans du Nord qui les y avaient précédés.

La prodigieuse révolution qui donna à l'Orient un culte nouveau tira de sa profonde obscurité la Mecque et les contrées voisines. Aucun homme n'exerça jamais sur la destinée morale, politique et religieuse de l'espèce humaine, autant d'influence que Mahomet; il a pour bien des siècles modelé les opinions, les mœurs, les usages d'environ cent millions d'hommes, répandus sur la plus belle portion du globe, et cependant jamais peut-être influence ne fut moins méritée. Mahomet était un barbare illétré, possédant, il est vrai, à un degré éminent les talens du capitaine et de l'homme d'état, mais dénué de ceux qui devraient signaler un chef de secte et un réformateur religieux. Son glaive seul dicta des lois à la pensée humaine; et, cependant par une destinée singulière, la religion imposée par le glaive fut cimentée par une conviction plus profonde, que d'autres qui avaient pour base la morale la plus épurée. Le symbole de Mahomet, appliqué au caractère et aux mœurs de ses premiers disciples, offre un mélange bizarre de licence et d'hypocrisie. Il ouvre un vaste champ aux passions, et fait parade d'austérité en interdisant les plaisirs que les sectateurs primitifs du prophète n'avaient ni la volonté ni le pouvoir de se procurer. La défense de boire du vin, dans un pays stérile où la vigne ne croît pas; l'austérité du jeûne, sous un ciel brûlant et dans le milieu du jour,

quand manger eût été une gêne douloureuse; toutes ces privations illusoires furent d'ailleurs compensées par la licence de la polygamie et d'un concubinage illimité avec des esclaves, et par la promesse d'un paradis où toutes les voluptés des sens devaient être prodiguées aux fidèles sous de beaux ombrages, au bord de limpides ruisseaux, dans un Éden embaumé de tous les parfums. Mais lorsque sous les drapeaux des califes le Koran, franchissant les limites que les prévisions du prophète avaient assignées à son empire, étendit ses conquêtes hors de l'Arabie, il devint pour ses nouveaux disciples un code de rigueurs et de privations. L'habitant des fraîches et fertiles vallées de l'Europe méridionale, de l'Asie-Mineure et de la Perse se vit condamné à l'abstinence en présence d'une nature prodigue de ses trésors, tandis que les vins délicats de Chios et de Schiras l'exposaient au supplice de Tantale ou au danger de perdre un jour l'équilibre sur le pont de l'Enfer (le *Poul Serro*), si le prophète avait tenu les yeux ouverts sur ses libations clandestines. Mais réformer l'islamisme, au sortir du berceau, c'eût été le détruire. Il prit donc partout une couleur austère et sombre bien différente de son caractère primitif, et la licence même qu'il autorisait, combinée avec la réclusion et l'esclavage des femmes, ne servit qu'à épaissir les ténèbres qu'il répandit sur l'état des sociétés.

On sait que le devoir sacré du pélerinage à la Mecque, que tout croyant est tenu d'accomplir au moins une fois dans sa vie, a fait de cette ville l'étoile polaire de l'Orient; mais un nuage impénétrable la dérobe, ainsi que Médine, à l'œil des profanes Européens. Une mort soudaine est réservée par le Koran à tout infidèle qui en souillerait l'enceinte. Aussi la plupart des voyageurs qui nous ont fait connaître l'Arabie ne parlent-ils que par

ouï-dire de ces deux cités. Pendant son séjour à Jedda comme agent consulaire de la Prusse, le savant Niebuhr se vit interdire l'accès de la porte qui fait face à la Mecque. Plus tard, quelques officiers anglais, protégés par la faveur du pacha d'Égypte, franchirent cette barrière; mais ils entendirent une jeune fille s'écrier, à la vue de cette témérité inouïe, que le monde touchait à sa fin, puisque le pied des infidèles osait fouler la terre sacrée!

Cependant, malgré ces prohibitions sévères, quelques voyageurs européens renégats, ou faisant semblant de l'être, ont réussi à pénétrer dans les cités saintes. Le premier, l'un des plus anciens voyageurs des tems modernes, est désigné sous le nom de *Ludovico*, *patricien romain*, dans sa relation originale publiée à Rome en 1503; mais, dans les traductions espagnoles et italiennes de cet ouvrage insérées dans le *Raccolta delle navigationi et viaggi de Ramusio* (t. I), il est surnommé *Barthema*. Arrivé à Damas au moment où une caravane de pélerins allait partir pour la Mecque sous l'escorte de soixante mamelucks, il gagna à prix d'or la faveur de leur capitaine, prit leur costume, et entra dans leurs rangs. Ce rôle n'était pas sans danger pour lui, car il se vit forcé en plusieurs rencontres de payer de sa personne en défendant la caravane contre des nuées d'Arabes. Entre la Mecque et Médine, il faillit être englouti sous des sables mouvans. Sa curiosité fut enfin satisfaite. Déguisé en marchand, il partit de la Mecque pour Jedda, où un vaisseau portugais le ramena dans l'Inde. Un nommé Potts, fait prisonnier par les Turcs en 1678, et forcé d'embrasser la foi musulmane, visita les cités saintes, et publia quelques détails curieux sur son voyage. A des époques plus rapprochées, le docteur Seetzen et le voyageur espagnol Bahdia, qui prit le nom d'Ali-Bey, firent la même excursion. Le premier, qui sé-

journa peu de tems dans le berceau de l'islamisme, n'y rencontra qu'un petit nombre de pélerins; le second trouva la Mecque en possession des Wechabites : l'apparition soudaine de ces schismatiques avait dispersé des bandes nombreuses de pélerins orthodoxes. Burckhard y arriva, au contraire, au moment où les armes de Mohammed-Ali (1) venaient de rouvrir aux croyans les portes de la cité sainte, et où les pélerins de l'Orient et de l'Occident affluaient dans ses murs. Il observa plus à loisir et mieux que les voyageurs qui l'avaient précédé; et son intéressante relation ne laisse désirer au lecteur aucun détail important sur la topographie, les mœurs, les usages du pays.

Après avoir terminé son voyage de Nubie, Burckhard s'embarqua à Suakin pour Jedda, sur la rive opposée du golfe Arabique. Ce port, que l'occupation des Wechabites et l'interruption des caravanes dévotes avaient frappé de mort, reprenait alors une nouvelle vie. C'est la ville la plus commerçante de la mer Rouge. La fortune de ses négocians, qui varie de 50 à 200,000 livres sterling, justifie le nom d'opulente qu'on lui a donné. Elle sert à la fois de comptoir à la Mecque, au Hedjas et à l'Égypte; c'est le marché le plus important pour les cafés de l'Yémen. Les flottilles de l'Hindostan s'y arrêtent : les marchands en achètent au comptant les cargaisons, et les vendent à longs termes, mais avec d'énormes bénéfices, à Suez et au Caire. On s'épargnerait de grands frais de chargement, déchargement, enchayage, commissions, etc., en expédiant directement pour Suez; mais les capitaux des navires de Jedda et l'empire de la

(1) Voyez sur les Wechabites et les conquêtes de Mohammed-Ali, en Arabie, l'article sur la situation de l'Egypte, inséré dans notre 5e numéro.

routine, si puissant chez les Orientaux, ont retenu jusqu'ici le commerce dans la même voie.

Le négociant arabe ne tient point de livres; il n'a qu'un journal de ventes et achats, et il repousserait comme un usage impie la balance de compte et l'inventaire qui constatent chaque année, en Europe, l'état de fortune et la somme des bénéfices d'une maison de commerce. Souvent, avec un capital de 30 à 40,000 liv. st., il n'a pas un seul commis. Ordinairement il ne vend qu'une seúle espèce de marchandise : il reçoit en nature une denrée d'un de ses correspondans, et l'expédie à un autre. Il est rare qu'il ne vende pas lui-même aux détaillans; il ne connaît ni billets ni lettres de change, ni aucun moyen de créer des valeurs factices. Aussi les banqueroutes sont-elles des accidens peu communs : lorsqu'il en survient une, et que les événemens qui l'ont entraînée sont bien connus, le débiteur est traité avec indulgence.

Jedda, peuplée de 12 à 15,000 ames, est une des plus jolies villes de l'Orient. Les rues sont larges et bien aérées; les maisons, construites avec des madrépores et autres fossiles marins, sont peu solides, mais elles ont un aspect assez riant. La principale rue, donnant sur le port, et bordée de boutiques, de magasins et de bazars, offre un coup d'œil très-pittoresque. La ville est entourée de déserts; l'eau de pluie y est un objet de luxe. Elle tire ses blés d'Égypte, quelques fruits malsains de l'Yémen; le lait y est hors de prix. La seule denrée que le Hedjas fournisse en abondance est le miel, l'élément principal de la cuisine des Arabes.

Burckhard était parti pour Jedda avec une lettre de crédit sur un négociant qui refusa d'y faire honneur. Réduit par ce procédé aux expédiens, il s'adressa au pacha d'Égypte, qui, après avoir battu les Wechabites, et

délivré ou plutôt subjugué la Mecque, se trouvait alors à Taief, petite ville située à peu de distance dans l'intérieur. Mohammed-Ali, qui l'avait vu au Caire, accueillit favorablement sa demande, et donna ordre au receveur des taxes de lui fournir un habillement complet et de lui compter cinq cents piastres d'Égypte (1). Notre voyageur qui, par un hasard inespéré, venait de recevoir des fonds, dédaigna une offre si chétive, qui passait à ses yeux pour une aumône; mais il accepta l'invitation que le pacha lui avait faite de se rendre auprès de lui.

La route de Jedda à Taief suit, sur un plan légèrement incliné, une plaine de sable, bordée de rochers; elle passe par la Mecque que Burckhard ne fit que traverser, se réservant d'y faire plus tard un long séjour. Vers le district montagneux de Taief, il trouva un canton nommé Bar et Kora, le plus pittoresque qu'il eût vu en Asie, après les sites du Liban. C'est un plateau semé d'arbres magnifiques et de masses de granit aux pieds desquels serpentent des ruisseaux dont les bords offrent les teintes sévères de la verdure des Alpes. Combien notre voyageur, épuisé de fatigues, au sortir d'un immense désert, fut délicieusement délassé par la fraîcheur de cet oasis, dont la végétation prodiguait à ses sens les trésors embaumés de la fabuleuse Arabie! Ce canton produit du blé, de l'orge et d'autres céréales. Le raisin y vient en parfaite maturité, mais c'est un produit fort rare, et qui est réservé pour la table des riches.

Le bourg fortifié de Taief, situé dans la jolie vallée de Mohram, retentissait encore du bruit des armes de Mohammed-Ali. Le satrape égyptien accueillit affectueuse-

(1) La valeur de cette piastre est très-mobile. Elle ne vaut guère que 50 à 60 cent.

ment Burckhard, et s'expliqua librement avec lui sur une foule de sujets et notamment sur la situation politique de l'Europe. A cette époque (c'était vers la fin de 1814) il venait de recevoir la nouvelle de la première abdication de Napoléon et du traité de Fontainebleau, etc. « Bonaparte, dit-il, s'est conduit lâchement. Il eût dû périr plutôt que de se laisser exposer *dans une cage* à la risée de l'univers. Mais aussi j'avoue que ses généraux et ses favoris se sont indignement conduits, et ont prouvé qu'il est des traîtres chez les Giaours comme chez les Osmanlis. Le traité fait par les puissances alliées avec la France, qu'ils venaient de conquérir, est à mes yeux le comble de la déraison, et je ne saurais y ajouter foi : je ne conçois pas que les Anglais se soient battus pendant vingt ans pour la seule possession de Malte et de quelques autres îles sans importance, et qu'ils aient évacué l'Espagne et la Sicile sans avoir été bien payés pour cela. Les rois de l'Europe, ajouta-t-il du ton d'un homme qui affecte de douter de ce dont il est sûr, se seraient-ils entendus pour chercher ailleurs leur indemnité? » Ainsi Mohammed-Ali n'attachait aucun sens aux mots : *sécurité générale*, *balance des pouvoirs*. « Un roi, disait-il encore, ne connaît que sa caisse et son épée; s'il tire l'une, c'est pour remplir l'autre. L'honneur n'est qu'un préjugé qui ne vaut rien pour les conquérans. » A ces expressions on reconnaît l'avarice insatiable et l'ambition effrénée d'un despote. Il s'alarmait de la modération des puissances alliées, comme si un pacte secret eût dû les indemniser sur les trésors de la Turquie et de l'Égypte. C'est surtout l'Angleterre qu'il soupçonnait de convoiter ses états. Quant à ses connaissances géographiques, en voici un échantillon. Dans une de ses conversations avec notre voyageur, il prétendit que Gênes avait été cédée

à la Suède; confondant ainsi *Gênes* avec *Genève*, et la Suède avec la Suisse. Il demanda à Burckhard si l'Égypte était satisfaite de l'administration de son fils Ibrahim. Celui-ci répondit qu'Ibrahim, détesté des grands, était populaire parmi les classes inférieures qu'il protégeait contre leurs exactions; ce qui est vrai. Le pacha lui demanda aussi des renseignemens sur le cours du Nil jusqu'au Sennaar et sur les forces nécessaires à la conquête de ce territoire. Il avait alors en vue l'expédition qu'il entreprit quelque tems après. « Il suffira d'un coup de main, répondit Burckhard, pour s'emparer du pays; mais la nature du climat et le caractère des habitans ne vous permettront pas de vous y maintenir, même avec des forces imposantes. » L'événement a justifié ces deux prédictions.

Burckhard obtint avec peine la permission de rentrer à la Mecque et d'y résider quelque tems; il y passa quatre mois, et ce long séjour lui permit d'observer dans tous ses détails, et de décrire avec une minutieuse exactitude l'aspect de la cité sainte, ses monumens, ses places publiques, ses quartiers, ses rues, ses bazars et les divers genres de commerce qu'on y fait.

La Mecque est située dans une étroite vallée de sables qu'entoure, comme un rempart, une chaîne de rochers arides dont l'aspect n'a rien d'imposant. On n'y voit nulle trace de végétation, et, pour avoir de l'eau potable, il faut la puiser à vingt milles (près de 7 lieues) de distance. L'intérieur est cependant plus agréable que celui de la plupart des villes d'Orient dont les rues étroites et sales sont irrégulièrement bordées de murailles d'argile d'une extrême hauteur. Les maisons de la Mecque sont construites en pierres d'un gris sombre; les rues sont assez spacieuses pour offrir un libre développement

aux processions des pélerins, et les croisées assez larges pour jouir à l'aise de ce coup d'œil; et comme les propriétaires de cette ville tirent une grande partie de leur revenu des logemens qu'ils louent aux musulmans qui viennent y faire leurs dévotions, ces croisées sont disposées et décorées avec élégance pour attirer leur attention. Mais sous le rapport de la magnificence et du goût, les monumens sacrés de la Mecque ne sauraient rivaliser avec ceux de la capitale du monde chrétien, ou même des villes du second ordre de la Syrie et de la Barbarie; on ne saurait non plus les comparer avec les chefs-d'œuvre d'architecture dont la domination des Maures a enrichi l'Espagne méridionale. D'où vient ce contraste? probablement de la superstitieuse vénération des Arabes pour leurs vieilles mosquées, qui leur ferait un crime d'y porter le marteau et de rajeunir d'une main profane l'antique berceau de leur culte. Quoique l'indifférence religieuse des musulmans, en réduisant le nombre des pélerins, porte chaque jour des coups plus sensibles à la prospérité de la Mecque, il est douteux que le contraste entre son ancienne splendeur et son état actuel soit aussi grand que certains auteurs le supposent. Ali-Bey porte la population qu'elle avait autrefois à 100,000 habitans. Burckhard, en se fondant sur des calculs dont il garantit l'exactitude, lui en donne seulement 25 ou 30,000, y compris 3,000 nègres et les esclaves abyssiniens. En 1503, Barthema y compta six mille *feux*. D'après cette donnée, la population n'en était pas de beaucoup supérieure à celle d'aujourd'hui.

Le monument le plus révéré de la cité sainte, celui qui exalte davantage la piété des croyans, c'est la grande mosquée nommée Beitullah ou *maison de Dieu;* c'est, sinon le plus élégant, du moins l'un des plus vastes mo-

numens religieux du monde mahométan : il occupe environ un quart de mille carré. C'est moins un édifice qu'une place publique couverte et bordée de chaque côté de quatre rangs de colonnes irrégulières, au nombre de plus de cinq cents, dont une partie en marbre, et le reste en pierre tirée des montagnes voisines. Elles sont liées dans tous les sens par des arceaux qui supportent de petits dômes au nombre de cent cinquante-deux.

Les habitans croient qu'une main invisible élargit l'enceinte du Beitullah à mesure qu'elle devient trop étroite pour contenir l'affluence des croyans, et que si tous les musulmans s'y rassemblaient de tous les points de l'univers, ils y seraient encore à l'aise. Elle est assez vaste pour recevoir 35,000 fidèles; mais, en aucun tems, elle n'en a réuni un si grand nombre à la fois. Les portes pratiquées à chaque face y donnent des courans d'air que les croyans, dans leur pieuse reconnaissance, attribuent aux battemens des ailes des légions d'anges qui les gardent. Lorsque l'heure de la prière est passée, les habitans montrent peu de vénération pour ce saint lieu. Les porte-faix le traversent dans tous les sens pour aller d'un quartier à l'autre. Les pauvres pélerins se logent entre leurs colonnes, faute d'autre gîte, et les places qui restent inoccupées servent souvent de théâtre à des jeux frivoles ou indécens, sans qu'on y fasse la moindre attention.

Le Beitullah n'a été bâti que pour servir d'enceinte à un édifice plus saint encore : c'est le Kaaba. Ce temple est un grand parallélogramme d'une structure massive, et composé de blocs énormes de pierre de la Mecque ; l'une des œuvres les plus méritoires de l'islamisme est d'en faire le tour la nuit à *la lueur des lampes sacrées :* dévotion connue sous le nom de *twaf*. Les commenta-

teurs du Koran les plus estimés assurent que le Kaaba fut construit dans le ciel 2,000 ans avant la création, et que les anges eurent ordre d'y faire assidument le twaf. Le premier soin d'Adam fut d'en bâtir un semblable au-dessous de son céleste modèle avec les pierres des cinq montagnes saintes. La garde en fut confiée à dix mille anges qui, à ce qu'il paraît, ont mal rempli leurs fonctions, car l'édifice a été plusieurs fois détruit et reconstruit. Il a pour enveloppe extérieure une immense tenture de soie noire, nommée *kesoua*, sur laquelle sont brodés, en or et en argent, les versets du Koran ; le grand seigneur se charge de le renouveler tous les ans. Quand un kesoua est usé jusqu'à tomber en lambeaux, on le découpe en pièces que l'on vend très-cher à la gent dévote.

L'objet le plus sacré du Kaaba, celui devant lequel le musulman se prosterne avec la plus profonde vénération, est la pierre noire, le plus saint de tous les objets terrestres. Ismaël cherchant un bloc de pierre pour la réparation du temple, l'ange Gabriel lui apparut et lui présenta celle-ci. Elle était alors éclatante de blancheur et d'un poli parfait ; mais les pécheurs l'ont noircie de la souillure de leurs fautes. Malgré la légion céleste qui la garde, elle a subi de cruelles vicissitudes. Tombée en des mains profanes, elle fut cassée en trois fragmens principaux ; quand les fidèles en reprirent possession, ils firent des autres débris un mastic, à l'aide duquel ils unirent ces trois fragmens de manière à conserver à *la pierre noire* ses formes et sa dimension primitives. Ce n'est qu'aux trois grandes fêtes de l'année qu'on ouvre le Kaaba, et que les pélerins obtiennent la faveur de baiser la pierre noire.

A une certaine profondeur, au-dessous du pavé du Beitullah, est un puits sacré, nommé *Zemzem*, dont les

eaux miraculeuses ont la vertu de laver les péchés des croyans. L'édifice qui le renferme est constamment assiégé par une foule de pélerins qui viennent y puiser, dans des seaux de cuir, l'eau lustrale dont ils s'abreuvent avec une pieuse avidité. On croit la source inépuisable, parce que, malgré une consommation journalière, l'eau reste toujours à la même hauteur, circonstance miraculeuse aux yeux des Mecquois. Mais les ouvriers qui sont descendus dans le puits pour le réparer se sont aperçus qu'il était alimenté par une eau courante. Quoiqu'elle ne soit pas de bonne qualité, elle est meilleure que celle des sources voisines. Quelques pélerins en boivent une quantité incroyable. L'un d'eux, logé sous le même toit que Burckhard, s'en gorgeait au point de tomber évanoui, et se remettait à boire dès qu'il avait repris ses sens. Cette pieuse débauche lui coûta la vie. Quelques heures avant sa mort, le pauvre homme ne se croyait malade que pour n'avoir pas suffisamment humecté ses poumons du breuvage sacré. On met cette eau en bouteille pour l'expédier dans les états musulmans, où on la vend fort cher. C'est un hommage recherché des grands et des têtes couronnées. Quelques pélerins baignent dans le puits le drap qui doit leur servir de linceul, et pensent que, dans ce saint vêtement, leur ame sera plus sûre de son salut.

Le parfait hadj (pélerin) ne s'en tient pas aux cérémonies qu'on vient de décrire; il doit encore visiter le mont Arafat, situé dans le désert à vingt milles de la Mecque (près de sept lieues). Les diverses caravanes s'y donnent tous les ans rendez-vous à jour fixe ; elles marchent escortées par tous les habitans de la cité sainte et de Jedda. La procession dont notre voyageur fut témoin avait à sa tête Mohammed-Ali, accompagné de sa favorite, et Soliman, pacha de Damas. Les pélerins étaient au

nombre de 70,000 environ. La journée se passe *ad libitum*, en prières ou en divertissemens ; et elle finit par un sermon qu'un mollah prononce du sommet de la montagne, et auquel le vrai croyant ne manque jamais d'assister. La procession du mont Arafat se compose de quatre grandes caravanes : celle de Syrie, celle d'Égypte, celle de Perse et celle des *Maugrebins* (1). La caravane de Syrie, la plus nombreuse, la plus riche, celle dont le passage importe le plus aux diverses provinces de la Turquie qu'elle traverse, se forme à Constantinople ; elle grossit à chaque pas jusqu'à Damas. Son arrivée dans les grandes villes est célébrée par des fêtes : les gouverneurs lui fournissent des moyens de transports, et lui servent d'escorte de ville en ville à la tête d'une force imposante. A Damas elle se met en ordre, et se procure les chameaux et les provisions nécessaires pour traverser le grand désert qui s'étend de cette ville jusqu'à la Mecque et à Médine. Les pélerins qui marchent isolément traitent d'ordinaire avec un Mecquois qui, pour deux cents piastres fortes, se charge de les conduire, leur fournit des chameaux, la nourriture, etc., et même leur donne un guide pour la nuit, qu'ils passent endormis sur le dos de leurs montures. Il serait imprudent pour eux de voyager autrement sans s'exposer à des avanies de la part des Mecquois qui font le métier de conducteurs, et qui leur feraient payer cher leur refus. Les citernes du désert sont gardées par de petits forts où les Bédouins attendent le tribut qu'ils imposent aux pélerins. La caravane de Syrie, autrefois la plus considérable de toutes, n'était, en 1814, que de quatre ou cinq mille hommes. La caravane la

(1) C'est ainsi que l'on nomme les musulmans de l'Afrique, qui habitent les régences barbaresques et l'empire de Maroc.

moins nombreuse et la plus pauvre est celle d'Égypte. En traversant les montagnes arides dont la chaîne est dominée par le Sinaï, elle est exposée à des attaques continuelles qui portent dans ses rangs le pillage et la mort.

La caravane de Perse, qui se forme à Bagdad, est peu considérable; mais elle ne compte que de riches pélerins que l'horreur de leur schisme (on sait qu'ils appartiennent à la secte d'Ali) et leur fortune exposent à d'affreuses exactions. Celle des Maugrebins se forme à Maroc, s'accroît en traversant les états barbaresques, et marche à la suite de celle d'Égypte.

Un grand nombre d'autres pélerins se rendent à la Mecque par la mer Rouge et Jedda. Leur voyage est moins fatigant et moins périlleux que celui du désert; c'est la route suivie par beaucoup de musulmans de la Perse, par ceux de l'Inde, des côtes orientales d'Afrique, et tout récemment par ceux de l'Yémen. Ceux de l'intérieur de l'Afrique traversent leurs déserts en petits détachemens, en passant par Schendi et Suakin.

Burckhard s'attendait à rencontrer dans son excursion à la Mecque une surveillance plus rigoureuse, et de plus grands périls qu'en aucune autre contrée de l'islamisme; mais il était décidé à tout braver. Il fut agréablement détrompé : nulle part, il ne fut moins molesté; nulle part, on ne fait moins d'attention au séjour d'un étranger qui paie exactement. Au fond, cette sécurité n'a rien d'étonnant; les pélerins font toute la fortune de la Mecque : ce serait une mauvaise politique que de soumettre leur croyance à une inquisition trop sévère. Les Persans, ces hérétiques détestés qui blasphèment le Sunni, et qui préfèrent Ali à Abubeker, y sont en sûreté, grâce à leur

fortune ; seulement on les rançonne à raison de leurs erreurs. Les Ismaélites eux-mêmes, dont les yeux sont couverts de ténèbres plus épaisses encore que ceux des sectateurs d'Ali, affluent dans la cité sainte, des divers districts de l'Inde et de l'Arabie. Extérieurement soumis à la même observance, et payant le même tribut que les vrais croyans, ils en partagent tous les priviléges.

En Orient, et surtout à la Mecque, le commerce combine ses mouvemens avec la marche des pieuses caravanes, et le retour périodique des solennités religieuses. Les pélerins les plus dévots ne dédaignent pas de défrayer leur voyage à l'aide de spéculations mercantiles. Ainsi, pendant le séjour des caravanes, la cité sainte n'est qu'un vaste bazar, où sont exposées les marchandises des pays les plus lointains, les manteaux rouges et les draps de Barbarie, les riches tapis et les schalls angora de l'Asie-Mineure, les soieries de la Perse, les cotonnades, les sucres et les épiceries de l'Hindostan, et une foule de produits de tous les pays. A peine la multitude qui couvrait le sommet trois fois saint de l'Arafat assiége-t-elle les portes de la Mecque, que ses rues se couvrent d'échoppes et de hangars, et que la foire s'ouvre.

Certaines circonstances particulières ont donné aux Mecquois un caractère distinct de celui des autres Orientaux. Ils formaient jadis une des branches de la grande tribu bédouine, connue sous le nom de Koreites ; mais ils ont successivement admis dans leur sein des musulmans de toutes les parties de l'Islam.

Le point d'honneur religieux, l'intérêt, l'habitude, ont naturalisé parmi eux beaucoup de pélerins qui, tout en renouvelant par degrés la population, lui ont conservé ses mœurs primitives. Les Mecquois n'ont d'ailleurs ja-

mais subi la dégradante servitude du joug imposé par le glaive aux autres contrées musulmanes. Les scheriffs (1) et les chefs militaires ne gouvernent que par la persuasion, et ils traitent avec la même douceur le riche et le pauvre. Aussi les habitans, loin de montrer l'abjecte servilité des peuples réduits en esclavage, se distinguent par un triple orgueil de famille, de religion et de liberté. Fiers d'être nés dans la cité sainte, d'être les compatriotes du prophète, d'avoir conservé, du moins en partie, ses usages et ses mœurs, de parler sa langue dans toute sa pureté, de jouir en espérance des faveurs réservées, dans un monde nouveau, aux fidèles les plus rapprochés du Kaaba, et d'être plus libres que leurs hôtes, ils se croient au-dessus de toutes les nations musulmanes, et ne les accueillent qu'avec une bienveillance protectrice. Mais leur fierté n'a rien de cette gravité solennelle qui caractérise en général les Osmanlis; ils sont au contraire fort gais, toujours à l'affût d'une raillerie, d'un quolibet, d'une allusion plaisante, et le rire sur les lèvres. L'aisance que leur procurent la facilité du commerce et l'exercice périodique de fonctions religieuses, lucratives et commodes, en fait un peuple d'épicuriens. Ils joignent à leur gaîté un air dégagé et une politesse prévenante, qui provient de leurs rapports multipliés avec une foule de nations, et qui donne un charme particulier à leur commerce. Ce sont de vrais

(1) C'est une chose fort singulière que la Grande-Bretagne, qui a été préservée dans le moyen-âge des invasions arabes par son éloignement et sa position insulaire, donne à quelques-uns de ses magistrats le même titre *sheriffs* que les habitans de la Mecque à ceux qui sont chargés de l'administrer. Il faut croire que cette rencontre est purement fortuite, car jamais aucun orientaliste n'a pu nous en donner une explication satisfaisante.

gentlemen qui ont des manières bien meilleures que la plupart des grands de la Turquie, qui, élevés le plus souvent par les capricieuses faveurs d'un despote aux premiers rangs de l'échelle sociale, trahissent, par leurs manières, la grossière obscurité de leur origine, et passent à la Mecque pour des rustres, au point que les enfans mêmes, dans leurs jeux, se renvoient comme une insulte les qualifications de *Turkey* (Turcs) et *Schamy* (Syriens).

Le fond du caractère des Mecquois ne répond pas à sa brillante écorce. Ils accomplissent avec insouciance les rites sacrés, au grand scandale des étrangers accourus de toutes les parties de l'ancien monde pour assister, dans toute la ferveur de leur zèle, à ces pieuses cérémonies. On a remarqué qu'en général un trop long séjour dans les cités saintes est peu favorable au progrès de la piété, et beaucoup de pélerins appelés dans leurs murs, par l'espérance de fortifier leur foi, y ont perdu le peu qu'ils en avaient. L'abstinence des liqueurs fortes, si rigoureusement prescrite par le prophète, est l'un des préceptes qu'on y néglige le plus. Les Africains y portent leur *bouza*, les Hindous leur *raki*, et, sous ce frivole prétexte que le vin n'entre pas dans la composition de ces boissons, on les vend jusqu'aux portes du Beitullah, et on en fait une consommation prodigieuse. La Mecque offre d'ailleurs aux pélerins un assortiment complet de femmes publiques et de danseuses patentées par le gouverneur, qui tire un gros revenu de la protection qu'il leur accorde. C'est surtout vers l'époque du *ramadan* qu'elles accourent de toutes parts vers la riche moisson qui leur est assurée; elles forment la partie la plus brillante de la caravane égyptienne. Elles ont même leur place marquée dans la procession au mont Arafat, où

elles ne perdent pas leur tems, à en juger par le surcroît de tribut que leur coûte cette excursion.

Les Mecquois ne se font pas scrupule de rançonner les pélerins, qu'ils considèrent comme une proie légitime; mais aussi ils dépensent galamment leurs revenus. Leur chère est somptueuse et délicate, et on admire dans leurs salons la richesse des tapis et des divans. Les femmes, tenues dans une réclusion plus sévère qu'en aucune autre ville d'Asie, ne font pas l'ornement de leurs fêtes; mais elles reçoivent tour à tour leurs amies, et toutes les recherches du luxe président à ces réunions.

Avec plus d'économie, les Mecquois seraient très-riches. Sans parler de leurs opérations mercantiles, ils mettent de mille manières les musulmans à contribution. Le sultan et les grands de l'empire constituent en faveur de la ville des *surras*, ou rentes, que le scheriff distribue à son gré. Une nuée de muphtis, d'imans, de khatybs, de muezzins, et autres agens de toute condition attachés au culte, reçoivent, en sus de leur traitement ordinaire, des présens, parfois magnifiques, des riches pélerins. Tout propriétaire de maisons, quelque vaste et commode que soit son logement, ne s'en réserve, dans la saison *sacrée*, qu'un petit coin obscur, et loue le reste, pour quelques jours, à un prix exorbitant, qui suffit à son entretien pour toute l'année. On compte environ huit cents habitans dont le métier est de servir de guides aux pélerins; logeant sous le même toit qu'eux, assis à la même table, ils sont traités avec une distinction qui ne permet pas de les confondre avec leurs domestiques. Quelques-uns spéculent sur un singulier rôle, celui de maris des pélerines auxquelles il est interdit de pénétrer dans les lieux saints sans être accompagnées de leur époux. Le marché est conclu sous la condition rigou-

reuse du divorce dès leur retour à Jedda, ou aux limites de la terre sacrée. L'infraction de cette loi est, dit-on, très-rare, car elle perdrait à jamais de réputation le guide qui se la permettrait.

La Mecque a vu s'éteindre sa renommée scientifique. Ses écoles et ses colléges ont été changés en hôtels garnis, et les anciennes bibliothèques de ses mosquées n'existent plus. Les étrangers qu'y attire le désir de compléter leur instruction religieuse ont peine à trouver de médiocres professeurs. Les Mecquois sont même obligés d'aller achever leur éducation au Caire ou à Damas. Il n'y a dans la grande mosquée qu'une école de lecture, suivie par un petit nombre d'enfans; les leçons qu'on y donne sur d'autres points n'ont aucun objet utile. Les pélerins cherchent vainement à s'y procurer des livres précieux. On accuse Ibn-Saoud, chef des Wechabites, d'en avoir enlevé beaucoup; c'était un bibliomane, et il employait à Damas des agens secrets à compléter ses collections. Quelle qu'en soit la cause, les livres sont très-rares à la Mecque; le peu qu'on en trouve coûte deux fois plus qu'au Caire.

De la Mecque à Médine, la route est un désert coupé toutefois par de fertiles vallons. Parmi ces oasis, ceux de Djideida et de Szaffra tirent un grand avantage du passage des caravanes.

Il est difficile d'expliquer pourquoi Médine n'occupe que le second rang parmi les villes sacrées; elle renferme les objets qui semblent les plus dignes de la vénération musulmane : le tombeau de Mahomet, ceux de ses deux grands successeurs Omar et Abubeker, de sa fille Fatime, de son fils Ibrahim, et d'Othman, qui recueillit en un corps de doctrine les versets épars du Koran. On y voit la fenêtre par où l'ange Gabriel s'acquitta auprès du pro-

phète de son céleste message, et la place où se passèrent les actes les plus mémorables de sa vie. A la Mecque, au contraire, les objets sacrés existaient long-tems avant Mahomet, voués à la vénération publique par des traditions grossières qui font remonter leur origine jusqu'à Adam et aux patriarches (1). Cependant le voyage de la Mecque suffit pour constituer le parfait hadj, tandis que celui de Médine n'est qu'un acte de pieuse curiosité ou d'exaltation mystique, que les grandes caravanes n'accomplissent jamais, et qui n'attire pas un tiers des croyans rassemblés tous les ans autour du Kaaba. Médine est la Mecque en miniature; on y rançonne également les pélerins; mais le peuple n'y est point aussi gai ni aussi dissolu, et s'il fait plus de frais pour son costume, il pousse plus loin l'économie domestique. La ville, solidement bâtie en pierres d'un gris sombre, a un air imposant d'antiquité; de nombreux cours d'eau fertilisent ses alentours.

Le monument principal de Médine est la grande mosquée nommée *El-Haram*, ou mosquée du prophète, dont elle possède le tombeau. La fable du cercueil *suspendu en l'air* est d'invention européenne, et les musulmans n'en ont aucune connaissance. C'est sur la pierre tumulaire qu'ils déposent leurs offrandes, consistant ordinairement en pièces de monnaie dont les prêtres font leur profit. Aussi la châsse en est-elle moins riche que les reliquaires de quelques églises catholiques du second ordre. Son trésor le plus précieux consistait autrefois en une

(1) Note du Tr. Cette différence entre la Mecque et Médine s'explique aisément par cette maxime du Koran : *Dieu est grand* et Mahomet est son prophète. La première possède dans le Kaaba l'image vivante de la maison de Dieu ; la seconde ne renferme que la maison du prophète, sa tombe et celle de sa famille.

étoile de diamans. Ibn-Saoud, malgré son zèle fanatique contre l'islamisme, se fit scrupule de se l'approprier en entier, bien que la valeur n'en excédât pas trente mille piastres fortes, somme nécessaire à l'entretien de ses troupes.

De Médine, Burckhard se rendit au port d'Yambo, qui y correspond, et dont le commerce, borné à l'approvisionnement de cette ville, est bien moins important que celui de Jedda; sa population, qui appartient à la tribu des Djebeynes, est plus barbare, mais a des mœurs plus pures et une morale moins relâchée que celle des villes saintes. A cette époque elle était ravagée par la peste, et notre voyageur hasarda en tremblant d'en prononcer le nom; mais on l'interrompit en le conjurant, dans son intérêt, de ne jamais parler sur la terre sainte d'un fléau que les célestes décrets en avaient banni pour toujours. Cette raison ne le satisfit pas, d'abord parce qu'il n'avait de musulman que son costume, ensuite parce que sur une population de 5 à 6,000 ames, il voyait périr chaque jour de quarante à cinquante personnes. Au reste cette croyance s'explique par la salubrité du climat del 'Arabie, dont l'atmosphère pure et sèche l'a long-tems préservée de ce fléau. Ce n'est que récemment qu'il y a été importé, par suite de communications plus intimes avec l'Égypte. Après le départ de Burckhard, il fit d'affligeans progrès à Médine et à la Mecque. Les musulmans ne s'exposent pas à ses ravages avec autant d'imprudence qu'on l'imagine; mais ils sont fermement persuadés que, dès l'instant où l'ange de la mort a tendu son arc, aucune des victimes qu'il a marquées d'avance ne peutse dérober à ses flèches invisibles.

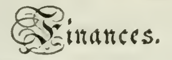
Notre voyageur s'embarqua à Yambo, avec la fièvre, dont il avait éprouvé les premiers accès à Jedda, et qui

l'avait repris à Médine. Il prit terre au village d'Étor, où végètent quelques familles grecques, dont toutes les ressources consistent à approvisionner les bâtimens qui s'y arrêtent pour faire de l'eau. La plaine de sables qui l'entoure, infestée de moustiques, était peu favorable à sa guérison. Mais quelques jours passés dans le joli bourg d'El-Wady, situé sur un coteau voisin, couronné de jardins et de dattiers, suffirent pour rétablir sa santé. Il loua quelques chameaux à des Bédouins, vint joindre l'escorte nombreuse qui ramenait au Caire la femme du pacha d'Égypte, et y rentra avec elle.

En terminant sa relation, Burckhard se regarde comme complètement guéri, et forme pour l'avenir les projets les plus vastes. Fatale illusion ! Sa constitution avait subi des atteintes irréparables. Bientôt après il succomba à une attaque violente de dysenterie, qui l'enleva à une carrière où il eût rendu les services les plus éminens à la cause de la civilisation africaine.

On annonce une seconde relation de ce célèbre voyageur non moins intéressante que celle dont nous venons d'offrir le résumé, et qui a pour objet de faire connaître les Wechabites et les Bédouins, peuples appelés à jouer le rôle le plus important dans les nouvelles destinées de l'Orient.

(*Edinburgh Review.*)



SITUATION COMPARÉE DES FINANCES ANGLAISES ET DE CELLES DES PRINCIPALES PUISSANCES DU CONTINENT.

Le système de défrayer une partie des services publics, en empruntant de l'argent et en donnant pour garantie le produit à venir des taxes, prit naissance à Gênes et à Venise; il fut ensuite perfectionné en Hollande et introduit en Angleterre par le roi Guillaume. Ce prince n'y trouva qu'une dette d'un million sterl. (25,000,000 fr.), et cependant le paiement des arrérages avait déjà été suspendu plus d'une fois. Mais les campagnes qu'il fit après son avénement au trône entraînèrent la nation dans des dépenses extraordinaires, que l'on couvrit avec des emprunts; à la paix de Ryswick le capital de la dette s'élevait à plus de vingt millions st. (500,000,000 fr.). Ces emprunts avaient, en grande partie, été contractés à 8 p. °/ₒ, sur le nantissement de taxes spécifiées, que l'on considérait comme suffisantes pour en payer l'intérêt et en amortir le capital dans peu d'années. Cinq de ces vingt millions avaient déjà été remboursés avant la guerre du règne de la reine Anne; mais la gloire de Marlborough ne pouvait pas être gagnée sans argent. Trente-cinq millions st. (875,000,000 fr.) furent empruntés en 6 et 8 p. °/ₒ, et à la paix nous avions une dette dont le capital s'élevait à cinquante-deux millions st. (130,000,000 fr.), et la charge annuelle à

3,351,000 liv. st. (83,775,000 fr.). Cette somme, toute faible qu'elle était, pesait lourdement sur les poches de nos grands-pères ; les capitalistes croyaient toujours voir la banqueroute à leur porte, et le règne pacifique de Georges Ier s'écoula en arrangemens financiers de toute nature. Les taxes données en garantie aux créanciers formèrent trois fonds distincts, dont les excédans réunis constituèrent, en 1716, le premier fonds d'amortissement. Cette nouvelle machine fut long-tems l'espoir de la nation ; mais en 1732 elle fut sacrifiée au désir qu'avait sir Robert Walpole de se rendre agréable aux whigs, en soulageant le pays du poids de la taxe territoriale. La paix ayant fait baisser le taux de l'argent, l'intérêt de la dette fut d'abord réduit à cinq et ensuite à quatre, de manière qu'après vingt-trois ans de paix, l'intérêt annuel ne fut plus que de deux millions st. (50,000,000 fr.). Les craintes qu'excitait cette dette sont reproduites par lord Lyttleton dans une période dont la solennité est quelque peu en désaccord avec les proportions arithmétiques de son objet : « Nos troupes bien vêtues et nos flottes bien équipées, écrivait le noble lord, donnent sans doute un caractère de grandeur à la nation ; mais il est impossible de ne pas s'effrayer de notre avenir, quand on sait que nous devons près de cinquante millions st. (1,250,000,000 fr.), et que nous avons été forcés d'employer notre fonds d'amortissement, non à rembourser nos dettes, mais à payer cette grandeur apparente, tandis que, dans presque toutes les parties de l'Angleterre, le fardeau des taxes pèse si lourdement sur les propriétaires fonciers, que ceux qui n'ont rien de la cour peuvent à peine soutenir leurs familles. »

Pendant la première guerre de Georges II, l'argent fut emprunté en 3 p. °/。 au pair ; mais la rebellion écos-

saise fit monter ce taux. « Les sommes levées par le parlement, écrivait lord Bolingbroke, depuis 1740 exclusivement jusqu'à 1748 inclusivement, montent à 55,522,159 liv. st. (1,388,053,975 fr.), somme qui paraîtra incroyable aux générations à venir, et qui l'est même pour la génération présente ! » Qu'aurait-il dit s'il eût su que, dans la seule année de la bataille de Waterloo, cette somme avait été plus que doublée ? M. Pelham, profitant de la paix, réduisit la plus grande partie des obligations de l'état au plus bas intérêt connu. Ces obligations furent consolidées, et, depuis cette époque, elles furent désignées sous le nom de 3 p. % consolidés. Toutefois, même sous cette nouvelle forme, la dette continuait à inspirer les plus vives terreurs, et à être l'occasion de prophéties menaçantes. « Les arithméticiens politiques, dit un contemporain, ont généralement reconnu que notre dette peut s'élever jusqu'à un capital de cent millions st. (2,500,000,000 fr.), mais qu'elle ne peut dépasser ce taux sans que la banqueroute ne soit immanquable. Quant à nous, nous ne voyons pas, si nous dépassons soixante-quinze millions, où nous pourrons nous arrêter (1). »

A peine cette question avait-elle été posée qu'elle fut ré-

(1) Note du Tr. Au fond, ces craintes n'étaient pas si chimériques. Ceux qui les éprouvaient ne pouvaient pas prévoir que le génie des Arkwright et des Watt * viendrait, par de merveilleuses inventions, décupler les ressources de la Grande-Bretagne. L'exemple de la Hollande, arrivée à une caducité précoce après une jeunesse si vigoureuse, était d'ailleurs bien propre à faire sentir tout le danger que courent les nations, quand elles s'engagent dans la voie désastreuse des emprunts, et qu'elles dévorent à l'avance les ressources de l'avenir. S.

* Voyez sur ces deux grands mécaniciens et sur leurs travaux les notices insérées dans nos numéros 3 et 4.

solue. Aux soixante-quatorze millions (1,850,000,000 fr.) de la dette antérieure, la guerre de Frédéric en ajouta soixante-quatre (1,600,000,000 fr.) ou près du double. Notre dette ne s'est pas augmentée dans une progression arithmétique, mais avec la rapidité et la puissance de la progression géométrique. Chaque guerre d'une étendue égale n'accroissait pas nos charges d'une manière uniforme. Toutes les fois que nous prenions les armes, la dette que nous avions contractée à la fin de la nouvelle lutte égalait les dettes réunies des luttes précédentes.

A peine celle d'Amérique avait-elle éclaté, que les vieilles prédictions reçurent la sanction du docteur Price. « Cette année (1777), dit-il, a beaucoup accru notre dette, et il n'est pas facile de prévoir ce qu'elle sera à la fin de ces troubles. Peut-être la combinaison d'une guerre étrangère et d'une guerre civile la portera-t-elle à deux cents millions st. (5,000,000,000 fr.), mais plus probablement encore elle sera réduite *à rien.* » La défection de nos colonies, jointe aux embarras suscités par la jalousie de nos voisins, ajouta cent vingt millions ster. (3,000,000,000 f.) aux cent vingt-huit des dettes antérieures; et notre charge annuelle s'augmenta dans une proportion encore plus forte, car cinq millions (125,000,000 fr.) d'intérêts firent plus que doubler les quatre millions et demi (112,500,000 fr.) que payait déjà le trésor.

M. Pitt trouva l'échiquier vide et le public plein d'effroi de l'avenir financier de l'Angleterre. Après avoir pris des mesures couronnées d'un heureux succès pour améliorer le revenu, il rétablit la confiance, en constituant le fonds d'amortissement qu'il dota d'une somme annuelle d'un million st. (25,000,000 fr.), dotation destinée à s'accroître par la force de l'intérêt composé, jusqu'au moment où elle aurait atteint quatre millions st.

(100,000,000 fr.). Ce fonds fut encore augmenté en 1792; et l'on établit en principe qu'à l'avenir chaque nouvel emprunt aurait un fonds annuel destiné à l'amortir et qui s'élèverait à un pour cent de son capital. La guerre éclata l'année suivante; et le gouvernement, qui devait beaucoup à la banque, l'autorisa, en 1797, à suspendre ses paiemens en espèces. Dans la même année on songea à faire un emprunt forcé; mais le public n'eut pas plus tôt connaissance de ce projet, que des livres furent ouverts, et qu'en quatre jours dix-huit millions st. (450,000,000 f.) furent souscrits. Toutefois le 3 p. % tomba à 47, et le crédit public ne put se rétablir que par la mesure efficace, mais impopulaire de la taxe sur les revenus. A la paix d'Amiens l'intérêt annuel de la dette avait de nouveau été doublé et s'élevait à vingt millions st. (500,000,000 f.). La guerre recommença : chaque mer fut balayée; chaque nation fut successivement à notre solde, et une armée anglaise parut de nouveau sur le continent. Mais au moment de notre triomphe définitif, plus d'un patriote sincère s'effrayait en pensant qu'il avait été acheté au prix d'une dette de huit cent millions st. (20,000,000,000 fr.) en capital, dont l'intérêt annuel s'élevait à trente-deux millions st. (800,000,000 fr.); car telle était notre position à la fin de l'année que signalèrent les succès de Waterloo.

Si nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir été plus économes que les autres nations, nous pouvons du moins nous glorifier d'avoir été plus honnêtes; depuis la révolution de 1689, tous nos engagemens publics ont toujours été respectés (1). Il n'en a pas été de même en France, car

(1) NOTE DU TR. Cela n'est pas tout-à-fait exact; car plusieurs fois le fonds d'amortissement destiné à éteindre les anciens emprunts, a été affecté au paiement de l'intérêt des nouveaux.

une longue série de banqueroutes déshonore l'histoire de ses finances. Les palais de Louis XIV et ses longues guerres avaient élevé ses dettes à 2,500,000,000 fr. En 1709, le nouveau contrôleur général Desmaret se décida à manquer d'une manière partielle aux créanciers de l'état; il ne payait ni le principal ni les intérêts de la dette flottante, et à la fin il la convertit par la force dans un fonds à un pour cent. Le conseil de régence, après un débat animé, résolut de reconnaître les dettes du dernier règne. Mais le régent éluda, par le fait, cette détermination, en accueillant les projets du charlatan Law. Par l'intermédiaire de la Compagnie du Mississipi le trésor fit une énorme émission de papier-monnaie qui fut annulé l'année suivante; les porteurs de ces valeurs, qui s'élevaient à deux mille deux cent quatre-vingts millions de livres en papier, ne reçurent de reconnaissances que pour dix-sept cents millions de livres en argent.

Le trésor sous Louis XV ne fut pas administré avec plus de sagesse et de droiture. Les pensions continuèrent à être prodiguées, les taxes à être anticipées ou mises en ferme. A la fin, l'abbé Terray refusa le paiement de toutes les dettes flottantes. Son principe avoué était qu'il fallait que l'état fît banqueroute chaque siècle pour se remettre au courant. Ce fripon éhonté ajoutait qu'un roi ne risque rien en empruntant, attendu qu'il a toujours la ressource de ne pas payer ce qu'il doit. Cette série de fraudes et de friponneries avait mis le trésor dans un si triste état, que les Anglais ayant fait une descente sur les côtes de Normandie, on ne put y envoyer que deux mille louis tirés de la bourse particulière du roi. Les embarras étaient si grands que le contrôleur général expédia un courrier aux juifs de Strasbourg, pour

leur proposer d'emprunter près d'eux à 4 p. % par mois ! C'est en vain que le vertueux successeur de Louis XV prêchait l'économie dont lui-même donnait l'exemple ; son ministre Necker, par des tours de gibecière qu'il avait appris en faisant la banque, donna une vogue trompeuse aux valeurs du trésor. Il empruntait avec facilité, mais il payait les dividendes avec l'argent prêté, à peu près comme fait aujourd'hui l'Espagne. A la fin tous ces tristes expédiens s'épuisèrent, et le ministre fut forcé de confesser un déficit considérable. Cependant la charge annuelle de sa dette n'excédait pas 250,000,000 fr., et cette dette se composait en grande partie de rentes viagères. Le montant total des contributions s'élevait seulement à 450,000,000 fr.

Ces sommes étaient peu considérables ; mais toute confiance était perdue, et la détresse du trésor jeta le gouvernement dans les mains des états-généraux qui lui firent sévèrement expier sa longue mauvaise foi. Indépendamment de la banqueroute faite aux assignats et aux mandats territoriaux par le gouvernement révolutionnaire qui les avait créés, les deux tiers de la dette ancienne furent annulés en 1796 ; l'autre tiers inscrit au trésor, sur ce qu'on appelait le grand-livre, devint, sous le titre de tiers consolidé, le noyau de la dette actuelle. Ce fut à cette époque qu'on proposa un emprunt dont le produit était destiné à payer les frais de l'invasion de l'Angleterre. A cet emprunt devait être attachée une loterie ; ceux qui auraient tiré les bons billets auraient eu droit au quart du butin et des contributions levées par l'armée victorieuse. L'intérêt du tiers consolidé ne s'élevait qu'à quarante millions de francs, et Napoléon ne l'accrut que d'une somme peu considérable. Il avait pris

en dégoût toutes les institutions anglaises, et ce fut sans doute ce qui l'empêcha de s'engager dans les voies du crédit.

A l'époque du retour des Bourbons, l'intérêt des rentes françaises ne s'élevait pas à plus de soixante-trois millions de francs; mais le paiement des dividendes avait été plusieurs fois ajourné, et il y avait un arriéré considérable dans les diverses branches du service. La France était en outre tenue par les traités de fournir aux alliés, dans l'espace de cinq ans, sept cents millions de francs, à titre d'indemnité ou de contribution de guerre, et six cent soixante-quinze millions pour les frais de l'armée d'occupation. La France eut recours au crédit public pour satisfaire à ces rudes obligations. Les premiers emprunts qu'elle contracta se firent environ à 53 p. °/₀, c'est-à-dire que l'argent qu'elle se procura de cette manière lui coûta à peu près neuf et demi p. °/₀ d'intérêt annuel (1). Ces emprunts furent pour quelques banquiers et plusieurs grands capitalistes une occasion de profits énormes qui fondèrent des fortunes égales à celles que le commerce et l'industrie ont créées parmi nous. Peu à peu cependant le crédit s'affermit, grâces à l'action puissante d'une caisse d'amortissement richement dotée et à l'exactitude inusitée avec laquelle le trésor français remplissait ses obligations. En 1824 le 5 p. °/₀ avait déjà dépassé le pair; et aujourd'hui le capitaliste qui a acheté ses rentes à 53 en 1816, peut les vendre à 109, c'est-à-dire à plus du double, après avoir joui, pendant quatorze ou quinze ans,

(1) NOTE DU TR. Nous avons parlé en détail de ces opérations désastreuses et en général des emprunts à capitaux fictifs, dans les observations que nous avons jointes à l'*Aperçu de la situation financière de la Grande-Bretagne*, inséré dans notre numéro 31. Comme la plupart de nos lecteurs possèdent la collection complète de la REVUE BRITANNIQUE, il serait inutile de reproduire ces observations.

d'un intérêt de neuf et demi p. °/₀. La charge annuelle de la dette française s'élève maintenant au triple de ce qu'elle était au moment de la restauration (1).

Avant la guerre de la révolution française, les Provinces-Unies n'avaient pas été moins exactes que nous à tenir leurs engagemens envers leurs créanciers. C'était le crédit qui leur avait donné les moyens de s'affranchir du joug de l'Espagne, et de résister à l'ambition de la France qui convoitait leur territoire. Subjuguées à la fin et privées de leur commerce héréditaire, elles continuèrent à payer exactement leurs dividendes (près de 88,000,000 fr.), jusqu'à ce que Louis Bonaparte, prenant pour exemple ce qui avait été fait en France, réduisit la dette hollandaise au tiers ; mais le nouveau roi en a reconnu l'intégralité à son avénement. Toutefois la portion frappée par les décrets de Louis a été placée sur un pied particulier. Elle figure dans les budgets sous le titre de *Dette réservée*. Chaque année une fraction de cette dette est tirée au sort, et remplace dans la dette actuelle la fraction rachetée dans le cours du même exercice par la caisse d'amortissement. Depuis que les Provinces-Unies ont fait bourse commune avec les Pays-Bas autrichiens, la charge annuelle de leur dette s'élève à 40,000,000 fr., somme considérable pour un si petit état, et la totalité de leur revenu public à 162,000,000 fr.

Les finances de leur ancienne souveraine ont été dirigées d'une manière bien différente. Le conseil du succes seur de Philippe V, moins scrupuleux que celui du régent en France, décida qu'un roi n'est point responsable des engagemens pécuniaires de ses prédécesseurs. Depuis,

(1) Voyez dans l'*Aperçu de la situation financière de la Grande-Bretagne*, une note sur l'état de la dette française et sur les taux divers auxquels elle a été contractée.

les financiers espagnols sont restés constamment fidèles à ce principe. Lorsqu'en 1820 les cortès tentèrent de faire une révision générale de la dette, leur première évaluation en porta le capital à cent quarante millions st. (3,500,000,000 fr.) en capital; mais après un examen plus approfondi elle fut réduite à quarante-huit millions. La diversité de ces deux estimations peut donner une idée du désordre où se trouvait la comptabilité de l'Espagne. Les obligations contractées par ce corps éphémère ayant été ensuite désavouées par Ferdinand, elles ne se vendent plus qu'à 9 p. % de leur valeur nominale. Au surplus, reconnues ou non, les intérêts ne s'en paieraient pas davantage; car le gouvernement ne paie le dividende d'aucune des parties de la dette antérieure. Quant aux emprunts nouveaux qu'il a contractés depuis, ce n'est qu'au moyen d'une jonglerie qu'il réussit momentanément à en solder les intérêts, c'est-à-dire en consacrant à ce paiement une partie du capital. Depuis que l'Espagne a perdu ses possessions du Nouveau-Monde, son revenu public a été réduit à 125,000,000 f. Un de nos amis, fort au fait des affaires de l'Espagne, nous a assuré que dernièrement la totalité du fonds d'amortissement avait été absorbée dans un voyage de la cour à St.-Ildefonse. Mais nous avons lieu de croire qu'avant peu ce pays, si favorisé par la nature, fera d'heureux efforts pour sortir de sa léthargie et reparaître avec honneur sur la scène du monde.

Les trois puissances placées à l'orient de l'Europe, la Prusse, l'Autriche et la Russie, avaient peu ou point de dettes avant la révolution française. Pendant la guerre elles émirent des quantités considérables de papier-monnaie plus ou moins déprécié. Depuis la paix elles ont rétabli l'ordre dans leurs finances par des emprunts faits d'après nos principes, et en grande partie contractés sur

notre marché. Les 5 p. °/₀ de ces puissances étaient dernièrement à 98, tandis que ceux de la France étaient cotés à 109. Cette différence résulte sans doute de ce que ceux de la France sont sous la protection de corps représentatifs. Il n'y a que ce genre de garantie qui puisse manquer au gouvernement prussien, si économe, si moral et si constamment occupé d'améliorations utiles.

Si en Europe les gouvernemens continentaux ont trop souvent méconnu leurs engagemens dans le Nouveau-Monde, les républiques improvisées, sorties du tronc pourri de l'Amérique espagnole, n'ont que trop imité les exemples de leur ancienne métropole. L'estimation de leurs dettes est celle de la crédulité anglaise. Nos frères des États-Unis eux-mêmes ne se sont pas toujours piqués d'être fort ponctuels dans leurs paiemens. En 1790, la chambre des représentans annula pour dix années l'intérêt d'un tiers de la dette, quoique la totalité du capital ne s'élevât même pas à douze millions st. (300,000,000 f.). Dix millions (250,000,000 fr.) de ce capital avaient été amortis, lorsque la guerre de 1812 éclata, et dès la seconde année le gouvernement ne put se procurer par le crédit que trois des cinq millions qu'il voulait emprunter, quoiqu'il offrît des 6 p. °/₀ au prix de 80. Au surplus, pendant long-tems encore, la guerre mettra le désordre dans les finances de l'union américaine. La population est trop dispersée, et le gouvernement central est trop faible pour être capable d'un grand effort dans un moment de crise. Les capitalistes de l'intérieur emploient d'ailleurs leurs fonds au défrichement des terres ; et ceux du dehors hésitent à prêter les leurs dans un pays dont les habitans passent pour être peu scrupuleux en matière d'argent.

Plusieurs des pays que nous venons de nommer ont eu long-tems des ressources égales ou supérieures à celles de

la Grande-Bretagne. Si, dans leurs jours d'épreuve, ils n'ont pas trouvé le même crédit, c'est que, tandis que nous restions toujours fidèles à nos engagemens, ils ont dès l'origine manqué aux leurs. Comme les particuliers, les gouvernemens n'obtiennent la confiance que par la bonne foi.

Mais s'il n'y a que des éloges à donner à l'intégrité parfaite avec laquelle nos finances ont été conduites; si notre gouvernement n'a jamais fait de banqueroute frauduleuse ni commis aucun de ces délits que répriment sévèrement ceux qui administrent la justice en son nom, quand les particuliers s'en rendent coupables, il s'en faut bien qu'on puisse donner les mêmes éloges aux formes de sa comptabilité. Rien assurément n'est plus défectueux que les états de recette et de dépense qu'il communique de tems à autre au parlement. On pourra en juger par l'état suivant, le dernier qui ait été déposé sur la table de la Chambre des Communes.

RECETTES.

Revenu ordinaire dans lequel sont compris les frais de recouvrement, mais où ne figurent pas les remboursemens, etc.

	Liv. st.	Évaluation en francs.
Douanes	19,417,184	485,429,600
Accise	22,310,595	557,764,875
Timbre	7,317,609	182,940,225
Taxes réparties, etc.	5,162,873	129,071,825
Poste	2,207,998	55,199,950
Domaines	448,792	11,219,800
Autres sources	217,779	5,444,475
	57,082,830	1,427,070,750
Déductions diverses à faire	131,163	3,279,075
Total du revenu ordinaire	56,951,667	1,423,791,675

DÉPENSES.

	Liv. st.		Évaluation en francs.	
Remboursem., drawbacks, etc.	4,057,900		101,447,500	
Frais de recouvrement......	3,890,151		97,253,775	
Autres paiemens..........	1,396,440	5,286,591	34,911,000	132,164,775
DETTE.				
Intérêts et administration de la dette fondée.........	27,146,076		678,651,900	
Intérêts des billets de l'échiquier.................	949,429		23,735,725	
Annuités de la banque d'Angleterre expirant en 1860.	585,740		14,643,500	
Annuités viagères.........	643,017	29,324,262	16,075,425	733,106,550
DÉPENSE CIVILE PERMANENTE.				
Liste civile...............	1,057,000		26,425,000	
Pensions constituées par actes du Parlement...........	370,867		9,271,675	
Salaires.................	78,204		1,955,100	
Cours de justice..........	150,365		3,759,125	
Monnaie................	16,813		420,325	
Primes..................	2,956		73,900	
Dépenses diverses.........	327,387		8,184,675	
Id en Irlande............	300,959	2,304,551	7,523,975	57,613,775
Acquisition de l'intérêt du duc d'Athol dans l'île de Man.		132,944		3,323,600
VOTES ANNUELS.				
Armée..................	9,084,042		227,101,050	
Marine.................	5,667,969		141,699,225	
Artillerie................	1,446,972		36,174,300	
Dépenses diverses.........	2,012,115	18,211,098	50,302,875	455,277,450
Total de la dépense..		55,259,446		1,381,486,150

La France, qui a imité notre système de finances, pourrait à son tour nous donner des leçons en matière de comptabilité. Les dépenses de son budget sont classées avec l'ordre le plus méthodique sous leurs titres naturels, c'est-à-dire réparties dans les différentes branches du service public.

Le montant des trois articles placés en tête de la colonne des dépenses, et qui, l'année dernière, s'est élevé

à plus de neuf millions st. (225,000,000 fr.), doit être déduit des recettes brutes du trésor ; et même, sur ces neuf millions, on peut dire qu'il en est quatre qui ne lui ont jamais appartenu, quoiqu'ils soient passés par les mains de ses agens. En effet, les marchandises de fabrication anglaise sont, quand on les exporte, exemptées des droits attachés à la consommation intérieure. Cette exemption a été établie afin que l'étranger, dans le but de ne pas contribuer à nos charges publiques, n'achète point ailleurs des marchandises de qualités inférieures, mais non taxées. Quoique le droit soit acquitté par le producteur, on en rembourse le montant à l'exportateur, quand la marchandise a été placée à bord du navire. C'est ce remboursement qui est désigné dans nos lois de finances sous le titre de *Drawback*. Quatorze cent mille liv. st. (35,000,000 fr.) furent remboursées de cette manière, l'an dernier, sur des tissus de coton ; neuf cent mille liv. st. (22,500,000 fr.) sur du sucre raffiné, et quatre cent mille liv. st. (10,000,000 fr.) sur des verres. Cette grosse somme ne doit donc être considérée que comme un dépôt, et ne fait pas plus partie du revenu public que la soie, le coton ou le vin emmagasiné dans les docks de Londres.

Quant aux frais de recouvrement, ils s'élèvent dans le compte de la dernière année à 3,890,000 livres sterling. (97,250,000 fr.); mais dans cette somme se trouvent comprises 663,000 liv. st. (16,575,000 fr.) pour le service des postes (1) : or, il faut que ce service ait lieu,

(1) NOTE DU TR. Il résulte des tables statistiques fort curieuses, publiées cette année par le directeur-général des postes, que la dépense de ce service, en France, s'est élevée, en 1829, à 16,471,677 fr., somme à peu près égale à la dépense du même service en Angleterre. Il convient d'observer que les distances à parcourir sont bien moins grandes dans le

que le gouvernement en tire ou non un revenu ; cette dépense ne peut donc être considérée comme des frais de recette. Si nous retranchons cette somme du coût réel du recouvrement, nous verrons qu'il ne s'élève guère à plus de trois millions st. (75,000,000 fr.). La proportion relative serait encore beaucoup moins considérable, sans les frais très-dispendieux du revenu d'Irlande. En effet, si l'on ne met en compte que celui de la Grande-Bretagne, on verra que, déduction faite des recettes et des dépenses de l'administration des postes, la perception de 47,764,000 liv. st. (1,194,100,000 fr.) n'a coûté, en 1829, que 2,669,000 liv. st. (66,725,000 f.). Ainsi elle n'excède pas cinq livres douze schel. (140 fr.) pour cent livres (2,500 fr.); proportion très-inférieure à celle de la France où la perception d'un revenu d'un milliard coûte 106,000,000 fr. ou 10 3/50es pour cent francs. Cette différence indique dans l'administration des finances françaises une grande infériorité relativement aux nôtres.

Le troisième article, désigné sous le titre d'*Autres paiemens*, comprend des déboursés opérés pour divers services, pendant le cours du recouvrement, pour épargner au trésor l'embarras d'un encaissement et d'un paiement successifs. Ces *autres paiemens* composent une masse fort peu homogène, et qui consiste principalement dans le service des demi-soldes en Irlande; en primes pour les pêcheries; en dépenses pour les forêts; en salaires pour les cours de justice d'Écosse ; en établissemens de quarantaines, etc., etc. Ainsi donc les juges,

Royaume-Uni qu'en France, dont la circonscription territoriale est presque le double de celle des îles britanniques *.

* Voyez, dans le numéro 21, le Tableau Statistique des puissances européennes.

les officiers de cavalerie, les harengs, tout se trouve confondu dans cette masse informe. C'est le monstre d'Horace avec sa tête humaine, sa queue de poisson et ses membres empruntés à toutes les espèces. Cette combinaison est d'autant plus malheureuse que ces membres ont été violemment séparés des corps auxquels ils appartenaient. C'est ainsi, par exemple, que les dépenses de la judicature du nord sont placées parmi les *autres paiemens* pour une somme de 187,000 liv. st. (4,675,000 fr.), tandis que les cours de justice anglaises occupent seules, dans la table générale, tout le chapitre judiciaire, quoiqu'elles ne figurent que pour 150,000 l. st. (3,750,000 f.). Dans les *autres paiemens* se trouve aussi, quelques items plus bas, le barreau de l'Irlande pour une somme de 147,000 liv. st. (3,675,000 fr.). Il serait facile de faire voir qu'en réunissant ces sommes éparses et quelques autres que nous n'avons pas indiquées, l'administration de la justice coûte à l'état plus d'un demi-million st. (12,500,000 fr.). Et qu'on ne croie pas que ce soit à dessein et pour rendre les vérifications plus difficiles que l'on procède de cette manière. Un principe erroné est l'unique cause de ce désordre systématique; on n'a séparé des dépenses analogues, que par la raison frivole qu'elles avaient été autorisées par des actes différens du parlement : telle est l'idée qui a présidé à la classification de toutes celles qui font partie de notre budget.

Nous allons, pour un moment, laisser de côté la plus lourde de nos charges, celle de la dette; et passer à l'examen des *dépenses permanentes*. La première est la liste civile, sujet habituel de déclamations violentes. Moins innocens que cette demoiselle écossaise qui pensait qu'elle verrait George II se promener sous les ombrages de Windsor, le sceptre en main, la couronne en tête et

environné de toute sa cour, certains écrivains affectent de croire que son petit-fils met en poche la totalité du million st. (25,000,000 fr.). Or, voici ce qui en est : la liste civile a été divisée en plusieurs sections. La première, désignée sous le titre de bourse privée, qui se compose d'une somme de 60,000 liv. st. (1,500,000 fr.), est la seule qui soit entièrement à la disposition du roi. Voici les titres de quelques-unes des autres sections : II. Traitemens des juges d'Angleterre, 32,000 liv. st. (800,000 fr.). III. Traitement des ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires, consuls, etc., 226,000 liv. st. (5,650,000 fr.). IV. La quatrième classe se compose des fournitures faites par les fournisseurs du roi ; elles sont estimées à 209,000 liv. st. (5,225,000 fr.). La cinquième classe comprend le traitement des grands officiers et celui de tous les serviteurs de S. M. Ces deux dernières classes et la première sont les seules qui lui soient personnelles. Si on les réunit ensemble, on se convaincra que son revenu particulier ne dépasse pas 400,000 liv. st. (10,000,000 fr.) ; il sera facile de prouver que plusieurs de ses sujets n'ont pas moins du tiers ou du quart de ce revenu. En France le roi a été traité avec une magnificence bien supérieure ; car la loi lui alloue une somme à peu près égale, mais libre de toute dépense judiciaire ou diplomatique. Si on ajoute à cette somme le revenu des domaines affectés à la couronne, la jouissance de palais et de châteaux splendides, l'on se convaincra que le roi de France a près de 30,000,000 fr. pour sa dépense personnelle, c'est-à-dire 20,000,000 fr. de plus que le roi d'Angleterre. Sa situation paraît encore plus brillante, quand on calcule qu'il faut au moins dépenser un tiers en sus pour vivre dans la Grande-Bretagne comme en France, à cause du bon marché relatif

de la plupart des objets de consommation chez nos voisins.

Nous ne devons pas oublier que c'était l'amour du feu roi pour l'ordre et l'économie qui l'avait déterminé, dans la première partie de son règne, à approuver le nouvel arrangement des dépenses de la liste civile, par lequel un revenu fixe était substitué au fonds susceptible d'être amélioré, qui était auparavant affecté à la couronne. Quand en 1816 on examina la situation de la liste civile, on reconnut que si la couronne eût conservé la jouissance de ces fonds, elle aurait eu un excédant de plus de six millions st. (150,000,000 fr.) somme qui resta au pays par la généreuse détermination de George III.

L'article suivant de la balance générale porte le titre un peu suspect de pensions. Il ne s'éleve en tout qu'à la somme de 370,867 liv. st. (9,271,000 f.); mais les deux tiers de cette somme auraient pu être nommés plus convenablement : « Provisions pour les diverses branches de la famille royale. » 248,000 liv. st. (6,200,000 fr.) furent l'année dernière affectées à treize membres du sang royal; cette allocation paraîtra bien modérée si on la compare aux apanages des princes de la maison de Bourbon et aux sommes qu'ils touchent sur le trésor. Ces sommes s'élèvent à 7,000,000 fr. rien que pour le Dauphin, la Dauphine, la duchesse de Berri, son auguste fils et sa fille; ce qui fait, terme moyen, 1,400,000 fr. pour chacun d'eux, tandis que, l'un portant l'autre, les princes de la famille royale, en Angleterre, ne reçoivent pas même 20,000 liv. st. (500,000 fr.). Tous les revenus réunis des princes anglais n'égalent pas celui du duc d'Orléans qui, au surplus, a le double mérite d'avoir pu se suffire à lui-même dans l'adversité et de faire aujourd'hui un noble emploi de sa fortune en en consacrant

une partie à des constructions qui sont à la fois utiles et monumentales. Les autres noms portés dans ce chapitre ont été signalés à la reconnaissance nationale par de grands services. Quand un généreux élan a fait surgir le mérite des rangs du peuple, qui pourrait se plaindre de voir un léger tribut attaché aux titres si chèrement acquis de Rodney, de Nelson ou d'Abercrombie ?

Nous passons maintenant aux quatre grandes divisions de notre dépense courante : l'armée, la marine, l'artillerie et les services divers. Ces dépenses, comme on sait, ne sont pas permanentes, même quand elles sont régularisées par l'état de paix. Les ombrages de notre constitution n'ont permis de les voter que pour une seule année ; de manière que si le parlement n'était pas convoqué tous les douze mois, elles seraient suspendues sur-le-champ, par l'absence des recettes nécessaires pour les couvrir. Il résulte de cet état de choses un grand avantage, c'est que, chaque année, elles sont soumises à un nouvel examen. On présente une estimation distincte et détaillée des dépenses de chacun de ces services : cette estimation est mise sous les yeux de la chambre par un membre du gouvernement attaché au service en discussion ; et des débats s'engagent sur l'ensemble et sur les détails. Ces débats occupent une partie considérable de chaque session. Le tableau suivant présente l'ensemble des dépenses faites dans chacune de ces divisions, pendant le cours des années précédentes.

	1817.	1818.	1827.	1828.
Armée.	8,500,000	9,061,883	8,194,504	8,049,939
Artillerie.	1,150,000	1,245,600	1,649,972	1,597,196
	9,650,000	10,307,483	9,844,476	9,647,135 *
	(241,250,000 fr.)	(257,687,075 fr.)	(246,111,900 fr.)	(241,178,375 fr.)
Marine.	6,000,000	6,456,809	6,125,850	5,995,965
Supplément de crédit. .			500,000	
	6,000,000	6,456,809	6,625,850	5,995,965
	(150,000,000 fr.)	(161,420,225 fr.)	(165,646,250. fr.)	(149,899,125 fr.)
Total.	15,650,000	16,764,292	16,470,326	15,643,700
	(391,250,000 fr.)	(419,107,300 fr.)	(411,758,150 fr.)	(391,077,500 fr.)
Services divers.	1,700,000	2,206,667	2,275,034	2,184,941
	(42,500,000 fr.)	(55,166,675 fr.)	(56,855,850 fr.)	(54,623,525 fr.)
Total général. . .	17,350,000	18,970,959	18,745,360	17,828,041
	(433,750,000 fr.)	474,273,975 fr.)	(468,634,000 fr.)	(445,701,025 fr.)

Des efforts ont été tentés à diverses reprises pour diminuer les dépenses de nos deux services défensifs, mais sans beaucoup de succès. L'artillerie entre autres a été, pour le comité des finances, l'objet d'un rapport volumineux ; mais les faibles économies qui y sont recommandées sont peu en harmonie avec l'épaisseur inusitée du

volume. Dans ce moment la sûreté de l'empire est confiée à une armée de 130,000 hommes (1). La France en a environ 252,000, dont 225,000 pour le service de terre et 27,000 pour le service maritime. Quant à l'Autriche et à la Prusse, elles ont toujours eu un pied de paix beaucoup plus considérable que le nôtre. Le dernier roi de Bavière lui-même entretenait, nous ne savons trop comment, 70,000 hommes sous les armes. Rien au fond ne distingue davantage l'Angleterre de ses voisins du continent que le silence des trompettes et des tambours. Au surplus, personne ne peut trouver, dans ce moment, notre état militaire exagéré ; il suffit de considérer ce qui se passe dans les plaines de Romélie, pour sentir que l'Angleterre ne saurait aujourd'hui désarmer une portion quelconque de ses soldats.

Mais quoique nos forces soient très-modérées, la dépense qu'elles occasionnent est fort considérable. Les chiffres que nous avons donnés plus haut n'indiquent que très-confusément les deux élémens distincts des dépenses faites pour notre défense, savoir : les paiemens pour le service actif, et ceux des demi-soldes et des retraites. Voici de quelle manière ces deux branches distinctes du service étaient divisées en 1828.

	Service actif.	Demi-solde.	Total.
Armée.......	5,226,771	2,967,733	8,194,504
Artillerie.....	1,272,266	377,706	1,649,972
Marine.......	4,578,491	1,547,359	6,125,850
	11,077,528	4,892,798	15,970,326
	(276,938,200 fr.)	(122,319,950 fr.)	(399,258,150 fr.)

Il résulte de ces chiffres, que, sur seize millions st. (400,000,000 fr.) que nous coûtent par an nos moyens

(1) Ce chiffre ne comprend pas les cipayes ou troupes indigènes au service de la Compagnie des Indes.

le défense, cinq millions (125,000,000 fr.), ou près du iers, sont remis à des individus qui ne sont pas employés dans le service actif. On conçoit qu'une guerre le vingt ans ait multiplié les droits d'anciens serviteurs la reconnaissance de la nation, et que, poussé par une mpulsion généreuse, on ait même fait un peu plus que 'on ne devait faire. Cette somme est sans doute trèsonsidérable, mais il est doux de penser qu'elle n'est pas bsorbée par les riches et les oisifs, et qu'elle se divise n une multitude de petits paiemens distribués à des inividus qui tous y ont des droits réels, et dont la pluart n'ont pas même d'autre ressource. Quant à nous, e n'est jamais sans émotion que nous voyons l'uniforme t le chapeau à trois cornes d'un vétéran; et nous ommes bien aises que la plus haute et la plus imposante onstruction du royaume accueille le marin anglais à son etour sur le rivage de Greenwich. La reconnaissance e nos anciens rivaux n'a pas été au-dessous de la nôtre; e dôme doré des Invalides fait l'honneur de leur capiale, et les sommes que le trésor public de la France aie en demi-soldes, retraites, pensions, etc., dépassent ent millions de francs. Toutefois il ne faut pas oublier ue s'il existe des droits étendus à notre reconnaissance, os moyens de les satisfaire sont bornés; et que si les nciens serviteurs de l'état sont pauvres, beaucoup de ontribuables ne sont guère plus riches.

Les demi-soldes des trois services réunis s'élèvent à lus de deux millions st. (50,000,000 fr.). Les dépenses u'elles occasionnent ont fortement attiré l'attention de otre dernier comité de finances. Il ne fait pas d'observations sur le tarif auquel elles ont été fixées, mais il se laint beaucoup des derniers changemens qui ont été pérés dans les dispositions qui les régissent. Jusqu'en

1820, aucun officier qui occupait un emploi civil ou militaire relevant de la couronne, ne pouvait toucher de demi-solde. Il est résulté de la révocation de cette disposition un accroissement de dépense de 73,000 liv. st. (1,825,000 fr.) pour les services réunis de la guerre et de la marine.

Les retraites de l'armée et de la marine et celles de l'artillerie absorbent la somme fort digne de considération de 1,820,765 liv. st. (45,519,000 fr.). Pendant les premières années de ce siècle, l'invasion dont la France nous menaçait fixa l'attention générale. L'enrôlement des milices nuisait à ceux de l'armée régulière, et les primes pour les engagemens s'élevèrent à un taux ruineux. En 1806, à la mort de M. Pitt, le pouvoir fut momentanément occupé par les whigs, et M. Wyndham fut nommé ministre de la guerre. Jusqu'à cette époque les engagemens des recrues les liaient pour un tems illimité, quoique, dans la pratique, on leur refusât rarement leur congé au bout de vingt-trois ou vingt-quatre ans de service, et ceux qui s'étaient bien conduits étaient d'ordinaire récompensés de leurs petits services par une petite pension. Le nouveau ministre fit limiter à sept ans la durée des engagemens militaires; et, lorsqu'à l'expiration de ce terme le soldat avait renouvelé deux fois son engagement, c'est-à-dire au bout de vingt et un ans de service, il avait droit à une subvention permanente d'un schelling (1 fr. 25 c.) par jour. Ces dispositions si onéreuses ont attiré l'attention du comité des finances et du gouvernement. Les termes des enrôlemens seront modifiés à l'avenir; mais, en attendant, le gouvernement doit tenir les engagemens qu'il a pris envers deux classes d'hommes. 82,000 vétérans reçoivent actuellement les pensions promises, dans les hospices de

:helsea et de Kilmainham; et, comme cette charge ne oit cesser qu'avec leur vie, la nation ne peut pas en ésirer la fin. Il est évident qu'on ne pourrait, sans ıanquer à la bonne foi, forcer ces hommes à renoncer une partie de leurs avantages; mais le nouveau secréıire d'état de la guerre leur en offre de plus immédiats t par conséquent de plus certains. Il leur propose de ːur donner leur congé après quinze ans de service, et près seize, dix-sept ou dix-huit, une gratification d'une emie, d'une ou de deux ans de solde, ainsi qu'une cerıine portion de terrain à ceux qui se trouvent dans des olonies où il y en a à distribuer. On suppose que quatre ıille hommes environ accepteront ces offres, et qu'il en ésultera une économie de 300,000 liv. st. (7,500,000 f.). Ine autre charge très-pesante est celle des pensions des euves d'officiers. Les diverses dispositions restrictives, it le comité des finances, ont toutes été abrogées par : parlement en 1818 et 1819; il en est résulté pour le ays une nouvelle charge annuelle de 74,471 liv. st. 1,861,775 fr.).

C'est une chose remarquable que l'intervention de la :hambre des Communes qui, à deux reprises, avait paılysé les efforts qu'on faisait pour diminuer les reːaites des services militaires, n'ait pas été plus salutaire l'égard des pensions civiles. En 1822, les ministres roposèrent un bill, dont les objets principaux étaient : ° de diminuer le taux des pensions; 2° d'imposer, omme en France, à toutes les personnes qui y avaient es droits, de contribuer, par une retenue annuelle, roportionnée au montant de leurs traitemens, à la créaion du fonds destiné à les défrayer. Le comité gémit e ce que le parlement, en opposition avec les vœux des ıinistres, ait annulé, en 1824, les clauses relatives à

l'établissement de ce fonds. Dans la dernière session, le gouvernement, fort de l'appui du comité des finances, est parvenu à réintroduire le système des assurances sur la vie, dans cette branche du service, l'une de celles où les abus s'introduisent et se perpétuent le plus facilement.

Ce ne sont pas les seules fois que les communes aient repoussé les mesures économiques proposées par des ministres. Certains publicistes attribuent cependant tous nos embarras à l'absence d'une chambre démocratique, quoique notre histoire et celle des autres peuples leur donnent un éclatant démenti. La populace d'Athènes affecta au théâtre les revenus qui lui auraient donné les moyens de vaincre Philippe; et la mort fut le prix des efforts que tenta un citoyen courageux pour les rendre à leur destination primitive. Ce ne fut que lorsque les républicains eurent détrôné le roi, et fermé les portes du palais des pairs, que les agens de l'accise mirent le pied sur le cou des Anglais. Le système des dettes fondées prit naissance, comme nous l'avons vu, dans une république, et nous vint sur le navire qui portait Guillaume III (1). Les trois grandes nations de l'Europe occidentale, la France, la Grande-Bretagne, la Belgique, ont également des institutions représentatives et des dettes énormes, tandis que les monarchies de l'Europe orientale, où la volonté d'un seul homme est sans contrôle, n'ont comparativement que des charges fort légères. Il est facile d'apercevoir les causes de cette différence. Le ministre des finances d'un roi absolu se trouve seul en face de tout une nation qui élève ses mille voix contre lui quand elle est

(1) Voyez sur les dettes fondées et sur leur histoire, le grand article inséré dans notre 2e numéro.

mécontente, tandis qu'un corps représentatif est relativement irresponsable, précisément à cause de la multiplicité de ses membres.

Il nous reste à parler de la dette nationale. Nous avons vu que depuis notre ère constitutionnelle six guerres l'avaient élevée à la valeur nominale de huit cents millions st. (20,000,000,000 fr.); mais c'est notre dernière lutte qui en a constitué la plus forte partie. Cette lutte ne fut pas soutenue pour maintenir la balance des pouvoirs, ni pour étendre, comme celles qui avaient précédé, notre prépondérance commerciale; c'était pour nos foyers, pour le maintien de nos institutions monarchiques et religieuses que nous combattions. C'est avec notre or fécondé par le sang des braves que nous sommes sortis triomphans de cette guerre terrible. Mais quand bien même elle eût été impolitique, injuste, malheureuse, nous n'en serions pas moins tenus de remplir nos obligations envers ceux qui nous ont fourni les moyens de la soutenir, à moins que nous ne voulions nous attirer les épithètes par lesquelles on flétrit le banqueroutier frauduleux et le joueur fugitif. Ce n'est point à ceux qui ont obtenu le prix à vouloir aussi s'approprier les enjeux. D'ailleurs, les capitalistes qui ont confié leurs ressources à notre honneur sont nos concitoyens. En leur faisant banqueroute la nation ne se soulagerait pas du poids qui pèse sur elle; seulement elle imposerait à un nombre limité d'individus qui en serait écrasé, le fardeau qui est aujourd'hui réparti sur la généralité des contribuables. Au surplus, quoique la masse de notre dette paraisse énorme, il s'en faut bien que les parts individuelles des divers créanciers dans les dividendes soient excessives. Dernièrement on comptait 284,000 rentiers de l'état et vingt-huit millions st. (700,000,000 fr.) de dividendes.

On peut calculer que, terme moyen, chaque rentier a au moins deux membres de sa famille qui vivent de cette ressource. D'après ce calcul les vingt-huit millions st. seraient répartis en 852,000 portions, chacune de trente-trois liv. st. (825 fr.); mais comme un certain nombre de rentiers possède plusieurs espèces de fonds, et a pu par conséquent être compté plusieurs fois, il est plus sûr d'estimer à 40 liv. st. (1,000 fr.) le montant de la part moyenne. Les droits que le rentier a sur la nation ne lui donnent donc que les moyens rigoureusement nécessaires pour vivre et se procurer quelque aisance; mais si on lui manquait de parole, la perte qui en résulterait pour lui serait énorme; car le plus souvent il se trouverait privé de tous ses moyens d'existence. Au surplus, si en qualité de créancier on l'empêchait de faire un appel à notre bonne foi, comme pauvre il en ferait à notre charité; et, d'une manière ou d'une autre, il faudrait toujours que la nation vînt à son aide.

Nous allons emprunter pour un moment la lumière que le comité des finances a réfléchie sur le mouvement rétrograde de notre dette, depuis le retour de la paix. L'extrait suivant, d'un de ses états, fait voir le montant de sa charge annuelle, pour les années 1816 et 1828.

	1816.	1828.	Diminution.
Dépenses annuelles pour les intérêts de la dette fondée et pour son administration.....	28,563,592	25,769,689	
Annuités à terme évaluées en annuités perpétuelles équivalentes.	1,353,615	1,842,881	
Total des intérêts de la dette fondée et des annuités.........	29,917,207 (747.930,175 fr.)	27,612,570 (690,314,250 fr.)	2,304,637 (57,615 925 f.)
Intérêts de la dette flottante....	1,998,937	807,814	1,191,123
Total général.........	31,916,144 (797,903,600 fr.)	28,420,384 (710,509,600 fr.)	3,495,760 (87,394,000 fr.)

Le comité estime que cette réduction de trois millions et demi (87,500,000 fr.), pendant les quatorze années de paix, fait un peu plus de 15 p. °/₀ de la dette contractée pendant la guerre dernière. Voici maintenant comment cette réduction s'est opérée, et la part qu'y a prise la caisse d'amortissement :

	Liv. st.
Réduction d'intérê sur la dette fondée.............	1,604,025
Id. sur la dette flottante........................	488,053
Total de la réduction par la diminution des intérêts..	2,092,078 (52,301,950 fr.)
Annuités expirées, etc............................	214,262
Diminutions par les rachats de l'amortissement.......	1,189,420
Total général.....................	3,495,760 (87,394,000 fr.)

Cette diminution aurait pu être plus considérable, mais malheureusement la grande majorité de la dette avait été fondée dans des tems de crise, à 3 p. °/₀, avec d'énormes capitaux fictifs; système déplorable imité depuis par la France. Il est remarquable que cette diminution ait eu lieu dans une année où les tarifs des taxes étaient réduits dans une proportion équivalente à vingt-sept millions st. (675,000,000 fr.), et au moment où le trésor faisait des avances considérables pour de grands travaux publics et pour employer les pauvres (1).

En 1823, on avait reconstitué la caisse d'amortissement sur de nouvelles bases. On lui avait attribué un

(1) NOTE DU TR. Toutefois il convient d'observer que cette diminution de vingt-sept millions st. n'était pas tout-à-fait réelle. On avait calculé que la différence serait couverte, en partie, parce que l'abaissement des tarifs, en encourageant la consommation, rendrait les perceptions plus multipliées. Cette vérité a été presque toujours méconnue par les administrateurs de nos finances et même par les orateurs de nos chambres. Voyez à ce sujet le bel article inséré dans notre 1er numéro sur le produit comparé des hautes et petites taxes. S.

revenu nominal de cinq millions st. (125,000,000 fr.), indépendamment des dividendes des fonds qu'elle rachèterait. Mais cette rente devait résulter de l'excédant des dépenses sur le revenu; or cet excédant a été bien inférieur, comme le prouve le tableau suivant (1) :

1823.....	58,317,083	53,434,858	4,882,225
1824.....	59,749,973	54,844,449	4,908,524
1825.....	57,657,257	53,759,047	3,898,210
1826.....	55,454,856	55,122,702	332,154
1827.....	55,401,611	55,159,123	242,488
1828.....	57,522,399	52,888,695	4,633,704

On voit dans ce tableau qu'en 1828 l'excédant du revenu avait été réduit à 242,488 liv. st. (6,062,000 fr.). Heureusement qu'en 1828 la balance est devenue plus favorable, attendu que la recette s'est accrue d'une somme de plus de deux millions st. (50,000,000 fr.), et que la dépense a diminué d'une somme équivalente.

Nous allons voir maintenant de quels élémens se compose cette énorme masse de recettes. Nous avons cru devoir les classer de la manière suivante :

Revenus du Royaume-Uni, y compris les frais de recouvrement, pendant l'année 1828.

LIQUEURS SPIRITUEUSES.

	Liv. st.	Évaluation en francs.	
Esprits..........	7,921,645	198,041,125	
Drèche..........	4,623,112	115,577,800	
Bière et houblon..	3,5 6,764	87,919,100	
Vin............	1,700,051	42,501,275	
Total à reporter....................			17,761,572
			(444,039,300 fr.)

(1) Dans ce tableau, le montant des drawbacks a été retranché du revenu et de la dépense. La balance reste donc la même, puisque la même somme a été déduite des deux parts.

		Report.......	17,761,572
AUTRES STIMULANS.			
	Liv. st.	Évaluation en francs.	
Sucre et mélasses..	5,191,280	129,782,000	
Thé..............	3,448,814	86,220,350	
Café.............	425,389	10,634,725	
Tabac...........	2,793,873	69,846,825	
Total...........................			11,859,356
			(296,483,900 fr.)
ALIMENS.			
Beurre et fromage..	307,794	7,694,850	
Raisins...........	436,580	10,914,500	
Blé...............	193,228	4,830,700	
Total...........................			937,602
			(23,440,050 fr.)
VÊTEMENS.			
Coton et Laine importés.........	395,174	9,879,350	
Soie..............	345,278	8,631,950	
Tissus imprimés...	657,741	16,443,525	
Cuirs et peaux.....	451,944	11,298,600	
Papier...........	723,497	18,087,425	
Total...........................			2,573,634
			(64,340,850 fr.)
ARTICLES DE MÉNAGE.			
Savon...........	1,210,754	30,268,850	
Chandelles et suif..	665,758	16,643,950	
Charbon, etc......	895,085	22,377,125	
Total...........................			2,771,597
			(69,289,925 fr.)
MATÉRIAUX POUR LES CONSTRUCTIONS.			
Verre............	616,527	15,413,175	
Briques, tuiles, ardoises..........	392,365	9,809,125	
Bois...............	1,488,498	37,212,450	
Total...........................			2,497,390
			(62,434,750 fr.)
ACCISES ET DOUANES.			
Enchères.........	275,564	6,889,100	
Licences de l'accise.	845,160	21,129,000	
Droits divers......	2,205,903	55,147,575	
Total...........................			3,326,627
			(83,965,675 fr.)
		A reporter.........	41,727,778

Report.............. 41,727,778

DROITS DE TIMBRE.

	Liv. st.	Évaluation en francs.	
Actes, etc.........	1,686,315	42,157,875	
Legs, etc.........	2,043,268	51,081,700	
Assurances.......	989,070	24,726,750	
Lettres de change et billets de banque.	690,005	17,250,125	
Journaux.........	581,526	14,538,150	
Avertissemens.....			
Diligences, chevaux de poste........	646,387	16,159,675	
Autres droits de timbre.........	681,038	17,025,950	
Total..........................			7,317,609 (182,940,225 fr.)

TAXES TERRITORIALES ET RÉPARTIES.

Taxe territoriale....	1,210,227	30,255,675	
Fenêtres..........	1,164,010	29,100,250	
Maisons..........	1,295,550	32,388,750	
Domestiques......	277,759	6,943,975	
Voitures..........	352,478	8,811,950	
Chevaux..........	400,676	10,016,900	
Autres taxes réparties.	462,969	11,574,225	
Total..........................			5,163,669 (129,091,725 fr.)
Office des postes..........................			2,207,998 (55,199,950 fr.)
Autres ressources..........................			666,572 (16,664,300 fr.)
Total général...........			57,083,626 (1,427,090,650 fr.)

Tels ont été, l'année précédente, les principaux élémens de notre revenu, dont l'article le plus remarquable est une recette de près de huit millions st. (200,000,000 f.), rien que sur les eaux-de-vie et les esprits. Une petite partie de cette consommation immense a été employée à satisfaire des besoins réels; une autre, plus forte, à pro-

curer des jouissances modérées; mais la portion la plus considérable n'a servi qu'aux excès d'une intempérance grossière. Cette consommation s'est malheureusement fort accrue depuis que l'on a réduit les droits auxquels elle était soumise. On aurait dû au moins diminuer en même tems le droit de trois millions et demi st. (87,500,000 fr.) qui pèse sur la bière, notre liqueur nationale, droit d'autant plus fort que le brasseur a déjà payé quatre millions et demi st. (112,500,000 fr.). Les perceptions faites sur le vin s'élèvent à un million sept cent mille liv. st. (42,500,000 fr.), recette qu'il est à peu près impossible d'augmenter par l'élévation des tarifs, comme l'expérience l'a fait voir. La somme totale levée sur les liqueurs spiritueuses a été, l'année précédente, de dix-sept millions st. trois quarts (443,750,000 fr.). La seconde classe, qui se compose de stimulans plus doux, le thé et le café avec le sucre, leur allié naturel, produit une somme additionnelle de neuf millions st. (225,000,000 fr.). Vient enfin cette poudre dégoûtante du Nouveau-Monde, qui, indépendamment de ce que nous donnons pour son coût primitif et pour le transport, soutire encore de nos poches deux millions st. trois quarts (68,750,000 fr.). Ainsi donc nous payons au trésor près de trente millions st. (750,000,000 fr.) de droit pour l'usage de ces divers modes d'excitation. Cela est d'autant plus digne d'être remarqué qu'aucun de ces articles ne nous est absolument indispensable, et que les droits perçus sur la totalité de nos alimens solides ne s'élèvent qu'à un peu plus de neuf cent mille liv. st. (22,500,000 fr.).

Nos vêtemens sont aussi très-faiblement taxés, car les droits sur les cotons et les laines du dehors ne sont presque rien, et celui de trois pence sur les tissus imprimés

est à peine senti, depuis qu'il s'est opéré une réduction de près de moitié dans les prix de fabrication. Les sommes perçues sur le savon, les chandelles et le charbon, ne s'élèvent pas à trois millions st. (75,000,000 fr.). Même avec ce droit modéré, le charbon nous donne encore de grands avantages sur les nations qui ne consomment que du bois. Nous avons en outre deux droits considérables sur les matériaux qui servent à nos constructions, savoir : un million et demi st. (37,500,000 fr.), droit protecteur de la grande navigation qui existe entre ce pays et le Canada; et environ quatre cent mille liv. st. (10,000,000 fr.) sur les briques, les tuiles et les ardoises. Les taxes sur les bois de construction et les tuiles sont principalement senties par les habitans des villes, et surtout par les propriétaires de maisons. Depuis que le revenu des maisons des villes considérables est, en grande partie, déterminé par les situations qu'elles y occupent, il y a lieu de croire qu'une remise sur ces droits resterait presque en totalité dans la poche des constructeurs ou des propriétaires de terrains.

Les droits de timbre sur les transferts tombent en grande partie sur les riches, et c'est, au fond, une espèce de taxe irrégulière sur les revenus. Il en est de même de la taxe territoriale et des taxes réparties sur les maisons, les fenêtres, les domestiques, les chevaux, les voitures. Il n'y a guère que ces taxes qui soient perçues directement, et au moyen de la visite malencontreuse que fait, chaque année, le receveur; et cependant, toutes faibles qu'elles soient, quand on les compare à la masse totale de nos contributions, elles ont à elles seules excité plus de plaintes que toutes les autres ensemble. Les taxes indirectes sont plus analogues aux sentimens et au caractère britanniques; et, dans leur action, elles atteignent

de petites rentes, de petits salaires qu'une taxe sur les revenus pourrait bien difficilement frapper. Les taxes directes ne sont supportées parmi nous que dans les tems de crise. Nous avons vu que Sir Robert Walpole avait fini par sacrifier à l'aversion du parlement une institution dont il était le créateur, le fonds d'amortissement. Ce fonds, reconstitué par M. Pitt, s'écroula encore au retour de la paix avec la taxe sur les revenus.

Tels sont actuellement la nature et le montant de nos taxes. Quand le dernier comité des finances se réunit, les contributions, depuis 1823, étaient tombées de cinquante-quatre millions st. à cinquante-un. Ce déficit avait été considéré par le public comme le signe d'une diminution considérable dans nos ressources. Mais le comité a fait voir que cette baisse apparente cachait un accroissement réel de près de six millions; car, dans les trois années qui suivirent 1822, on avait diminué de neuf millions st. (225,000,000 fr.) les taxes réparties et celles qui frappaient les esprits, le café, le vin, la soie, le charbon, etc. D'après cela, s'il y avait une diminution dans notre revenu, équivalente à neuf millions, on aurait pu en conclure que l'abandon de ces droits était peu opportun, et non pas que la consommation était réduite; mais comme au lieu d'un abaissement de neuf millions dans les produits, il n'y en a eu qu'un de trois, il est clair que la réduction des tarifs a été compensée par l'accroissement des consommations. Les comptes des douanes font ressortir de la manière la plus palpable l'accroissement progressif des droits et de la consommation de tous les articles qui y sont indiqués; or, les douanes sont un des meilleurs moyens, qu'on nous pardonne cette expression, de *jauger* la prospérité publique. Sur l'augmentation totale de deux millions sept

cent trente-deux mille liv. sterl. (69,300,000 fr.) en 1827, près de la moitié appartenait à des droits qui avaient été réduits. Un accroissement considérable s'est aussi fait remarquer dans l'usage de certains articles de luxe depuis l'année 1822. Par exemple, le nombre des voitures à quatre roues de première classe s'était élevé de 18,000 à 24,000; celui des voitures de seconde classe était monté de 7,000 à 9,000. Quant aux voitures à deux roues, de 31,000, il s'est élevé à 43,000; ce qui fait sur ces trois articles un accroissement d'environ un tiers dans l'espace de six ans. Le nombre des domestiques mâles, des chevaux, des chiens, s'est également accru, comme le constatent les droits auxquels ils sont soumis.

Les comptes publiés en janvier 1829 présentent un accroissement de recette de deux millions sterling (50,000,000 fr.). Mais nous n'avons aucune raison de croire que cet accroissement se sera maintenu. La stagnation actuelle de notre commerce intérieur doit résulter d'une pause dans les consommations sur lesquelles est fondée la plus grande partie de notre revenu public. Cette langueur, dont le retour est si ordinaire qu'elle peut, en quelque sorte, être considérée comme périodique, a été attribuée à la fois à la situation du Portugal, à la guerre d'Orient, au nouveau tarif américain, aux mauvaises récoltes du mois d'août, etc. Cette dernière cause a dû sans doute contribuer beaucoup à nos embarras. En France les récoltes ont encore été plus mauvaises et les embarras plus grands. De ce côté du canal, le commerce extérieur est d'une importance secondaire; et par conséquent la langueur du nôtre ne doit pas avoir eu beaucoup d'action sur sa circulation intérieure. Cependant le cri de détresse est général. Les propriétaires de vignes sont au désespoir. Le vin des pre-

mières qualités s'est vendu dernièrement un sou la bouteille sur les bords de la Moselle. A Lyon les ouvriers en soie ont, pendant quelque tems, travaillé à demi-prix; il en a été de même des ouvriers qui travaillent dans les fabriques de coton. Dans quelques départemens on a craint que le paiement de la contribution foncière ne fût en grande partie compromis. Au fond, il est fort naturel que chez une nation dont les exportations sont si peu de chose, quand on les compare à la somme de leurs consommations intérieures, le commerce et l'industrie languissent, lorsque le fermier et le propriétaire sont en souffrance, et que tous les consommateurs sont obligés de consacrer une somme plus forte à l'acquisition de leur pain. Mais l'Union de l'Amérique du nord n'a souffert ni des mauvaises récoltes ni de la situation politique du Portugal; et cependant un observateur tout-à-fait digne de confiance, récemment arrivé de ce pays au service duquel il était, a été d'autant plus frappé de l'opulence inattendue qu'il a trouvée parmi nous, qu'elle contrastait davantage avec la misère du pays qu'il venait de quitter. Une lettre de Boston, datée de juillet dernier, s'exprime de la manière suivante sur la situation des affaires aux États-Unis : « L'activité commerciale semble paralysée dans cette partie de notre hémisphère. Un grand nombre de fabricans de premier ordre, de propriétaires et de capitalistes ont fait faillite et sont entièrement ruinés. Il ne se fait plus d'affaires que sur les objets de consommation usuelle; les spéculateurs de toute espèce sont forcés d'adopter un genre de vie économique, auquel ils n'étaient pas accoutumés. » Ces fabricans américains en déconfiture sont précisément les mêmes qui ont dernièrement obtenu, d'un parti ennemi de la Grande-Bretagne, un accroissement de droits sur

nos marchandises, pour faciliter l'écoulement des leurs. Une des causes de cette stagnation uniforme qui existe à la fois dans des contrées si lointaines, et qui se trouvent dans des conditions si diverses, doit être la défiance générale qui a dû naturellement succéder à cette crédulité fatale qui a causé tant de désastres en 1825 et 1826. Nous avons lieu de croire qu'il y a aussi quelque exagération dans ces plaintes. Pendant la guerre il se fait des fortunes éblouissantes et rapides qui dissimulent la ruine des spéculateurs moins heureux aux dépens desquels elles sont acquises, tandis que la marche plus uniforme, moins excitable, mais plus sûre des tems de paix, décourage les esprits ardens par l'égale distribution de profits modérés.

L'exagération de ces plaintes est, ce nous semble, démontrée dans le tableau suivant. Nous avons, pour le former, choisi douze articles; savoir : six qui servent à nos jouissances journalières, le thé, le café, le sucre, le vin, les esprits et le tabac; et six autres de nécessité domestique, le savon, l'amidon, les chandelles de suif et de bougie, et les briques. Nous avons ajouté la soie à ces divers articles. Les quantités indiquées dans ce tableau sont celles de la consommation intérieure. Nous avons évité une multiplicité inutile de chiffres, en adoptant un million pour unité; de manière que les chiffres décimaux sont des centaines de mille, etc.

	CHANDELLES DE SUIF.	CHANDELLES DE CIRE.	SAVON.	AMIDON.	BRIQUES.	SUCRE.	THÉ.	EAU-DE-VIE.	RUM.	CAFÉ.	TABAC.	VIN.	SOIE. brute.	SOIE. organsinée.
	liv.	liv.	liv.	liv.	milliers.	cwt.	liv.	galon.	galon.	liv.	liv.	galon.		
1816..	81	85	70	2.8	696	2.2	20.2	91	2.88	7.5	12.8	4.4	360	230
1817..	78	88	64	2.4	697	2.9	20.8	88	2.85	8.6	13.5	5.6	398	394
1818..	77	86	68	3.4	812	1.4	22.6	77	3.13	7.9	13.6	6.1	708	548
1819..	80	83	69	4.2	1,065	2.4	22.6	1,06	3.01	7.4	12.9	4.9	621	345
1820..	82	85	74	4.3	979	2.5	22.4	1,13	2.96	6.9	13.0	5.0	985	398
1821..	87	88	79	4.4	964	2.6	22.8	1,20	2.76	7.3	12.9	5.0	935	466
1822..	89	86	81	5.0	977	2.6	23.9	1,30	2.67	7.4	12.9	4.9	943	591
1823..	102	87	97	5.7	1,265	2.8	23.7	1,39	2.79	8.2	13.4	»	1,067	431
1824..	109	93	100	5.5	1,493	2.9	23.7	1,57	3.05	7.9	13.0	5.4	1,473	401
1825..	114	1.05	102	6.6	1,991	2.6	24.8	1,68	2.50	10.7	14.5	8.6	1,437	928
1826..	110	90	96	6.1	1,381	3.2	25.2	1,84	5.13	12.7	13.7	6.4	1,060	212
1827..	115	94	104	7.3	1,123	3.0	26.0	1,63	3.91	14.9	14.7	7.2	1,524	555
1828..	»	»	»	»	»	3.2	26.7	1,64	3.90	16.5	14.5	7.5	2,131	613

Il résulte de ces chiffres que les habitans de la Grande-Bretagne ont l'année dernière consommé moitié plus de chandelles, de savon, d'amidon, de briques, de sucre, d'eau-de-vie, et un tiers de plus de thé qu'il y a douze

ans, date encore récente. Cependant aucun de ces articles n'a subi une réduction considérable de droits. La consommation des autres articles, dont les taxes ont été réduites, s'est accrue dans des proportions diverses. Dans les six dernières années, celle du café a doublé; et celle du rum et du vin a augmenté de moitié. La consommation du tabac a suivi une progression moins rapide. On a importé six fois plus de soie brute et trois fois plus de soie organsinée qu'à la fin de la guerre. En suivant sur le tableau les divers pas de cette marche progressive, on voit qu'en 1825 il y a eu dans chaque colonne une avance subite, ce qui n'a rien qui doive surprendre, car ce fut l'année où nous nous livrâmes avec une si folle ardeur à tant d'entreprises hasardeuses (1); mais nous y voyons aussi que ce flux de la consommation n'a pas eu de reflux équivalent. Elle avait atteint cette année un niveau plus élevé, et elle est parvenue à s'y maintenir au milieu de tous les embarras qui ont suivi.

Nous avons encore une autre indication de la situation du pays dans les droits sur les testamens. Quoique, d'après nos lois sur les primogénitures, ces droits n'atteignent pas les biens-fonds, il n'en est pas moins vrai qu'une portion notable de la fortune publique acquitte, chaque année, ce triste tribut imposé, en quelque sorte, à la mort. Ce que cet impôt a de défectueux aux yeux de l'économiste, est précisément ce qui le rend le plus propre à nous donner la mesure de la prospérité relative de la nation. Ce ne sont pas des consommations transitoires qu'il atteint, et que mille circonstances fugitives peuvent accroître ou diminuer, mais des capitaux, c'est-

(1) Voyez le tableau et le détail de ces entreprises dans le premier article du 1er numéro.

à-dire les économies accumulées de toutes les années antérieures. Voici quelle a été la progression de ces droits dans le cours de vingt années, depuis 1808 jusqu'en 1828 :

	ANGLETERRE.	ÉCOSSE.	IRLANDE.
1808.......	710,520	15,294	»
1809.......	945,030	34,765	»
1810.......	860,745	21,632	»
1811.......	864,025	25,823	»
1812.......	880,095	33,957	»
1813.......	962,378	42,883	»
1814.......	1,182,662	38,390	»
1815.......	1,231,179	66,643	»
1816.......	1,325,876	42,605	»
1817.......	1,626,285	48,973	53,775
1818.......	1,537,854	57,439	57,305
1819.......	1,514,010	81,380	56,030
1820.......	1,555,739	97,710	42,138
1821.......	1,652,847	104,425	45,974
1822.......	1,697,138	96,402	43,653
1823.......	1,712,924	88,916	45,708
1824.......	1,793,310	108,088	54,665
1825.......	1,823,238	108,179	64,810
1826.......	1,631,668	106,692	59,156
1827.......	1,748,177	103,665	67,916
1828.......	1,938,994	108,894	69,217

Ainsi donc le montant des legs annuels a, pendant ces vingt dernières années, doublé en Angleterre et triplé en Écosse : mais il ne faut pas en conclure que la fortune publique ait suivi une progression semblable ; car dans le même tems les accroissemens de la dette ont augmenté beaucoup la somme des propriétés transmissibles par testament, non par la production de la richesse, mais par la création de nouveaux consolidés. D'ailleurs le prix de ces effets s'est beaucoup accru depuis la cessation de la guerre, ce qui ne constitue pas d'augmentation véritable dans les capitaux du pays.

La valeur des biens-fonds est loin d'avoir haussé dans une proportion équivalente. L'agriculture a sans doute fait de grands progrès, et des sommes considérables ont été dépensées tant à mettre en valeur des friches, qu'à améliorer les anciennes terres labourables ; malgré tous ces efforts, nous ne croyons pas que le revenu des biens-fonds se soit élevé de plus de 30 p. %. Cependant il y a lieu de croire que, depuis 1793, la richesse du pays a augmenté de moitié : mais, terme moyen, il n'a pas pu en résulter de bien-être pour chacun de nous considéré isolément; car la population a suivi une progression au moins équivalente. En effet, entre le recensement de 1801 et celui de 1821, la population de la Grande-Bretagne s'est élevée de 10,942,000 à 14,391,000, et ne peut guère maintenant être au-dessous de seize millions. Ainsi donc la nation considérée en masse est devenue plus puissante et plus riche; mais les particuliers n'en sont pas plus aisés, car le diviseur s'est accru dans la même proportion que le dividende.

Il est sans doute bien satisfaisant de voir que si notre population et nos charges se sont augmentées dans une énorme proportion, nos ressources ont suivi à peu près la même progression ascendante. Mais il faut prévoir le cas où de nouvelles guerres viendraient encore ajouter au fardeau qui pèse sur nous. Grâce au ciel, ainsi que nous l'avons déjà dit plusieurs fois, nous avons sous notre main d'immenses ressources qu'il est en notre pouvoir de mettre en valeur. Notre agriculture a fait sans doute de très-grands progrès, mais nous avons encore beaucoup à apprendre des Toscans, des Lombards et des Belges pour l'exploitation de nos terres en culture; et il nous reste des millions d'acres à défricher. Riche ou pauvre, le sol a toujours de quoi indemniser des soins

qu'on lui donne, et l'homme exerce, en quelque sorte, sur la terre un pouvoir créateur. La Grande-Bretagne à elle seule pourrait encore alimenter de nouveaux millions d'individus; mais c'est surtout vers l'Irlande qu'il faut diriger notre attention, et c'est d'elle que nous devons attendre un nouvel accroissement de forces. Les versemens qu'elle fait au trésor sont fort au-dessous de ce qu'ils devraient être relativement à l'étendue de sa population et de son territoire. On assure que l'Angleterre contient trente-deux millions d'acres de terre fertile; l'Écosse rien que cinq; et l'Irlande dix-huit. D'après le dernier recensement, leur population respective se trouve à peu près dans les mêmes rapports, puisqu'il attribue douze millions d'habitans à l'Angleterre, deux à l'Écosse, et près de sept à l'Irlande. Nous ne dirons rien des quarante-quatre millions st. (1,105,000,000 fr.) que l'Angleterre verse à elle seule au trésor, car la commune métropole des trois royaumes met en notre faveur un poids trop considérable dans la balance. Mais si l'Écosse, que la nature a faite si pauvre, dépose quatre millions st. (100,000,000 fr.) dans la bourse commune, nous ne voyons pas pourquoi l'Irlande, avec sa population qui est plus du triple, n'y mettrait pas un jour douze millions st. (300,000,000 fr.). Dans ce moment sa quote-part ne dépasse pas celle de l'Écosse, et cependant elle est plus fertile même que l'Angleterre. Notre sol ne le devient qu'à force de soins et par les engrais dont on l'alimente; en Irlande, après un labourage imparfait et hâtif, les récoltes sont étouffées par les plantes parasites qu'y laissent des cultivateurs insoucians. Elle a en outre, pour écouler l'excédant de ses produits, des rivières plus nombreuses que les nôtres, des ports plus accessibles et plus rapprochés du nouveau centre du commerce. Une

population anglaise ou écossaise en aurait bientôt fait une autre Lombardie ou une nouvelle Belgique. Ses flatteurs lui disent que c'est parce qu'elle a été mal gouvernée qu'elle est pauvre; et nous, nous lui dirons que si ses dissensions religieuses pallient la lenteur de sa marche, elles ne la justifient pas entièrement. Les nations ou les individus sans énergie s'excusent par les circonstances, tandis que ceux qui ont du ressort et de la sève les font naître ou les maîtrisent. Les fils de l'Irlande ont de la bravoure sur les champs de bataille, et il y a de la générosité dans leur fougue. Qu'à ces vertus incontestables ils joignent l'économie, la persévérance, la prévoyance; bientôt ils sortiront du misérable état où ils sont réduits, et en améliorant leur sort ils deviendront aussi un des principaux élémens de la force et de la grandeur britanniques.

(*Quarterly Review.*)

LE PEINTRE COLONNA.

ANECDOTE ITALIENNE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Lorsque la déchéance de Napoléon laissa respirer l'Europe ; quand les populations qu'il réunissait sous ses drapeaux et celles que ses ennemis lui opposaient cessèrent d'être décimées; une nombreuse classe d'hommes accoutumés à la vie des camps se trouva sans destination et sans emploi. Que faire et quel goût trouver pour le calme de la vie sédentaire, pour les plaisirs de la ville, pour les devoirs et la simplicité du foyer domestique, lorsque dix ans de guerres ont endurci notre corps, et transformé en besoin, en volupté même, les fatigues du bivouac, les craintes et les espérances du champ de bataille, l'enthousiasme de la gloire, l'alternative de dangers et de travaux dont se compose l'existence militaire ? Le service de garnison, les parades, les revues et les manœuvres, occupations du soldat en tems de paix, le glacent d'ennui, ne lui inspirent plus que du dégoût. Telle est la suite de toutes les excitations dont la violence nous ébranle trop fortement : l'habitude de cette agitation devient une nécessité de notre existence; qui nous l'arrache nous condamne à un état pire que la mort.

Après la bataille de Waterloo, je revins à B... avec mon régiment, et j'éprouvai bientôt les atteintes de ce mal que l'on ne sait ni plaindre ni guérir : ennui moral, atrophie de l'intelligence, dégoût de la vie, fatigue d'exister ; la santé de l'ame, une fois détruite, celle du

corps est bientôt attaquée. Trois mois se passèrent : je sentais s'accroître ma tristesse, ce besoin de destruction, cette fièvre d'anéantissement, dont des moralistes trop sévères ont fait un crime, et qui n'est qu'une maladie; peut-être aussi le malheur de voir la vie et les hommes avec une sagacité trop pénétrante, commençait-il à me dominer. Mes amis me conseillèrent de quitter une profession dans laquelle il n'y avait plus désormais d'avancement à espérer, de réaliser le rêve de ma jeunesse; et d'aller sous le ciel d'Italie chercher le plaisir et la santé. Une existence sans but n'est rien; ce voyage m'en offrait un dans l'espoir de visiter Rome et Florence, et d'étudier l'italien sur les lieux mêmes où l'on parle ce beau langage. Souvent je répétais les strophes allemandes de Gœthe, que je savais par cœur :

Connais-tu cette terre où les myrtes fleurissent,
Où des sons enchanteurs dans les airs retentissent,
Où la plus belle nuit succède au plus beau jour,
Où le rayon du ciel est un baiser d'amour ?
Ami, la connais-tu ? Suis ta fille chérie!
Partons! viens avec moi, viens y passer ta vie !

La terre des parfums, des fleurs et de l'encens,
Où les airs sont plus purs, les flots plus caressans,
Ami, la connais-tu? Là règne le génie :
Symboles immortels d'amour, de poésie,
Là cent marbres muets deviennent éloquens!
Viens, ami, viens, suis-moi, partons pour l'Italie !

Il me semblait que ce voyage me ferait vivre d'une vie nouvelle : j'espérais aussi réparer, en quelque manière, par mon séjour dans la patrie classique des arts, ce que mon éducation, interrompue par le service militaire, pouvait avoir d'incomplet. Je partis, en 1817, pour Venise, où je ne tardai pas à faire connaissance avec un

jeune patricien doué de l'esprit le plus distingué. Il voulut bien consentir à me servir de cicérone, et je profitai avec reconnaissance des soins que sa complaisance prodiguait à mon instruction de voyageur. Depuis un mois je suivais ses directions, lorsqu'il me dit qu'un héritage qui venait de lui échoir le forçait à quitter Venise pour se rendre en Lombardie. Il allait y prendre possession d'une *villa* et des domaines qui l'environnaient. Il ajouta que cette villa, solitaire et triste, mais très-pittoresque, aurait peut-être quelque attrait pour moi; et que, si je trouvais bon de l'y suivre, il pourrait, en me confiant la surintendance d'une vieille et curieuse bibliothèque, satisfaire quelques-uns des goûts qu'il me connaissait.

Je n'hésitai pas un moment à accepter sa proposition. Nous quittâmes le jour même la ville des doges, aujourd'hui si désolée, et trois jours après nous arrivâmes au but de notre destination. La *villa* échue en héritage au propriétaire nouveau, et située sur la rive du lac de Garda, est remarquable non-seulement par l'ensemble austère, bizarre et grandiose du paysage qui lui sert de cadre, mais par la majesté de cet édifice en ruines. Nous nous installâmes dans de grands appartemens délabrés, au milieu de salles ouvertes à tous les vents, et d'où l'œil découvrait des sites sauvages, des échappées de vue magnifiques. C'est un imposant spectacle que ce mélange d'une architecture pompeuse tombée en débris et de la nature dans toute sa richesse, mais privée de culture. Des tableaux peints à fresque tapissaient l'intérieur des appartemens : l'humidité en avait détruit la plus grande partie; mais à l'éclat des couleurs on reconnaissait encore la manière des grands artistes vénitiens. Deux de ces peintures étaient assez bien conservées pour que l'on

parvînt, avec quelque attention et quelque soin, à en saisir l'ensemble et à en déchiffrer le sens. Les autres n'offraient plus que des contours interrompus, des nuances vives, mais sans liaison, et des fragmens de figures ou de draperies à demi effacés.

On lisait, au-dessous de l'un des tableaux que je viens de désigner, ce mot : *la Découverte* (la Scoperta) ; et, au-dessous de l'autre, *la Vengeance* (la Vendetta). Dans tous les deux, un jeune homme, remarquable par la beauté la plus mâle, semblait jouer un rôle principal, et se dessinait sur le premier plan. J'admirai l'expression dramatique, l'énergie de dessin, la force de coloris, qui caractérisaient ces deux ouvrages, évidemment sortis du même pinceau : mais je ne pouvais en deviner le sens que devaient expliquer apparemment les autres tableaux effacés. Celui qui portait pour inscription *la Découverte* représentait l'intérieur d'un salon italien au seizième siècle, élégamment décoré de miroirs de Venise, de candelabres et de girandoles. Sur le premier plan se trouvait un jeune homme occupé à peindre : devant lui tous les instrumens de son art étaient disposés. Son costume était celui des artistes de la même époque : il portait un manteau court; un pantalon étroit en tissu de soie dessinait ses formes élégantes; rien de plus noble que son attitude et sa physionomie. Déjà il avait esquissé, sur le châssis que soutenait le chevalet, les traits d'un homme d'un âge mûr qui était assis, au milieu de la scène. Ce dernier, revêtu du brillant costume espagnol, avec des manches tailladées et un poignard enrichi de diamans, offrait aux regards sa vaste poitrine, armée de la cuirasse d'acier, signe évident de sa profession et de ses habitudes guerrières. Dans le fond, appuyé contre la balustrade d'une fenêtre, un jeune homme, d'une

figure intéressante, semblait observer les mouvemens de ces deux personnages. Ses yeux se fixaient sur le peintre avec l'expression d'une inquiétude secrète et vive. Il était habillé à la vénitienne, comme ces beaux portraits que Véronèse et Titien ont légués à l'admiration des siècles.

Simple spectateur de ce qui se passait dans cette chambre, le jeune homme, qui occupait le dernier plan du tableau, se penchait vers l'endroit où les deux autres personnages se regardaient l'un l'autre; leur attitude était à la fois passionnée et contenue. Le peintre, son pinceau à la main, la tête haute et rejetée en arrière, toisait son modèle d'un air d'orgueil, de haine et de mépris concentrés; tandis que le militaire espagnol, moins modéré, se levant à demi sur sa chaise, dont ses deux mains serraient les bras avec une véhémence convulsive, attachait sur l'artiste des regards pleins de terreur, de colère et d'étonnement. On eût dit que ce dernier venait de faire quelque découverte fatale, inattendue, qui lui inspirait l'effroi, le courroux et la surprise. Son teint pâle et livide, ses traits rudes et musculeux, la dilatation de ses prunelles grisâtres ombragées de sourcils blancs augmentaient encore l'expression de terreur farouche répandue sur son visage. Je cherchai vainement à me rendre compte du sujet de cette composition évidemment historique, et qui se rattachait à des événemens que nulle donnée préliminaire ne pouvait m'aider à deviner.

L'autre tableau, *la Vendetta,* était d'un caractère fort différent : mieux conservé, sans doute parce qu'il était moins exposé, par la place qu'il occupait dans un coin de la salle, aux intempéries de l'air, il représentait une scène de carnage. Au fond d'un ravin, dont les deux parois se hérissaient de rochers et se tapissaient d'arbres

sauvages, on voyait à droite, sur le premier plan, deux chevaux sellés et bridés, et, à leurs pieds, les cadavres sanglans de deux hommes vêtus du plus riche costume oriental. La seule issue par laquelle on pût pénétrer dans ce précipice était obstruée par des débris de chênes et d'ormes gigantesques, récemment abattus par la hache, et qui formaient une espèce de rempart assez élevé pour qu'il fût impossible de le franchir. Sur la gauche, on apercevait le jeune Vénitien du premier tableau : le peintre l'avait encore représenté immobile; mais, dans la seconde peinture, il était à cheval, occupé à contempler d'un œil fixe et inquiet un combat acharné dont ce ravin était le théâtre. Je reconnus que les deux acteurs de cette lutte étaient les mêmes qui jouaient dans le premier tableau un rôle que je n'avais pas compris. Le plus jeune, au lieu du costume simple des artistes de son tems, portait une veste écarlate ornée de broderies d'or, un pantalon de soie blanche, et un manteau court à l'espagnole de couleur violette. Il venait de désarmer son ennemi; l'orgueil d'une victoire ardemment désirée brillait sur ses traits passionnés et hardis. Son antagoniste, sans manteau et déjà désarmé, se dessinait, sous son corselet d'acier bruni, dans toute la force de ses proportions athlétiques. La longue épée que le jeune vainqueur avait fait sauter de sa main droite avait volé par-dessus sa tête. Sa main gauche, blessée, restait pendante et sans mouvement; elle venait de laisser échapper un poignard qui s'était fiché en terre. Déjà le glaive du jeune homme brillait sur la gorge découverte de l'homme armé de la cuirasse; il était facile de deviner l'issue du combat.

Au moment même où, arrêté devant la dernière de ces deux fresques, j'essayais de suppléer par mes con-

jectures aux lumières qui me manquaient pour en expliquer le sujet, mon jeune ami entra dans la salle où il m'avait laissé seul. Il m'apprit que ces morceaux précieux, ouvrage d'un amateur, membre de la famille D..., avaient rapport à quelques incidens peu connus de l'histoire de cette famille. Il ajouta que, dans l'ignorance où il était lui-même des causes, des détails et même des faits principaux qui devaient composer ce roman bizarre, il espérait que la bibliothèque de sa *villa*, riche en manuscrits du XVIe et du XVIIe siècle, lui offrirait quelques clartés sur ces matières. J'avais beaucoup de loisir et peu de distractions. Je secouai toute la poussière de cette bibliothèque dont le propriétaire m'abandonna l'inspection : aidé par lui dans mes recherches, je découvris enfin, non précisément ce que j'aurais voulu trouver, mais un grand nombre de notes éparses, d'une écriture italienne du XVIe siècle, surchargée d'abréviations, souvent annotée par une main plus moderne et où se trouvait l'explication des deux fresques dont j'ai parlé. L'un des acteurs de ce drame singulier avait essayé à plusieurs reprises de raconter d'une manière suivie les aventures dont il avait été témoin ; le dernier propriétaire de la villa où nous étions avait suppléé, par de nombreux renvois, aux lacunes qui existaient dans ce récit.

Mon ami le Vénitien, enchanté de ma découverte, passa plusieurs matinées à comparer entre eux ces manuscrits, dont l'apparence extérieure était aussi délabrée et aussi incohérente que leur contenu était intéressant. Après avoir satisfait à nos devoirs de dépisteurs de manuscrits, déchiffré les textes, bataillé sur des mots, et soutenu une petite guerre à propos d'une abréviation incertaine, nous tentâmes de prêter une forme plus complète, mais non plus élégante, à cette narration animée,

et quelquefois diffuse. J'écrivis sous la dictée de V..., en italien, le récit suivant, dont les faits sont exactement ceux du manuscrit, et dont les pages empreintes de l'enthousiasme le plus vif sont précisément celles que nous avons cru devoir conserver dans leur complète intégrité.

FRAGMENS DU MANUSCRIT DE LA VILLA V., PRÈS DU LAC DE GARDA.

« Vous vous plaignez, me disait le jeune peintre, de la mélancolie qui m'accable depuis que je suis venu résider dans votre villa et de l'irrégularité de mes habitudes. Je ne puis me disculper auprès de vous qu'en vous dévoilant les mystères les plus cachés de ma vie. Vous êtes le seul homme au monde auquel j'aie voué assez d'amitié pour lui confier de tels secrets. Vous ne connaissez de moi que mon bizarre caractère, capable, je l'avoue, d'excès terribles, mais, je dois aussi le dire, de grands dévouemens ; et le nom même sous lequel je me suis présenté, le nom du peintre Colonna..., vous avez deviné sans doute qu'il cachait un nom plus réel, le nom de mes pères. Vous apprendrez tout : quant au sujet actuel de mes peines profondes, sachez que j'aime, et que j'aime avec passion l'unique héritière des Foscari, fiancée au plus riche de vos magnifiques seigneurs, Hercule Barozzo. »

Je tressaillis ; il continua :

« C'est à Venise que s'est formée une liaison dont je vous confie le secret sous le sceau du serment. Vous connaissez Laura Foscari, la plus belle des Vénitiennes, dont la famille possède, à peu de distance de cette villa, un domaine presque aussi magnifique que le vôtre. Je n'ai pas besoin de vous vanter cette beauté si régulière et si touchante dont les patrons de vos barques célèbrent la per-

fection ravissante, devenue l'objet de tous les chants populaires. Depuis long-tems j'admirais en silence des attraits que mon art, dans ses créations les plus idéales, tenterait vainement de surpasser. Dans les églises, dans les fêtes publiques, je cherchais cette figure charmante; je la contemplais sans cesse; je me pénétrais, pour ainsi dire, d'une image qui me devenait chaque jour plus chère. J'essayai, mais en vain, de m'introduire en qualité d'artiste chez son père, l'orgueilleux Foscari. Après de longues et silencieuses souffrances, l'occasion la plus bizarre se présenta et favorisa mes desseins. Vers la fin du carnaval, au moment où la place Saint-Marc était peuplée d'une foule joyeuse de masques, Laura, qui, entourée de sa famille et vêtue du domino noir, mais reconnaissable pour un amant, avait pris part à ces fêtes, se trouva tout-à-coup séparée par un flot de peuple de celui de ses frères qui lui donnait le bras. C'était le plus jeune des Foscari. Nous étions de la même taille; et notre costume absolument semblable, notre démarche, que notre âge rendait également légère et vive, causèrent une méprise involontaire dont je ne puis trop remercier le ciel. Je m'étais rapproché de Laura. Elle crut retrouver son jeune frère, saisit mon bras, et, persuadée qu'elle s'adressait à Giulio Foscari, elle me dit à l'oreille plusieurs de ces riens agréables auxquels la confusion de pareilles fêtes donne naissance. J'écoutai quelque tems en silence ces légers commentaires sur les acteurs et les détails de la scène qui nous entourait; puis, après avoir jeté autour de nous un regard attentif, je soulevai à demi mon masque, et lui fis l'aveu de cette passion violente, indomptable, qui fera le bonheur ou le désespoir de ma vie. Je lui rappelai les lieux où je l'avais suivie, où je l'avais vue; je lui dépeignis avec l'accent de la vérité, et

l'éloquence de l'ame, la force des sentimens dont j'étais si profondément agité. Elle se taisait ; mais je sentais son bras tremblant et timide qui cherchait à échapper à l'étreinte du mien. Je l'entraînai ; et tout ce que le plus ardent amour peut inspirer fut mis en usage pour toucher son cœur. Après un second et inutile effort pour se séparer de moi, elle trompa ma vigilance et s'enfuit. J'entendis cependant de sa bouche ces mots à peine prononcés : « *Demain matin, à Saints-Jean et Paul !* »

» Ma joie, mon ivresse étaient extrêmes. Toute la nuit, ces mots ravissans retentirent à mon oreille. A peine le jour était-il levé, je m'acheminai vers l'église Saints-Jean et Paul, et le moins bien préparé de tous les fidèles à partager le saint sacrifice fut celui qui entra le premier dans le sanctuaire. Que le tems me parut long ! Enfin elle arriva, plus belle que jamais, le voile rejeté en arrière, et accompagnée de sa mère. Après avoir plié le genou devant le grand-autel, elle alla se placer dans une chapelle latérale, où je la suivis sans affectation. Ses regards rencontrèrent les miens ; ses regards modestes et timides, mais pleins de tendresse, et dont l'expression m'enchanta. Ensuite ils se reportèrent vers le ciel, auquel ils semblaient adresser une muette supplication. Tout mon être tressaillait d'espérance, de crainte et d'extase. Quand elle ferma son livre de messe, je la vis marquer la page où elle avait cessé sa lecture avec une carte sur laquelle un coup d'œil, dirigé vers moi, attira mon attention. Quand le service divin fut achevé, j'allai me placer près de la porte de l'église, où la foule se pressait ; et, lorsqu'elle passa près de moi, tenant de mon côté le livre qui laissait apercevoir la carte dont elle s'était servie comme pour marquer un endroit du missel, il me fut facile, au milieu de la

confusion inévitable d'une telle sortie, de saisir sans être aperçu le billet mystérieux. Dès que je fus libre, et que je me sentis seul, je me hâtai de lire ce que portait cette carte ; les mots suivans y étaient écrits : *Demain, à deux heures de la nuit, près la colonnade du grand canal.*

» Avec quelle impatience je vis couler le tems qui me séparait de cette heure fortunée ! Avec quel bonheur je vis s'ouvrir doucement la porte du palais Foscari, porte qui donne sur le grand canal, et dont Laura seule avait la clef ! Je suivis cet ange, qui me guidait, et j'arrivai dans un grand salon dont les fenêtres ouvraient sur la rue. Enivré de bonheur, je saisissais, je pressais déjà sur mon sein cette taille élégante. Elle me repoussa.

« Audacieux jeune homme, ce n'est point un peintre obscur et inconnu que je reçois dans le palais des Foscari, au milieu des ombres de la nuit. Détrompez-vous et sachez que je connais votre origine. Vous êtes Montalte de Florence. Il y a ici, dans Venise, des dangers pour vous, et ma générosité qui les connaît, émue peut-être d'une compassion indiscrète, a voulu vous en avertir. Craignez Barozzo, mon fiancé ; redoutez Côme de Médicis... »

» J'étais frappé de l'étonnement le plus profond. Je voulus lui demander comment des circonstances si secrètes lui avaient été dévoilées ; elle m'arrêta :

« Ces explications sont inutiles. Vous m'accuseriez d'affectation ou d'enfantillage, si je prétendais qu'une... préférence en votre faveur, une confiance secrète dans les nobles qualités dont votre aspect semble être le garant, ne se sont pas mêlées aux motifs plus purs qui m'ont déterminée à cette démarche étrange. Montalte, vous êtes gentilhomme, votre honneur me répond de vous. Mon père veut me donner, vous ne l'ignorez pas, à Her-

cule Barozzo, que je déteste et que je méprise..... Pouvez-vous, ajouta-t-elle en souriant et en rougissant à la fois, m'aider à fuir un joug qui m'est odieux ? »

» J'étais à ses genoux, éperdu d'amour. Je lui jurai cent fois une fidélité à toute épreuve, un dévouement sans bornes. Hélas ! si mes efforts pour la revoir n'ont pas été vains, si même je ne vous ai suivi dans cette belle solitude que pour me rapprocher, je l'avoue, des lieux habités, pendant la belle saison, par la fille des Foscari, mon malheur n'en est pas moins terrible ; le moment presse. Barozzo, vous le savez, est sur le point de la traîner aux autels... Mais je vis encore, et, je le jure par tout ce que le ciel a de sacré, elle ne sera point à lui, dussé-je donner ma vie pour empêcher cet événement, dont la seule idée me fait frémir. »

J'interrompis le narrateur pour lui demander comment Laura Foscari avait pénétré le secret de son nom et quels étaient les dangers qu'elle lui faisait craindre. Je cherchai aussi à calmer cette imagination ardente, cette âme où tous les feux d'un volcan semblaient bouillonner. Il reprit ainsi son récit :

« Je suis né, à Florence, d'un père que le fameux Côme de Médicis, ce tyran cruel (1), a choisi pour objet de sa haine. Le crime de Montalte, mon père, était l'amour de ses concitoyens : il fut assassiné... Personne ne doute que l'auteur de ce forfait ne soit le monstre couronné que je viens de nommer : quant aux instrumens dont il s'est servi pour l'accomplir, je les ignore ; mais je les cherche, et d'après ce que Laura Foscari m'a confié, d'après mille soupçons vagues qui se sont pressés dans mon esprit et qui sont devenus pour moi comme

(1) Le second Côme.

un fantôme persécuteur; d'après des données encore incertaines, confuses, mais qui ne tarderont pas à s'asseoir, je l'espère, sur des bases plus solides, j'ai lieu de croire que Barozzo a exécuté ou fait exécuter l'assassinat. Mon père, fugitif, a été tué en Dalmatie : Barozzo y commandait. Moi-même, je me trouve en butte à des dangers secrets, que sans doute le tyran de Florence suscite contre moi. Que faire? Venger mon malheureux père, venger celle que j'aime, et mourir! »

En disant ces mots, il versait des larmes, et se promenait à grands pas dans la salle où nous étions. Un domestique annonça l'arrivée de plusieurs nouveaux hôtes qui me demandaient. Je me hâtai d'aller les recevoir : c'était la famille des Foscari, et le magnifique seigneur Barozzo accompagnant sa fiancée. On peut juger de mon embarras. Je craignais les effets de cette situation tragique, et du caractère à la fois indomptable et violent du prétendu peintre Colonna. Je prévoyais des scènes de meurtre et de vengeance, et mon esprit s'épuisait en efforts et en desseins inutiles pour prévenir les désastres qui menaçaient d'éclater.

Mais la présence d'esprit qui distingue la plupart des Italiens, et qui, malgré la fougue des passions de Montalte, ne l'abandonnait jamais, m'épargna le chagrin de voir les scènes terribles, que je redoutais, ensanglanter ma résidence. Il se fit présenter à la famille Foscari comme un simple artiste vénitien, et ne trahit point par un seul geste, par un seul accent, l'émotion intérieure qui l'agitait. Les frères de Laura, cette jeune et belle personne elle-même et Barozzo allèrent visiter son atelier. Le jeune homme, privé de tous ses droits politiques et poursuivi par la haine du meurtrier de son père, avait

trouvé dans l'étude la plus approfondie de la peinture un remède à tant de chagrins : il avait atteint dans cet art un degré de talent éminent, dont les tableaux qu'il a laissés chez moi attesteront la puissance auprès de la postérité. On admira ses ouvrages, et Barozzo, prenant la parole, lui demanda s'il voulait essayer de faire le portrait de Laura Foscari et le sien propre. Montalte écouta cette proposition avec une modestie et une reconnaissance apparente. Sous ce voile se trouvaient cachés des sentimens plus profonds et plus brûlans. Il commença par le portrait de Laura. J'étais auprès d'eux avec l'un des jeunes Foscari, pendant les séances nécessaires pour achever le portrait; il est impossible de jouer avec une habileté plus accomplie l'indifférence d'un peintre qui ne s'occupe que de son art. Bientôt cet ouvrage, l'une des plus belles productions de l'école vénitienne, fut achevé; le tour de Barozzo arriva. Cet homme, rival heureux de Montalte, et soupçonné par lui du meurtre de son père, s'assit devant son peintre.

Le jeune homme commença une conversation insignifiante, sur le mérite respectif des différentes écoles de peinture, et jeta sur le canevas les premiers linéamens de cette physionomie redoutable. Mais bientôt, s'arrêtant dans son travail, il fixa sur Barozzo un regard pénétrant, scrutateur, calme, et ne reprit plus son ouvrage.

« Eh bien ! » s'écria Barozzo.

L'artiste garda le silence. Je vis la colère du Vénitien s'enflammer, bouillonner, et il se leva à demi sur son siége. Après avoir long-tems contemplé son rival d'un air d'insulte, Montalte reprit un air insouciant, disposa ses couleurs sur sa palette et dit :

« Il y a des figures bien difficiles à peindre. »

Cependant Barozzo lui-même semblait réunir dans sa mémoire des souvenirs confus, et à son tour il attachait sur Montalte des regards pleins d'inquiétude.

« Votre accent est celui de la Toscane, lui dit-il enfin.

— Cela est vrai.

— Êtes-vous Florentin ?

— Oui.

— Quelle est votre famille ?

— Je n'en ai plus.

— Vos parens ?

— Ils sont morts.

— Quel était votre père ? Comment se nommait-il ? » continua Barozzo d'un ton impérieux et concentré.

La patience de Montalte était à bout. Il jeta sa palette, s'avança vers Barozzo, et lui dit avec une amertume et une violence mal étouffées :

« Mon père ! il fourbissait d'excellentes armes, et je les porte encore... »

Je ne sais comment cet étrange dialogue se serait terminé. Heureusement les Foscari entrèrent ; et au lieu de donner au travail du peintre les éloges que son premier portrait avait reçus et mérités, ils firent plusieurs observations fort justes sur ce nouvel ouvrage, d'ailleurs à peine esquissé. Le peintre reprit son attitude modeste et s'excusa de son mieux, disant qu'il espérait avoir plus de succès lorsqu'il connaîtrait mieux son excellence.

« Peu importe ! » s'écria Barozzo, se levant de son siége.

Alors d'un coup de coude, froissant brusquement la toile, Montalte effaça ce qu'il avait commencé, et la famille Foscari se retira.

Peu de jours après cette scène, prélude d'événemens plus tragiques, Montalte, qui s'était absenté, accourut vers moi et me dit : « Tout est découvert. Barozzo est

l'assassin de mon père. Il m'a reconnu, il a deviné ma naissance. Ma vie est à prix, et les sicaires grecs qu'il a à sa solde lui ont promis mon cadavre. Tels sont les renseignemens certains que je tiens de Laura. Écoutez-moi : je suis le vengeur que le ciel destine à punir l'instrument des Médicis, l'assassin de tant de nobles Florentins, dont l'affreux Côme lui a acheté le sang. Barozzo va tous les jours se promener sur les bords du lac, ordinairement escorté de deux de ces Grecs qui exécutent ses ordres de mort. Demain, vous lui proposerez de l'accompagner dans cette promenade, et vous aurez soin de le conduire dans cet étroit défilé qui conduit à Peschiera ; je me charge, moi, d'écarter les deux satellites dont il se fait escorter. Procurez-moi une hache et une bonne épée. C'est tout ce que je veux. Je n'ignore pas qu'il porte toujours un corselet d'acier et qu'il passe pour invulnérable ; mais je me fie à Dieu, à ma bonne cause, et à l'ombre de mon père qui me protège. »

Je n'hésitai point à prêter au jeune homme le secours qu'il me demandait : mais je ne pouvais imaginer quelles ressources il trouverait contre les satellites de Barozzo. Quoi qu'il en pût être, le sentiment vif que m'inspirait le généreux Montalte triompha de tout ce que la prudence pouvait me conseiller, et je me hâtai d'aller à la rencontre du gouverneur, qui chaque jour traversait le lac pour aller faire dans les montagnes sa promenade accoutumée. Il me salua et me demanda où était l'artiste que j'avais accueilli chez moi.

« Il est sorti de fort bonne heure, lui répondis-je, et sans doute il est occupé à dessiner quelqu'un des paysages du bord du lac. »

Barozzo ne répliqua rien. Je lui demandai s'il connaissait un défilé étroit, remarquable par la beauté pitto-

resque et sauvage du site, et qui conduisait des bords du lac à Peschiera. Sur sa réponse négative, je lui offris d'en faire le but de notre promenade. Il y consentit sans faire beaucoup d'attention à mes paroles, et nous nous engageâmes dans les étroits sentiers de ces montagnes. Les deux Grecs nous suivaient à quelque distance; nous étions tous à cheval. A mesure que nous avancions, le paysage devenait plus âpre et plus sombre. Nous nous enfonçâmes dans la profondeur de ces ravins, où deux cavaliers seulement pouvaient passer de front. De loin nous entendions les coups redoublés d'une hache qui frappait le tronc des chênes et retentissait dans ces lieux sauvages; les deux Grecs s'arrêtèrent pour découvrir d'où partait ce bruit continu dont nous paraissions nous approcher. Alors un bruit plus éclatant encore nous annonça la chute d'un arbre gigantesque qui, tombé devant les satellites de Barozzo, occupait en travers tout l'espace du sentier et leur barrait le chemin.

« Descendez de cheval, leur cria-t-il, et montez le petit sentier qui domine ces hauteurs. J'irai doucement jusqu'à ce que vous m'ayez rejoint. »

Il ajouta quelques malédictions lancées contre le paysan qui avait ainsi troublé sa promenade, et continua son chemin. Nous arrivâmes au fond du ravin que Montalte avait choisi pour lieu du combat. Là, se tenait debout, la main appuyée sur le pommeau de son épée, le rival de Barozzo, le vengeur de son père.

« Barozzo! lui cria-t-il de loin, le peintre Colonna est le fils de Montalte. Le sang versé sera vengé. Assassin, descends de cheval, défends-toi! »

Le vieux guerrier fixa sur moi tour à tour, et sur son adversaire, un regard étonné. La terreur, la colère respiraient sur cette figure pâle!

« Prends garde, s'écria-t-il, téméraire, prends garde ! mon escorte est là, prête à déchirer en lambeaux l'insolent qui veut m'arrêter. »

Montalte tenait la bride du cheval que Barozzo poussait sur son adversaire, et qui se câbrait avec violence. L'ennemi de Montalte cherchait en vain à atteindre la poignée de son épée, quand nous entendîmes le bruit des pas de deux chevaux. Alors le jeune homme frappant violemment de son épée les flancs du cheval, le fit partir avec la rapidité de l'éclair. Ses mains s'armèrent de deux pistolets, dont les balles frappèrent à la fois les deux Grecs qui accouraient sur lui le sabre levé. Aussitôt cet homme, aussi fertile en ressources qu'intrépide, m'invite à le suivre, et s'élance dans la route que le coursier de Barozzo a prise.

A quelques toises de distance, le vieux guerrier, descendu de cheval, essayait de se frayer un passage à travers une muraille épaisse de branchages accumulés, et qui offraient un labyrinthe inextricable. C'était la hache de Montalte qui avait formé ce rempart, et préparé d'avance le piége où devait se trouver pris cet homme qui attachait trop de prix à sa vie pour consentir à l'exposer en combat singulier contre son jeune ennemi. Les chevaux des Grecs avaient suivi Montalte, et ces nobles animaux, comme frappés d'épouvante, restaient spectateurs de cette scène. Barozzo se retourna vers nous comme le sanglier traqué par les chasseurs, et tirant à la fois son poignard et sa longue épée, acculé contre les arbres renversés, il attendit l'attaque du jeune homme.

L'un des adversaires était d'une taille colossale et revêtu d'une puissante armure ; l'autre, svelte, jeune, sans cuirasse, n'avait que sa dextérité et son courage. La lutte

fut longue et terrible. Les stratagêmes, l'impétuosité de l'assaillant, ne pouvaient triompher du corselet d'acier qui recouvrait Barozzo. Après une demi-heure de combat, il essaya une ruse déloyale qui causa sa perte; tout-à-coup il tomba à genoux, l'épée tendue vers son ennemi qui se précipitait sur lui. Montalte vit la feinte, frappa au poignet son adversaire, fit sauter l'arme de sa main, et bientôt il enfonça son glaive dans la gorge de Barozzo.

Telle fut cette scène que je n'oublierai jamais, et qui peut servir d'exemple et de type aux mœurs de l'Italie du seizième siècle. Montalte essuya son épée au manteau de Barozzo, et revint à la villa que j'habite... Laura...

Nous ne pûmes déchiffrer et mettre en ordre que cette partie du manuscrit relative aux deux fresques dont j'ai parlé plus haut. Peut-être de nouvelles recherches dans la bibliothèque de la villa V. nous permettront-elles de compléter cette histoire intéressante, où le génie de vengeance, l'amour des arts, la ruse et l'audace se combinent d'une manière qui caractérise si profondément les Italiens des tems modernes.

(*Blackwood's Magazine.*)

Tableau de Londres.

N° II.

THÉATRES ET FOYERS DES SPECTACLES (1).

Une petite île du nord, peu favorisée de la nature, est devenue le centre du commerce européen, le marché et l'entrepôt général du globe, la conservatrice de ces principes de liberté, de ces germes d'amélioration, étouffés dans tous les autres pays. Sans se parer d'une gloire fausse, sans recourir aux lieux communs d'un patriotisme emphatique, un Anglais peut voir avec orgueil le rôle que la Grande-Bretagne joue, depuis un demi-siècle, dans l'histoire des hommes. Elle devance la marche de la civilisation ; c'est elle qui s'élance la première dans la route, donnant le signal de toutes les découvertes, de tous les perfectionnemens, et suivie de loin par des peuples doués de qualités plus brillantes peut-être, mais à qui cette audace persévérante et cette force de volonté soutenue n'ont point échu en partage.

Voici cependant la plus surprenante des anomalies. Chez cette nation industrielle, riche, éclairée, qui compte tant de grands poètes et tant de chefs-d'œuvre littéraires, le théâtre est aujourd'hui dans un état de barbarie complète ; pendant que ses mœurs, ses lois, son com-

(1) Voyez le premier article du Tableau de Londres dans le numéro 50.

merce, s'amélioraient par un progrès rapide, continu, immense, l'art dramatique, suivant une route contraire et rétrograde, ne cessait point de déchoir. La situation de la scène anglaise est telle aujourd'hui, que l'homme honnête ose à peine mettre le pied dans un théâtre. Tout ce qui répugne aux bonnes mœurs, tout ce qui choque le goût, semble se réunir dans les lieux consacrés aux représentations dramatiques. Les nouvelles productions de la scène sont ou froides, ou extravagantes, ou frivoles, souvent licencieuses; et cet art, qui fleurissait à l'époque de Shakspeare, dans un tems de demi-lumières et d'incomplète civilisation, est tombé de nos jours, lorsque règnent l'opulence publique et la civilisation la plus éclatante, dans la dernière décadence, dans l'ignominie et l'immoralité les plus déplorables.

L'étranger qui arrive à Londres, et qui se croit obligé de visiter les théâtres, marche de surprise en surprise, car toutes ses découvertes sont de nature à exciter son dégoût. Les deux théâtres nationaux, Drury-Lane et Covent-Garden, sont situés dans le centre d'un labyrinthe impur et tortueux, habité par le rebut de la société. Il faut traverser de petites allées sombres, dont les ramifications nombreuses égarent le promeneur et protègent les escrocs. Dans toutes ces ruelles étroites vous ne compteriez pas une seule maison occupée par des gens honorables et paisibles. Le voleur nocturne, le recéleur, la courtisanne de dernier ordre, ont envahi ces asiles immondes. Des tavernes de bas étage leur servent de point de ralliement; l'argot retentit à vos oreilles. Perdu dans cette région du vice, tout ce qui frappe vos sens vous rappelle le lieu dangereux où vous vous êtes engagé: la boue s'est entassée sur le pavé; sous les rideaux rouges des cabarets, vous apercevez des groupes de ban-

dits des deux sexes qui préparent leurs expéditions nocturnes. Ces montres, ces hardes, ces habits, ces vieux bijoux, sont les produits du vol ou les profits de la débauche. La police, dont le bureau (1) est établi tout auprès, ne l'ignore pas ; mais le cordon sanitaire qu'elle trace autour des spectacles ne fait que renfermer le fléau dans un cercle plus étroit, sans le détruire. Une inévitable et dangereuse connivence s'établit, comme nous avons essayé de le prouver ailleurs, entre les agens de la surveillance publique et les filous qu'ils doivent réprimer ou punir : et comme ce double corps d'armée, à la fois ennemi et allié, trouve un appui et une source de gain, d'impunité, d'avantages réciproques dans leur mutuelle existence ; aux combats que la police livre ou fait semblant de livrer aux voleurs, se mêlent des séductions, des pactes, des arrangemens secrets, qui tournent au profit des deux partis, et ne cessent d'aviver cette source funeste d'immoralité et de brigandage.

Tels sont les abords des théâtres. C'est de cette population, vouée au vol et à l'infamie, qu'ils s'environnent à Londres. Aussi la race subalterne des voleurs en apprentissage et des filous peu exercés encore dans leur métier afflue-t-elle dans les deux salles de spectacles que je viens d'indiquer. Mêlés aux agens de police, ils se pressent à la porte, et exercent, devant les bureaux où les billets sont distribués, leur industrie assez peu lucrative d'ailleurs. Quelques montres et quelques mouchoirs sont les seuls trophées de leur conquête. Essaierai-je de peindre ces malheureuses, qui, chargées de haillons factices, couvertes de plaies artistement préparées, tenant dans leurs bras des enfans volés, ou même vendus par

(1) Bureau de police établi dans *Bow-street*.

leurs barbares et avides parens, viennent souiller vos regards et infestent toutes les avenues du théâtre; et ces misérables créatures, perdues pour la vertu, pour la probité, pour l'état, pour l'humanité, avant la maturité même; les plus âgées ayant à peine dix-sept ans, et les plus jeunes douze ans; cruels monumens d'une civilisation gigantesque pour le vice, comme elle est colossale dans ses résultats d'industrie, de puissance et de savoir? Sans doute on ne peut regarder ni citer comme preuve de l'immoralité du théâtre les hideux spectacles qui en occupent les alentours. Mais il est permis au philosophe de demander pourquoi le vice et la misère affluent vers le même point où le luxe et les prestiges des arts étalent leurs merveilles, et brillent de toute leur splendeur; comment il se fait que le théâtre, qui est, pour ainsi dire, l'expression dernière de la civilisation la plus haute, soit en même tems le centre de toutes les abominations, et le rendez-vous de toutes les corruptions imaginables?

Après avoir traversé, à nos risques et périls, cette première enceinte, supposons que les cris de l'ivresse, les voix rauques de l'amour vénal et vulgaire, les termes inconnus qui appartiennent au dictionnaire des voleurs ou à celui de la débauche, enfin tout ce qui frappe nos oreilles et révolte nos sens, ne nous forcent pas à reculer. Pénétrons dans l'intérieur du théâtre, après avoir soutenu un combat contre cette foule intéressée à causer une confusion qui sert ses projets. La magnificence succède à la malpropreté, le luxe à l'indigence; mais c'est toujours le vice qui préside.

De larges escaliers, qui ne dépareraient pas les plus beaux palais de l'Europe, aboutissent à une salle dont les dimensions sont énormes et où tous les ornemens sont prodigués. Le marbre, des draperies éblouissantes frap-

pent vos regards de tous côtés. Jetez-vous les yeux sur les gens qui vous environnent? ce sont les mêmes personnages qui vous entouraient tout à l'heure, et qui, mêlés à la fleur de l'aristocratie, aux femmes du plus grand monde, vont assister aux jeux de la scène. Si vous entrez dans le foyer, que des fleurs exotiques, des candélabres et des statues précieuses ornent avec autant d'élégance que de splendeur, vous êtes surpris de vous trouver au milieu d'une bacchanale. Là les femmes vouées au culte de l'amour facile, parées avec une recherche et un luxe inexprimables, joignant à cette indécence des vêtemens que la mode a consacrée dans les bals, cette légèreté impudente qui caractérise leur état, vous environnent et vous pressent. La nation grave et affairée que vous venez de quitter, avec qui vous avez vécu pendant tout le jour, disparaît : vous ne trouvez plus que licence sans frein, propos et gestes dont aucune société civilisée ne tolérerait l'audace, marchés honteux publiquement conclus, enfin une hardiesse de scandale que l'on ne peut décrire sans en partager la souillure. Il est impossible de conduire sa femme ou sa fille dans un de ces foyers, dont la destination est si bien connue, que les hommes eux-mêmes osent à peine y entrer, pour peu qu'ils se respectent.

Quittez ces appartemens splendides, temples de la débauche, où tout ce qui se passe est une accusation contre cette pureté morale dont le peuple anglais tire tant vanité. Dans les loges où vous allez vous enfermer, le même scandale règne. C'est là que les Henriette Wilson tendent leurs piéges; c'est là que les roués de la diplomatie vont chercher du plaisir à prix d'or; et, comme disait l'un d'eux, acheter l'amour tout fait : toutes les classes de ce sacerdoce consacré à une volupté sans

charme sont réparties dans ces loges brillantes. Les directeurs de spectacles leur ont envoyé d'avance des billets de loges; plus de la moitié de la salle se trouve remplie de ces spectatrices et des hommes qui leur servent d'acolytes. Je le demande, comment un auteur dramatique peut-il offrir à un auditoire ainsi composé des ouvrages écrits avec goût, pensés et sentis avec délicatesse et profondeur? il ne serait pas compris de ceux auxquels il s'adresse. L'équivoque, le calembourg, des obscénités dignes des tréteaux de la parade : voilà ses ressources dans la comédie. La traduction des plus mauvais mélodrames français, le pathos, le choc des situations les plus invraisemblables, des spectacles hideux et sanglans, prodigués sur le théâtre : voilà ce qui remplace la tragédie.

Les salles anglaises sont très-vastes : placé dans une première loge vis-à-vis le théâtre, à peine pouvez-vous distinguer à l'œil nu les mouvemens des acteurs. Devant vous s'ouvre une espèce d'abîme immense, où se meuvent les flots d'une foule malpropre et confuse : c'est le parterre. Cette proportion colossale des édifices destinés aux représentations scéniques exerce sur elles une influence doublement funeste. Il faut remplir ces loges si nombreuses, ces stalles, cet orchestre et ce parterre : on prodigue les billets de faveur; on attire toute la lie de la société anglaise; on paierait volontiers des spectateurs.

Ajoutons que les acteurs eux-mêmes, incapables de donner à leurs moyens physiques l'extension surhumaine qu'une scène si vaste semble réclamer, négligent leur art, tombent dans la charge, se revêtent d'oripeaux et perdent tout sentiment de la beauté morale, du bon goût et de l'observation profonde sans laquelle l'art dramatique n'est rien. Leur voix devient creuse et rauque,

leurs gestes sont faux et exagérés. Ils dépassent sans cesse la nature : tous les défauts que Shakspeare reproche aux méchans acteurs, ils les mettent, pour ainsi dire, en œuvre, par calcul et de dessein prémédité. La vérité, le choix des poses et des inflexions de voix leur sont étrangers désormais : c'est par la véhémence de leur action, par des vociférations épouvantables, par l'effet bizarre de leur costume, qu'ils espèrent obtenir du succès. Je n'ai jamais pensé que ces agitations violentes fussent du ressort de l'art dramatique, et que la peinture fidèle des passions pût les admettre. Un cœur profondément ému ne trahit souvent ses secrètes angoisses que par des signes à peine perceptibles. Plus la passion redouble d'intensité, plus elle pénètre et s'enfonce, pour ainsi dire, dans les profondeurs de l'ame, d'où elle se révèle par quelques mouvemens terribles, mais involontaires. Telle une mer, dont les abîmes s'étendent jusqu'au centre du globe, les cache sous l'apparente immobilité de sa surface, tandis qu'un ruisseau faible et dont le lit n'a point de profondeur fait bouillonner ses ondes sur les cailloux qui s'opposent à son cours.

C'est l'une des causes les plus énergiques de la décadence du théâtre en Angleterre. Au lieu de caractères vrais et bien saisis, au lieu de personnages réels et vivans, il n'offre plus que des convulsions frénétiques. Toutes les nuances s'effacent. Une physionomie régulière ou agréable ne produirait aucun effet sur une telle scène. C'est la laideur qui frappe davantage, c'est grâce à elle que l'on espère attirer et fixer l'attention publique. On a recours surtout au machiniste, aux prestiges de la scène, à l'éclat des décorations ; on change le théâtre en une espèce de lanterne magique perpétuelle. La poésie, cette reine légitime de l'art dramatique, n'y occupe plus

qu'un rang secondaire; on y fait dominer la peinture, le mouvement des décors, sans songer que jamais ce genre d'illusion ne pourra être complet sur la scène, et que les dioramas et les panoramas l'emporteront toujours sur les efforts les plus heureux du machiniste et du peintre-décorateur. Les directeurs y trouvent leur compte; un peintre se paie moins cher que de bonnes pièces et de bons acteurs. Le public lui-même préfère peut-être cette jouissance insouciante et facile qui ne réclame aucune tension de l'esprit, cet amusement puéril qui ne sollicite que les sens. On ne représente plus aujourd'hui les ouvrages même du grand Shakspeare, sans les flétrir par ces ornemens prétendus et ces embellissemens parasites. Des processions magnifiques, des mouvemens d'armées, des apparitions de fantômes, durent autant que des actes entiers; ce qu'il y a d'immatériel, de passionné, de sublime, d'intellectuel, en un mot, dans l'art dramatique, cède le pas à ces pompeuses niaiseries, à cette frivole et ridicule fantasmagorie.

Vers le milieu de la représentation un bruit singulier se fait entendre et une odeur nauséabonde se répand dans la salle. Vous voyez les galeries supérieures envahies par des matelots ivres et des ouvriers de tous les états. C'est ce que l'on appelle l'heure du *demi-prix*. Tous ces spectateurs qui n'ont payé que la moitié du prix ordinaire de leur place vous donnent une comédie nouvelle et plus vraie, mais aussi plus grossière que celle que vous êtes venu voir représenter sur la foi de l'affiche. Un tumulte inexprimable couvre la voix des acteurs. Des projectiles de toute espèce viennent atteindre non-seulement les héros de la scène, mais les habitans des loges. C'est là que l'on voit le chaudronnier aux bras nus et

l'ouvrier des docks (1) engager une lutte acharnée, pendant que le jeune Hamlet continue ses méditations sur la vie et sur la mort. Cette partie de la représentation n'est dénuée ni de verve comique ni d'intérêt : on y voit se développer librement tout ce que la vieille démocratie, mêlée à la constitution anglaise, a d'énergie et de licence. Les interpellations adressées aux acteurs, les conversations soutenues entre des interlocuteurs fort éloignés, et dans un langage plus que populaire, les rixes, les querelles, les repas improvisés dont les débris volent au loin et vont troubler la paix du parterre; tantôt une révolte inattendue contre tel ou tel acteur que l'on expulse arbitrairement du théâtre; tantôt des clameurs effrénées qui exigent un changement de répertoire ou l'apparition d'un acteur que le peuple désire : toutes ces scènes impétueuses, qui se succèdent et souvent se mêlent et se confondent, donnent plutôt l'idée d'une saturnale que d'une représentation dramatique.

La suppression des places à demi-prix, si ardemment désirée et quelquefois tentée par les directeurs de théâtres, est aujourd'hui devenue impossible. C'est pour le bas peuple une habitude enracinée, un privilége indestructible; et je ne sais si le retrait de l'*habeas corpus*, vieux Palladium de l'indépendance britannique, n'aurait pas moins d'inconvéniens encore que l'essai d'une pareille mesure, qui mettrait en mouvement, en insurrection et en effervescence toute la canaille de Londres. Mais on ne peut douter que cette admission d'un peuple tumultueux, souvent égaré par l'ivresse, ne soit fatale

(1) NOTE DU TR. Lacs intérieurs creusés pour la construction des vaisseaux; ces *docks*, où une population tout entière d'ouvriers est employée, occupent la partie orientale de Londres.

à la pureté, et, si j'ose le dire, à la chasteté de l'art dramatique.

Si nous nous élevons jusqu'à des considérations plus hautes, nous reconnaîtrons que non-seulement le théâtre, mais la moralité du peuple, sont mis en péril par cette dangereuse coutume. Pendant que les passions représentées sur la scène éveillent la sensibilité des assistans, plus d'un spectacle de volupté que leur offre la foule même détruit en eux les sentimens honnêtes, la décence et la pudeur. Ces émotions que l'art dramatique fait naître tournent au profit d'une sensualité brutale et vulgaire : le jeune homme qui arrive de sa province, et qu'une éducation domestique a préservé de la contagion des vices, se trouve initié tout-à-coup à leurs secrets et entraîné dans leurs piéges : l'éclatante élégance des lieux où il se trouve jeté l'éblouit et l'aveugle; il croit voir, dans cette salle où des femmes vêtues de la plus brillante parure rivalisent de coquetterie et de beauté, le type et le modèle des mœurs qu'il doit prendre. Heureux lorsqu'en sortant du théâtre il ne se laisse pas dépouiller par les pirates mâles et femelles qui habitent ces parages. Son honneur, sa vie même ne sont pas moins exposés que ses mœurs. Peut-être se contentera-t-on de vider ses poches; mais s'il appelle à son secours les protecteurs soldés de la paix publique, s'il réclame leur appui, ses infortunes vont augmenter. Le *watchman* (1), fidèle à ses amitiés et à ses intérêts, prendra parti contre la victime; ce sera lui qui expiera par quelques jours de prison son igno-

(1) Note du Tr. Garde de nuit. Cette classe d'hommes est aujourd'hui fort méprisée, et regardée comme entretenant avec les filous de Londres des rapports de connivence habituelle. Plusieurs paroisses les ont remplacés par des *policemen*, pris dans un rang un peu plus élevé. On commence déjà à ressentir les bons effets de cette amélioration.

rance et son imprudence : et bientôt les colonnes d'un journal, parvenant jusqu'au fond de sa province, apprendront à son vieux père et à ses sœurs que leur fils et leur frère a comparu devant le bureau de police de Bow-Street comme vagabond, et accusé d'avoir troublé le repos nocturne. Cependant quel était son crime ? Il a voulu savoir par lui-même ce que c'était que ce théâtre si vanté : une curiosité bien innocente l'a précipité dans ce guet-apens. Il désirait causer l'étonnement et l'admiration de ses cousins et de ses cousines en leur décrivant dans sa prochaine épître toutes les merveilles de la scène. Sheridan demandait à son fils : « Pourquoi veux-tu descendre dans cette mine de charbon de terre ? — Afin de pouvoir dire que j'y suis descendu. — Eh bien, dis-le sans le faire, reprit l'auteur dramatique. Cette atmosphère chargée de houille te salira bien plus qu'un petit mensonge ne pourrait te flétrir. » On pourrait tenir le même langage au jeune novice qui s'aventure, par pure curiosité, dans ces régions pleines de dangers et souillées d'opprobre.

Ce tableau, qui n'a rien d'exagéré, est, je l'ai déjà dit, l'un des phénomènes les plus bizarres de la civilisation moderne. N'est-ce pas l'Angleterre qui a donné naissance à Shakspeare ? Notre théâtre ne peut-il se vanter d'avoir produit plus d'ouvrages remarquables que ceux de la plupart des nations modernes ? Otway, Southerne, Congrève (1), Sheridan, et, avant eux, Massinger, Ford, Marlowe, Dekker (2), n'ont-ils pas enrichi de leurs créa-

(1) *Otway*, auteur de *Venise sauvée; Southerne*, auteur de drames domestiques et d'*Oroonoko; Congrève*, auteur du *Double-Dealer* imité par Voltaire.

(2) Contemporains de Shakspeare, peu connus en France. L. F. Tieck,

tions cette scène aujourd'hui si délaissée, si misérable, si étrangement prostituée?

Un changement de mœurs, singulièrement remarquable, s'est opéré en Angleterre. Ce n'est plus cette vieille Angleterre si *gaie* (1). Le puritanisme, les mouvemens politiques, l'esprit de commerce et d'industrie ont détruit peu à peu ce caractère de sociabilité vive et de bonne humeur populaire qui distinguait autrefois la Grande-Bretagne. Un peuple fatigué de travaux continus, obligé de s'y livrer sans relâche pour soutenir son existence; une aristocratie froide et sévère, que l'ambition et la morgue dominent; ont porté au théâtre la turbulence des Hustings et l'imperturbable gravité de la Chambre haute. Les idées religieuses, assombries et exaltées par la réforme, l'exagération fanatique, dont chaque secte protestante essaie d'enflammer les ames, ont contribué à persuader à la masse du peuple que le théâtre en lui-même est immoral. Or, une telle opinion suffit pour y faire régner le vice et la honte. Beaucoup de ministres du culte considèrent les jeux de la scène comme des restes d'idolâtrie païenne; ils croient que Bélial et Moloch résident dans chaque théâtre, et leur anathème permanent n'est point sans influence. On se souvient que, pendant trente années, les amis et les compagnons de Cromwell interdirent au peuple tous les amusemens dramatiques; l'empreinte ineffaçable de cette époque austère s'est gravée dans les mœurs de la nation, et la licence du règne de Charles II, en rétablissant le théâtre pour y introduire la dépravation de la cour, n'a

ami de Gœthe, a recueilli quelques-uns de leurs ouvrages dans son *Ancien Théâtre anglais.*

(1) *Old merry England.*

fait que rendre plus profonde et plus ineffaçable cette flétrissure dont nous voyons aujourd'hui les résultats.

Le gouvernement a fait peser en outre sur les théâtres des taxes énormes qui ont achevé de les écraser. Un grand chambellan (1) a été investi du pouvoir le plus arbitraire. Gardien rigide, Cerbère de l'art dramatique, à lui seul se rapportent toutes les parties constitutives du théâtre. Une tragédie mexicaine peut lui offrir de dangereuses allusions; une farce moderne peut être bannie de la scène par son seul caprice. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cet office bizarre s'accorde avec l'indépendance dont la nation anglaise prétend jouir, ni quel rapport peut se trouver entre nos amusemens légitimes et le bon plaisir du premier domestique de sa majesté.

Sous le règne de l'inquisition espagnole, la censure du théâtre était confiée à quelques dominicains, dont la savante théologie pouvait errer, mais qui, du moins, ne jugeait que d'après des règles fixes, l'autorité des pères, des conciles et des canons. Mais, en Angleterre et en France, les lois qui régissent la censure théâtrale ne sont autre chose que la fantaisie d'un chambellan ou de quelques commis. Point de règles, point de code; esclavage frivole et capricieux, soumission aveugle aux décisions les plus arbitraires : c'est là une tyrannie insoutenable à laquelle aucun homme de talent ne voudra se soumettre. Quoi! sacrifier aux volontés d'un homme, souvent ignorant des règles du théâtre et servile instrument de dommage, l'intérêt de l'action, les plus beaux vers d'une scène, des personnages, des scènes entières!

(1) Cet officier de la couronne est chargé spécialement et exclusivement de la surveillance et de la censure des théâtres. Il a eu récemment plusieurs combats assez vifs à soutenir contre des auteurs dramatiques mécontens de ses censures.

L'auteur de *Guillaume Tell*, écrivain remarquable sous plus d'un rapport, a vu son succès compromis par ces mutilations barbares. L'homme de génie, abreuvé de dégoûts, imitera lord Byron, et se gardera bien d'écrire pour le théâtre. Peut-être quelque jeune poète de province se hasardera-t-il une fois sur ce terrain mouvant et dangereux ; mais bientôt de cruelles leçons viendront l'instruire, et il se hâtera de fuir loin d'une région où le talent ne peut vivre et se développer.

Quant aux fournisseurs habituels de nos théâtres, leurs attributions consistent à traduire quelque vaudeville français, à aiguiser de vieilles épigrammes, à retravailler quelque vieux drame. Les écrivains originaux, forcés de se soumettre aux volontés du directeur, composent leurs ouvrages pour faire briller un acteur célèbre, dont la réputation attire la foule : c'est là ce que, dans l'idiome des coulisses, on appelle *un astre* (1). J'en ai connu dont le revenu annuel dépassait celui de nos premiers ministres : système ruineux qui n'est pas moins funeste à l'art dramatique qu'à la fortune du théâtre. Les autres acteurs sont à peine rétribués, et la scène se trouve encombrée de médiocrités insupportables, au milieu desquelles vous voyez apparaître l'*astre*, souvent étincelant d'un éclat factice, soutenu par le charlatanisme des journaux, par la cohorte des claqueurs et le mauvais goût des assistans.

Quelles créations vraiment neuves, vivantes, passionnées et grandioses, pouvez-vous attendre d'un auteur, qui, oubliant le but de son art, devient le serviteur de cette troupe qu'il devrait faire mouvoir, et de ce public vulgaire dont il devrait épurer le goût et élever l'ame ? Se conformant aux inclinations dépravées, que son de-

(1) *A star.*

voir serait de corriger, il offense le goût, les mœurs et la décence; il cherche dans le scandale et l'immoralité le seul moyen de succès qui lui reste à employer. La scène anglaise est fertile en situations que les convenances réprouvent; et je ne parle pas seulement de ce cynisme qui n'est que grossier, et que l'on trouve dans nos anciens auteurs, mais de ces raffinemens dépravés, de ces allusions ingénieusement libertines, qui indiquent la recherche du vice et l'effort des mauvaises mœurs. Ce sont là les passages que la galerie (1) applaudit, que le parterre approuve, que les spectateurs des loges écoutent en souriant. Le lendemain, la presse périodique, mentant à sa conscience, répète ces applaudissemens et porte l'ouvrage aux nues. Les directeurs ont soin d'acheter son approbation par des billets donnés d'avance, ou par la concession gratuite et perpétuelle d'une loge pour l'éditeur et son ami (2).

Le système par lequel nos théâtres sont régis demande donc une réforme complète, et sous tous les rapports. Ce ne sont pas seulement des palliatifs qu'exige cette situation vraiment déplorable; c'est sur un plan nouveau qu'il faudrait organiser cette partie importante et essentielle de notre civilisation. « Puisqu'il s'opère dans » les choses de ce monde, dit le chancelier Bacon, une » altération constante, qui les détériore toujours de plus » en plus, où s'arrêtera le mal, si nous négligeons de » leur faire subir une altération contraire, destinée à les » améliorer? »

(*Extractor.*)

(1) *Half-price gallerie.*

(2) *Editor and friend.* L'ami, *the friend*, est le rédacteur des articles *théâtres.*

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Les deux jumeaux siamois. — Ces deux individus, que la nature enchaîna l'un à l'autre par un lien que la main habile et hardie d'un chirurgien trancherait peut-être avec succès, sont un des phénomènes les plus extraordinaires qui aient jamais excité la curiosité publique. Comme ils sont maintenant en Europe, il est tems de les recommander à l'attention des philosophes, qui complèteront l'étude de ces êtres singuliers, en y observant l'homme moral, tandis que les naturalistes recueilleront les faits relatifs à l'organisation anomale de ces corps distincts et cependant réunis, disposés pour jouir d'une existence individuelle, et réduits à n'accomplir que les actes déterminés par la volonté ou l'instinct d'un seul. Si on laissait échapper cette occasion d'examiner et d'apprendre, la nature ne la reproduirait peut-être jamais. Et il ne s'agit point d'observations faciles à faire, auxquelles on n'ait pas besoin de se préparer par une discussion approfondie de l'état des questions à résoudre et des moyens de solution ; tout est nouveau dans les investigations qu'elles exigent ; rien d'analogue n'a été fait, ni dit, ni prévu. Les hommes qu'il s'agit d'observer et d'interroger viennent d'une contrée lointaine, ne parlent qu'une seule langue inconnue en Europe, si ce n'est de

quelques philologues en très-petit nombre, et qui ne l'ont apprise que dans les livres : ces hommes n'ont point reçu d'éducation ; la portée de leur intelligence ne s'est encore manifestée par aucun acte qui donne le moyen d'en juger. Dans les entretiens qu'ils auront, par le moyen d'un interprète, avec des philosophes observateurs, ceux-ci devront craindre de n'avoir été ni bien compris ni fidèlement interprétés, et les réponses qu'ils recevront seront soumises aux mêmes causes d'incertitude. Plus ces difficultés paraissent insurmontables, plus on doit sentir la nécessité de méditer d'avance les moyens d'arriver à quelques-unes de ces vérités mystérieuses que la nature laisse quelquefois apercevoir dans ses écarts, et que sa marche régulière n'eût point révélées. Qu'on relise, à ce sujet, une des productions les plus spirituelles et les plus philosophiques de Diderot, sa *lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient* ; on y trouvera des exemples de raisonnemens, des indications d'expériences qui pourront mettre sur la voie des recherches beaucoup plus difficiles dont le phénomène siamois fournit l'occasion. L'aveugle dont parle Diderot pouvait converser avec ses interlocuteurs sans l'intermédiaire d'un trucheman ; on n'avait à le questionner que sur des sensations et des idées pour lesquelles les mots abondent dans presque toutes les langues de l'Europe : dans le cas des jumeaux siamois, les questions auront pour objets des sentimens, des affections morales dont l'analyse n'a pas été faite avec autant de succès que celle des idées ; dont les degrés et les nuances ne sont pas susceptibles d'une expression aussi exacte. D'ailleurs, il ne suffirait point que les questions fussent exprimées avec clarté et justesse ; si l'on ne parvient point à être compris des êtres bizarres auxquels on s'adresse, on n'aura fait qu'une vaine tentative, on

n'apprendra rien. Pour que ces observations soient fructueuses, il faudrait que l'un au moins des individus qui en seront le sujet eût reçu deux dons également funestes pour lui, une forte intelligence et une sensibilité exquise ; on ne dit point qu'ils aient manifesté jusqu'à présent ni l'une ni l'autre de ces facultés, au-delà de la mesure ordinaire. Comme ils approchent de leur vingtième année, l'âge des passions les plus vives qu'ils puissent ressentir est arrivé pour eux ; ils sont en ce moment dans la situation la plus favorable que l'observateur puisse choisir pour les étudier. Il faut que ce travail ne soit point différé, car il sera long ; et, selon toutes les probabilités, la vie des jumeaux siamois ne le sera point. Le docteur Warren qui les a vus à Boston, et qui en a donné une très-bonne description, dit que leur santé était encore satisfaisante, peu de tems après leur arrivée aux États-Unis ; mais il prévoyait que le changement de climat et de régime, la vie sédentaire et la réclusion, opéreraient bientôt leur effet ordinaire sur ces individus accoutumés à un travail en plein air, à une subsistance frugale et uniforme. L'histoire de ces infortunés n'est pas sans intérêt, quoiqu'elle manque de plusieurs détails dont il eût fallu s'informer exactement au lieu de leur naissance. On ne sait rien de leur enfance, de leur première éducation, de leur adolescence : ils avaient atteint la jeunesse, lorsque le capitaine Coffin et M. Hunter les découvrirent dans un village du royaume de Siam où ils sont nés, et où le gouvernement de ce pays les avait confinés par des motifs qu'il eût fallu connaître : ils y vivaient du produit de leur pêche, sous l'autorité de leur mère qui les a cédés ou vendus aux deux propriétaires actuels, qui les exploitent à leur profit.

Pour donner une idée de leur intelligence, on rapporte qu'il ne leur a fallu que peu de jours pour apprendre à jouer aux dames, et qu'ils s'amusent de tems en tems à faire, l'un contre l'autre, l'essai de leur habileté à ce jeu. Quoiqu'il y ait une étonnante correspondance entre leurs mouvemens, on a remarqué des différences essentielles dans leur humeur : l'un est très-doux ; l'autre irritable et plus spirituel que son compagnon. Leur taille est un peu au-dessous de la moyenne ; ils courent très-vite et sautent avec une grande légèreté. Dans la traversée, l'un des passagers les poursuivait un jour, et ils avaient fait plusieurs fois le tour du navire en courant de toutes leurs forces, lorsqu'ils rencontrèrent une écoutille qu'ils franchirent d'un saut, comme aurait pu le faire l'homme le mieux constitué et le plus leste.

Comme médecin, M. Warren s'est occupé plus spécialement de l'organisation de ces individus et des phénomènes physiologiques qui en dérivent. Il pense que l'on pourrait, sans témérité, entreprendre de les séparer. S'ils y consentent (cette condition est de rigueur), ne devrait-on point tenter cette nouvelle expérience, après avoir terminé celles qui restent à faire sur leur mode actuel d'existence ? Si l'on parvenait à procurer à tous les deux une *individualité* complète, il serait intéressant de continuer à les observer dans ce nouvel état, en ayant soin de les placer constamment dans les mêmes circonstances, et en présence des mêmes objets. Le plus intelligent et le plus sensible conserverait probablement la supériorité qu'il manifeste actuellement ; mais l'autre aurait-il perdu ou gagné, quant aux facultés intellectuelles et morales, par l'effet de la séparation ? Les penseurs les plus

hardis feront bien de suspendre l'examen, et de ne se faire d'avance aucune opinion avant que les faits aient pu les instruire.

M. Warren termine ainsi sa notice sur ces deux jumeaux : « Ce *jeu de la nature* est le plus remarquable que l'on ait jamais vu ; on n'a point d'exemple de jumeaux réunis ainsi, sans que les formes extérieures diffèrent de ce qu'elles seraient dans chaque individu séparé. Aucun de ces couples bizarres n'a vécu aussi long-tems : sans l'influence de leur nouveau genre de vie, leur bonne santé actuelle pourrait se maintenir ; mais gouvernés comme ils le sont par les spéculateurs qui les offrent à la curiosité publique, il est probable que leur carrière se réduira désormais à un très-petit nombre d'années. »

Électricité de la torpille.—Ces recherches sont tirées du dernier mémoire présenté à la Société Royale de Londres par son illustre président Sir Humphrey Davy, dont les sciences naturelles regrettent la mort encore récente.

Parmi les nombreuses recherches qui ont été faites dans tant de contrées et avec une si grande persévérance sur les différentes formes et sur les modes variés de l'électricité, il est un point qui a été presque complètement négligé, c'est l'électricité qui se développe chez les animaux vivans, bien que ce sujet méritât une attention toute particulière, tant par son importance en physiologie que par ses rapports généraux avec l'étude des phénomènes électro-chimiques.

Les expériences de Walsh sur l'électricité fournie par la torpille et le gymnote nous avaient bien fait connaître quelques-unes des circonstances les plus curieuses de son développement, telles que l'impossibilité

de traverser l'air, et les légers effets d'ignition produits par les décharges les plus fortes. Cavendish avait, il est vrai, comparé son action à celle d'une batterie faiblement chargée dont l'électricité est élevée en quantité mais faible en intensité; mais tous ces faits étaient loin de nous donner une connaissance exacte du sujet.

Quand Volta eut imaginé la pile qui porte son nom, il crut avoir imité complètement l'organe de la torpille et du gymnote; et quiconque a ressenti la décharge de ces deux instrumens, l'un artificiel et l'autre naturel, doit être convaincu, au moins pour l'effet de la sensation, de leur exacte analogie. Après la découverte de la force chimique de l'appareil de Volta, je désirais m'assurer si les organes électriques des animaux vivans possédaient cette même propriété. Me trouvant en 1814 et 1815 sur les côtes de la Méditerranée, je profitai de l'occasion pour faire quelques expériences sur ce sujet. Ayant obtenu dans la baie de Naples deux petites torpilles vivantes, je fis passer plusieurs décharges par un cercle interrompu fait de deux fils d'argent à travers l'eau, sans pouvoir remarquer le moindre signe de la décomposition de ce fluide. La même expérience, répétée plusieurs fois dans d'autres lieux et avec les circonstances les plus favorables à l'action électrique, fournit toujours le même résultat négatif.

A Rimini, où je me procurai une torpille plus forte, j'obtins encore le même effet : je fis aussi passer la décharge électrique à travers un cercle très-petit, mais complété par un fil d'argent extrêmement fin, d'environ 1/1000 de pouce en diamètre, et la couleur du fil n'éprouva pas le moindre changement. Je crus alors pouvoir conclure de ces expériences que l'organe de la torpille ne pouvait être comparé à la pile, mais bien à

une batterie électrique faiblement chargée dont les surfaces seraient des conducteurs imparfaits, comme l'eau. Mais ayant fait part de ces recherches à Volta, avec lequel je passai quelque tems à Milan, il me montra une autre forme de son instrument qui lui semblait répondre exactement à l'organe de la torpille : c'était une pile dont le liquide était un conducteur très-imparfait, comme le miel, qui demande un certain tems pour se charger, et ne décompose pas l'eau, quoique communiquant de faibles chocs.

La découverte d'OErsted des effets de la pile voltaïque sur l'aiguille magnétique me fit désirer de m'assurer si l'électricité des animaux vivans possède la même propriété; mais je ne pouvais me procurer de torpilles vivantes assez fortes pour obtenir des décharges puissantes. Cependant en ayant obtenu à Trieste une d'un pied de long et une autre moins forte, je fis passer la décharge de la plus vigoureuse un grand nombre de fois à travers le cercle d'un électromètre magnétique extrêmement délicat, mais sans apercevoir la moindre déviation ou le plus léger effet sur l'aiguille. Je me convainquis que le cercle n'était point interrompu en m'y renfermant moi-même : les charges qui passaient à travers le fluide électrique étaient assez fortes pour être ressenties dans les deux coudes et même une fois jusque dans une épaule.

On peut expliquer ces résultats négatifs en supposant que le mouvement de l'électricité, dans l'organe de la torpille, se fait instantanément, et qu'un courant doit avoir quelque durée pour produire la déviation de l'aiguille. Aussi l'électromètre magnétique est-il également insensible à une décharge faible de la bouteille de Leyde, tandis qu'il est, au contraire, affecté fortement et immédiate-

ment par un courant continu fourni par les surfaces les plus petites du plus faible appareil de Volta. Deux couples de zinc et d'argent, séparées par du papier mouillé dans une dissolution de sel marin, déterminent une déviation de plusieurs degrés dans la direction de l'aiguille, quoique les plaques de zinc n'aient que 1/6 de pouce en diamètre.

Il est bien à désirer que l'on répète ces expériences avec l'électricité du gymnote, qui est beaucoup plus puissante que celle de la torpille. Mais, d'après ces faits, on peut établir que l'électricité animale a plus d'analogie avec l'électricité commune qu'avec les phénomènes de la pile voltaïque; et cependant il me semble encore plus probable que l'électricité animale forme une espèce distincte et particulière.

L'électricité ordinaire se développe sur des corps non conducteurs, et est enlevée facilement par les corps bons et mauvais conducteurs; l'électricité voltaïque se développe dans une combinaison de conducteurs parfaits et imparfaits, et n'est transmise que par de bons conducteurs. Le magnétisme, s'il est une forme de l'électricité, n'appartient qu'aux bons conducteurs, et n'est modifié que par une classe d'entre eux. L'électricité animale ne réside que dans des conducteurs imparfaits, qui sont des organes des animaux vivans, et son objet, dans l'économie de la nature, est d'agir sur les animaux vivans.

Parmi les distinctions que l'on peut établir entre les modifications et les propriétés de l'électricité sous ses différentes formes, l'une des plus importantes, c'est que l'organe électrique de la torpille dépend complètement de la volonté de l'animal. Cet organe contient une grande quantité de nerfs qui cependant n'y offrent rien dans leur structure et leur position anatomique que l'on puisse

comparer aux conducteurs des piles galvaniques, et il est assez probable que le choc dépend de quelque propriété développée par l'action des nerfs.

Quelque peu avancés que nous soyons dans la connaissance de la nature de l'électricité, nous sommes encore plus ignorans sur la nature des fonctions des nerfs. Cependant la connexion de l'électricité animale avec un organe nerveux aussi développé; l'empire qu'exerce sur elle la volonté de l'animal; et la nature instantanée de son passage, semblent jeter sur ce phénomène important un rayon de lumière, qui, mis à profit par de bons observateurs, peut conduire à des résultats importans pour la physiologie.

Gisement d'os fossiles, près de North Cliff, dans le comté d'York. — L'investigation de ces débris des mondes anté-diluviens se poursuit avec ardeur. Ceux qu'on vient de découvrir à North Cliff ont été trouvés dans une couche de marne. Les observations faites à deux époques différentes, et en dernier lieu, avec des précautions qui les rendent dignes de toute confiance, attireront l'attention du monde savant, et donneront peut-être à quelques imaginations hardies un beau sujet de conceptions nouvelles, une base pour un nouveau système géologique. Comment expliquera-t-on que des animaux d'espèces considérées comme propres à chacun des deux continens ont trouvé leur sépulture commune dans ce point de la Grande-Bretagne? Et comment les circonstances qui les ont rassemblés se sont-elles reproduites, après une interruption dont nous ne pouvons connaître la durée, mais qui dut être très-longue, et opérer, à la surface de la terre, des changemens dont les vestiges sont encore très-apparens? Telles sont les questions à résoudre, et

ceux qui aiment mieux composer dans leur cabinet l'histoire ancienne du monde que d'en déchiffrer péniblement quelques pages dans l'intérieur de la terre, devront au moins faire entrer les détails suivans dans le cadre de leurs savantes fictions.

Une excavation d'environ vingt-sept pieds fit découvrir quatre couches inégales en épaisseur, et dont la dernière ne fut qu'effleurée. Il fallut s'enfoncer à quatre pieds et demi, avant d'arriver à la marne où les fouilles précédentes avaient mis à découvert des ossemens fossiles : cette couche est de couleur grise, caillouteuse, contenant des pierres à fusil et ce qui les accompagne ordinairement. Son épaisseur est d'environ six pieds. On y a trouvé des débris d'éléphant antique superposés à des os de cerf, de cheval et de rhinocéros. Un peu plus bas, la marne devient noire, les pierres à fusil y sont rares, les fragmens de rochers beaucoup plus menus, et ce qui est remarquable, ce sont les roches du voisinage qui les ont fournis seules, au lieu que la couche supérieure contient des débris transportés de loin et arrondis par le frottement. Cette marne noire diffère aussi de la grise en ce qu'elle contient beaucoup de coquilles de mer et d'eau douce, ainsi que des plantes fossiles, tandis que l'autre en est exempte. L'épaisseur de la troisième couche est d'une douzaine de pieds. L'éléphant antique y reparaît : mais avant de le rencontrer, on trouve des ossemens de bœuf et de loup ; viennent ensuite des os de cheval : en continuant l'excavation, le mélange des débris d'animaux devient très-singulier ; le bison, le loup, une espèce de bœuf dont les caractères spécifiques ne sont pas déterminés ; des canards ont fourni des matériaux à cette collection. Enfin, la quatrième couche est annoncée par un changement de couleur ; le noir prend une teinte

bleuâtre, la marne devient plus dure, elle est partagée par des couches terminées de pierres à fusil d'un très-petit volume; une argile rougeâtre vient donner sa couleur à toute la masse; comme on ne trouve plus d'ossemens fossiles, ni d'autres débris de corps organisés, l'excavation s'arrête : l'intérêt de la science exigera peut-être qu'elle soit continuée jusqu'à ce que des obstacles insurmontables empêchent d'aller plus loin. Les importans résultats obtenus à si peu de frais sont un puissant encouragement pour de nouvelles recherches; l'existence d'un bison accompagnant l'éléphant de l'ancien monde, est un fait dont Cuvier lui-même semblait désespérer que l'on pût avoir la confirmation : ce grand naturaliste a dit, au sujet des ossemens de bœuf découverts à Kirkadale : « Il serait de la dernière importance, en géologie, de savoir à quelles espèces ont appartenu les os de chaque gisement; de déterminer, par exemple, si ce sont des os d'aurochs (ason), ou des os de bœuf ou de buffle, qui ont accompagné les éléphans et les rhinocéros, lorsqu'ils vivaient dans nos climats; et l'on comprend aisément quelles conséquences on déduirait d'un tel fait, aussitôt qu'il serait bien établi. Malheureusement il reste encore plusieurs sources d'incertitude; il n'est pas toujours facile de déterminer une espèce d'après ses extrémités, lorsqu'on n'a pas son crâne. » Ici, on a trouvé l'occiput, les cornes, une partie de l'os frontal et des os maxillaires du bison; l'espèce est donc bien caractérisée, et il ne manque rien à la découverte. En observant le sol qui recélait ce précieux document, on n'y voit aucun indice de commotion violente : au contraire, tout semble attester que les couches successives ont été déposées par des eaux peu agitées, et qui ne venaient pas de

loin. Les coquilles que l'on y trouve sont des espèces encore vivantes, et du pays; les plantes mêmes n'annoncent pas une végétation différente de celle d'aujourd'hui. On doit donc présumer que si ces animaux, dont on a reconnu la sépulture commune, vécurent en même tems sur le même sol, et si des espèces réunies à cette ancienne époque sont maintenant séparées par l'Océan, et confinées dans des lieux entre lesquels nous ne voyons plus aucune trace d'ancienne communication, ce grand changement n'eut lieu qu'après l'enfouissement des individus dont on a retrouvé les restes.

Statistique.

Statistique des principales religions du globe (1). — Il est impossible de rien dire de positif sur le nombre de sectateurs que compte chaque religion actuellement existante sur le globe. Un zèle maladroit engage les divers cultes à exagérer leur nombre, comme si Sénèque n'avait pas eu raison de dire qu'une grande majorité est souvent un indice d'une mauvaise cause. Les philosophes surtout, vers la fin du dix-huitième siècle, ont mis une importance ridicule à exagérer le nombre des musulmans et des païens. Le nombre de ces derniers a été aussi extraordinairement exagéré de nos jours par les missionnaires protestans, dans différens tableaux qu'ils ont publiés. Plus instruits dans leurs dogmes que versés dans les calculs compliqués qu'exige la solution de ces problèmes, ces bons religieux ne se sont seulement pas

(1) C'est à M. Balbi que nous devons ce document statistique.

doutés des obstacles qu'ils avaient à surmonter pour avoir leurs estimations sur des bases au moins probables, sinon certaines. Les longues recherches auxquelles nous nous sommes livrés pour connaître le nombre approximatif des peuples qui parlent les différentes langues du globe, et celles que nous avons dû faire pour déterminer la population des différens états, nous ont fourni une masse de faits assez nombreux pour que nous croyions ne pas nous éloigner beaucoup de la réalité en présentant les sommes suivantes, qui ne sont et ne peuvent être que de simples approximations :

Le Christianisme :	L'*Église latine* ou *Occidentale* (catholique).........	139,000,000?
	L'*Eglise grecque* ou *Orientale* avec toutes ses branches.	62,000,000??
	Les *Communions protestantes* avec toutes leurs subdivisions..	59,000,000?
	Total.....................	260,000,000?
Le Judaïsme, tout au plus..		4,000,000?
Le Mahométisme..		96,000,000??
Le Brahmanisme..		60,000,000??
Le Bouddhisme avec toutes ses branches................................		170,000,000??
Les Religions de Confucius, de Sinto, le Culte des Esprits, la Religion des Sikhs, le Magisme, etc. et le Fétichisme, etc....................		147,000,000??
	Total de toutes les religions..................	737,000,000??

Nous avons rédigé le tableau suivant pour offrir la comparaison de nos calculs avec ceux de quelques autres géographes très-distingués. Toutes ces estimations peuvent être regardées comme contemporaines, puisque les deux plus anciennes, celle de Malte-Brun et de M. Graberg, ne remontent qu'à 1810 et 1813, et celle de MM. Walkenaër et Eyriès, dans la nouvelle édition

de la *Géographie de Pinkerton*, et celle de Hassel, sont de l'année 1817.

	MALTE-BRUN.	GRABERG.	PINKERTON.	HASSEL.	BALBI.
Christianisme avec toutes ses branches...........	228,000,000	236,000,000	235,000,000	252,000,000	260,000,000
Judaïsme..............	5,000,000	5,000,000	5,000,000	3,930,000	4,000,000
Islamisme	110,000,000	120,000,000	120,000,000	120,105,000	96,000,000
Brahmanisme	60,000,000	60,000,000	60,000,000	111,353,000	60,000,000
Bouddhisme	150,000,000	150,000,000	180,000,000	315,977,000	170,000,000
Toutes les autres religions.	100,000,000	115,000,000	100,000,000	134,490,000	147,000,000
TOTAL..........	653,000,000	686,000,000	700,000,000	967,855,000	737,000,000

Population de l'empire de Russie. — Cet empire immense dépasse par sa population tous ceux de l'Europe, car les indigènes de l'Inde anglaise n'ont été considérés jusqu'à présent que comme des sujets de la Compagnie et non comme des sujets du roi de la Grande-Bretagne. La population russe, à la fin de 1828, a été évaluée à 62,592,000 ames. Les élémens en sont fort diversifiés quant à l'origine ; voici de quelle manière elle se divisait par races :

1	Slavons..............................	54,000,000
2	Finois	3,000,000
3	Tatars................................	2,500,000
4	Race Caucasienne......................	1,010,000
5	Allemands.............................	5,000,000
6	Mongols	320,000
7	Esquimaux.............................	90,000
8	Samoïèdes.............................	70,000
9	Hindous...............................	25,000
10	Kamtshadales..........................	12,000
11	D'origine inconnue....................	1,650,000

Cette population bizarre se divise de la manière suivante, quand on la considère sous le rapport des religions qu'elle professe.

Grecs	46,300,000
Catholiques	6,000,000
Musulmans	3,300,000
Luthériens	2,600,000
Chamistes	700,000
Juifs	600,000
Sectateurs de Lama	210,000
Église réformée	84,000
Arméniens	79,000
Hernoutes	10,000
Autres cultes	9,000

La population de la Russie en Europe (indépendamment de celle de ses possessions polonaises, qui en 1827 était de 3,850,658) s'élevait à la fin de 1828 à 44,603,600, c'est-à-dire au double de la population des îles britanniques. C'est cette population concentrée qui constitue la force de la Russie, et non les misérables nomades dispersés dans les affreuses solitudes de ses possessions asiatiques. Sans les mines que l'on y découvre, ces possessions, loin d'ajouter à sa puissance, lui seraient beaucoup plus onéreuses qu'utiles.

Commerce.

Situation du commerce britannique à la fin de l'année 1829. — Cette année a mieux fini pour le commerce de la Grande-Bretagne qu'on ne pouvait l'espérer, d'après la manière dont elle avait commencé. Nous sommes heureux de pouvoir signaler aujourd'hui plusieurs indices d'une amélioration certaine dans la situation des classes industrieuses. Dans la plus grande partie du Royaume-Uni les plaintes ont cessé de se faire entendre; les fabriques et les usines de toute espèce reprennent

paisiblement et en silence leur ancienne activité, et la grandeur de nos exportations s'augmente de semaine en semaine. Les cotons ont été beaucoup plus recherchés à Liverpool. Les prix s'y sont élevés, et les ventes du mois sont montées à 50,000 balles. Le coton américain est celui qui a obtenu l'avantage ; le coton égyptien, le seul qui soit supérieur au coton des États-Unis, n'a point cette année paru sur le marché de l'Angleterre. La récolte de l'Égypte paraissait devoir s'élever à 150,000 balles, dont une forte partie était destinée à la Grande-Bretagne ; mais un débordement extraordinaire, déterminé sans doute par la violence des pluies tombées aux sources du Nil et de ses affluens, a totalement détruit les plantations : de là la faveur dont ont joui les cotons américains. Rien ne prouve mieux les étroits rapports qui existent maintenant entre les diverses contrées du globe, que de voir des pluies trop abondantes, tombées dans les profondeurs de l'Afrique centrale, modifier l'état des marchés dans une contrée du nord de l'Europe, et par contre-coup améliorer le sort des planteurs américains sur les rives du Mississipi, en faisant hausser le plus considérable et le plus précieux de leurs produits.

Le marché où il y a eu le plus d'activité après celui du coton est le marché des sucres : les prix se sont élevés ; il y a eu des demandes assez considérables de sucres raffinés pour l'exportation, particulièrement dans ceux de la Havane. La plupart de ces achats ont été faits, dit-on, pour les ports de la Méditerranée. Les sucres du Bengal se sont également vendus en hausse. Le café n'a pas joui de la même faveur, et celui qui a été livré était en grande partie réservé à la consommation intérieure. Toutefois, comme il n'y avait pas encombrement sur le marché, les prix s'y sont maintenus.

On a embarqué des quantités considérables de produits fabriqués pour les ports de la Turquie et pour ceux du Brésil. Des exportations du même genre ont eu lieu également pour Buénos-Ayres, et quelques autres pour les marchés du Mexique, depuis que le résultat de l'expédition espagnole a été connu. On a lieu de croire que les importations au Mexique s'augmenteront beaucoup d'ici à peu de tems, attendu que dans le cours de l'année qui vient de finir on y a envoyé fort peu de chose, par suite de l'inquiétude qu'inspiraient les incertitudes de sa situation politique.

Une réunion de négocians, intéressés dans le commerce de l'Amérique espagnole, a eu lieu le 17 décembre dans la cité, dans le but de former une société destinée à garantir et à favoriser leurs intérêts communs. Nous ignorons de quelle manière cette association s'y prendrait pour atteindre ce but. Comme il n'y avait qu'une douzaine de personnes présentes, la réunion s'est séparée sans prendre d'autres déterminations, que de fixer un jour pour se rassembler de nouveau.

A la Bourse l'esprit de spéculation a été très-animé dans le cours du mois de décembre. Les 3 p. % consolidés n'ont pas encore atteint le pair; mais quand on considère le succès déjà obtenu par les spéculateurs qui ont entrepris de l'y porter, il y a lieu de croire qu'il ne tardera pas à s'élever à 100. Malgré une tendance si déterminée, et sans qu'aucune cause prochaine paraisse devoir arrêter ce mouvement ascendant, les spéculateurs à la baisse sont fort nombreux, et l'entêtement avec lequel ils persistent dans une direction qui doit leur être si fatale, n'est pas un des traits les moins curieux de l'aspect que la Bourse présente aujourd'hui. Ils ont obtenu un succès momentané, il y a quelque tems, en cherchant à

alarmer l'opinion sur la santé de l'empereur de Russie, et même en répandant le bruit de sa mort, et en assurant qu'une convulsion générale suivrait cet événement en Europe. Mais cette dépression n'a été que momentanée, et le cours a bientôt repris sa première tendance. Toutes les autres valeurs du gouvernement ont également été en hausse.

Les spéculations sur les fonds étrangers ont été très-animées et se sont faites sur une grande échelle. Les plus grandes opérations ont eu lieu sur les rentes portugaises, grecques, brésiliennes et mexicaines. Les fonds portugais se sont élevés par suite des bruits habilement répandus, que don Pedro et le gouvernement anglais étaient disposés à reconnaître don Miguel. La hausse des fonds du Brésil a été principalement déterminée par la situation favorable où se trouvent les finances de l'empire. Les fonds grecs ont haussé par la croyance où l'on est généralement que le gouvernement de la Hellade va prendre une forme régulière. Quant aux fonds mexicains, ils ont dû nécessairement reprendre quelque valeur par suite de la déconfiture des troupes de Ferdinand. Il s'est fait également beaucoup d'affaires dans les actions des mines. Le dernier paquebot du Brésil nous a appris que, terme moyen, les produits de la mine impériale avaient été de 70 liv. dans ces derniers tems. Cette nouvelle a fait hausser les actions de 20 à 25; elle a également donné quelque valeur aux actions des mines anglo-mexicaine et mexicaine-unie, ainsi qu'à celles du Nouveau-Brésil.

L'ensemble de cette situation est, à tout prendre, assez satisfaisant.

Agriculture.

Culture de la cardère à foulon. — Cette plante, appelée vulgairement chardon à foulon, n'est point originaire de l'Angleterre : on présume qu'elle a été introduite dans ce royaume par les artisans étrangers qui s'y réfugièrent ou qui furent invités à s'y établir. Il était impossible que nos manufactures de drap fissent aucun progrès sans la naturalisation d'une plante qui leur est indispensable, et dont l'importation devait être sans cesse entravée par la jalousie des nations continentales et leurs guerres perpétuelles avec l'Angleterre. Ce fut sous le règne de Richard Cœur-de-Lion, ou peut-être sous celui de son père, que s'élevèrent les premières manufactures de draps ; mais ce n'est qu'à dater du règne d'Édouard III, et après la publication des édits qui défendaient l'exportation des laines anglaises, et l'introduction des étoffes étrangères, que la culture de la cardère acquit de l'importance.

On accorda en même tems liberté et protection à tous les ouvriers flamands qui transporteraient leur industrie en Angleterre : un marché régulier fut établi, et les tisserands formèrent une corporation distincte. Les villes manufacturières adoptèrent chacune la fabrication d'une couleur : Kendal le vert, Coventry le bleu, Bristol le rouge, etc.

Le chardon à foulon vient très-bien dans les terres fortes qui ne retiennent pas l'eau, et qui sont préparées de la même manière que pour recevoir du blé. Sa culture exige beaucoup de dépense, et la récolte en est extrêmement précaire. Les chardons fleurissent dans les mois de juillet et d'août ; à mesure que leurs têtes mû-

rissent, on les coupe avec un instrument fait exprès. Ceux dont la tige est plus élevée sont plus forts et plus rudes, et sont appelés *rois* : ils sont moins estimés et ne servent que pour les draps grossiers. Ceux d'une taille moyenne passent pour les meilleurs. Dans la crainte de briser leurs crochets et pour les empêcher de pourrir faute d'air, on ne les entasse pas en gerbes, mais on les fait sécher sous des hangars suspendus à de longues perches : ils envahissent même jusqu'aux chambres à coucher des villageois; ceux-ci les font sécher au soleil et les retirent à l'approche de la fraîcheur. Quand les chardons sont bien secs, on les réunit en bottes de 10,000 têtes de taille moyenne et de 9,000 de chardons *rois*. Si l'année a été bonne, et que la saison suivante se montre favorable, la botte de chardons est à bas prix; dans le cas contraire, la hausse est considérable : on l'a vu monter, dans l'espace de quelques mois, de 4 liv. à 22 liv. Le prix moyen varie ordinairement de 5 l. à 7 l. Si la récolte manque tout-à-fait, les manufacturiers font venir de Hollande ou de France des chardons qui leur coûtent 8 l.

Il ne sera pas inutile de donner le tableau des frais qu'occasionne la culture du chardon pendant les deux années de bail qui sont indispensables pour semer et récolter cette plante.

	L.	s.	d.
Location d'un acre de terre à 2 liv. par année	4.	0.	0.
Culture *idem* à 3 liv. *Idem*	6.	0.	0.
Dîme	0.	8.	0.
Cueillette des pommes de cardères, par acre	0.	6.	0.
Estimation de la façon de 7 bottes de cardères prise l'une dans l'autre	2.	2.	0.
Dépenses diverses, liens, perches, etc.	1.	0.	0.
TOTAL	13.	16.	0.
Prix moyen de 7 bottes de cardères	42.	0.	0.
Profit qu'on retire au bout de deux ans d'un acre de terre.	28.	4.	0.

On ne loue jamais moins de quatre à six acres de terre pour entreprendre la culture du chardon, et six acres au bout de deux ans donnent un produit de 169 l., tandis qu'un journalier soldé régulièrement ne gagne pas au-delà de 32 l. par année. Mais il est nécessaire d'avoir quelques avances d'argent pour parer aux événemens; car si la saison est mauvaise, la récolte est perdue et le cultivateur ruiné. La culture des cardères est exposée à tant de vicissitudes, que les manufacturiers eux-mêmes se hasardent rarement à l'entreprendre; ils préfèrent courir la chance des grandes variations dans les prix de cette plante. L'un d'eux assurait qu'une tentative de ce genre lui avait occasionné une perte de 500 l.

On a si souvent répété que cette culture épuisait le sol, que plusieurs propriétaires l'ont exclue de leurs baux par une clause expresse : cependant la racine du chardon pivote, et doit, par conséquent, moins épuiser le sol que les plantes à racines rampantes. Sa culture ne demande point d'engrais, mais elle n'en produit aucun. Les labours multipliés qu'on donne à la terre, et le soin qu'on prend de détruire les mauvaises herbes, devraient même fertiliser le sol. Il est vrai qu'on cesse de sarcler dès que la pomme du chardon est formée, ce qui fait qu'après la récolte le terrain est un peu sale; mais il est encore mieux préparé dans cet état que par une jachère. On ne voit pas que les récoltes de grains qui succèdent à la culture du chardon soient inférieures à celles des terrains environnans qui n'avaient pas reçu cette plante.

Le chardon est peut-être la seule production végétale qui soit employée, dans son état naturel, à des usages mécaniques (1) : aucune invention n'a pu jusqu'ici la

(1) On emploie aussi la prèle ou jonc hollandais dans son état naturel

suppléer, et tous les essais en ce genre ont eu des résultats fâcheux. Il faut de 1500 à 2000 têtes de chardons pour peigner une pièce de drap, et leur consommation varie à raison de la finesse du tissu.

Horticulture.

Plantes de l'île des États et du cap Horn, que l'on pourrait naturaliser en Europe. — Le capitaine Webster, à qui l'on doit une notice sur ces plantes, n'avait pas à sa disposition, lorsqu'il l'écrivit, un ouvrage scientifique pour se diriger dans le choix des noms qu'il leur imposait, et distinguer les espèces connues de celles qui étaient encore inédites. Toutes seraient naturalisées sans difficulté dans la Grande-Bretagne, sur les bords de la Baltique, et, peu à peu, dans les régions éloignées de la mer, et plus chaudes, où elles se feraient aussi rechercher pour leur agrément et leur utilité.

Hêtre toujours vert (*fagus antarctica*). C'est le plus grand des arbres indigènes de cette contrée, exclusivement occupée vers les côtes par des arbres d'une verdure perpétuelle. Dans l'intérieur, on trouve un hêtre à feuilles caduques, comme celui d'Europe; mais il ne croît point dans les parages maritimes. Son compatriote, toujours vert, est fort agréable dans sa jeunesse, et très-propre à décorer les bosquets d'hiver. Quand il a pris tout son accroissement, à une époque qu'aucune observation n'a pu encore déterminer, il présente, dans

pour finir les ouvrages délicats en bois, ou pour enlever les inégalités des objets moulés en plâtre.

sa terre natale, une série de phénomènes dont les arbres de nos contrées ne donnent aucune idée. Il se couvre vers le haut du tronc, et sur les plus grosses branches, d'une prodigieuse quantité de champignons d'un jaune orangé, de la grosseur d'une petite pomme : les vieux arbres en sont tellement chargés, que leur aspect est déplaisant. Lorsque le bois commence à dépérir, il prend une belle couleur verte, inaltérable par la plupart des agens destructeurs des matières colorantes. M. Webster en a fait broyer pour l'employer en peinture, où il fait un très-bon effet, par son éclat et sa durée. Le degré de décomposition auquel ce bois doit être parvenu pour acquérir cette singulière propriété, ne le rend pas encore lumineux dans l'obscurité. Le capitaine qui eut le bonheur d'en recueillir une ample provision, la fit mettre à bord, de manière qu'on a pu la soumettre à des épreuves en grand, et en conserver de nombreux échantillons. Pour tout autre usage, le bois de cet arbre ne paraît pas très-bon ; mais son écorce contient assez de tannin pour que l'art du tanneur en tire parti. Elle a de plus la propriété de donner au cuir une odeur agréable.

Jonc de la Terre de Feu (*juncus grandiflorus*). Cette plante, dont la tenacité est très-grande, est peut-être la meilleure pour la fabrication des corbeilles, des paniers, et M. Webster pense que l'on en tressera quelque jour des chapeaux. Aujourd'hui même, les indigènes de ce triste pays en font divers ouvrages qui donnent une idée de l'industrie à laquelle ils sont parvenus. Unissant ainsi l'utile à l'agréable, car sa fleur n'est pas sans élégance, ce jonc devra trouver place dans tous les lieux qui conviennent à sa végétation : aussi, le capitaine s'est empressé de faire une abondante récolte de graines, et nous ne

tarderons pas à apprendre si les semis faits en Angleterre ont répondu à ses espérances.

Notre marin botaniste avait reçu de la Société d'Horticulture de Londres deux rames de papier fabriqué exprès pour la dessication des plantes et la conservation des graines. Ce service a été dignement reconnu par M. Webster : la société lui est redevable de plusieurs plantes, parmi lesquelles nous devons citer une espèce d'épine vinette, qu'il nomme *berberis microphylla :* mais ce qu'il dit de sa fructification s'accorde mal avec cette dénomination. Les baies de cet arbrisseau sont, dit-il, d'une grosseur intermédiaire entre celle de la groseille et du raisin, d'un goût très-agréable, et dont la pâtisserie ne manquerait pas de s'emparer.

Chalones ruelloïdes (*androsacæ spathulatæ*). Ces plantes modestes ne demandent qu'une place dans nos parterres, où l'élégance de leurs fleurs leur donne des droits à nos soins. Malheureusement il est fort difficile d'en recueillir les graines, de manière qu'on ne pourra les multiplier que lentement.

Arbutus aculeata. Cet arbrisseau est des plus jolis, surtout en hiver, lorsqu'il est chargé de ses baies qui contrastent agréablement avec son feuillage d'un vert gai et persistant.

Céleri de la Terre de Feu. Dans son état sauvage, cette plante égale nos plus beaux céleris cultivés, et l'on ne doute point qu'elle ne leur devienne supérieure entre les mains des jardiniers européens.

Baumier de l'ile des États. M. Webster ne décrit point cette plante, et ne parle que de la résine qu'on peut en extraire. Cette matière est parfaitement analogue au baume de Copahu, et lui serait peut-être substituée avec avantage, pour les médicamens intérieurs.

HAMADRIAS A BAIES ROUGES. Lorsque des marais résistent aux travaux de desséchement, on n'a rien de mieux à faire que de leur confier les plantes utiles qu'ils peuvent nourrir. Les baies de celle-ci peuvent être employées dans la teinture, et donnent une couleur qui n'est attaquée ni par les acides, ni par les alcalis.

Les plantes marines sont d'une grandeur extraordinaire, autour de la Terre de Feu et de l'île des États. M. Webster ne fut pas médiocrement surpris de trouver, parmi ces plantes, une espèce très-acide. Toutes les autres contenaient de l'iode, comme il s'y attendait.

La latitude du cap Horn est à peu près celle de Dublin. A une dixaine de degrés plus au sud, c'est-à-dire à la latitude de Drontheim transportée dans l'hémisphère austral, notre voyageur fit une station aux îles Schetland. En Europe, à la même distance du pôle nord que ces îles du pôle opposé, la terre se couvre encore de grands arbres, et ne refuse pas quelques moissons à l'industrie du cultivateur; dans l'autre hémisphère la végétation a presque totalement cessé. M. Webster n'y vit que des mousses si petites, qu'il fallait une loupe pour les reconnaître. Ces plantes, et quelques lichens attachés aux roches, composent toute la flore de cette terre de désolation. La mer qui l'environne est moins maltraitée; on y trouve une petite plante très-mucilagineuse et d'une saveur agréable qui forme, avec du sucre, un plat de dessert digne d'être présenté, dit le capitaine, à des convives plus difficiles que ne le sont des marins aux îles Schetland.

Désavantage manifeste de la coutume d'ébrancher les arbres. — Cette coutume désastreuse, qui est généralement adoptée par les fermiers, ne leur procure que de

faibles avantages, et cause une perte irréparable au propriétaire. Le paysan ébranche les jeunes arbres plantés dans les haies ; il en fait ce qu'on appelle en France des *trognards*, qui produisent une multitude de rejets propres seulement à faire des fagots et des pieux de clôture. On sacrifie à ce faible avantage le corps de l'arbre qui ne peut plus servir de bois de charpente, et qui n'est d'aucun rapport pour le propriétaire. Des stipulations particulières établissent quelquefois des exceptions en faveur du chêne, mais elles sont la plupart du tems sans effet. On doit s'étonner que ces exceptions ne s'étendent pas au frêne à qui tous les sols conviennent, et qui croît plus vite que le chêne. Au lieu de mentionner ces exceptions dans leurs baux, les propriétaires devraient intimer à leurs agens l'ordre de veiller à la sûreté des arbres, et spécialement à celle des jeunes frênes que la mutilation épuise plus que tous les autres, en leur faisant produire à la fois une infinité de rejets qui ne tardent pas à détruire l'arbre ; et pour quelques misérables fagots que le fermier récolte annuellement, le propriétaire ou ses successeurs ne seraient pas privés des avantages d'une coupe réglée (1). Quel spectacle que celui d'un malheureux arbre réduit à cet état de dégradation ! Comment un propriétaire peut-il en supporter la vue, même sans songer au dommage qu'il éprouve ? Il faut sans hésiter qu'il détruise ce pernicieux abus, malgré les réclamations qui s'élèveront de toutes parts sur ce que les fagots sont nécessaires pour

(1) On évalue à soixante ans le terme de la croissance du frêne. Lorsqu'il est parvenu à sa grosseur on en tire communément 28 pieds cubes de bois à 2 s. 3 d. le pied (2 fr. 80 c.), ou 3 l. 3 s. (78 fr. 75 c.) le corps de l'arbre. L'ébranchement annuel n'offrant pas même la valeur d'un schelling, il est facile d'évaluer les avantages dont se prive le propriétaire qui laisse subsister un semblable abus.

faire du feu, et les pieux indispensables à l'entretien des clôtures : on peut en obtenir sans adopter une coutume pernicieuse, qui détruit tant d'avantages présens et futurs, et qui fait un monstre de l'une des plus belles productions de la nature. Assurément il serait ridicule de sacrifier des intérêts positifs à l'aspect plus ou moins pittoresque d'une ferme; mais ici il s'agit au contraire de lui assurer des avantages considérables en suivant les lois de la nature, dont la sagesse unit presque toujours le beau à l'utile. Après plusieurs années de mutilation, le frêne s'aplatit au sommet, il s'y forme des gouttières qui retiennent l'humidité et pourrissent le bois. L'arbre ne laisse pas que de produire encore des rejets vigoureux, mais on peut annoncer que sa fin est prochaine lorsque les insectes en rongent les parois intérieures. Ce n'est pas seulement en cet état que le frêne est sujet à la piqûre des vers, il l'est encore en sortant des mains de l'ouvrier, et son écorce sert de refuge à une multitude d'insectes.

Il est si rare de trouver un saule dans son état naturel, que bien peu de personnes peuvent se former une juste idée de l'élégance de cet arbre. Comme par la nature de son bois il ne peut servir à la charpente, et que ses rejets sont d'une utilité générale, il est possible qu'on en tire plus de parti en l'ébranchant, mais on prive la nature de l'un de ses plus gracieux ornemens. Le saule dont la croissance n'a pas été interrompue suffit pour embellir tout un paysage. On en rencontre quelques-uns dans le comté de Glocester qui sont peut-être les plus beaux spécimens de cette espèce d'arbre trop généralement dédaignée, et dont la forme gracieuse acquiert même de la grandeur lorsqu'on lui permet de se développer. Il est étrange que l'horticulture n'ait pas tiré un plus grand parti de ce bel arbre pour la décoration de ses

paysages artificiels. Il paraît que les arbres ont leur destinée comme les livres, pour nous servir de l'expression d'Horace.

Tous les journaux quotidiens ont annoncé la mort de Sir Th. Lawrence, président de l'Académie royale de peinture. L'éloquente appréciation de son talent et de ses principales compositions, qui se trouve dans notre Album Britannique de cette année (1), nous dispense d'en parler dans la Revue. Ce que nous pourrions dire à cet égard ne serait qu'une répétition fort affaiblie de ce beau morceau.

(1) Voyez l'article sur les peintres anglais contemporains.

FIN DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

